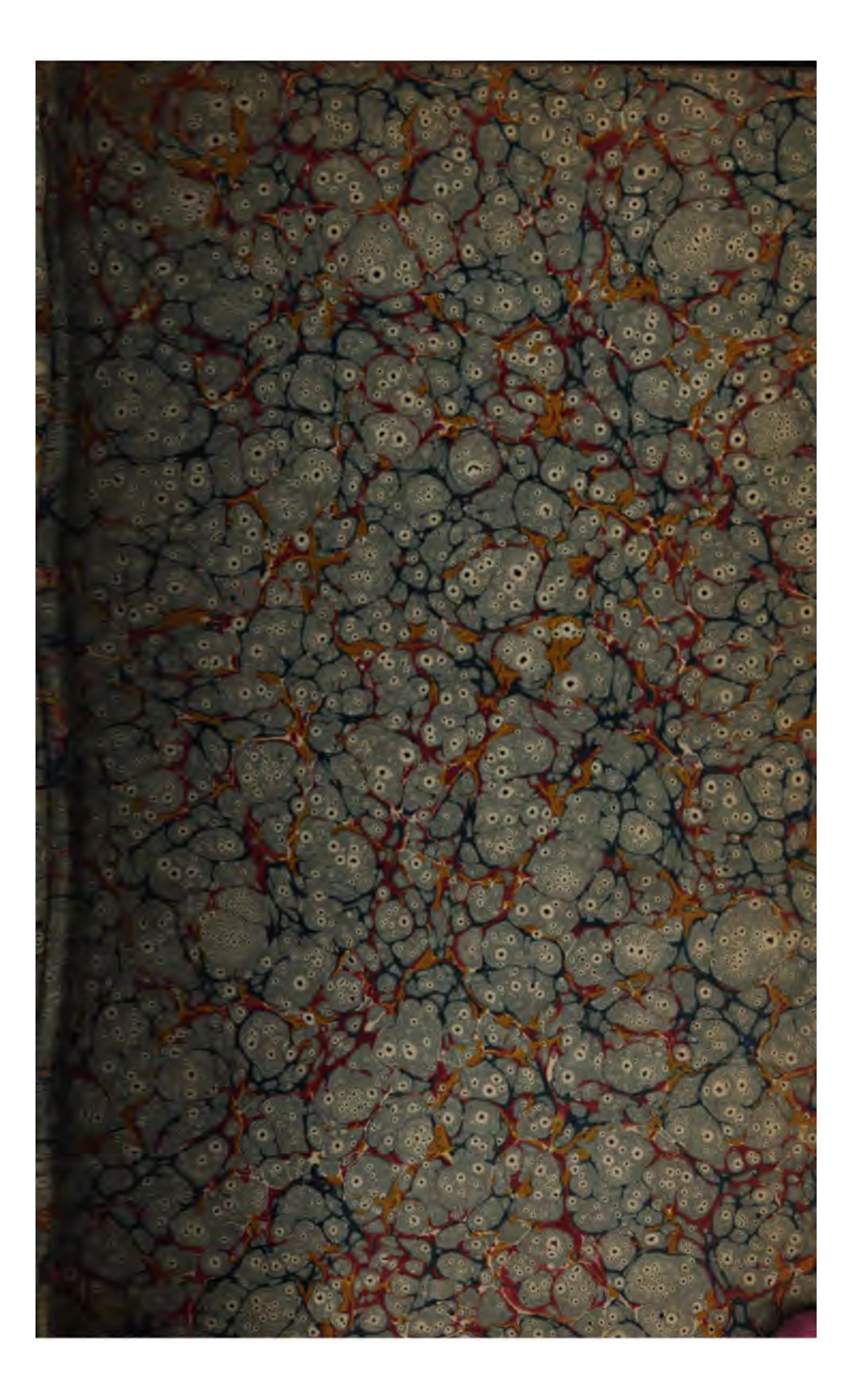








ŒUVRES

DE

JEAN ROTROU.

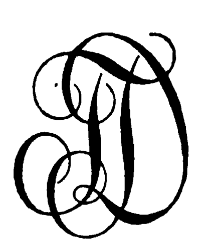
IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

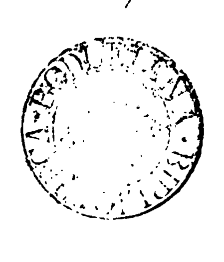
ŒUVRES

DE

JEAN ROTROU.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,

CHEZ TH. DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

AGÉSILAN
DE COLCHOS,

TRAGI-COMÉDIE.

1635.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR AGÉSILAN DE COLCHOS.

Florisel, empereur de Grèce, après avoir aimé et séduit Sidonie, reine de Guindaye, l'abandonne pour épouser la princesse Lucelle. Cependant Diane, fruit des amours de Florisel et de Sidonie, rappelle à cette reine le souvenir de son parjure amant, et elle promet la main de sa fille au chevalier qui lui apportera la tête de Florisel. Brunéo le premier provoque Florisel, mais il en est vaincu; et, pour ne point conserver le souvenir de celle qui cause sa honte, il donne le portrait de Diane à Agésilan, roi de Colchos, qui en devient subitement épris. Afin d'en connaître l'original, il se travestit en jeune fille, et, profitant de sa beauté naturelle, il se présente à la princesse, qui l'admet dans sa cour et lui prodigue son affection. Pendant ce temps, un chevalier vient à la cour de Sidonie, soutenant envers et contre tous la beauté de sa

dame, à laquelle, dit-il, celle de Diane doit céder. Agésilan, toujours en fille et sous le nom de Daraïde, arrache l'épée d'un page, combat le chevalier, et le force à reconnaître que Diane est incomparable entre toutes les belles. Sidonie, étonnée de la valeur que vient de montrer la demoiselle de compagnie de Diane, charge Daraïde de la venger de la trahison de Florisel. Daraïde, ou pour mieux dire Agésilan, ne va pas loin pour mettre à exécution l'ordre qu'il a reçu de la reine : Florisel est jeté par une tempête sur les côtes de Guindaye, en se rendant en Silésie; il est rencontré et reconnu par Agésilan qui, toujours travesti, le conduit dans une maison où il lui laisse prendre le repos dont il a besoin, et revient trouver Sidonie pour lui apprendre qu'il a satisfait sa vengeance et que Florisel n'existe plus. La reine s'abandonne au désespoir; elle demande à voir le corps de Florisel, et ne le trouve qu'endormi. Florisel, devenu veuf, lui offre sa main, et Diane épouse Agésilan.

Le roman d'*Amadis de Gaule* a fourni le sujet de cette tragi-comédie. Rotrou, pour se conformer à l'usage, y a introduit un matamore, sorte de fanfaron ridicule et poltron, qui était un personnage presque obligé de toutes les pièces de ce temps, et dont Desmarets se mo-

qua plus tard dans sa comédie des *Visionnaires*. L'exagération de ce caractère servait sans doute à rendre supportables et même naturelles les rodomontades que les auteurs d'alors mettaient dans la bouche de leurs héros, défaut dont Corneille lui-même n'a pas toujours été exempt. Cette pièce ne manque pas d'intérêt.

ACTEURS.

FLORISEL de Niquée, empereur de Grèce, père de Diane.
BRUNÉO, amoureux de Diane.
AGÉSILAN, roi de Colchos, amoureux de Diane.
DARINEL, serviteur bouffon d'Agésilan.
ARLANDES, confident de Florisel.
ROSARAN, cavalier extravagant.
DIANE, fille de Florisel et de Sidonie.
ARDÉNIE, confidente de Diane.
SIDONIE, reine de Guindaye.
UN PAGE de Sidonie.
ANAXARTE, cavalier amoureux de Lucelle.
TROIS CAVALIERS amoureux de Diane.

AGÉSILAN

DE COLCHOS,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORISEL, BRUNÉO, *se battant.*

BRUNÉO.

Puisque de ce combat l'issue est incertaine
Et l'avantage égal, prenons un peu d'haleine;
Qu'un moment de repos ranime nos esprits.

FLORISEL.

Non, non; en un duel dont ma tête est le prix
Il seroit trop honteux à ma main d'être lasse;
Je ne compose point, et ne fais point de grâce.

BRUNÉO.

La grâce que j'implore est commune à tous deux,
Et tu partagerois le repos que je veux.

Mais ne relâchons point; trop de vigueur me reste
Pour rendre ce refus à son auteur funeste.

(Ils recommencent le combat plus vivement.)

FLORISEL, *le désarmant après l'avoir blessé.*

Ami, si plus d'ardeur n'anime tes rivaux,
Qu'ils aient moins d'espérance et cessent leurs travaux;
Crois qu'ils ont pour objet une vaine conquête,
Si Diane se donne au seul prix de ma tête.

BRUNÉO.

Ta valeur me privant du fruit de mon amour,
Qu'elle achève ma perte et me prive du jour.
Tranche, heureux Florisel, le fil de cette vie,
Qui sous un si beau joug ne peut être asservie;
Et, Diane devant me nier ses attraits,
Que le soleil aussi ne m'éclaire jamais.

FLORISEL.

Par la loi de ton sort soumis à ma puissance,
Je ne veux point ton sang, mais ton obéissance;
Et puisque le vainqueur, d'un empire absolu,
Peut prescrire au vaincu quoi qu'il ait résolu,
Promets d'effectuer la loi que je t'impose.

BRUNÉO.

Celle de mon malheur m'oblige à toute chose.
Ordonnez seulement.

FLORISEL.

Va de ce même pas
Où cet astre d'amour fait briller ses appas,
Publier ta défaite, et conter à la reine
Qu'un succès malheureux rend ton attente vaine;
Dis-lui que son courroux peut agir librement,
Et que je me prépare à tout événement;

Qu'à tous mes ennemis ma tête est exposée,
Mais qu'ils ne tentent pas une conquête aisée,
Et que je prétends bien la sauver de leurs coups,
N'étant pas un objet digne de son courroux.

BRUNÉO.

Cet arrêt me fait grâce et ne m'est pas contraire,
Puisqu'au moins de la fille il me donne à la mère.
O ciel, sacré témoin du serment que je fais,
Si je ne l'accomplis ne m'éclaire jamais :
Je jure par Diane et son rare mérite
D'observer de tout point la loi qui m'est prescrite,
Et que ce seul dessein me chasse de ce lieu.
Que désires-tu plus?

FLORISEL.

Le ciel te guide; adieu.

(Il sort.)

BRUNÉO *seul.*

Pareil à cet audacieux
Dont la témérité fut telle
Qu'il voulut s'éloigner de la troupe mortelle,
Et voler jusque dans les cieux;
Trop téméraire et trop profane,
J'éprouve même sort en même occasion,
Et, voulant m'approcher des beautés de Diane,
Je tombe dans la mer de ma confusion.

Tel qu'épris d'un feu violent,
Au lieu d'une déesse nue,
Ixion autrefois n'embrassa qu'une nue,
Et devint honteux d'insolent;
Trop téméraire et trop profane,
Après m'être flatté d'un espoir décevant,

Quand je crois me trouver dans les bras de Diane,
Je sens moins que son ombre et ne tiens que du vent.

A qui méritoit un autel
J'osois destiner des caresses:
Pour les dieux seulement le ciel fait des déesses;
J'ai trop osé pour un mortel.
Trop téméraire et trop profane,
Je vois mes vœux suivis d'un triste événement,
Et j'ai, pour tout profit d'avoir servi Diane,
La satisfaction de mourir seulement.

Meurs donc, puisque le ciel a résolu ta perte;
Meurs, et que de ton sang Diane soit couverte;
Répands sur son portrait, comme sur un autel,
Tout ce que peut offrir le pouvoir d'un mortel.
Ce sang ne suffit pas; ouvre encor ta blessure,
Et, privé de son corps, meurs dessus sa peinture.
Mais sans passer, hélas! à ce dernier effort,
Mes yeux perdent le jour: je tombe, je suis mort.

SCÈNE II.

AGÉSILAN, DARINEL, BRUNÉO *évanoui.*

AGÉSILAN.

Enfin, cher Darinel, il reste de te dire
Que de tous les sujets de l'amoureux empire
Je suis ou le plus vain ou le plus fortuné;
Qu'ayant le moins d'amour j'en ai le plus donné;
Qu'aux plus heureux amans j'ai causé de l'envie,
Et puis être avec droit satisfait de ma vie.

DARINEL.

Votre seule beauté charme tout l'univers,
Et le ciel sur vous seul tient tous ses yeux ouverts:
Il n'est rien d'adorable après votre visage.

AGÉSILAN.

J'en présume un peu moins.

DARINEL.

Peut-être davantage.
Croyez-vous regarder un objet de bon œil
Sans tirer pour le moins une âme du cercueil?
Je connois vos pareils : qu'une dame soupire,
Qu'à quelque souvenir elle vienne à sourire,
Ou qu'elle ait le regard de nature amoureux,
Ils disent qu'elle en tient, et prennent tout pour eux.
Lors d'un geste affecté : Certes, mademoiselle,
Le ciel, lui disent-ils, en vous faisant si belle,
Eut de mauvais desseins pour notre liberté.
Lors ils expliquent tout selon leur vanité:
Si la dame rougit, c'est d'un amour extrême;
Qu'elle réponde ou non, c'est d'amour tout de même;
Ils s'estiment reçus dès qu'ils se sont offerts,
Et dans leur sentiment la plus libre est aux fers.

AGÉSILAN.

Tu nous peins savamment.

DARINEL.

Libre et franc de nature,
Aux objets que je peins j'égale la peinture;
Je dis ce que je pense, et suis fâché pour vous
De vous voir conformer à l'humeur de ces fous.
Mais quel funeste objet à mes yeux se présente?

La terre sous nos pas, en chaque endroit sanglante,
Me fait mal présumer de l'état de ce corps,
Et croire que l'esprit croît le nombre des morts.

AGÉSILAN.

Sans doute il ne vit plus. Quelle est cette aventure?
Attends : du sang qui coule encor de sa blessure
Fait voir qu'il n'est pas mort, et qu'un peu de secours
Peut-être de sa vie allongera le cours.
Il faut bander sa plaie.

DARINEL, *tirant une petite bouteille de sa poche.*

Et j'ai la médecine
En quoi le ciel a mis une vertu divine,
Qui guérit de tous maux, qui conforte le cœur,
Et des plus languissans rétablit la vigueur.

AGÉSILAN.

Ce sont là tes amours?

DARINEL.

C'est la seule maîtresse
Qui possède mes vœux, à qui je fais caresse :
Je la porte partout, et ne la puis quitter
Pour le pouvoir qu'elle a de me ressusciter.
Je l'éprouve toujours propice à mon envie;
Et ses moindres baisers peuvent rendre la vie.

AGÉSILAN.

Essayons sa vertu.

DARINEL.

Voyez le changement
Que produit sur un mort ce nectar si charmant;
Voyez comme à ses yeux le ciel rend la lumière,
Et lui fait entr'ouvrir sa débile paupière.

Qu'à mon tour je la baise. O charmes infinis!
Telle ne fut jamais Vénus pour Adonis.

AGÉSILAN.

O dieux! qu'un prompt effet.....

BRUNÉO.

Quelle pitié cruelle
Redonne à mon esprit sa dépouille mortelle;
Et quelle charité vous fait mal à propos
Me rendre à la douleur et troubler mon repos?

AGÉSILAN.

Mais qui vous rend plutôt à vous-même contraire?
Si vous fuyez le jour, quel objet peut vous plaire?
Ranimez, ranimez ce courage abattu
Qui laisse à votre mal céder votre vertu.
Quelle que soit pour nous l'humeur de la fortune,
La vie aux gens de cœur n'est jamais importune.
Contez-nous en deux mots par quelle adversité
Le ciel vous a réduit à cette extrémité.

BRUNÉO, *penché sur les genoux d'Agésilan.*

Je veux vous obéir, au moins si ma faiblesse
Encor assez de voix et de vigueur me laisse.
Voyez, brave guerrier, en cet écu fatal,
Sous les traits d'un portrait la cause de mon mal.

AGÉSILAN.

O rare et divine merveille!
Telle n'est la mère d'Amour
Quand à l'univers qui sommeille
Elle vient annoncer le jour.

Telle ne vient, ni si brillante,
Au son du cor et de la voix

Du jeune chasseur qui l'enchante,
L'illustre courrière des mois.

Et telle n'est au ciel l'amante
De cet homicide innocent,
Que la mort de Procris tourmente
Autant que l'amour qu'il ressent.

BRUNÉO.

S'il vous est agréable, apprenez en deux mots
Quelle est cette beauté fatale à mon repos.
Sidonie est un nom connu de tout le monde :
Au printemps de ses jours elle étoit sans seconde;
Sa beauté fut l'aimant des princes d'alentour,
Qui jadis tous en foule abordoient en sa cour.
La Guindaye est une île à son pouvoir soumise,
Où cent rois chaque jour apportoient leur franchise.
Mais un seul rendit sien, à la honte de tous,
L'objet de tant d'amans et de tant de jaloux :
Florisel (c'est son nom), sous les fausses promesses
D'un futur hyménée, attira ses caresses;
Toutes les privautés que l'on peut commencer,
Et tout ce qu'une amante a moyen d'avancer,
Tout ce que peut permettre une ardeur infinie,
Le jeune Florisel l'obtint de Sidonie.
Mais elle apprit bientôt, à sa confusion,
Qu'il nuit d'être prodigue en cette occasion;
Qu'à tort avant l'hymen la fille s'abandonne,
Et perd ce qu'elle a pris, alors qu'elle se donne.
Souvent de la rigueur dépend la sûreté;
Le captif que l'on plaint songe à sa liberté.
Tel, comblé des faveurs d'une amante indiscrète,
Cet infidèle enfin pratique sa retraite,

Et, chacun reposant, par des lieux inconnus
Se soustrait au pouvoir de sa jeune Vénus.
Jamais si vivement l'amante de Thésée
Ne ressentit l'affront de se voir abusée;
Et Didon autrefois porta plus doucement
De son beau fugitif l'ingrat éloignement.
Elle crie, elle pleure; une rage soudaine
D'une extrême amitié fait un objet de haine;
Rien ne la peut résoudre, et sa juste fureur
Ne médite que sang, que carnage et qu'horreur.
Mais son ressentiment n'a point d'autre allégeance :
La fuite du coupable empêche sa vengeance;
Et ce jeune inconstant, trop ingrat et trop vain,
Ne considère point l'éffet de son dédain.
Enfin de leurs baisers naquit une princesse.....
Souffrez qu'ici ma vie et ma parole cesse :
Il m'est honteux de vivre à ce ressouvenir;
Et d'elle ce portrait vous peut entretenir.
Diane fut le nom de cet ange visible,
Où le temps a fait voir, par un cours insensible,
Tant de trésors puisés des richesses des cieux;
Que qui ne l'aime pas est sans cœur ou sans yeux.
Tout ce qu'ont fait de rare et l'art et la nature,
Tous les efforts du ciel sont moins que sa peinture,
Et jamais ne parut entre les immortels
Une divinité digne de tant d'autels.
Elle est de mille rois l'amour et les délices;
Tous vont à ses beautés offrir leurs sacrifices;
Et Sidonie enfin, suivant sa passion,
Use pour se venger de cette invention :
Diane, en une tour par ses soins retenue,
Et de qui le soleil à peine obtient la vue,

Par édit qu'elle a fait, doit être un instrument
Pour immoler ce traître à son ressentiment :
Elle est par cet édit promise pour conquête
A qui de Florisel lui portera la tête :
Elle en fait disperser un nombre de portraits ;
Et quiconque les voit, charmé de tant d'attraits,
Flatte sa passion d'une espérance vaine,
Et cherche en Florisel le secours de sa peine.
Mais ce prince inconstant, toujours victorieux,
Ne fait que ses jouets de ces audacieux,
Fait éprouver à tous sa valeur infinie,
Et captifs les envoie aux pieds de Sidonie.
Tel, puisqu'il plaît au sort, quoique d'illustre sang,
Vaincu de Florisel, je vais croître leur rang,
Forcé de renoncer, par le malheur des armes,
A la prétention de posséder ses charmes.

AGÉSILAN.

Votre malheur est grand ; mais la constance enfin
Adoucit le plus rude et le pire destin.
Une inutile amour doit tôt être bannie ;
Et savoir mépriser ce que le sort nous nie
Est contre ses assauts un effort glorieux,
Et c'est en quelque sorte être victorieux.
Mais, ô brave guerrier, puis-je sans vous déplaire
Vous demander un bien à votre bien contraire,
Qui blesse vos regards, et peut à tout propos,
Si vous le conservez, troubler votre repos ?

BRUNÉO.

Que vous puis-je accorder ? disposez de ma vie.
Vous méditez des yeux l'objet de votre envie ;
Ce portrait, en qui l'art ne se peut trop louer,
Est ce qui vous plaît tant.....

AGÉSILAN.

Je n'osois l'avouer.

BRUNÉO.

Il est à vous, adieu; mais en ce don funeste
Vous prenez un serpent, un poison, une peste;
Encore deux regards vous enchantent les sens,
Et vous font adorer ces meurtriers innocens.
Florisel est vaillant; j'éprouve à mon dommage
Combien il a d'adresse et quel est son courage.
Veuille pour vous le ciel avoir plus de bonté
Que de vous exposer à son bras indompté.

(Il sort.)

AGÉSILAN, *à part.*

Pareil au criminel dont un mortel breuvage
D'un effort inconnu tranche le cours de l'âge,
Je me sens consumer d'une invisible ardeur,
Qui tout d'un coup attaque et consume mon cœur.
Pareille ne fut pas à ce feu qui me tue
L'amour de l'artisan qui servit sa statue,
Et dont les innocens et sensibles transports
Firent répandre aux dieux une âme dans son corps.
De quel effort, ô dieux! est mon âme agitée?
Par quel sort est sitôt ma raison enchantée?
Cessez, dédains, froideurs, repos, orgueil, plaisirs,
Et cédez à l'ardeur de mes nouveaux désirs.
Si l'art de la nature imite cet ouvrage,
Et si cette merveille égale son image,
Quel dieu peut justement lui refuser l'honneur
D'établir en ses vœux sa gloire et son bonheur?
Heureux Agésilan, si pour de si doux charmes
Il t'est permis un jour de répandre des larmes!

Heureux qui peut l'aimer, et plus heureux encor
Ceux qui posséderont un si rare trésor!
(A Darinel.)
Adore, Darinel, ce miracle visible:
Peux-tu voir ces beautés, et paroître insensible?
Adore, impie, adore un objet si charmant;
Montre en cette action un peu de jugement.
Quoi! ton âme est tranquille et n'en est pas ravie!

DARINEL.

Mais me répondez-vous du repos de ma vie?
Sentirez-vous mes fers? et quand je serai pris,
Tâcherez-vous pour moi de toucher ses esprits?
Je me flatterois bien d'une espérance vaine:
Chacun feroit pour soi, chacun ressent sa peine;
J'aurois des confidens bien moins que des jaloux;
Et, la pouvant donner, vous la prendrez pour vous.

AGÉSILAN.

Trêve, cher Darinel, à tout dessein de rire,
Quand mon cœur est touché d'un si cruel martyre;
Trêve pour un moment de tes belles humeurs,
Et trêve au passe-temps quand tu vois que je meurs.
Quelles inventions, et quel moyen possible
Peut à des yeux mortels rendre un ange visible?
Quel utile conseil peut inspirer l'amour,
Pour tromper ce jaloux et forcer une tour?
Si tu peux m'assister d'un avis salutaire,
Tu me seras un dieu.

DARINEL.

Qu'avez-vous tant à faire?
Déguisez votre sexe, et sous de faux habits,
Comme on dit que les dieux en ont usé jadis,

Usez des privautés qu'un autre habit vous nie:
Allez servir Diane et tromper Sidonie.
Que ne charmerez-vous avecque tant d'appas,
Et quels yeux si subtils ne tromperez-vous pas?
D'homme devenez fille, et maîtresse de maître;
A peine seulement vous pourrois-je connoître.

AGÉSILAN.

O rare invention! favorable conseil!
Est-il un autre esprit à ton esprit pareil?
Partons avant la nuit, et cherchons en Guindaye,
Sous de faux vêtemens, l'appareil de ma plaie.
D'une si douce ardeur mon cœur est embrasé,
Que tout dessein me tarde et que tout m'est aisé.

(Il sort.)

DARINEL.

Que vois-je? de quel genre est sa mélancolie?
Quel est ce feu qu'il vante et qu'il trouve si doux?
O dieux, dont le pouvoir preside à la folie,
Jetez les yeux sur lui; il a besoin de vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORISEL, ARLANDES.

FLORISEL.

Il est vrai qu'elle a droit de vouloir mon supplice,
Que son ressentiment a beaucoup de justice;
Et que pouvoir sitôt dégager mes esprits,
Sembloit de la froideur passer jusqu'au mépris.
Mais lorsque de faveurs une âme est assouvie,
Et qu'enfin les dégoûts succèdent à l'envie,
Veux-tu qu'on se procure auprès d'une beauté
La honte du silence et de l'oisiveté?
La fuite en ce besoin est un remède honnête,
Et dût-elle coûter la perte de la tête.....

ARLANDES.

Mais vous obtîntes d'elle un traitement si doux,
Par la foi seulement qu'elle tenoit de vous.

FLORISEL.

On veut par ses discours divertir une dame,
Et non pas exprimer les mouvemens de l'âme;
Et comme pour son art on n'a qu'un faux plaisir,

Qui le poursuit aussi joint la feinte au désir ;
Il loue, il flatte, il vante, il promet, il s'engage,
Et parfois réussit avec ce vain langage.
Quelque dupe, aux dépens de son honnêteté,
Lui fait preuve parfois de sa simplicité.
Mais qu'elle est abusée, et que la plus divine,
Lorsqu'elle donne tout, est près de sa ruine!
En deux mots seulement apprends comme je vis :
Quand un objet est beau, mes yeux en sont ravis;
Je me laisse attirer à de douces amorces,
Et j'ai des passions égales à mes forces.
Mais cette ardeur s'éteint, et la seconde nuit
Je songe à mon repos : qui me charmoit me nuit.
Telle avec qui le soir je parlois de servage,
Et qui me paroissoit dessous un beau visage,
Connoît bien le matin que j'en suis rebuté,
Et le jour me retrouve avec la liberté;
Je trouve des enfers, où j'ai vu des délices;
Le lieu de mes plaisirs m'est un lieu de supplices,
Et tant d'aversion me chasse de ce lieu,
Que même bien souvent j'oublie à dire adieu.

ARLANDES.

Cet affront justement afflige Sidonie;
Et sa douleur, hélas! doit bien être infinie,
Puisqu'avec un dessein si ferme et si constant
Elle poursuit la mort de ce qu'elle aime tant.

FLORISEL.

Quoique mes propres jours soient l'objet de sa rage,
Je ne la puis haïr, j'estime son courage;
L'équité présidoit aux édits qu'elle a faits,
Et son ressentiment a de justes effets.

Mais que par cent combats j'ai fait à ses ministres
Avoir de leur amour des présages sinistres!
Que Diane pour eux est un objet fatal,
Et qu'au dessein qu'ils ont il leur succède mal!
La Guindaye en rougit, et je remplis ses rives
De l'hommage honteux de ses troupes captives.
La reine peut dompter l'ennui qu'elle ressent:
Pour un seul qu'elle perd elle en rencontre cent.

ARLANDES.

Je ne puis toutefois voir sans beaucoup de peine
Les dangers continus que vous produit sa haine.
Le démon des guerriers n'est pas toujours égal,
Et cent combats sont vains quand un succède mal.
Vous commencez encor après tant de conquêtes;
Cette hydre chaque jour a de nouvelles têtes;
Et de tant d'ennemis l'un à peine est à bas
Que l'autre au même instant se trouve sur vos pas.
Ne vois-je pas encor quelque nouveau Typhée
Chercher en votre tête un utile trophée?
O fatale inconstance! un soudain tremblement
Glace tous mes esprits.

FLORISEL.

Écoutons seulement.

SCÈNE II.

Les mêmes; ROSARAN.

ROSARAN.

Tyran des volontés, dieu de fer et de flammes,
Enfant malicieux, petit bourreau des âmes,
Maître le plus cruel qui respire le jour,
Peste de mon repos, et pour tout dire, Amour!
Quelle soumission, quel devoir, quel hommage,
Quel injuste tribut veux-tu de mon courage?
Par quel secret pouvoir engages-tu ma foi?
Fais révérer tes lois aux enfans comme toi;
Ou si mon mal te plaît, au moins fais-toi connoître;
Tu blesses lâchement, tu frappes sans paroître;
Tu n'oses éprouver la valeur d'un mortel;
Tu te rends invisible, et ton renom est tel!
Plût au ciel d'accorder ma généreuse envie,
De nous voir main à main disputer de la vie!
Combien je vengerois de malheureux amans,
Et que ta mort plairoit à leurs ressentimens!

FLORISEL.

Que sa folie est rare! O rencontre plaisante!

ROSARAN.

Quelqu'un de mes rivaux à mes yeux se présente.
O ciel! de tant d'amans quel sera le destin,
Et qui doit remporter ce précieux butin?

FLORISEL.

Il le faut aborder; flattons son arrogance,
Et tirons du plaisir de son extravagance.
Généreux cavalier....

ROSARAN.

La qualité me plaît.

FLORISEL.

Vous cherchez Florisel?

ROSARAN.

Oui; sais-tu quel il est?
Un aveugle, un tyran me demande sa tête;
Et je dois accorder son injuste requête.

FLORISEL.

Animé de l'ardeur dont vous êtes épris,
De vos moindres efforts elle sera le prix.

ROSARAN.

Sans l'aide des enfers à sa défense offerte,
Je crois qu'il ne peut pas en éviter la perte.

FLORISEL.

On dit qu'il est vaillant; mais votre seul aspect
Impose aux plus hardis la crainte et le respect.

ROSARAN.

Vaillant? Dieux, le faux bruit! et que la renommée
D'une seule étincelle engendre de fumée!
En mille occasions j'ai vu, sans vanité,
Florisel dépourvu de cette qualité.

FLORISEL.

Quoi! vous l'avez battu?

ARLANDES, *à part.*

Que mon âme est ravie!

ROSARAN.

Il a de ma pitié tenu cent fois la vie,
Et je l'ai cent fois mis aux termes du devoir,
Où ma compassion me l'a fait recevoir.

FLORISEL.

Vous allez de sa mort accroître votre gloire,
Et remporter sur lui la dernière victoire.

ROSARAN.

Puisqu'il plaît à l'Amour Florisel doit périr;
Et le ciel vainement le voudroit secourir.

FLORISEL.

Où le trouverez-vous?

ROSARAN.

Errant en ces provinces,
Où sa timidité le cache à mille princes
Qui veulent acheter Diane de son sang,
Et parmi qui mon nom tient un honnête rang.
Mais toi-même, animé de passion pareille,
Prétends à posséder cette rare merveille;
Tu cherches Florisel, et ne lui promets pas,
Si le sort est pour toi, moins qu'un honteux trépas?

FLORISEL.

La beauté de Diane a de trop foibles charmes;
Elle a trop peu d'attraits, et j'estime insensé
Qui veut d'un si bas prix être récompensé.

ROSARAN.

O sacrilége impie! ô téméraire audace,
Dont l'aveugle mépris profane tant de grâce!
Diane, ce soleil des dieux et des mortels,
De ton affection n'obtient pas des autels!
O mépris criminel! juge par sa peinture.....

FLORISEL.

Je vois le moindre objet qu'ait formé la nature;
Ce visage est grossier, je n'y vois rien de doux,
Et tiens tous ses amans en qualité de fous.

ROSARAN.

On nomme aussi l'amour une mélancolie,
Un beau trouble d'esprit, une douce folie:
Tu les qualifieras du titre que tu veux;
Mais moi qui suis du rang.....

FLORISEL.

Plus fou que pas un d'eux.

ROSARAN.

J'aime ta belle humeur, presque à ma honte même,
Et ne te puis ouïr sans un plaisir extrême.

FLORISEL.

Si j'étois Florisel?

ROSARAN.

Le ciel t'en garde, hélas!
Dans un moment ou moins...

FLORISEL.

Quoi?

ROSARAN.

Tu ne vivrois pas;
Sa tête que je cherche, et que veut Sidonie,
Reconnoîtroit bientôt ma valeur infinie.

FLORISEL, *mettant l'épée à la main.*

Voilà, voilà ce don que tu lui dois porter;
Mais pour en être maître il le faut disputer:
Achète de ce prix le bien qu'elle te nie.

ROSARAN, *à Arlandes.*

Retenez sa fureur. Dieux! quelle est sa manie?
Pourquoi s'expose-t-il sous un nom emprunté
A l'invincible effort de ce bras indompté?

ARLANDES, *à part.*

Dieux! l'agréable fou!

(Il sort.)

FLORISEL.

Toi qui cherches ma tête,
Toi de qui Florisel fut cent fois la conquête,
Aux pieds de qui cent fois il mit ses armes bas,
Tu délibères, lâche, et ne le connois pas!

ROSARAN.

Vous êtes Florisel? O rencontre propice!
Que le sort aujourd'hui me rend un bon office!
Le ciel me soit témoin que le but de mes pas
N'est que de vous offrir le secours de mon bras;
Que jamais à mortel je n'offre d'assistance,
Si je me suis armé que pour votre défense.
Vous connoîtrez en moi, par d'utiles effets,
Le plus sincère ami que vous eûtes jamais.

FLORISEL.

Le ciel montre les soins qu'il a de l'innocence,
Et me voilà pourvu d'un ami d'importance.
Adieu, puisses-tu voir ma tête entre tes mains,
Si tu n'es, cher ami, le plus fou des humains.

(Il sort.)

ROSARAN.

Seroit-ce Florisel? Qui me le peut apprendre?
Laissé-je aller un bien qui n'eût coûté qu'à prendre?
Je le cherche, le trouve, et ne l'attaque pas!
Délibéré-je encore? il faut suivre ses pas.
Non, domptons la fureur de ce bouillant courage;
A la compassion faisons céder la rage;
Et renonçons plutôt aux atteintes d'amour,
Qu'offenser l'innocent et le priver du jour.

Tyran de libertés, Amour, peste des âmes,
Je brise tous tes fers, j'éteins toutes tes flammes;
Et, plutôt que jamais relever de tes lois,
Je romprai ton bandeau, ton arc et ton carquois.
(Il sort.)

SCÈNE III.

AGÉSILAN, *en habit de femme et sous le nom de* DARAÏDE; DARINEL.

DARAÏDE.

Je souhaite, je crains, je meurs, je ressuscite
A l'abord du pays où ce bel astre habite.
Tant de lieux que j'ai vus, tant de pays divers,
Tant de rochers affreux, tant de monts, tant de mers,
La colère des vents, le péril du naufrage,
N'ont que d'un vain effort assailli mon courage;
Et je tremble à l'aspect du glorieux séjour
Où je vais adorer ce miracle d'amour.
En ces cruels assauts que le respect me livre,
A qui faut-il parler? quel conseil dois-je suivre?

DARINEL.

Vous aller à la reine offrir sans mandement,
C'est agir, ce me semble, un peu légèrement.
L'offre que vous ferez précédant son envie,
D'un refus de sa part pourroit être suivie.
Vous devez mieux conduire et couvrir votre jeu:
Qui s'offre s'est à charge, et l'on l'estime peu.

DARAÏDE.

Quel salutaire avis me peux-tu donc prescrire?

DARINEL.

Au lieu de vous offrir faites qu'on vous désire.
En voici le moyen ; écoutez.

DARAÏDE.

Dis donc tôt.

DARINEL.

Que vous êtes pressé !

DARAÏDE.

Je te prie, en un mot.

DARINEL.

Diane, de ce pas où sa chambre regarde,
Comme nous avons su d'un des gens de sa garde,
Pourra peut-être ouïr les aimables accens
Dont votre belle voix sait enchanter les sens ;
Ses accords mariés à ceux de la guiterre,
Peuvent, si vous voulez, charmer toute la terre ;
Quoi qu'il arrive aussi, vous ne la quittez pas,
Et voulez qu'elle et moi suivions toujours vos pas.
Jointe à ces doux accens, votre voix sans pareille
Peut-être de Diane attirera l'oreille,
Et peut-être ses yeux, en qui vos doux attraits
Feront naître un dessein de vous voir de plus près :
Alors vous lui rendrez le service fidèle
Que vous lui fit vouer le seul bruit qu'on fait d'elle.
Cet avis, ce me semble, est le plus à propos
Et pour votre assurance et pour votre repos.

DARAÏDE.

Quelque secret démon, que ton âme consulte,
Fait que de tes avis toujours l'effet résulte.
Essayons le succès de cette invention.

DARINEL, *lui donnant sa guitare.*

Tenez.

DARAÏDE.

Et par mon chant apprends ma passion.

(Il chante.)

O ciel, si ta Diane eut de mêmes appas
Qu'on peint ceux de celle que j'aime,
Ce qu'on dit de Vénus et de Pâris n'est pas,
Ou son aveuglement en jugeant fut extrême.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; DIANE, *dans une galerie.*

DIANE.

Quelle agréable voix a frappé mon oreille?

DARINEL.

La voilà qui paroît. O divine merveille!
Voyez.

DARAÏDE.

Je n'ose, ô ciel! en quel état je suis!

DARINEL.

Achevez donc.

DARAÏDE.

Je tremble.

DARINEL.

Achevez.

DARAÏDE.

Je ne puis.

DIANE.

Qui sont ces gens?

DARAÏDE, *chantant.*

S'il n'eût été privé de l'usage des yeux,
Elle eût eu la fatale pomme
Qui fit tomber les murs bâtis des mains des dieux,
Pour l'amour d'une femme et le crime d'un homme.

DIANE.

Jamais de si douce harmonie
Mes sens ne furent enchantés.
Outre la voix, sa grâce est infinie,
Et son visage a d'extrêmes beautés:
Elle a des qualités à charmer tous les sens.
Un mot, belle étrangère; attendez, je descends.

DARINEL.

Que désirez-vous plus? elle vient elle-même.

DARAÏDE.

O mon cher Darinel, en ce bonheur extrême
Je demeure interdit, immobile, confus,
Et je ne sais que craindre ou souhaiter de plus.
Épargne-moi l'affront de rester sans parole:
Fuyons, n'attendons point.

DARINEL.

O la crainte frivole!
Aimant bien, vous doutez de pouvoir cajoler!
Ce seul habit suffit à vous faire parler.
Si son portrait, au reste, a d'agréables charmes,
Que n'allez-vous point voir! Que je prévois de larmes!
Que d'adorations et que de vains regrets
Vous vont coûter ses yeux pourvus de tant d'attraits!
Celui qui la peignit en fit de fausses traces,
Et n'a pas imité la moindre de ses grâces.
J'entends du bruit; c'est elle.

DARAÏDE.

O dieux! qu'à cet aspect
J'éprouve ce que peut la crainte et le respect!

SCÈNE V.

LES MÊMES; DIANE, ARDÉNIE.

DIANE.

Quelle heureuse aventure, agréable merveille,
Vient de me faire ouïr votre voix sans pareille?
Sachant à qui je dois un passe-temps si doux,
Quel état justement ne ferai-je de vous?
Et de quelle faveur ne suis-je redevable
A qui m'a fait jouir d'un bien si délectable?

DARAÏDE.

Mais quelle voix plutôt, et fût-elle d'un dieu,
Peut mériter l'honneur qui m'arrive en ce lieu?
Pour acheter un mot d'un bouche si rare,
Que peut-on posséder dont on pût être avare?
Si contre la nature on murmura jamais,
C'est aujourd'hui, madame, et c'est moi qui le fais.
Plût au ciel sussiez-vous avec combien d'envie
J'oserois vous offrir mon service et ma vie,
Si l'avare qu'elle est m'avoit fait mériter
Ce qu'elle a bien osé me faire souhaiter!
Mais peut-on espérer cette faveur insigne
A moins que de vous plaire et que d'en être digne?

ARDÉNIE, *à Diane.*

Certes, vous ne pouvez faire un plus juste choix;
Et son esprit est rare, encor plus sa voix.

DIANE.

Que n'obtiendrez-vous pas avec tant d'éloquence!
Je commençois déjà de craindre votre absence.
Chaque moment vous peint plus charmante à mes yeux;
Ma mère par dessein ne pourroit choisir mieux,
Et je n'obtiendrai pas une faveur légère
Si son consentement accorde ma prière:
Mais, ma fille, en deux mots tirez-moi de souci:
Quel est votre pays, et qui vous mène ici?

DARAÏDE.

La Crète est le séjour où j'ai pris la naissance:
Là, j'appris à chanter dès ma plus tendre enfance;
Cet unique exercice occupoit mon loisir,
Sinon utilement, du moins avec plaisir:
Demeurant libre enfin par la mort de mon père,
Et sachant à quel point le siècle vous révère,
Que vous éternisez la gloire de ces lieux,
Et qu'on dit plus de vous qu'on ne dit pas des dieux;
Cette voix que l'usage et le ciel m'ont donnée,
Par un secret instinct s'est pour vous destinée;
J'ai forcé tout respect de parens et d'amis,
Et, les quittant, mes biens en leur garde commis,
Avecque peu d'espoir, mais un désir extrême
De vous voir accepter mon service et moi-même.
Ciel, tu sais, si je mens! Sois témoin de l'ardeur
Qui me fait pour esclave offrir à sa grandeur.
Mon nom est Daraïde.

ARDÉNIE.

Il faut qu'elle soit vôtre,
Et que votre amitié la préfère à toute autre.
Ses charmes infinis par des efforts secrets

Me font être de part dedans ses intérêts.
Ne délibérez point.

DIANE.

Par quelle tyrannie
Me voulez-vous ravir, ô ma chère Ardénie,
Le pouvoir de montrer un peu de jugement
En l'acquisition d'un objet si charmant?
Votre peur n'est pas tant que je ne la reçoive,
Comme votre désir est que je vous la doive.
Oui, vivez parmi nous; seule je vous reçois,
Et veux, pour mon honneur, ne vous devoir qu'à moi.
Aimez-moi seulement; j'obtiendrai de la reine
L'aveu que je désire, avec fort peu de peine.

DARINEL, *à part.*

Tout rit et tout succède à notre amant transi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; SIDONIE.

DIANE.

Entrons; mais non, la reine à propos vient ici.
Je vais parler pour vous.

SIDONIE.

Quelle est cette étrangère?

DIANE.

Mienne, si je reçois la faveur que j'espère.
Ne me refusez pas ce bien si souhaité
Que j'allois demander à votre majesté.
Son repos méprisé, ses biens, de longs voyages,
Du bien qu'elle me veut me sont des témoignages;

Le seul bruit de mon nom attire ici ses pas,
Et sa voix seulement a de si doux appas
Qu'il ne faut que l'ouïr pour en être charmée,
Et que vous me loûrez de l'avoir estimée.

SIDONIE.

Puis-je avoir à mon tour ce divertissement?

DIANE.

Elle vous ravira; commandez seulement.

DARAÏDE.

Je ne me flatte pas de l'espoir de vous plaire;
Mais j'obéis au moins, ne pouvant satisfaire.

ARDÉNIE.

Que de grâce!

DIANE.

Écoutons.

DARAÏDE, *chantant.*

Par le vouloir des dieux....

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LE PAGE *de Sidonie.*

LE PAGE, *à Sidonie.*

Madame, un étranger vient d'entrer en ces lieux,
Qui parle d'un combat dont il veut rendre compte
A votre majesté.

SIDONIE.

Quelle frayeur si prompte,
Quelle soudaine horreur vient glacer mes esprits!
Ah! Florisel est mort! N'en as-tu rien appris?

LE PAGE.

Je crois qu'il l'a nommé.

SIDONIE.

Sans dire davantage?

LE PAGE.

Je n'ai rien entendu.

SIDONIE.

(Le page sort.)

Qu'il vienne. Enfin, ma rage,
Enfin on t'a servie, on accomplit tes vœux,
Et l'on apporte ici la tête que tu veux:
On t'a sacrifié cet amant infidèle.
O sensible douleur! ô vengeance cruelle!
O détestable effet d'un amour enragé!
Qu'à tel qui se plaignoit il nuit d'être vengé!
Plutôt que de passer à cet effort extrême,
Que n'oubliois-je, hélas! mon honneur et moi-même!
Quel repos, quel honneur et quel bien m'est rendu,
Et que me revient-il de ce qu'il a perdu?
Quel effet vont avoir les traits qui m'enflammèrent,
Et quels me paroîtront les yeux qui me charmèrent?
Je verrai des œillets que la mort a déteints,
Des lis ensanglantés et des soleils éteints.
Un oubli fut son crime, une mort est sa peine;
Il ne fut qu'inconstant, et je fus inhumaine;
Il cesse de m'aimer, et moi je l'ai haï;
Il ne m'a que laissée, et moi je l'ai trahi.
(A Ardénie.)
Détournez de mes yeux ce funeste spectacle;
A sa venue, hélas! mettez un prompt obstacle:
A ceux qu'on a vengés comme ils ont souhaité,
Vouloir voir leur vengeance est une cruauté.

(Retenant Ardénie.)
Mais, simple, cette mort est encore incertaine;
Elle peut être fausse, et ta plainte être vaine;
Outre que je ne puis, sans trop d'aveuglement,
Envier cette gloire à mon ressentiment.
Ton amour tâche en vain à déguiser son crime;
Ton regret est honteux, ta plainte illégitime.
Après un tel affront, qui plaint son suborneur
Une seconde fois offense son honneur.
Pressez, pressez, plutôt qu'empêcher sa venue;
Mon honneur outragé demande cette vue;
Celui ne hait pas bien qui pleure un ennemi,
Et qui ne le voit mort n'est vengé qu'à demi.
(Elle l'arrête encore.)
Attendez, Ardénie; hélas! en cette peine,
Qui le doit emporter, ou l'amour ou la haine?
Je souhaite et je crains d'apprendre son trépas;
Je tremble et suis de feu, je veux et ne veux pas;
Je demande sa mort et désire sa vie,
Et ne sais sur laquelle arrêter mon envie;
Toutes deux sur mon cœur font un égale effort.
Mais il vient, et je meurs. Florisel est-il mort?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; BRUNÉO.

BRUNÉO, *mettant son épée aux pieds de la reine, et un genou en terre.*

Envoyé pour hommage à vos célestes charmes,
Je vous viens annoncer le succès de ses armes.
Tous, flattés de l'objet de votre majesté,

Attaquent, mais en vain, ce courage indompté.
Il profite du mal; sa peine accroît sa gloire:
Chaque coup de sa main lui gagne une victoire.
Mars, plus fort que l'Amour, nous range à son pouvoir,
Et ce ne lui fut qu'un que me vaincre et me voir.
Je viens par son arrêt vous offrir mon service;
Et le commandement m'est un heureux supplice,
Puisqu'il m'acquiert le bien que j'ai tant souhaité,
(Montrant Diane.)
De voir cette charmante et divine beauté.

SIDONIE.

Heur malheureux, heureux malheur,
Agréable et triste nouvelle,
Tu me plais et déplais, tu m'es douce et cruelle,
Et je maudis ensemble et bénis ta valeur.

J'aime qu'il soit victorieux,
Et voudrois qu'il fût ma conquête;
Je souhaite sa vie et demande sa tête;
J'ai pour lui des desseins et doux et furieux.

Mon honneur dépend de sa mort,
Et ma mort dépend de la sienne.
Entrons, n'y pensons plus, et, quoi qu'il en advienne,
Laissons-nous gouverner aux volontés du sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, ARDÉNIE.

DIANE.

Admire les beautés dont la terre est pourvue;
Vois de combien de fleurs elle enchante la vue;
Cette diversité qu'elle présente aux yeux
Peut disputer du prix avec celle des cieux.
Que ne vient avec nous méditer Daraïde,
Sur les bords émaillés de ce cristal humide?

ARDÉNIE.

Connoissant son humeur, je m'étonne comment
Elle peut mépriser ce divertissement.
Elle est seule en la tour; et je suis peu sensée,
Ou quelque inquiétude occupe sa pensée.

DIANE.

Qui la peut traverser?

ARDÉNIE.

Je ne le puis savoir;
Mais je vous dirai bien ce que j'en ai pu voir.
L'allant entretenir ce matin, je l'ai vue
Les yeux mouillés de pleurs sur son lit étendue,

Et, sans porter sa voix aux endroits d'alentour,
S'écrier quelquefois : O bel astre d'amour!
A ces mots vers le ciel ses belles mains haussées
Sembloient muettement exprimer ses pensées.
Moi, pour la laisser libre et ne la fâcher pas,
Pleine d'étonnement j'ai rebroussé mes pas.

DIANE.

Quel est ton sentiment?

ARDÉNIE.

Mais le vôtre?

DIANE.

Qu'elle aime.

Mais qui?

ARDÉNIE.

Que savons-nous? c'est peut-être vous-même.
Ne remarquez-vous pas l'honneur qu'elle vous rend,
Les discours qu'elle tient, et le soin qu'elle prend?
Jamais un serviteur a-t-il pour une dame
Témoigné plus de zèle et montré plus de flamme?

DIANE.

Mais quel seroit le fruit de cette passion?

ARDÉNIE.

Le bien d'avoir suivi son inclination,
Et le plaisir d'aimer la beauté dans l'extrême
Qu'elle ne peut trouver que dans son sexe même.
En effet, la nature a d'un pinceau si doux
Tiré les moindres traits que l'on remarque en vous,
Et, voulant à plaisir composer ce visage,
A si bien réussi dans ce parfait ouvrage,
Qu'il faut qu'également les dieux et les mortels
Confessent que jamais ils n'en ont vu de tels :

Vous charmez tout le monde, et plût au ciel qu'au temple
On portât pour nos dieux l'œil dont on vous contemple!
Combien seroient cheris leurs mystères sacrés,
Et combien leurs autels seroient plus révérés!

DIANE.

Si ton intention est de me rendre vaine,
Tu le peux, ma cousine, avec fort peu de peine:
Encore un mot, encore un compliment pareil,
Et tu mettras Diane au-dessus du soleil;
Je croirai que tout cède à mon mérite extrême,
Et je m'estimerai seule égale à moi-même.
Tu ne vois qu'un défaut où tout est si charmant,
C'est que je ne te puis rendre ton compliment,
Que je ne puis parler comme je le désire,
Et que m'ayant tout dit je n'ai plus rien à dire.
Mais changeons de discours : ne confesses-tu pas
Qu'à tes yeux Daraïde a de charmans appas?
Qu'elle porte un regard, rie, ou discoure, ou chante,
Est-il oreilles, yeux, ni cœur qu'elle n'enchante?
Combien vaut un esprit rare comme le sien!
Combien sa belle humeur, combien son entretien!

ARDÉNIE.

Moi, sans vous la nommer ni rare ni divine,
Je voudrois que l'amant que le ciel me destine,
Si je mérite assez pour en espérer un,
Eût tout, hormis le sexe, avec elle commun:
Elle n'a rien en soi qui ne me satisfasse,
Et ne fait action ni pas qui n'ait sa grâce.

DIANE.

Voilà tout exprimer, mais en termes si doux,
Que je te vois dejà d'un œil un peu jaloux:
Il me fâche dejà d'avoir une rivale.

ARDÉNIE.

Pour la craindre, il faudroit qu'elle vous fût égale.
Quelque si forte ardeur qui m'embrasât le sein,
Que pourrois-je espérer où vous avez dessein?
Et qui vous peut aimer sans vous être fidèle?

DIANE.

Un duel, en tous cas, finiroit la querelle.

ARDÉNIE.

Un duel de baisers?

DIANE.

Et je l'entends ainsi.
Mais tu sais le dessein qui m'amenoit ici,
De donner un moment au bord de ces fontaines,
Que frisent les zéphyrs de leurs fraîches haleines.
Où vas-tu cependant?

ARDÉNIE.

Parmi ces belles fleurs,
Vous choisir un bouquet de diverses couleurs,
Mais de roses surtout et dont l'odeur soit rare;
Car de vous en faire un à dessein qu'il vous pare,
On sait que vous pouvez en porter seulement
Pour la honte des fleurs, non pour votre ornement.

DIANE.

Fais, tu m'obligeras.

(Elle se couche près de la fontaine.)

ARDÉNIE, *cueillant des fleurs.*

Cueillons les moins écloses;
Commençons par l'œillet, ajoutons-y les roses.
Que cet émail est rare, et que l'œil enchanté
S'égare doucement dans sa diversité!
Mais, ô beaux ornemens dont la terre est parée,

Que votre éclat si doux est de courte durée!
A peine seulement saurait-on vous toucher
Sans gâter votre teint et sans le voir sécher.

(Elle se perd dans des palissades.)

SCÈNE II.

DARAIDE, DARINEL, DIANE, *endormie*.

DARAÏDE.

Plût au ciel, Darinel, visses-tu dans mon âme
Ces divers mouvemens de respect et de flamme!
Je ne puis un moment supporter ses regards,
J'attache en rougissant les yeux de toutes parts,
Et je dis bien souvent, en la voyant si belle:
Me peut-elle souffrir? je suis indigne d'elle:
Là j'entrouvre les yeux, mais les ferme aussitôt;
Si j'ose lui parler, je manque au premier mot;
Mon discours se confond, et souvent elle explique
Ce qui, s'il est bien pris, n'a ni sens ni réplique.

DARINEL.

Me puis-je déclarer et parler librement?
Je n'eus jamais d'amour où j'aimai froidement;
Mais il faut avouer que Diane a des charmes
Contre qui la raison a d'inutiles armes;
Je perds en la voyant, par un secret effort,
La qualité de libre et le titre de fort;
Je confesse mon foible, et publie à ma honte
Qu'une fille me blesse et qu'un enfant me dompte.

DARAÏDE.

A ce compte j'en tiens; et tu me veux ravir,
Par l'offre de tes vœux, l'honneur de la servir.

DARINEL.

Non, que plutôt ma mort prévienne cette envie ;
Mes yeux en sont charmés, mon âme en est ravie ;
Mais je conserve encor trop de pouvoir sur moi
Pour ne vous rendre pas l'honneur que je vous dois.
Je sais que la plus froide et la plus inhumaine
Ne me peut opposer qu'une défense vaine ;
Je sais l'art de régner sur ces jeunes esprits :
Mais prenez s'il se peut, puisque vous êtes pris ;
Car je n'aurai jamais ni de bonnes fortunes,
Ni de prétentions avecque vous communes :
Vous ne me trouverez ni rival ni jaloux ;
J'ai de l'amour pour elle, et du respect pour vous.

DARAÏDE.

O généreux ami, la violence extrême
Que, pour servir autrui, tu fais dessus toi-même !
Qu'ayant un tel rival j'espérois vainement !
Je dois tout mon espoir à ton renoncement.
(Aperçevant Diane.)
Mais trêve à ce discours : un rayon de lumière
Découvre à mes regards cette douce meurtrière.
Approchons-en sans bruit : un sommeil gracieux
Pour m'épargner des coups a fermé ses beaux yeux.
Ménage, heureux amant, à cette heure importune,
La belle occasion que t'offre la fortune ;
(Mettant un genou en terre.)
Et prends mille baisers sur ses divines mains,
Qui tiennent enchantés les cœurs de tant d'humains.
Mais que mes vœux sont purs, et que j'ai d'innocence !
Mon amour entreprend, et mon respect s'offense ;
Tout en brûlant je tremble, et, prête d'approcher,
Ma bouche se retire et n'ose les toucher.

Ah! ne t'oppose plus, importune contrainte,
Et laisse à mon désir forcer un peu ma crainte.

(Il lui baise les mains.)

DARINEL.

Quand on donne aux amans le titre d'insensés,
On les épargne encore, on n'en dit pas assez;
Il veut, il ne veut pas, s'approche, se retire.
Quelle pure manie, et quel plaisant martyre!
Ne sauriez-vous former un généreux dessein,
Aller jusqu'à la bouche et donner jusqu'au sein?

DARAÏDE.

Je tremble, Darinel.

DARINEL.

C'est bien ce qui me semble.
Est-ce là paroître homme?

DARAÏDE, *se retirant.*

Éloignons-nous, je tremble.

DARINEL.

O la plaisante amour! Craindre pour un baiser!

DARAÏDE.

Mais si je l'éveillois..... attends..... le dois-je oser?

DARINEL.

Plus belle occasion ne vous peut être offerte.
Les honteux perdent tout.

DARAÏDE.

Tu causeras ma perte:
Je brûle toutefois de suivre ton conseil;

(Il la baise sur la bouche.)

Je ne m'en puis défendre. O plaisir sans pareil!
Une si glorieuse et si douce licence
A mes travaux passés est trop de récompense.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ARDÉNIE.

ARDÉNIE, *tenant son bouquet achevé.*

Enfin je l'ai rendu si beau, si précieux,
Que Flore de ses mains ne l'aurait pas fait mieux.....
Mais que vois-je?

DARINEL.

On vous voit.

(Il sort.)

ARDÉNIE.

Que fait là Daraïde?

DARAÏDE.

Marchez plus doucement, et d'un pas plus timide;
Voyez que tout est calme, et que ces doux zéphyrs
De peur de l'éveiller retiennent leurs soupirs.
Tel reposoit l'Amour, la nuit que la nature
D'un peu d'huile brûlant lui fit une blessure;
Telle, ayant mis le cerf ou la biche aux abois,
Diane se repose à l'ombrage des bois.

ARDÉNIE.

Enfin je dois parler, et c'est trop me contraindre
Dans le juste sujet que je vois de me plaindre.
Vos devoirs, vos respects, votre civilité,
Tout se tourne à Diane, et rien de mon côté;
A peine de vos yeux puis-je avoir un œillade:
Mon esprit, Daraïde, en est un peu malade;
Et je tâche à vous plaire avec trop de souci
Pour ne pas souhaiter que vous m'aimiez aussi:
J'ai cent fois là-dessus ma glace consultée;

Et crois ne devoir point être tant rebutée.
Sans vous faire de honte, et sans présomption,
Je puis entrer en tiers en votre affection.

DARAÏDE.

On ne le peut nier, belle et sage Ardénie,
Vos attraits sont puissans, votre grâce infinie;
Je ne vous saurois voir sans beaucoup de plaisir,
Et, mon sexe changé, j'irois jusqu'au désir :
Mais, en dussiez-vous prendre un peu de jalousie,
Je vous veux déclarer quelle est ma fantaisie;
Si je voyois Diane entre les immortels,
Pour elle seulement je ferois des autels,
Tous mes vœux seroient siens, elle auroit tout mon zèle,
Et je ne brûlerois de l'encens que pour elle.
N'en déplaise à Vénus, n'en déplaise à Junon,
Je ne célébrerois leur pouvoir ni leur nom.

ARDÉNIE.

Et moi, que Daraïde ou m'aime ou me rebute.....

DIANE, *s'éveillant.*

Dieux! j'ai long-temps dormi. Quelle est votre dispute?

ARDÉNIE.

Voulez-vous être arbitre en notre différent?
Mais je prépare bien mon malheur apparent.
Je ne puis espérer d'arrêt qu'à mon dommage,
Car le gain de sa cause est à votre avantage.

DIANE.

Si votre cause est juste, et si je l'entreprends,
Je vous rendrai justice à mes propres dépens.
S'agit-il d'un forfait, d'un vol, d'un homicide
Qu'ait commis Ardénie ou qu'ait fait Daraïde?
Je saurai balancer et le mal et le bien.

ARDÉNIE.

C'est un procès d'amour.

DIANE.

Je n'y connois donc rien?

ARDÉNIE.

Diane toutefois a bien part en la cause.

DIANE.

Éprouvez au hasard si j'y sais quelque chose.

ARDÉNIE, *lui donnant un bouquet.*

Que ce bouquet si rare et si bien assorti
Aide à vous disposer à prendre mon parti.

DARAÏDE.

Quel espoir me demeure? où sera mon refuge
Si ma partie essaie à corrompre mon juge?

DIANE.

Non, non, pour vous prouver qu'on ne me corrompt point,
Parlez, vous, car trop d'art à son discours est joint,
Et je veux découvrir la vérité sans feinte.

DARAÏDE.

Sachez donc en deux mots le sujet de sa plainte:
Votre gloire lui nuit, et son esprit jaloux
Veut éteindre l'encens que je brûle pour vous.
Pareille à ces faux dieux dont l'arrogance est telle
Qu'ils dérobent des vœux à la troupe immortelle,
Elle vous veut ravir ce qu'on vous a donné,
Et partager un cœur qui vous est destiné.
Elle accuse, en un mot, ma froideur et mon zèle,
Mais mon zèle pour vous, et ma froideur pour elle.

ARDÉNIE.

Belle et prudente arbitre, écoutez en deux mots.

DARAÏDE.

Elle vous va charmer de mille vains propos.

DIANE.

Il nuit de savoir trop; l'éloquence est suspecte;
Je suis juste, il suffit, et de plus vous respecte.
Je sais qu'on doit toujours balancer l'équité
Avec plus de douceur que de sévérité;
Dono, puisqu'à toutes trois l'affaire est d'importance,
D'une oreille attentive oyez votre sentence.
J'ordonne qu'à toutes deux
Daraïde offre des vœux,
Et qu'elle aime beaucoup, étant beaucoup aimée.
Je laisse toutefois à sa discrétion,
Ne pouvant disposer de l'inclination,
D'être pour qui lui plaît plus ou moins enflammée.

ARDÉNIE.

J'obtiens ce que je veux, et je ne prétends pas
Vous égaler en gloire, inégale d'appas.

DARAÏDE.

Et moi j'accomplirai cet arrêt favorable;
Je la trouve charmante, et Diane adorable:
Je l'égale au soleil, et vous aux immortels;
J'aurai des vœux pour elle, et pour vous des autels.

DIANE.

Enfin ce beau présent ne m'a point corrompue;
La justice est sans yeux, je n'avois plus de vue,
Je porte un cœur égal qu'elle tentoit en vain;
Et, pour punition de ce mauvais dessein,
Ce bouquet est pour vous.

(Elle lui donne le bouquet.)

DARAÏDE.

O dieux, qu'il a de charmes!
Qu'elle me combattoit avec de douces armes!

ARDÉNIE.

Ainsi donc tout retourne à ma confusion.
Je saurai m'en venger dedans l'occasion;
Il me souviendra bien d'un traitement si rude.

DIANE.

Elle relâchera de cette ingratitude.

ARDÉNIE.

Je ne pardonne point à moins que d'un baiser.

DIANE.

Qu'elle en ait plutôt deux; il la faut apaiser.

ARDÉNIE.

Encore un, et ma peine est beaucoup soulagée

(Il baise Ardénie.)

DARAÏDE.

N'en désirez-vous plus?

ARDÉNIE.

Je suis assez vengée.
Qu'il sert d'importuner et d'être un peu jaloux!
Que l'ennemi, le juge et le combat sont doux!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

SIDONIE *seule.*

Quel succès séchera mon œil toujours humide?
Donc, pour prix de moi-même, un ingrat, un perfide,
Triomphe insolemment de mes affections,
Et met son crime au rang des belles actions!
Il trouve de la gloire à m'avoir méprisée;
Et sa tête, au hazard des armes exposée,
Tire de mes desseins moins de peur que d'orgueil;
Ne les nomme qu'amour, et ma rage qu'un deuil;
Mes édits n'ont rien fait que publier ma honte;
Il n'a point d'ennemis que son bras ne surmonte;
Et je semble, au dessein d'alléger ma douleur,
N'avoir eu que celui d'exercer sa valeur!
Mais il se plaît encor d'irriter mon martyre.
M'envoyant ses vaincus, ne me veut-il pas dire:
Vois comme ta fureur s'exerce vainement;
Je ne fais qu'un jouet de ton ressentiment;
Je suis, comme de toi, maître de la fortune;
Les combats me sont doux, et tu m'es importune.
Devant perdre le jour ou paroître à tes yeux,
Et mourir ou t'aimer, la mort me plairoit mieux?
Voilà de cet ingrat la superbe pensée;
Et c'est ce que mérite une ardeur insensée
Qui fait contre ma haine encore un tel effort,
Que j'ai de la contrainte à desirer sa mort.
Quoi! mon aversion est encore douteuse!
O trop basse foiblesse! ô lâcheté honteuse!
Qu'il meure ce tyran de mes jeunes désirs;

Qu'il meure, et qu'en sa mort renaissent mes plaisirs :
C'est mériter mon mal que de craindre sa peine.
Dieux, vengeurs des forfaits, satisfaites ma haine.

SCÈNE V.

SIDONIE, ANAXARTE, LE PAGE.

ANAXARTE.

Des pays reculés où se lève le jour,
Après de longs travaux, j'arrive en cette cour,
Où le bruit des beautés dont l'infante est pourvue
Me fait à vos genoux en implorer la vue.
J'ai l'heur d'être né prince, et cette qualité
Me promet cet honneur de votre majesté.

SIDONIE.

Je vous suis obligée, et sa gloire est insigne,
D'avoir causé ces pas dont vous la jugez digne.
Page, amenez Diane.

ANAXARTE.

A quel ravissement
Se disposent mes yeux en cet heureux moment!
Tout l'Orient, charmé du bruit de ses merveilles,
A pour son seul renom des voix et des oreilles;
Sans guerre elle a vaincu tant de princes divers,
Qu'elle a fait son pays de tout cet univers,
Et, pareille au moteur de la voûte azurée,
Sans se rendre visible est partout adorée.
Mycène est mon pays, Anaxarte mon nom,
Et je viens, attiré par un si beau renom,
Offrir d'humbles devoirs et rendre un juste hommage
A ce jeune soleil, miracle de notre âge.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; DIANE, DARAIDE, ARDÉNIE, BRUNÉO.

ANAXARTE.

Mais quel soudain éclat vient éblouir mes yeux?
Telle n'est pas Diane en la voûte des cieux,
Et telles ne sont pas les clartés de son frère,
Quand ses plus beaux rayons dorent notre hémisphère.

SIDONIE.

Elle reçoit, monsieur, votre civilité,
Si ce n'est sans plaisir, au moins sans vanité.

ANAXARTE.

Et moi qui, sans la voir, crus que la renommée
En ayant tant parlé l'avoit trop estimée,
J'accuse de froideur ses acclamations;
Elle est avare encore à ses perfections;
Et c'est avec regret qu'il faut que mon courage
En une juste cause obstinément s'engage.
Apprenez le dessein qui m'a conduit ici,
Et puisse-t-il finir ma vie et mon souci!

SIDONIE.

Quel est donc ce dessein?

ANAXARTE.

Lucelle, une princesse
A qui cède en beauté le reste de la Grèce,
M'engage en un duel; et pouvant tout sur moi,
Me promettant ses vœux, m'a prescrit cette loi.
Elle veut que je prouve, au hasard de ma vie,

Qu'elle est le seul objet dont toute âme est ravie;
Et je dois obéir à ce commandement,
Et de sa vanité tenter l'événement.
Si quelqu'un ose ici disputer du contraire,
Contre mon sentiment je lui veux satisfaire :
Je soutiens que Diane a de moindres appas,
Et prétends, en un mot, prouver ce qui n'est pas.

BRUNÉO.

Mon bras disputera cette heureuse victoire.

DARAÏDE, *prenant l'épée du page.*

C'est à moi seule, à moi qu'appartient cette gloire;
Que j'obtienne ce bien de votre majesté;
Je l'implore sans crainte et sans témérité.
Ce différent me touche autant qu'il vous regarde;
Si mon sexe est suspect, mon honneur se hasarde;
Et s'il est au besoin permis de se vanter,
A la honte de tous je m'en puis acquitter.
Ailleurs que sur un luth ma main s'est occupée.
Et, fille, je sais l'art de régir une épée;
Telle fut pour mon bien l'humeur de mes parens,
De m'y faire exercer dès mes plus jeunes ans.

DIANE.

Ma chère Daraïde, en quel danger extrême......

DARAÏDE.

Je puis pour votre gloire affronter la mort même;
Ne croyez point par moi perdre un illustre rang;
L'on a vu d'autres fois ces mains teintes de sang;
Et j'entreprends, madame, au péril de ma tête,
Le soin de le priver de sa folle conquête.

ARDÉNIE.

Dieux! qu'est-ce que je vois?

SIDONIE.

Si vous désirez tant
De tenter ce combat, quoiqu'il soit important,
J'abandonne à vos soins l'honneur de la victoire,
Qui, nous réussissant, en aura plus de gloire.

ANAXARTE.

Je ne me défends point contre un bras inégal.

DARAÏDE.

Craignez que, tel qu'il est, il ne vous traite mal.

ANAXARTE.

Vos yeux m'obligeroient à bien plus de défense.

DARAÏDE.

Il n'est pas temps ici d'éprouver leur puissance.

ANAXARTE.

Je crains un ennemi qui frappe droit au cœur.

DARAÏDE.

Le plaisir de railler sera libre au vainqueur.

ANAXARTE.

Vous nous vaincrez toujours où s'emploîront vos charmes.

DARAÏDE.

Je le ferai peut-être où s'emploîront mes armes.

ANAXARTE.

Oui bien, si de ce nom vos attraits sont nommés.

DARAÏDE.

Je fais tort à Lucelle, et crois que vous m'aimez.

ANAXARTE.

Assez pour épargner une si belle vie.

DARAÏDE.

C'est un soin qui m'importe, et c'est bien mon envie.

ANAXARTE.

Vous ne devez donc pas l'exposer à mes coups.

DARAÏDE.

Si vous parlez pour moi, j'ai des effets pour vous :
En ces occasions, que l'honneur nous propose,
Discourir et trembler me semblent même chose.
Ce bras vous répondra; je dis moins et fais plus.
Vous observez pour vous ces respects superflus;
Mon sexe à votre peur est une excuse heureuse;
Je suis fille, il est vrai, mais assez généreuse
Pour vous faire sentir vos mépris insolens,
Et pour mettre la peur au sein des plus vaillans.
De toutes les beautés Diane est la première;
Toutes autres clartés cèdent à sa lumière;
Ce miracle d'amour à soi seul est pareil;
Lucelle est moins qu'une ombre auprès de ce soleil;
C'est un indigne objet des vœux d'un honnête homme;
Et quiconque d'amour pour elle se consomme,
Ne sait pas s'élever à de nobles souhaits,
A le courage bas, et les yeux fort mauvais.

ANAXARTE.

Enfin c'est trop mêler l'outrage à l'arrogance.
Donnons, et que ce coup t'impose le silence.
(Ils se battent.)

SIDONIE.

Dieux! quel Mars autrefois, sous l'habit de Cypris,
Avec tant de courage eût disputé des prix?

DIANE.

Quelle adresse est égale à sa valeur extrême?

ARDÉNIE.

Que ce prodige est rare, et que le ciel vous aime!
La victoire à la fin penche de son côté.

ANAXARTE *tombant et remettant son évée à Daraïde.*

Je suis vaincu deux fois, adorable beauté;
Par deux divers effets une fille me brave,
Et vos yeux et vos mains me rendent votre esclave.
D'un pouvoir plus qu'humain ce bras est soutenu;
Mars sous ces vêtemens veut régner inconnu,
Et je protesterai devant toute la terre
Que j'ai vu dans ces lieux le démon de la guerre.

DARAÏDE.

Avouez seulement que cet astre d'amour
Est le plus digne objet qui respire le jour.

ANAXARTE.

Je devois prévenir cette juste requête:
Pour cette vérité j'exposerois ma tête.
Madame, pardonnez à cet aveuglement
Qui ravit la raison à l'esprit d'un amant;
A ma honte partout vantez cette victoire,
Et faites publier votre commune gloire.

DIANE, *embrassant Daraïde.*

Appui de mon honneur, ma Daraïde, ô dieux!
Quel miracle inconnu nous est venu des cieux?

DARAÏDE.

C'est le moindre devoir que mon bras vous destine:
Que ne peut faire oser une beauté divine?
Diane m'animant, je me puis acquitter
De ce qu'à peine un dieu pourroit exécuter.

SIDONIE.

Ici, ma passion, le ciel t'offre des armes;
C'est trop m'être inutile et me causer des larmes :
Le sang de Florisel doit enfin t'assouvir:
Daraïde a la main qui te pourra servir;
Le démon de tes jours, à ton affront sensible,
T'envoie avec dessein ce miracle visible :
C'est le dernier espoir qui reste à ta douleur,
Et rien n'est impossible à sa rare valeur.
Par ce qui t'est plus cher, rends-moi, belle guerrière,
De ton affection cette preuve dernière;
Punis d'un orgueilleux l'invincible dédain;
Que je doive sa tête à ta divine main.
Je sens un mouvement par qui le ciel m'assure
Que c'est toi qu'il destine à venger mon injure.

DARAÏDE.

Qu'une si grande reine implore mon secours,
J'égale au sort des dieux le destin de mes jours.
Madame, espérez tout de mon obéissance;
Pour vous mes actions passeront ma puissance :
Je brûle de le suivre, et, si j'atteins ses pas,
Tous les efforts du ciel ne le sauveroit pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, ARDÉNIE.

DIANE.

Bons dieux, que m'as-tu dit?

ARDÉNIE.

Ce que je viens d'apprendre,
Et qu'il m'a sans dessein lui-même fait entendre.
Mais écoutez comment : A peine du soleil
L'aurore à l'horizon annonçoit le réveil,
Que déjà hors du lit, rêvant à la fenêtre,
J'ai vu dans le jardin Daraïde paraître.
Mais dieux! en quel état! tenant long-temps les yeux
Tantôt dessus la terre, et tantôt vers les cieux;
Tantót marchant un pas, et tantôt arrêtée;
Enfin de tant de soins paroissant agitée,
Que je suis descendue avec intention
D'apprendre le sujet de son affliction.
Elle a rêvé long-temps sur le bord d'une allée
Où je m'étais sans bruit adroitement coulée;
Et, croisant sans dessein ses bras à tout propos,
Enfin d'une voix basse à proferé ces mots :
O reine du désordre, inconstante Fortune,
Mon repos vient de naître et dejà t'importune;

Ce jeune astre d'amour luit à peine à mes yeux,
Que ta bizarre humeur me chasse de ces lieux.
Le ciel jusques ici m'était si favorable!
O triste Agésilan! ô Diane adorable!
Amant infortuné, combien vas-tu souffrir,
Si tu peux de ces lieux t'éloigner sans mourir!
Là, deux ruisseaux de pleurs ont mouillé son visage;
Des sanglots à sa voix ont fermé le passage;
Et, contre un espalier tristement accoudé,
Il a d'un œil mourant vers le ciel regardé.
Jugez si cependant j'avois l'âme égarée!
D'un pas tremblant, enfin, je me suis retirée,
Brûlante de vous voir et de vous réjouir
De ce que le hasard m'avoit permis d'ouïr.
Son mérite est extrême, il est sage, il est prince;
Falanges est son père, et Colchos sa province.
Toutes ces qualités font un parfait amant.
Vous offenseriez-vous de ce déguisement?
Ne pourriez-vous l'aimer et souffrir ses visites?
Voudriez-vous punir l'effet de vos mérites?

DIANE.

Je le devrois, hélas! mais il n'est plus saison
De vouloir sur mes sens rétablir ma raison;
Un amour trop puissant sur mes desseins préside:
Pour le pouvoir haïr, j'aime trop Daraïde;
Et de la même ardeur dont mon cœur l'honora,
J'honore Agésilan; elle l'eut, il l'aura;
Elle plaisoit, il plaît; j'eus de l'amour pour elle,
Et j'en aurai pour lui, s'il sait m'être fidèle.
Mais ne t'offense pas de ma discrétion,
Si tu me vois d'abord cacher ma passion.
S'il s'ose découvrir, je saurai si bien feindre,

Qu'il sera quelque temps en état de se plaindre:
Mais l'ayant fait souffrir à mes propres dépens,
L'amour, après l'honneur, enfin aura son temps.

ARDÉNIE.

Le voilà. Mais, bons dieux! voyez combien de larmes
Ternissent de son teint les agréables charmes,
Ces témoins de sa peine et de votre beauté
Pourroient-ils vous laisser la moindre cruauté?

SCÈNE II.

LES MÊMES; AGÉSILAN, *sous le nom de* DARAIDE, *ayant l'épée au côté.*

DARAÏDE.

Jugez par ma tristesse avec combien de peine
Je vais exécuter la fureur de la reine.
Ce n'est pas qu'en effet l'honneur ne m'en soit doux;
Mais, ô belle Diane! je m'éloigne de vous.
Plût au ciel qu'à vos yeux il me fallût combattre!
Ce seroit beaucoup moins me battre que m'ébattre;
J'attaquerois sans peur le monstre le plus fier,
Et je ne craindrois pas un bataillon entier.
Mais cet éloignement m'est un combat funeste
Où mes plaisirs mourront si la clarté me reste.
Il faut que je vous quitte, et c'est ce seul dessein
Qui m'a pu jusqu'ici mettre la peur au sein.

DIANE.

Mon visage te dit, au défaut de ma bouche,
Combien sensiblement cette absence me touche:
Si je ne me flattois de l'espoir du retour,
Je crois que ce départ me coûteroit le jour.

DARAÏDE.

Sans trop de vanité, puis-je espérer la gloire
De conserver un lieu dedans votre mémoire?

DIANE.

Ma chère fille, hélas! te pussé-je exprimer
Le violent instinct qui me porte à t'aimer!
Appelle si tu veux ces ardeurs insensées,
Mais tu fais tous mes soins et toutes mes pensées;
Ma peine est incroyable, et j'éprouve en ce jour
Qu'il est des amitiés plus fortes que l'amour.
Quoi qu'il puisse advenir, souviens-toi que je t'aime,
Et crois qu'en t'oubliant je m'oublîrai moi-même;
Tu m'aurois offensée au delà du trépas,
Que ta Diane encor ne te haïroit pas.
Mais pour d'autres raisons cette absence m'afflige.
Quelle est cette action où ma mère t'oblige?
Tu ne peux sans la mort de mon père ou de toi,
Et peut-être la sienne, accomplir cette loi.
Éviter l'une ou l'autre excède ton possible,
Et l'une et l'autre m'est également sensible:
N'achever pas aussi ce que tu lui promets
Seroit de cette cour te bannir pour jamais.
Dieux! quel est ce dédale? il faut que Daraïde
Tue ou perde le jour, meure ou soit homicide;
Qu'elle me soit cruelle, ou renonce à sa foi;
Qu'elle m'ôte mon père, ou ne soit plus à moi.

DARAÏDE.

Laissez-moi tous ces soins; ici, belle Diane,
Votre amour me sera le filet d'Ariane.
Souvent avec honneur d'autres se sont tirés
De malheurs qui sembloient aussi désespérés:
Préparez seulement votre esprit à ma grâce,
Sur la confession qu'il faut que je vous fasse;
Mais sans que ces bontés se laissent altérer.
O secret important, te puis-je déclarer?

DIANE.

Celle dont Daraïde absolument dispose
Ne lui peut-elle pas remettre toute chose?

DARAÏDE.

Ce discours toutefois, si vous ne m'aimez bien......

DIANE.

Il ne me peut changer; ne me déguise rien.

DARAÏDE.

Si j'avois fait outrage à vos célestes charmes,
Poussé de faux soupirs, versé de feintes larmes,
Et de lâches mépris souillé votre renom,
M'aimeriez-vous assez pour signer mon pardon?

DIANE.

Diane à t'obliger sera toujours si prête,
Que tu verrois ce don précéder ta requête.

DARAÏDE.

Mais si je m'accusois de quelque trahison,
Si j'avois pour vous perdre employé du poison,
Ou de quelque autre effort menacé votre vie,
Me pardonneriez-vous cette damnable envie?

DIANE.

Mon inclination m'y feroit consentir,
Sans même t'obliger au moindre repentir.

DARAÏDE.

Il est besoin encor d'une bonté plus rare.

DIANE.

Quelle?

DARAÏDE.

Si j'avois fait un acte plus barbare,
Engagé votre sang, votre honneur, vos pays,
Vos sujets révoltés, et vos parens trahis?

DIANE.

Je t'aimerois encore, et perdant la lumière,
J'accorderois ta grâce à ta moindre prière.
Un seul point me pourroit toucher si vivement,
Que l'on me verroit vaincre à mon ressentiment.

DARAÏDE.

Quel est ce dernier point?

DIANE.

La mort de Daraïde:
Je ne pourrois assez haïr son homicide :
Je punirois de mort, et sans exception,
Quiconque auroit osé tenter cette action.

DARAÏDE.

Mais si, pour obliger un rival qui vous aime,
Daraïde vouloit se défaire soi-même ?

DIANE.

Je l'aurois en horreur, et, même après sa mort,
Voudrois tirer raison de ce brutal effort.

DARAÏDE.

Cessez donc de l'aimer, préparez son supplice,
Car voici le moment qu'il faut qu'elle périsse :
Ce rival est jaloux des chastes privautés
Dont il la juge indigne, et dont vous la traitez.
Souffrez qu'aucun obstacle à ses vœux ne demeure,
Et que pour un amant une importune meure.

DIANE, *voulant lui ôter son épée.*

O dieux! quel sort l'oblige à ce sanglant dessein?
Arrachons-lui ce fer, sauvons-la de sa main.

DARAÏDE.

Non, non, que craignez-vous? ce coup ne peut paroître,
Et moi vivant encore, elle ne peut plus être :
Cessez, rare beauté, ces efforts superflus :
Je suis Agésilan, Daraïde n'est plus :
Ne vous étonnez pas de l'adresse guerrière
Dont ce bras aux plus fiers fait mordre la poussière.
(Il se met aux genoux de Diane.)
Je suis amant et prince, et ce déguisement,
S'il vous est une injure, attend son châtiment.

DIANE.

Traître et lâche affronteur, dont l'impudente audace
Ne peut être égalée, et toute autre surpasse,
Tu ne changes pas seul, et mon affection,
Convertie en fureur, change comme ton nom:
Excuse, ni raison ne me peut satisfaire;
Et si, pour mon honneur, il n'importoit de taire
Ce qui trouble si fort mes sens et mes esprits,
Crois que ton insolence auroit déjà son prix.
Adieu, suis ton heureuse ou mauvaise fortune;
Après cette action jamais ne m'importune;
Qu'il ne t'arrive plus de paroître à mes yeux,
Et ne fuis pas l'enfer à l'égal de ces lieux.
(Elle sort.)

DARAÏDE, *tombant évanouie.*

O mort! dernier espoir qui reste au misérable,
Si ce coup vient de toi, que tu m'es favorable!

ARDÉNIE, *à part.*

Dieux! combien d'artifice à son amour est joint!
Qui ne diroit qu'elle aime et qu'elle n'aime point;
Que l'amour et la haine en son cœur trouvent place,
Et qu'une même chose est de flamme et de glace.

Qu'elle a ce beau vainqueur mortellement atteint!
D'une sombre couleur son visage se peint:
Tel étoit Adonis aux pieds de Cythérée,
Quand de son corps si beau l'âme fut séparée.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SIDONIE.

SIDONIE.

Quel est cet accident? qu'a Daraïde? ô dieux!

ARDÉNIE.

Prenant congé de nous au partir de ces lieux,
Diane, qui rêvoit, contre son espérance
A semblé la traiter d'un peu d'indifférence,
Et c'est ce qui la met au point où vous voyez.
D'une source de pleurs ses yeux se sont noyés,
Et j'ai vu sous le faix de l'ennui qui la presse,
Sans qu'elle dît un mot, succomber sa foiblesse.

SIDONIE.

D'où lui peut procéder ce refroidissement?
Faites qu'elle descende; allez, et promptement.
(Ardénie va chercher Diane.)
Son œil entr'ouvre enfin sa débile paupière,
Et, tout baigné de pleurs, il revoit la lumière.

DARAÏDE.

Dieux! qu'est-ce que je vois? quelle est votre bonté,
Et quel indigne soin prend votre majesté?
Que peut vous profiter le jour que je respire,
Pour empêcher la Mort d'accroître son empire?
Mes jours sont une vie et ma mort un trépas
Que votre majesté ne considère pas.

SIDONIE.

Quand l'insigne faveur que vous m'avez offerte
Ne m'obligeroit pas à craindre votre perte,
Votre mérite auroit des charmes assez forts
Pour me faire pour vous employer mes efforts;
D'où naît cette douleur si forte et si soudaine?

DARAÏDE.

Peut-on quitter Diane avecque moins de peine?
S'éloigner sans douleur de ce fatal aimant
Est faire voir un cœur privé de sentiment.

SCÈNE IV.

DIANE, SIDONIE, ARDÉNIE.

SIDONIE.

Quoi! la froideur succède à cette ardeur extrême?
Vous aimiez Daraïde à l'égal de vous-même.
Quelle dissension divise vos esprits?

DIANE.

Je n'ai pour son sujet ni froideur ni mépris;
Les dieux me sont témoins qu'elle m'est toujours chère,
Et que de mon amour procède ma colère:
Elle voit ma cousine avec des yeux si doux,
Que mon cœur, je l'avoue, en est un peu jaloux.
Je rends ce qu'on me donne alors qu'on me partage;
Je ne veux rien du tout, ou je veux davantage;
Elle peut faire choix d'Ardénie ou de moi;
Mais je veux, si je l'aime, avoir seule sa foi.

DARAÏDE.

Après cette faveur contraire à mon attente
Je reste sans souhaits et je pars trop contente.

Calmez, hélas! calmez ce funeste courroux;
Mon cœur vous aime entier, entier il est à vous;
Il n'a point d'autre objet, c'est son unique envie;
Il faut pour vous l'ôter m'ôter aussi la vie:
Ou ne voir plus en vous ces ornemens divers
Qui vous rendent l'honneur de tout cet univers.

DIANE.

A ces conditions Daraïde m'est chère
Autant que l'est aux fleurs cette douce lumière
Qui leur fait à mes yeux étaler leurs beautés,
Et met en leurs couleurs tant de diversités:
(Elle lui donne un baiser.)
Adieu, prends sur mon âme une entière puissance,
Et pardonne à l'amour cette légère offense.
Les querelles souvent ont un heureux succès;
Et faillir de la sorte est prouver son excès.

SIDONIE.

Adieu; bientôt le ciel, ma chère Daraïde,
Te fasse pour mon bien rencontrer ce perfide.
Le temps accroît mon mal, et mon soulagement
Dépend ou de la mort ou de toi seulement.

DARAÏDE.

Si mes vœux sont suivis du succès que j'espère,
Madame, ils serviront votre juste colère:
Croyez que je tiendrai plus cher que la clarté
L'honneur de satisfaire à votre majesté.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

FLORISEL, *au bord de la mer, en Guindaye.*

Où m'a jeté des vents l'impétueuse rage?
Sous quel ciel respiré-je, et quel est ce rivage?
Tous mes gens sont péris, et la faveur du sort
N'a soustrait que leur maître au pouvoir de la Mort:
Leurs corps, joints pêle-mêle au débris du navire,
Ont payé les tributs de son fatal empire;
Arlandes ne vit plus, et ce cher confident
Éprouve un sort pareil en pareil accident;
Arlandes, cher témoin de mes courses diverses,
Qui partageois mes biens ainsi que mes traverses;
Toi qui sus tant de fois affronter le malheur,
Et charmer l'univers du bruit de ta valeur;
Toi dont a si souvent l'insolence de Thrace
A sa honte éprouvé la généreuse audace;
Toi contre qui la mort eût agi vainement
A moins que d'un tonnerre ou que d'un élément,
Puissent être à jamais tes conquêtes prisées,
Cependant qu'à l'abri des myrtes élysées,
Entre les mânes saints d'un nombre de héros,
Ton esprit jouira des douceurs du repos!
Et vous qui me serviez, ô troupe infortunée,
Vous dont un même coup tranche la destinée,
Puisse le vieux nocher du noir fleuve des morts,
Vous faire peu de temps attendre sur ses bords!
Quelle rencontre enfin me tirera de peine?
Errant au gré des vents sur cet humide plaine,
Nous n'avons observé pays, routes, ni cieux;

Des nuages épais les cachoient à nos yeux,
Et, sans en être instruit, je ne puis reconnoître
En quel port, quelle terre et quel lieu je puis être.
Mais, si je ne m'abuse, un confus souvenir
De ce plaisant séjour vient de me revenir;
A voir ces bâtimens dont la haute structure
Semble relever l'art et braver la nature;
A voir ces grandes tours dont le superbe front
Va chercher dans les airs où les éclairs se font,
Je reforme une idée en mon esprit tracée,
Que la force du temps en a presque effacée.
Mais dans la quantité de tant de lieux divers
Que l'honneur m'a fait voir dans ce vaste univers,
Ce confus souvenir reste sans assurance,
Et ne peut de ce lieu faire la différence :
Telle n'est pas Zatyr, Samothrace, Lemnos.
Tel.... (mais, ô souvenir fatal à mon repos!)
Ce palais est celui de cette triste reine
Dont mes déloyautés m'ont suscité la haine;
Je reconnois ces lieux, et ces superbes tours
Ont été les témoins de nos jeunes amours:
Mille fois dans ce parc paisible et solitaire,
Nous avons vu l'Amour tel qu'il est en Cythère,
Franc d'artifice, nu, beau, rempli de douceur,
Et de nos jeunes cœurs absolu possesseur.
Jeté par ton malheur en un lieu si funeste,
Quelle assurance, hélas! et quel pouvoir te reste?
Fuis, triste Florisel, si tu ne hais le jour;
On n'attend que ta tête en ce fatal séjour;
Et ce qui fut jadis le lieu de tes délices
Sera, si tu ne fuis, celui de tes supplices:
Mais dépourvu de biens, de gens et de vaisseaux,

Qui commettra mes jours à l'empire des eaux?
Quel sera mon recours en ce danger extrême?
A peine je me trouve assuré de moi-même:
Mon ombre.... Mais quelqu'un adresse ici ses pas:
L'attendrai-je? fuirai-je, ou ne fuirai-je pas?

SCÈNE VI.

FLORISEL, DARAIDE, DARINEL.

DARAÏDE.

Que vois-je? quel effet d'un furieux orage
Nous peint ici des vents l'insolence et la rage;
Et quel est ce guerrier qu'un destin si cruel
N'a pu..... Le dois-je croire? ô dieux! c'est Florisel!

FLORISEL.

Oh! l'heureuse rencontre, incroyable merveille!
Je vois Agésilan, s'il est vrai que je veille;
Ce visage a des traits à mes yeux trop connus,
Et Mars respire ici sous l'habit de Vénus.

DARAÏDE.

Quel mépris de la vie, ou quel malheur, grand prince,
Vous a fait aborder dedans cette province
Où la fin de vos jours est un souhait si cher?
Venez-vous m'apporter ce que j'allois chercher?
Sidonie à mon bras a remis sa vengeance;
Et, pour ma propre perte ou pour son allégeance,
J'allois, en vous cherchant, faire le même tour
Dont le soleil commence et termine le jour.

FLORISEL.

Apprenez en deux mots quelle est mon aventure,
Et j'apprendrai de vous celle qui m'est future.
J'allois en Silésie, où depuis quelques jours
Sa princesse assiégée implore mon secours :
Mais mes vaisseaux, battus d'un furieux orage
Et poussés par les vents, ont ici fait naufrage;
J'en suis échappé seul, et peut-être mon sort
M'a voulu réserver pour une pire mort.
De vos mains toutefois elle me sera chère;
Et si pour votre amour ma tête est nécessaire,
Je l'offre sans contrainte à vos moindres efforts,
Et j'irai, trop content, croître le rang des morts.

DARAÏDE.

Vidons votre querelle aux yeux de Sidonie;
Que j'obtienne de vous cette grâce infinie;
Et recevez ma foi que si, victorieux,
Après notre combat vous restez en ces lieux,
Tous desseins cesseront de la part de la reine,
Et que ce seul duel satisfera sa haine.

FLORISEL.

Attendons à demain à paroître à la cour;
Laissez-moi de repos le reste de ce jour :
Je me trouve si las des efforts de l'orage,
Qu'à peine je pourrai partir de ce rivage.
Faites que sûrement, et sans me faire voir,
Je puisse en quelque lieu reposer tout le soir.

DARAÏDE.

Suivez-moi seulement. Dieux! l'heureuse aventure!

FLORISEL.

J'implore pour mes gens encor la sépulture.

DARAÏDE.

Durant votre sommeil je ferai sur ces bords
Rendre d'un zèle saint cet office à leurs corps.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIDONIE, *d'abord seule; ensuite* DARAIDE.

SIDONIE.

Enfin, cruel honneur, on poursuit ton injure;
Je te dois satisfaire, et ta perte m'est dure.
Mais qu'il m'est dur aussi de perdre Florisel,
Et combien cher j'achète un regret éternel!
Si contre cet ingrat ma rage s'effectue,
C'est moi que je poursuis et c'est moi que je tue :
Qu'il m'ait abandonnée, et qu'il m'ait pu trahir,
Il me plaît toutefois, je ne le puis haïr.
Ma rage, mon mépris, ma fureur et ma peine,
Sont un excès d'amour qui prend le nom de haine;
Lorsque plus il me fuit, j'ai pour lui plus de vœux;
Il semble que sa glace ait augmenté mes feux,
Que mon affection s'excite par son crime,
Et qu'en moi ses défauts accroissent son estime.
Ce cruel m'est plus cher qu'alors que dans mes bras
Il poussoit autrefois un amoureux *hélas!*
L'amour dont à ses vœux ma couche fut offerte
Fut moindre que celui qui procure sa perte;
Ce dessein furieux, ce funeste souhait,

Prouve mieux son pouvoir que mes faveurs n'ont fait ;
Il mourra toutefois, si l'on sert ton envie :
Cet amour est cruel qui lui coûte la vie,
Et qui doit quelque jour exposer à tes yeux
Les siens privés par toi de la clarté des cieux.
Quelle constance alors ne mettra bas les armes?
Quel rocher est ton cœur, si tu ne fonds en larmes?
Quelles sont ces ardeurs, et quel est cet amour,
S'il t'est possible alors de conserver le jour?
Ah! défends d'accomplir cet arrêt homicide,
Force ta passion, fais suivre Daraïde.....
Mais, bons dieux, qu'à propos elle revient ici,
Et qu'elle me guérit d'un extrême souci!
(A Daraïde.)
Ne sers point ma fureur, agréable guerrière ;
Mon esprit adouci rétracte sa prière :
Qu'il vive, cet ingrat et détestable amant,
Et de ma passion triomphe insolemment.
Si son crime fut grand, mon amour est extrême,
Et sa mort me feroit plus mourir que lui-même.
M'obéir est me nuire : un amant irrité
Cesse tôt de vouloir ce qu'il a souhaité.
De savoir l'abuser dépend l'art de lui plaire ;
Et son aveuglement rend cet art nécessaire.

DARAÏDE.

O fille malheureuse! ô rigueur de mon sort!
Portez contre mon sein l'instrument de sa mort :
(Elle présente son épée à Sidonie.)
Madame, il ne vit plus ; ce bras et cette lame
Ont à ce jeune prince ôté la tête et l'âme.
Que par le même fer le jour me soit ôté,
Puisque j'ai pu déplaire à votre majesté.

SIDONIE.

Tous mes sens sont troublés, mon jugement s'égare,
Et presque de mon corps mon âme se sépare;
Un glaçon qui me gèle en mes veines s'étend,
Et cette prompte horreur tout mon corps entreprend.
O dieux! que me dis-tu! S'il est vrai, Daraïde,
Que je voye le bras meurtrier de ce perfide,
Qu'il ne me laisse pas respirer un moment;
Qu'il défasse l'amante ayant défait l'amant.
Mais, dieux, te puis-je croire, et sur quelle apparence
Dois-je de cette mort établir l'assurance?
En quel pays si proche, en quel port, sous quels cieux
L'as-tu pu rencontrer, toi qui pars de ces lieux?

DARAÏDE.

Il tiroit vers la Thrace, et la fureur de l'onde
A fait ici l'écueil de sa nef vagabonde:
Je l'ai vu sur la rive, au partir de ce lieu;
D'un moment sa rencontre a suivi mon adieu;
Il a senti plutôt qu'entendu votre envie,
Et deux coups ont fini ce duel et sa vie.
J'ai laissé ce sujet de votre désespoir
En la chambre prochaine où vous le pourrez voir,
Car d'exposer sa tête aux yeux de tout le monde.....

SIDONIE.

O fatale vengeance! ô douleur sans seconde!
J'apprends cette nouvelle et je ne mourrai pas!
Il faut, cher Florisel, il faut suivre tes pas.
J'ai dû pour mon honneur poursuivre ton supplice,
Je dois pour mon amour t'offrir ce sacrifice;
Attends: que ton esprit, séparé de ton corps,
Ne marche pas sans suite au royaume des morts;

Tu ne mourras pas seul, et la main dont la Parque
Ose porter le coup dans le sein d'un monarque,
Ne calme pas sitôt la fureur qui la meut,
Mais, bouillante qu'elle est, abat ce qu'elle peut.
Elle me doit encore au ténébreux empire;
C'est moi qui l'ai poussée et moi qui la désire;
Allons perdre la vie aux pieds de mon vainqueur;
Qu'une seconde fois il me perce le cœur,
Mais non plus par ces yeux dépourvus de leurs charmes;
Ce n'est plus à l'Amour à lui prêter des armes;
Il faut, s'il veut sur moi faire un dernier effort,
Qu'il se serve de traits empruntés de la Mort.

(Daraïde et Sidonie sortent.)

SCÈNE II.

ARDÉNIE, DARINEL.

ARDÉNIE.

Écoute, Darinel quelle triste nouvelle,
Excite en ton esprit cette douleur cruelle.

DARINEL.

Il se passe un mystère où je ne comprends rien;
On fait un homme mort qui se porte fort bien.
Cette feinte est un jeu dont j'ignore la cause;
Florisel endormi dessus un lit repose.

ARDÉNIE.

O dieux! que me dis-tu?

DARINEL.

Je suis mon maître; adieu.

ARDÉNIE.

Quel dessein a conduit Florisel en ce lieu?
Contente mon désir.

DARINEL.

Il s'est, par un naufrage,
Parmi ses gens péris, trouvé sur le rivage;
Et comme nous partions, nous l'avons reconnu:
Sur la foi de mon maître il est ici venu;
Et je crois qu'un combat doit aux yeux de la reine
Exercer leur valeur et contenter sa haine.

ARDÉNIE.

Viens, faisons mort encor celui qui ne l'est point;
Il faut tromper Diane, accorde-moi ce point:
Elle aime Agésilan; quoiqu'elle dissimule,
Je reconnois assez le feu dont elle brûle.
Mais, pour mieux l'éprouver, annonce-lui sa mort;
Nous verrons quel effet produira ce rapport:
Dis-lui qu'ayant au ciel poussé de longues plaintes,
Qui prouvoient de son cœnr les mortelles atteintes,
Et blâmant la rigueur dont elle l'a traité
Dedans le sein de l'onde il s'est précipité.
Alors tu connaîtras si son amour la touche,
Tu verras que ses yeux démentiront sa bouche.
Elle traitoit tantôt un si parfait amant
Avec trop de mépris et trop indignement:
Il faut savoir au vrai combien elle est atteinte.

DARINEL.

Laissez-moi seulement conduire cette feinte.

(Ardénie et Darinel sortent.)

SCÈNE III.

SIDONIE, DARAIDE, FLORISEL *endormi.*

SIDONIE.

Le voir privé de vie, et j'ai causé sa mort!
Vous pouvez-vous, mes yeux, résoudre à cet effort?
O passion barbare! importune vengeance!
Pernicieux remède! homicide allégeance!

DARAÏDE *lui donnant son épée, et tirant le rideau.*

Voilà ce beau vainqueur de votre liberté;
Sa vie est au pouvoir de votre majesté:
Vous voulez son trépas, vous demandez sa tête,
Et mon bras vous remet l'honneur de sa conquête:
La mort n'a pas cueilli ce butin précieux;
Son frère seulement a fermé ses beaux yeux:
Il sert sa sœur et vous, et laisse à votre envie
Le pouvoir de résoudre ou sa mort ou sa vie.

SIDONIE, *tenant l'épée.*

Comment, il n'est pas mort, ma Daraïde? ô Dieux!
Dois-je ajouter croyance au rapport de mes yeux?
Florisel endormi, désarmé, sans défense,
Quand je l'attends le moins, tombe sous ma puissance!
Vois-je ce beau sujet de mon cruel tourment?
Le puis-je sans miracle ou sans enchantement?
Oui, je reconnois trop, aux traits de ce visage,
Ce qui de la raison m'ôta jadis l'usage:
Voilà ce qui m'a fait si long-temps soupirer;
Le temps qui change tout n'a pu les altérer;
Ils captivent mon cœur avec les mêmes forces,
Et pour plaire à mes yeux ont les mêmes amorces.

DARAÏDE.

Il prétend que demain un combat entre nous,
Aux yeux de votre cour, calme votre courroux;
Et moi, j'attends vos lois, prête à vous satisfaire,
Si dans cette action j'ai l'honneur de vous plaire.

SIDONIE.

Quoi! le ciel ne peut faire à cet ingrat amant
Avoir en ma faveur un remords seulement!
Il faut pour l'arrêter que ce perfide meure,
Et je ne puis vivant le posséder une heure!
Quel sujet de mépris et quelle aversion
Le rendent insensible à mon affection?
Par quel secret pouvoir, par quelle destinée,
Conservé-je pour lui cette ardeur obstinée?
Quel invincible charme enchante mes esprits?
Pourquoi de tant de vœux payé-je des mépris?
Tout perfide qu'il est, insensible, intraitable,
Avec ces qualités il m'est encore aimable;
Et s'il pouvoit me rendre un amour mutuel,
Je lui serois humaine autant qu'il m'est cruel;
Mais il fait vanité du titre d'infidèle;
Il me fuit, et la mort à ses yeux est plus belle.
Cet aimable inconstant et ce doux inhumain
Se défend de m'aimer les armes à la main.

DARAÏDE.

A vos ressentimens le sommeil l'abandonne;
L'amour vous le refuse, et le sort vous le donne;
Sa vie est en vos mains.

SIDONIE.

Je tente un vain effort,
Je crains également et sa vie et sa mort;

L'une et l'autre m'est dure, et l'une et l'autre est douce ;
Mon amour me retient, quand ma fureur me pousse ;
L'une sait m'irriter, et l'autre m'apaiser ;
Je voudrois le frapper, et voudrois le baiser.
O mouvemens divers, peur, désir, amour, haine,
Que tous également vous me causez de peine!
Étant bien amoureux peut-on être inhumain?
Puis-je exercer ensemble et ma bouche et ma main;
Le baisant l'outrager, et l'outrageant le plaindre;
Vouloir, ne vouloir pas, et désirer et craindre ?
Plût à nos dieux, hélas! que ce doux ennemi
Le reste de ses jours pût rester endormi !
Quoiqu'il s'acquittât mal de l'amour qui m'est due,
Je jouirois au moins du plaisir de sa vue ;
Comme une autre Psyché je viendrois nuit et jour
Sur ce lit précieux contempler mon Amour :
Mais à mes tristes yeux, si je souffre sa vie,
Cette félicité seroit bientôt ravie.
Il faut pour l'arrêter résoudre son trépas,
Et perdre ce cruel pour ne le perdre pas ;
Sus donc, faut-il venger une amour méprisée,
Et ma main de son sang doit-elle être arrosée?
Il est cruel, ingrat, perfide, suborneur,
Il m'a coûté des vœux, mon repos, mon honneur ;
Le traître doit périr ! mais las ! il a des charmes
Qui me le font aimer et m'arrachent les armes :
Qu'il vive, cet ingrat, qu'il vive, et que les dieux
Soumettent mille cœurs au pouvoir de ses yeux !
Mourons, et que, pour preuve à sa force infinie,
Aux objets de ses vœux il nomme Sidonie;
Signalons ses attraits, qu'il les puisse vanter,
Et qu'il doive sa vie à qui va me l'ôter.

Peut-être que ses yeux, ces vainqueurs si barbares,
De quelques pleurs au moins ne seront pas avares:
Des vainqueurs quelquefois ont pleuré des vaincus:
Je dois mourir pour lui, si pour lui je vécus;
Prouvons tout ce que peut un amour dans l'extrême,
Et recouvrons l'honneur en nous perdant nous-même:
Souffrez.....

DARAÏDE.

Madame, ô dieux que délibérez-vous?
Tournez contre mon sein, tournez votre courroux:
De votre désespoir je suis la seule cause;
C'est moi qui cet objet à vos regards expose;
C'est moi seule qui fis renaître vos soucis,
Que l'absence et le temps vous avoient adoucis;
Seule je dois mourir.

SIDONIE.

O défense importune!
Laisse achever ma vie ou change ma fortune:
Un coup m'affranchira des rigueurs de sa loi,
Un coup m'ôte le jour.

FLORISEL, *s'éveillant.*

Dieux! qu'est-ce que je vois?
Que fait la reine? ô ciel! quelle funeste envie
Arme son propre bras contre sa propre vie?
Aidons à détourner ce dessein furieux.

SIDONIE.

Agréable ennemi, doux charme de mes yeux,
Invincible vainqueur des plus nobles franchises,
Pourquoi veux-tu sauver celle que tu méprises?
Qui te fait, Florisel, détourner mon trépas?
Laisse prendre à la Mort ce que tu ne veux pas:

J'en fuis, en la suivant, cent que tu me destines,
Elle a pour moi des fleurs, et toi que des épines;
Tu m'as abandonnée, elle m'offre sa main;
Elle me sera douce, et tu m'es inhumain.

FLORISEL.

Puis-je estimer, hélas! qu'une beauté si rare
Pour mon sujet puisse être à soi-même barbare?
Plutôt, plutôt vos mains tournent contre mon sein,
Puisque seul j'ai failli, ce funeste dessein!

SIDONIE.

J'avois conclu ta mort, et je l'ai souhaitée;
Jusqu'à cette fureur mon amour m'a portée:
Mais ma main sait trouver, agréable vainqueur,
Aussi peu que mes yeux le chemin de ton cœur:
Haussant à ce dessein, elle tombe engourdie;
Contre mon sein tournée elle est bien plus hardie;
Laisse-lui témoigner ce reste de vigueur;
Pourquoi lui défens-tu ce que veut ta rigueur?
Contre mes jours, hélas! tu l'as seul animée;
C'est toi qui veux ma mort, c'est toi qui l'as armée,
C'est de ce traître prix que tu payes mes vœux:
Souffre ce que tu fais, permets ce que tu veux.
Je ne te presse point par mon amour extrême,
Par mes longues faveurs, par le fruit de toi-même
(Diane, ce présent que nous tenons des cieux),
De m'être plus humain, de rester en ces lieux:
Tes charmes ont leur prix, mes défauts ont leur peine;
Tu mérites mes vœux, je mérite ta haine.
Mais puisque ta pitié ne me peut secourir,
Qu'elle me laisse au moins les moyens de mourir:
Puiqu'avant mon trépas, et contre mon attente,
J'ai revu Florisel, je mourrai trop contente.

FLORISEL, *à genoux.*

Tenir contre un objet si rare et si charmant,
C'est tenir, Florisel, contre le jugement.
De trop doux ennemis te forcent de te rendre;
Ton cœur contre leurs coups ne peut plus se défendre;
Et sans être toi-même à toi-même cruel,
Tu ne lui peux nier un amour mutuel.
Fermez la bonde aux pleurs, et prenez, grande reine,
Dessus mes volontés le nom de souveraine,
S'il vous est doux encor d'asservir ma raison,
Et si mon repentir est encor de saison.

SIDONIE.

O frivole discours dont tu flattes ma peine,
Que tu peux m'abuser d'une espérance vaine!
Tu promets sans dessein; je dois à la pitié
Ce faux soulagement bien plus qu'à l'amitié.

FLORISEL.

Je cède à toutes deux votre force absolue,
En moi ne trouvez plus une âme irrésolue:
Auteur des bons désirs, dieux, soyez-moi témoins
Qu'à ses beautés je rends et mes vœux et mes soins:
Et toi dont le pouvoir préside aux hyménées,
D'un lien éternel conjoins nos destinées.

DARAÏDE.

O divin changement! que mes sens sont ravis!

SIDONIE.

Puis-je ouïr ce discours sans douter si je vis?
Quoi, mon amour chez toi ne trouve plus d'obstacle!
Qui le pourroit juger? qui croiroit ce miracle?
O mon cher Florisel!

FLORISEL.

Un si doux traitement,
Adorable merveille, est-il mon châtiment?
Que plaisans sont mes fers, que doux sont mes supplices,
Et que les dieux voudroient y changer leurs délices!
Maintenant allons voir, cher objet de mes vœux,
Le fruit que nous tenons de notre amour et d'eux;
Voyons cette beauté, qui seule vous seconde,
Et qui fait ses captifs des cœurs de tout le monde.

SIDONIE.

Elle tient de vous seul le pouvoir de charmer,
D'asservir les esprits et de se faire aimer:
Que vous l'allez ravir, ô divine merveille!
Que j'ai de peine encor à croire que je veille!

(Florisel et Sidonie sortent.)

SCÈNE IV.

DIANE, ARDÉNIE, DARAIDE.

DIANE.

O frivoles discours! ô conseils superflus!
Mon seul remède, hélas! est de ne vivre plus.

ARDÉNIE.

Que serviront vos pleurs à ses muettes ombres?

DIANE.

A m'envoyer moi-même en leurs rivages sombres.

ARDÉNIE.

Oui, l'espérance nuit et n'est plus de saison;
Chacun doit, ce me semble, écouter la raison;
Elle peut soulager les pires infortunes.

DIANE.

Et vous et la raison vous m'êtes importunes.
Agésilan n'est plus, tous mes plaisirs sont morts;
Un moment de constance excède mes efforts.
Troublez-vous, mes esprits; mes yeux, fondez en larmes;
Altère-toi, mon teint; mes mains, prenez des armes.
N'avoir que des regrets pour ce parfait amant
Est un trop doux effort de mon ressentiment:
J'ai causé son trépas, moi-même je m'en prive,
Et tu veux, importune, et tu veux que je vive!

ARDÉNIE.

Eh bien, ne vivez plus, si vous voulez mourir,
Et si temps ni raison ne vous peut secourir.

DIANE.

Ma douleur le fera.

ARDÉNIE.

Quelqu'un heurte à la porte.
(Elle va vers la porte et revient.)
Hélas! préparez-vous, c'est son corps qu'on apporte.
Armez-vous de vertu.

SCÈNE V.

LES MÊMES; FLORISEL, SIDONIE.

DIANE, *furieuse et se couvrant les yeux.*

Qui l'envoie en ces lieux?
Ah! détournez, cruels, cet objet de mes yeux.
Le puis-je voir, hélas! puis-je souffrir sa vue,
Sans de tout sentiment paroître dépourvue?

SIDONIE.

Pour quelle occasion, courant de toutes parts,
Semble-t-elle nous fuir et craindre nos regards?
Dieux! qu'est-ce que je vois?

DIANE.

La force qui me reste
Ne pourroit pas souffrir ce spectacle funeste.
Éloignez-le d'ici.

DARAÏDE.

Beau charme de mes sens,
Qui vous fait altérer ces attraits innocens?
Pourquoi de tant de pleurs mouillez-vous ce visage,
Et pourquoi vos beaux yeux n'ont-ils plus d'autre usage?
Est-ce moi qui les blesse et suspends leur pouvoir?
Ma Diane, est-ce moi que vous craignez de voir?

DIANE, *la regardant.*

Quoi! c'est toi que j'entends, ma chère Daraïde?
Quel Dieu t'a pu tirer de cette plaine humide
Où deux guides sans yeux, la Fureur et l'Amour,
T'ont fait précipiter pour y perdre le jour?

DARAÏDE.

Que dit-elle, bons dieux? ne suis-je pas moi-même?
Ai-je.....

ARDÉNIE.

Pour la punir de la froideur extrême
Qu'elle vous a fait voir quand vous partiez d'ici,
Je me suis divertie à l'abuser ainsi.
Obtenez mon pardon, puisque par cette feinte
Elle vous fait juger combien elle est atteinte.

DIANE.

Que je te veux de mal! Dieux! combien ce rapport
M'a fait souffrir de morts pour la peur d'une mort!

DARAÏDE.

Pour rester tous contens accordez-moi sa grâce.

DIANE.

Donc à condition.....

ARDÉNIE.

Que faut-il que je fasse?

DIANE.

Qu'à moins que me déplaire on n'y retourne plus.

SIDONIE.

Cessons enfin, cessons ces propos superflus:
Apprends, ma chère fille, une heureuse aventure
Que te devroit assez enseigner la nature.
Par un secret instinct ne reconnois-tu pas
Celui qui te contemple et qui te tend les bras?

FLORISEL, *allant l'embrasser.*

Je ne puis plus forcer l'ardeur qui me consomme.

DIANE.

Je vois, je vois mon père, et le sang me le nomme.
O mon père!

FLORISEL.

O ma fille!

ARDÉNIE.

O puissant coup des cieux!
Quel bonheur est pareil à celui de ces lieux!

FLORISEL.

Recouvrer un enfant, et d'un nœud légitime
Me joindre à Sidonie est la peine d'un crime!
O dieux! ô protecteurs du destin des mortels,
Quelles sont vos faveurs, puisque vos coups sont tels?

DIANE.

Combien à nos désirs la fortune est prospère!
A qui dois-je le bien de recouvrer mon père?

SIDONIE.

Daraïde à nos vœux procure un bien si doux:
Elle vous rend un père et me rend un époux.

DARAÏDE.

Puisqu'enfin les effet passent votre requête,
Et qu'ayant Florisel vous possédez sa tête,
Je demande, madame, à votre majesté
Le prix qu'elle a promis et que j'ai mérité.

SIDONIE.

Quel?

DARAÏDE.

L'heur de posséder cette beauté divine
Que trop visiblement mon bonheur me destine,
Puisqu'en si peu de temps tout succède à propos
Et pour ma passion et pour votre repos.

SIDONIE.

Oui, ce prix vous est dû; mais, ô belle guerrière,
Que peut-elle pour vous? quelle est votre prière?
De quel aveuglement ne vous dois-je accuser,
Et que servent les biens dont on ne peut user?

DARAÏDE.

Si vous la refusez aux vœux de Daraïde,
Qu'à ceux d'Agésilan ce bel astre préside:
Pour ses jeunes attraits ce prince meurt d'amour,
Et depuis quelques jours il est en cette cour.

SIDONIE.

Puisque vous l'ordonnez, que ce prince l'obtienne;
Elle aura trop de gloire en l'honneur d'être sienne:
Un royaume puissant relève de ses lois;
Et les plus envieux parlent de ses exploits.

DARAÏDE.

Je suis ce prince, heureux sur tous les autres princes,
Puisque ce beau soleil doit luire en mes provinces.
Grande reine, c'est moi qui, sous ce vêtement,
Suis venu rendre hommage à cet objet charmant.

SIDONIE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? O divine merveille!
O bonheur! ô fortune à nulle autre pareille!
Oui, grand prince, obtenez la fin de vos désirs,
Puisque d'eux seulement naissent tous mes plaisirs.

DARAÏDE.

Mon respect cède enfin à l'ardeur qui me presse;
Il faut qu'Agésilan embrasse sa maîtresse.
Daraïde n'est plus.

ARDÉNIE.

O divin changement!

DIANE.

Quelle joie est pareille à mon ravissement?

FLORISEL.

Sus, que jusques au ciel s'élèvent les fumées
Que vont produire nos encens,
Et que d'un saint brasier nos âmes consumées
Goûtent en liberté des plaisirs innocens.
Ne les différons point, et que deux hyménées
Avant la fin du jour joignent nos destinées.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; BRUNÉO, *conduisant* TROIS CAVALIERS *vaincus par Florisel.*

BRUNÉO, *à Sidonie.*

Ces princes, compagnons de ma triste fortune,
S'acquittent d'une dette avecque moi commune:
Ils viennent à vos pieds, vaincus de Florisel,
S'exposer aux rigueurs d'un servage éternel.

PREMIER CAVALIER.

Par arrêt du vainqueur, j'apporte ici l'épée
Qui fut contre son bras vainement occupée :
La loi de mon malheur m'a mis en son pouvoir,
Et m'oblige, madame, à ce honteux devoir.

SECOND CAVALIER.

Vaincu par sa valeur, qui toute autre surpasse,
Je viens pour même fin.

TROISIÈME CAVALIER.

Et telle est ma disgrâce:
Ce glorieux auteur de ma captivité
M'envoie humble captif à votre majesté.
Mais, ou mon œil s'abuse, ou ce généreux prince
A devancé nos pas dedans cette province :
C'est lui que nous voyons.

FLORISEL.

Joignez, braves guerriers,
Joignez avecque moi le myrte à mes lauriers;
Et tous, d'un chant commun d'allégresse infinie,
Bénissons à l'envi Diane et Sidonie.
Par un heureux malheur qui nous a réunis,
Vos liens sont rompus et vos travaux finis.

SCÈNE VII.

Les mêmes; ROSARAN, *aux pieds de la reine.*

Grâces à ma valeur, le traître a rendu l'âme,
Et son sang a fumé sous cette heureuse lame.
L'édit est consommé, nos soins sont superflus;
Votre amour est vengée, et Florisel n'est plus :
Ce bras, propice aux bons et fatal aux superbes,
L'a laissé pâle et froid étendu sur les herbes.

SIDONIE.

Dieux! quel est ce discours?

DARAÏDE.

Oh! qu'il est insensé!

FLORISEL, *sans être vu de Rosaran.*

C'est un esprit d'amour profondément blessé,
Et dont aucun orgueil n'égale l'arrogance.
Tirez quelque plaisir de son extravagance.

SIDONIE.

Généreux cavalier, si Florisel est mort,
Pourquoi ne joignez-vous sa tête à ce rapport?
Cette vue en ces lieux eût prouvé votre gloire,
Et Diane eût été le prix de la victoire.

ROSARAN.

Je n'ai pu me résoudre à cette cruauté,
Et j'ai plus de valeur que d'inhumanité;
Mais bientôt cette mort vous sera confirmée
Par la voix de la gloire et de la renommée;
Les bruits dans peu de jours s'en répandront ici.

FLORISEL, *se montrant.*

Veux-tu que par ma voix je la confirme aussi ?
Passé-je pour un mort ?

ARDÉNIE.

O plaisante aventure !

ROSARAN.

O merveille incroyable à toute la nature !
Quel charme en un moment le transporte en tous lieux ?
Partout cet ennemi se présente à mes yeux ;
Partout cet importun d'un seul regard me dompte,
Et partout me remplit de frayeur et de honte.
Honneur, Diane, Amour, je brise vos liens,
Et ne reconnois plus de charmes que les miens.

SIDONIE.

O le doux passe-temps !

DIANE.

L'agréable folie !

FLORISEL.

Il n'est pas déplaisant en sa mélancolie.
Mais déjà de ces lieux l'ombre chasse le jour;
Allons sacrifier au pouvoir de l'Amour.

FIN D'AGÉSILAN DE COLCHOS.

L'INNOCENTE

INFIDÉLITÉ,

TRAGI-COMÉDIE.

1635.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR L'INNOCENTE INFIDÉLITÉ.

Félismond, roi d'Épire, après avoir obtenu d'Hermante des preuves non équivoques de l'amour qu'elle a conçu pour lui, la délaisse pour épouser Parthénie. Hermante, désespérée, a recours à la magie pour ramener son infidèle. Un anneau enchanté lui rend le cœur de Félismond, qui non-seulement abandonne sa nouvelle épouse pour reprendre les chaînes d'Hermante, mais qui veut encore faire mourir Parthénie. Il charge Évandre de cette sanglante commission; mais ce fidèle serviteur se contente de dérober Parthénie à tous les regards en l'enfermant dans un château fort. Clarimond, seigneur de la cour d'Épire, épris de

la beauté de Parthénie, se flatte de profiter du mépris que le roi témoigne à sa jeune épouse; instruit du lieu qui la recèle, il cherche à séduire la suivante de Parthénie par l'entremise d'une certaine Clariane, qui avait procuré à Hermante la bague magique. La fidèle domestique de Parthénie découvre à sa maîtresse les projets de Clarimond. Assistées d'Évandre elles se mettent en embuscade et reçoivent Clarimond à coups de *pistolets*. Clariane, troublée de cet événement inattendu, et arrêtée par Évandre, fait connaître le talisman au moyen duquel Hermante s'est emparée du cœur de Félismond. Par les soins d'Évandre Hermante est bientôt dépouillée de sa bague merveilleuse, et Félismond déplore la perte tragique de Parthénie : mais Évandre lui rend sa fidèle épouse.

Cette pièce singulière présente, parmi les nombreux épisodes dont elle est remplie, des scènes bien faites et originales : quelques-unes d'entre elles offrent des situations fort libres, et qui prouvent la licence du théâtre à cette époque, car on ne reprocha jamais à Ro-

trou d'avoir outragé la pudeur plus qu'aucun de ses contemporains. Cette pièce obtint un grand succès, qui doit être attribué en partie à la barbarie des pièces du théâtre de ce temps.

Et la peur de mourir prolongera mes peines!
Non, non, il faut mourir. Quels supplices, quels fers
A cette malheureuse ouvriront les enfers?
Quoi! du coup de ma mort mon bras se peut défendre!
J'osai la mériter, et je ne l'osai prendre!
En la punition la peur vient m'assaillir,
Et je fus si facile et si prompte à faillir!
Meurs, triste objet d'ennuis, mais rends ta mort célèbre;
Fais de toute l'Épire un théâtre funèbre;
Ne médite qu'horreur, que carnage, qu'effroi;
Va tuer Parthénie entre les bras du roi;
Meurs! mais en périssant fait périr ta rivale,
Et qu'ainsi que l'amour la mort vous soit égale;
Frappe d'un même coup deux cœurs qui furent siens,
Et d'une même main romps deux mêmes liens;
N'attends pas que l'objet qui fait naître ta peine
Emporte dessus toi la qualité de reine;
Romps ce fatal hymen qui doit joindre leurs jours,
Perds ses prétentions, sa vie et ses amours.

SCÈNE II.

HERMANTE, CLARIANE.

CLARIANE, *l'arrêtant.*

Quel trouble, quels ennuis excitent cette rage,
Et de quelle rougeur est peint ce beau visage?

HERMANTE.

Tes conseils suborneurs, supplice de mes yeux,
Me rendent aujourd'hui l'opprobre de ces lieux;
Toi seule as allumé cette impudique flamme,
Si vaine et si fatale au repos de mon âme.

Il faut que de ces mains je déchire le sein
Où tu conçus pour moi ce damnable dessein;
Il faut que de mes dents j'arrache cette langue
Qui me fit une sale et funeste harangue.
Par toi, monstre d'enfer, peste de cette cour,
Je perdis mon honneur et je perdrai le jour.

CLARIANE, *à part.*

Quel soudain changement! quelle ardeur insensée!
Quel trouble, quel transport agite sa pensée?

HERMANTE.

Traîtresse, j'ai le fruit de ces sales avis
Dont tu m'as tant pressée et que j'ai trop suivis:
Mon honneur étouffé, mon espérance morte,
Sont les heureux succès que ton conseil m'apporte:
Voilà cette grandeur, ce sceptre, ces honneurs,
Que m'ont fait espérer tes discours suborneurs!

CLARIANE.

Qu'à vos justes douleurs mon trépas satisfasse,
Et que le ciel me juge indigne de sa grâce,
Si je n'avois du roi ce solennel serment,
Qu'il devoit s'abaisser par votre avancement,
Que vous partageriez son rang et sa fortune,
Et qu'il trouvoit sans vous la lumière importune.

HERMANTE.

C'est ainsi que l'amour dépouille la vertu :
Il dépouille l'éclat dont il est revêtu,
Prend le titre d'enfant, se bande le visage,
Se laisse captiver, offre, promet, s'engage,
Et, quand par cette ruse il se voit triomphant,
Change au nom du tyran la qualité d'enfant;
En l'acquisition il met toute sa gloire,
Et, quand il a vaincu, méprise sa victoire :

Qui tâche à l'acquérir tâche de s'en priver;
Et des refus dépend l'heur de se conserver.
Mais son mépris en moi trouve une âme sensible.
Qu'on invente une mort épouvantable, horrible;
Qu'on apprête à mes yeux les flammes et les fers;
Que le roi, s'il se peut, fasse ouvrir les enfers,
Rien ne me peut ravir le dessein légitime
De mériter la mort au moins par un beau crime.
Qui peut perdre l'honneur et ne se cacher pas,
Peut d'un front assuré voir l'horreur du trépas.

CLARIANE.

Dieux! que proposez-vous? quel crime, quel carnage?
Qui pour vaincre se perd n'a qu'un triste avantage.
En cette extrémité consultez la raison,
Armez votre vertu contre sa trahison;
Ou, si votre fureur vous en doit la vengeance,
De ma mort seulement tirez cette allégeance,
Et pour vous conserver perdez ce foible corps
Qui ne peut résister à vos moindres efforts.

HERMANTE.

O combat! ô vengeance indigne d'un courage
Qui veut voir une reine immolée à sa rage!
Tes yeux privés du jour, et ton sang répandu,
Mettront-ils en mes mains le sceptre qui m'est dû;
Et ce bras ne doit-il qu'être ton homicide
Pour rendre à mes désirs les vœux de ce perfide?
O légère vengeance! ô faux soulagement!
Suis, sans plus consulter, suis ton ressentiment;
Porte le coup mortel au sein de Parthénie:
Qu'elle n'obtienne pas ce qu'un ingrat me nie.
Quoi! ta rivale auroit les fruits de ton honneur!

Il seroit son époux, et fut ton suborneur!
Et l'on diroit partout, pour accroître ta peine:
Il a joui d'Hermante, et Parthénie est reine.
Ah! c'est trop consulter: enfers, hommes, ni dieux,
Ne peuvent divertir ce dessein furieux.

CLARIANE.

Madame, sans passer à ces efforts extrêmes,
Réclamons des enfers les puissances suprêmes:
Je connois un vieillard dont les secrets divers
Peuvent faire changer et périr l'univers:
Il arrête d'un mot la lumière naissante;
Il rend la mer solide et la terre mouvante;
Il brise les rochers, il aplatit les monts,
Et dispose à son gré du pouvoir des démons:
Que j'aille de ce pas consulter sa science,
Et vous l'estimerez après l'expérience.
Reposez sur mes soins cet important souci,
Et que dans un moment je vous retrouve ici.

HERMANTE.

Ma chère Clariane, obligez une amante,
Et ne la flattez point d'une inutile attente.
J'ai reconnu vos soins, et j'ose présumer
Qu'un naturel instinct vous oblige à m'aimer.
Signalez aujourd'hui cette vertu si forte:
D'un favorable effet la cause ne m'importe;
J'emploîrois tous moyens pour toucher ses esprits;
Et les crimes sont beaux dont un trône est le prix.

CLARIANE.

Si vous ne rangez tout sous votre obéissance,
Ses efforts seront vains et l'enfer sans puissance;

Un autre dieu pourra ce que ne peut l'Amour.
Sa maison n'est pas loin; attendez mon retour.

(Elle sort.)

HERMANTE, *seule*.

Puisque le ciel est sourd et se rit de ma flamme,
Enfers, assistez-moi, c'est vous que je réclame;
Toi leur prince et leur dieu; vous qui les habitez,
Mânes, ombres, démons, noires divinités,
C'est de votre pouvoir que j'attends l'assistance
Qui doit, malgré le ciel, couronner ma constance;
C'est à vous seulement que je puis..... Mais voici
Cet infidèle objet qui cause mon souci.

SCÈNE III.

HERMANTE, FÉLISMOND.

FÉLISMOND.

Que fait Hermante ici, pensive et solitaire?

HERMANTE.

Ainsi que votre amour sa belle humeur s'altère.

FÉLISMOND.

Quoi! tu crois qu'un second éteigne un premier feu?

HERMANTE.

Qu'il l'allume ou l'éteigne, il m'importe fort peu.

FÉLISMOND.

O dieux! quelle froideur à tes flammes succède!

HERMANTE.

Le mal est bien cruel qui n'a point de remède.

FÉLISMOND.

Puisque cette froideur t'est un soulagement,
T'aimant comme je fais j'aime ton changement.

HERMANTE.

Et moi dont le malheur et l'amour fut extrême,
Je hais la perfidie et le perfide même.

FÉLISMOND.

Quoi! tu joins l'arrogance à l'infidélité?

HERMANTE.

Pourquoi la souffrez-vous avec impunité?
N'épargnez point mes jours, ordonnez des supplices
A ce qui fut jadis votre âme et vos délices;
Privez du jour ces yeux qui furent vos soleils;
Qu'on dresse de ma mort les tristes appareils;
Que le même flambeau qui fait cette journée
Éclaire pour ma mort et pour votre hyménée;
J'obéis sans contrainte à mon ressentiment:
Le dessein de mourir fait parler librement.

FÉLISMOND.

L'amour que j'eus pour toi fut assez violente
Pour me faire souffrir cette humeur arrogante:
On doit ce privilége à des désespérés;
Tu venges ces attraits que j'ai tant révérés;
Méprise cet ingrat, ce traître, ce barbare.
Adieu; la patience est une vertu rare.

(Il sort en riant.)

HERMANTE, *seule.*

Il joint la raillerie à sa légèreté,
Et cette peine est due à ma simplicité:
Mais si l'effet succède à l'espoir qui me flatte,
Il sera l'importun et je serai l'ingrate;

Du prix d'un diadème et d'un cœur tout de feu
Le traître achètera ce qu'il prise si peu.
Voici de qui j'attends cet effet que j'espère.

SCÈNE IV.

HERMANTE, CLARIANE.

HERMANTE.

Eh bien?

CLARIANE.

Tout vous succède et tout vous est prospère.
Réprimez ces fureurs, séchez ces tristes yeux :
Aujourd'hui même Hermante est reine de ces lieux;
Un charme vous élève à cet honneur extrême,
Et range sous vos lois l'Épire et son roi même :
Une bague enchantée aura cette vertu.
Relevez seulement ce courage abattu,
Songez à soutenir cette gloire infinie,
Et méditez des lois pour toute l'Albanie.

HERMANTE.

O doux et rare effet de ton affection!
Mon sang peut-il payer cette obligation?
Pour te récompenser est-ce assez que je meure?
Quand sera-t-elle prête?

CLARIANE.

Au plus tard dans une heure.

HERMANTE.

Combien d'impatience à mon espoir se joint!
Je t'attends au palais.

CLARIANE.

Je ne tarderai point.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

CLARIMOND, THERSANDRE.

CLARIMOND.

Que ce ne soit orgueil, mépris, ni perfidie,
Je la perds toutefois, que veux-tu que je die?
Ne me plaindrai-je pas? dois-je bénir mon sort,
Et voir sans déplaisir l'appareil de ma mort?
Je lui reproche à tort le titre d'infidèle:
Un diadème au front fait l'inconstance belle;
Et ce point, cher Thersandre, augmente mon malheur,
De sentir et n'oser témoigner ma douleur.
Le temps modère tout; mais perdre Parthénie,
Le désir et l'espoir de toute l'Albanie,
Et que les dignités emportent sur l'amour
Cet objet le plus beau qui respire le jour,
C'est là que la constance excède le courage;
Ce sensible accident est un objet de rage.

THERSANDRE.

Mais vos efforts sont vains contre sa majesté,
Et vous devez céder à la nécessité.

CLARIMOND.

Si je pouvois au moins lui reprocher ma peine
Et la nommer ingrate, insensible, inhumaine,
J'aurois en mon malheur quelque soulagement;
Mais je souffre, et ne puis me plaindre justement:
Elle quitte l'Amour pour suivre la Fortune;
L'un lui seroit plus doux, mais l'autre est moins commune;
Où brille son éclat ce dieu n'est plus connu:
La Fortune est parée, et l'Amour va tout nu.

THERSANDRE.

Ces extrêmes regrets, cette plainte assidue,
Témoignent un grand droit de l'avoir prétendue.
Reçut-elle jadis votre inclination,
Et fut-elle sensible à votre affection ?

CLARIMOND.

Autant à ce doux air que porte la lumière
Sont sensibles les fleurs de la saison première.
Jamais telle union n'engagea deux esprits;
Nous étions l'un de l'autre et l'objet et le prix;
Elle baisoit ses fers, je vantois mon servage,
Et notre affection croissoit comme notre âge.
De tout obstacle enfin nos feux étoient vainqueurs;
L'Amour alloit unir nos corps comme nos cœurs,
Lorsque cette beauté si rare et si charmante
Fit briller à la cour sa lumière naissante.
Là, cet aveugle enfant qui lui donna ma foi
Du trait qu'il m'a tiré blessa le cœur du roi;
Là, ces foudres d'amour qui n'épargnent personne
Mirent la servitude avec une couronne :
Elle vint chez le roi, le vit et le vainquit;
Et mon espoir mourut quand son désir naquit.
On célèbre aujourd'hui ce fatal hyménée :
Telle est de mon amour la triste destinée.

THERSANDRE.

Si vous fûtes unis d'un accord si parfait,
Le temps à vos désirs produira quelque effet.
Que voit-on que l'hymen ne permette de faire
Si l'inclination n'établit ce mystère?
Vous possédez son cœur quand il pare son front;
Elle épouse le roi, mais aime Clarimond.

CLARIMOND.

Je ne conçus jamais ces erreurs insensées :
La même honnêteté gouverne ses pensées.
Avec ce jour fatal mon espoir doit finir,
Et la mort seulement nous pourra réunir.
Assiste toutefois à la cérémonie,
Observe exactement les yeux de Parthénie;
Vois si quelque regard, quelque soupir secret
Ne témoignera point encor quelque regret
Et quelque souvenir de sa première flamme.

THERSANDRE.

Adieu; je sonderai jusqu'au fond de son âme.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLISMOND, PARTHÉNIE, CLÉANOR, LE DUC, EVANDRE, THERSANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, *suite d'officiers et de parens; ensuite* HERMANTE.

(Le temple s'ouvre; tout le monde est à l'autel.)

LE GRAND-PRÊTRE, *à genoux.*

Toi dont toute l'Épire attendoit ce beau jour,
Saint démon de ces lieux où toute chose abonde,
Et que l'on peut nommer les délices du monde,
De ces globes d'azur dont tu régis le cours
Entends nos vœux communs et répands ton secours.
Et toi dont le pouvoir préside à ce mystère,
Sacré fils de Vénus, puissant dieu de Cythère,
Choisis tes plus beaux traits, détache ton bandeau,
Et d'un feu pur et saint allume ton flambeau;
Signale ton pouvoir par cette illustre marque.
Que ta main sous tes lois asservisse un monarque
Craint et chéri des siens, toujours victorieux,
Et de tous le plus grand et le plus glorieux.
Que sa chaste moitié par lui peuple l'Épire

De rois sous qui dans peu tout l'univers respire;
Serre d'un nœud si fort leurs pudiques amours,
Que jamais accident n'en termine le cours.

CLÉANOR.

Que les Dieux et les destinées
Les préservent de tous malheurs,
Et dessus, un siècle d'années,
A pleines mains versent des fleurs.

LE DUC.

Qu'à jamais de cet hyménée
L'Épire bénisse les lois,
Et que leur couche fortunée
Soit la source de mille rois.

FÉLISMOND.

Que les dieux par cette alliance
Se donnent des adorateurs
Qui fassent craindre leur puissance
Et montrent qu'ils en sont auteurs.

PARTHÉNIE.

Que la Fortune soit sans roue
Parmi tant de prospérités,
Et qu'aucun malheur ne dénoue
Le nœud qui joint nos libertés.

LE GRAND-PRÊTRE, *joignant les mains de Félismond et de Parthénie.*

Sire, promettez-vous de rendre à cette belle,
Sous ce joug chaste et saint, une ardeur mutuelle;
Que toujours vos désirs répondront à ses vœux,
Que vos flammes croîtront à l'envi de ses feux,
Et que ce dieu par qui vos âmes sont blessées,
Comme je joins vos mains unira vos pensées?

FÉLISMOND.

Que je meure au moment que cet objet vainqueur
Ne me sera pas cher à l'égal de mon cœur,
Et que hors de ses bras toutes autres délices
Ne seront pas pour moi des fers et des supplices.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Parthénie.*

Et vous en qui le ciel a si prodiguement
Mis tout ce qu'on peut voir de rare et de charmant,
Ne promettez-vous pas à la foi qu'il vous donne
De partager ses soins ainsi que sa couronne,
Et de le révérer sur tous ceux de ces lieux
Comme le seul objet agréable à vos yeux?

PARTHÉNIE.

Oui.

LE GRAND-PRÊTRE.

Par le saint pouvoir d'Amour et d'Hyménée,
J'unis vos jours, vos corps et votre destinée:
Que ce nœud chaque jour devienne plus étroit,
Que contre vos plaisirs le feu perde son droit,
Qu'ils ne cessent jamais, qu'ils donnent à l'Épire
De neuf mois en neuf mois les fruits qu'elle désire;
Et que la terre un jour voye de toutes parts
Trembler ses habitans dessous ces jeunes Mars.

(Les trompettes sonnent. — Hermante entre d'un air grave ayant au doigt une bague enchantée. Elle n'est vue que de Félismond.)

FÉLISMOND, *à part.*

Où s'est imprudemment ma liberté rangée?
Sous quelle étroite loi s'est mon âme engagée?
Hermante espéroit mieux, et sa fidélité
Fait un juste reproche à ma facilité.
Qu'elle éblouit les yeux d'une douce lumière!

Tel le soleil éclate en la saison première;
Et telle se fait voir la beauté de sa sœur
Alors qu'elle a dessein de plaire à son chasseur.

HERMANTE, *à part.*

Sa vue à mes regards fixement attachée
Prouve assez clairement que son âme est touchée.

FÉLISMOND.

Inutile regret, pourquoi viens-tu si tard?

LE DUC.

Sire, la compagnie attend votre départ.

FÉLISMOND.

(Bas à Hermante.)
Allons. Confus, saisi, la parole interdite,
J'implore ta pitié, j'ai trahi ton mérite.
Pardonne, belle Hermante, à mon ressentiment
Cette ingrate action de mon aveuglement:
Un juste repentir à mon oubli succède;
Mais il n'est point de mal qui n'ait quelque remède.

HERMANTE.

La mort sera le mien.

FÉLISMOND.

Espère mieux; adieu.
Qu'un importun respect me tire de ce lieu.

THERSANDRE.

O dieux! quel changement!

CLÉANOR, *au duc.*

Que dessus son visage
Cette altération m'est un triste présage!

LE DUC.

N'espérez toutefois qu'un salutaire effet,
Puisque cette alliance est un choix qu'il a fait.

(Ils sortent tous, excepté Hermante.)

SCÈNE II.

HERMANTE *seule, montrant sa bague enchantée.*

Voici l'arme qui rompt une chaîne si forte.
Enfers, dessus les cieux votre pouvoir l'emporte.
Superbes habitans de ces champs azurés
Qui par notre ignorance étiez seuls révérés,
Cédez à d'autres dieux cet orgueilleux empire;
Les enfers désormais vont gouverner l'Épire:
De leur seule vertu soyons reconnoissans,
Et qu'au lieu de monter descendent nos encens!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CLARIMOND, THERSANDRE.

CLARIMOND.

O dieux! que me dis-tu?

THERSANDRE.

Jugez si l'assemblée
Par cet étonnement doit pas être troublée:
Tous étoient interdits, chacun étoit confus
Et surpris, moi sur tous si jamais je le fus.
La reine, parmi nous seule égale à soi-même,
Feignoit de ne pas voir ce changement extrême;
Tous en font jugement, mais assez inégal,

Et chacun toutefois en préjuge du mal.
Pour moi, qui fus ravi de voir cette inconstance,
Pour venir vous trouver j'ai quitté l'assistance;
Et je pense vous faire un assez doux rapport,
Sachant que cet hymen vous afflige si fort.

CLARIMOND.

En quoi m'importe, hélas! leur amour ni leur haine,
Si pour la posséder toute espérance est vaine?
Je connois Parthénie, et sais que sa vertu
Ne se peut ébranler, quelqu'effort qu'elle ait eu:
Elle suivra les lois où son devoir l'engage;
Elle aimera ce prince, ou constant ou volage;
Son honneur est trop pur, et pour me résister
Elle n'a seulement qu'un enfant à dompter.

THERSANDRE.

On méprise aujourd'hui cette fausse victoire
Qui pour tant de travail nous vaut si peu de gloire;
Et la possession du véritable honneur,
Ce n'est pas où la femme établit son bonheur;
Elle veut sembler chaste et n'aime pas à l'être,
C'est assez de bien feindre et de la bien paroître;
Ce titre avec l'effet lui seroit importun:
Seule elle en a le nom, mais le vice est commun.

CLARIMOND.

Tenter ce vain remède à ma mélancolie,
C'est inutilement mettre Osse sur Pélie;
Mais puisque je me sens blessé de traits si forts
Que toute autre allégeance excède mes efforts,
Et puisqu'il faut mourir, qu'au moins ma mort soit belle;
Pour la ressentir moins qu'elle me vienne d'elle:
M'ayant ôté le cœur avec les traits d'Amour,

Qu'avec ceux de la Mort elle m'ôte le jour.
Livrons à son honneur une atteinte secrète;
Le danger du combat excuse la retraite.
Typhée en son orgueil rencontra son tombeau;
Et son crime fut grand, mais son renom est beau.

THERSANDRE.

Le respect en amour est une vertu lâche:
Ce dieu donne à qui s'offre, et rit de qui se cache.
La crainte ne produit que de honteux mépris;
Et les témérités quelquefois ont des prix.

CLARIMOND.

Écoute : Clariane, une vieille en qui l'âge
Des mystères d'amour a mis un long usage,
Et qui m'aima toujours, me peut en ce besoin
Témoigner son adresse et fournir de son soin;
Car de telle entreprise un homme est incapable,
Et ce sexe à soi-même est bien plus redoutable;
Il se donne un accès et plus libre et plus prompt;
Et l'une l'autre enfin la femme se corrompt.
Mais surtout quand de l'or l'agréable lumière
Fera de ce dessein l'ouverture première,
Quel effet n'aura point sur les débiles yeux
De ce corps tout usé ce métal précieux!
Cherchons-la de ce pas.

THERSANDRE.

Je connois cette femme:
Elle peut bien, sans doute, obliger votre flamme;
C'est un esprit expert, rusé, subtil, adroit,
Et qui sur un plus jeune aura beaucoup de droit;
Et puis l'or enhardit l'âme la plus timide:
L'avarice est d'amour une mauvaise guide.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

FÉLISMOND, ÉVANDRE.

FÉLISMOND.

Toi qui sous le respect de tes divines lois
Ranges également les peuples et les rois,
O ciel, étends sur moi ton bras épouvantable.
Que tarde ton courroux? punis ce détestable.
Quel plus lâche infracteur te peut-il immoler?
Je n'embrasse tes lois que pour les violer :
Ce profane mortel de ton pouvoir se joue;
Il te demande un nœud qu'aussitôt il dénoue;
Il porte dans ton temple un cœur dévotieux,
Et l'emporte en sortant rebelle et vicieux.

ÉVANDRE.

Sire, quel changement, quelle douleur vous presse
En une si commune et si juste allégresse?
Tous vos peuples ravis sautent avecque vœux;
L'Épire n'est qu'un feu formé de mille feux;
En cet heureux hymen tout notre bien consiste,
Et de tous ces plaisirs la seule cause est triste!
Chacun vous applaudit, tous par vous sont contens,
Et la mélancolie est votre passe-temps!

FÉLISMOND.

Que les astres cruels qui font mon aventure
Ne m'ont au lieu d'un lit ouvert la sépulture?
Tyran des libertés, Hymen, que ton flambeau
Ne m'a-t-il éclairé de l'autel au tombeau?
O servage fatal! ô noce infortunée!
O cent fois malheureuse et maudite journée!

ÉVANDRE.

Sire, vous blasphémez contre un lien sacré
Que les plus vicieux ont toujours révéré.
Certaines deités, simples et moins austères,
Laissent imprudemment profaner leurs mystères:
Vénus s'acquiert du droit sur beaucoup de mortels,
Mais on peut sans danger démolir ses autels;
Le dieu de la clarté, Mars, Junon, ni Mercure,
N'exigent point de nous une candeur si pure.
Mais, sire, quand Hymen possède notre foi,
Il veut qu'exactement on révère sa loi;
Et les crimes qu'on fait contre ce qu'il ordonne
Sont suivis de malheurs qui n'épargnent personne.
La reine a pour vos yeux eu des charmes si doux,
Et ces noces ont fait tant de princes jaloux!
Méprisez-vous sitôt un bien si délectable,
Et ne trouvez-vous plus votre choix équitable?

FÉLISMOND.

Je sais que Parthénie a des attraits charmans;
Je ne veux rien ôter à ses doux ornemens;
Je connois ses vertus, elle est sage, elle est belle,
Et le ciel sait aussi quels respects j'ai pour elle:
Mais pour mes yeux Hermante a des charmes secrets
Qui font mourir ma joie et naître mes regrets:
Je connois leur naissance et leur vie inégale,
J'abhorre comme toi ma passion brutale;
Mais un trop fort instinct me bâtit ma prison,
Et mon âme charmée est sourde à la raison.
Hermante, beau sujet de l'ennui qui me touche,
Qu'une importune loi te dérobe à ma couche!
Quoi! ta fidélité ne me pouvoit toucher,
Et je me suis privé d'un bien qui m'est si cher!

ÉVANDRE.

Quoi! sire, une faveur qui vous fut si commune
N'a pas éteint encor cette flamme importune,
Et laisse si long-temps votre inclination
A ce lascif objet de votre passion?

FÉLISMOND.

Ah! c'est trop, cher Évandre, outrager son mérite:
De cette vérité mon oreille s'irrite;
Estime son humeur, parle de ses appas,
Et ne m'entretiens point de ce qu'elle n'a pas.
J'aime ce qui me plaît, et mes lascives flammes
Ne cherchent la vertu ni l'honneur dans les dames;
J'aime au temple leur crainte et leur honnêteté,
Au lit leur belle humeur et leur facilité.
Hermante, cet objet pour qui mon cœur soupire,
Ayant ces qualités, a ce que je désire.
Où brille loin de moi cet astre de ces lieux?
Quels antres, quels enfers la cachent à mes yeux?

ÉVANDRE.

Repoussez constamment ces premières atteintes
Qui vous feroient l'objet de nos communes plaintes.
Sire, n'attirez pas sur votre majesté
La colère d'un dieu justement irrité:
Contre ce rude assaut armez votre courage,
Un long calme suivra ce prompt et court orage.

FÉLISMOND.

C'est trop, timide roi, combattre tes plaisirs;
Suis, triste Felismond, suis tes jeunes désirs:
Tes amis, tes sujets, les dieux, ni Parthénie,
Ne modéreront pas ton ardeur infinie.
Foule aux pieds tout respect: suis ce fatal aimant,
Et péris s'il le faut en ton aveuglement.

ÉVANDRE.

Sire!

FÉLISMOND.

Toute raison m'est importune et vaine
Dans le dessein que j'ai de soulager ma peine.
Si mon repos t'est cher.....

ÉVANDRE.

Hélas! plus que le jour.

FÉLISMOND.

Au lieu de m'accuser, oblige mon amour;
Cherche cette beauté dont toute âme est ravie,
Accourcis mon attente et prolonge ma vie.
Doux charme de mes sens, quel endroit écarté
Cache à mes tristes yeux ta divine clarté?
L'envie enragera des biens que je t'apprête,
Et de voir que mon cœur soit deux fois ta conquête.
Mais de tous ces assauts mes vœux triompheront,
Mes bras parmi les tiens encor se mêleront,
Nous serons indulgens à nos jeunes caprices,
Et la mort seulement finira nos délices.
O doux ravissement! ce jeune astre d'amour
A mes tristes regards a ramené le jour.
Charme de mes désirs, belle et naissante Aurore,
Crains-tu de m'éclairer, et fuis-tu qui t'adore?
En quels lieux, mon souci, peux-tu dresser tes pas
Où tu trouves un roi captif de tes appas?

SCÈNE V.

LES MÊMES; HERMANTE.

HERMANTE, *avec dédain.*

Où vous transporte, ô dieux, votre ardeur véhémente?
Vous cherchez Parthénie, et je ne suis qu'Hermante,

FÉLISMOND.

C'est cette Hermante aussi que je cherche de voir;
L'autre a sur mes désirs un débile pouvoir.

HERMANTE.

Que vous profiteroit cette inutile peine,
Et que dois-je prétendre aux désirs de la reine?

FÉLISMOND.

Mes sujets seulement relèvent de sa loi;
Mais Hermante est ma reine et captive leur roi.

HERMANTE.

Je préfère l'éclat de cent moindres couronnes
Au titre spécieux que votre amour me donne.
Du bandeau que je veux mon front n'est point couvert;
Avecque votre amour ma dignité se perd :
Je suis reine en l'ardeur dont votre âme est atteinte,
Et je deviens sujette alors qu'elle est éteinte :
Vous refusant j'acquiers, je perds en vous donnant,
Et vous me rabaissez presqu'en me couronnant.
Par le premier baiser dont je vous favorise,
Votre feu s'alentit et mon sceptre se brise.

FÉLISMOND.

Cruelle!

HERMANTE.

Une heure a bien relevé mon destin :
Tantôt j'étois Hermante, et je suis reine enfin.
Pour conserver ce rang souffrez que je vous nie
Ce qui demain rendroit ma dignité bannie.
Adieu; la reine attend ce que vous lui devez.
Ses yeux de vos regards sont trop long-temps privés.

(Elle sort.)

FÉLISMOND.

Quoi! ni mon repentir, ni mes vœux, ni ma peine.....
Mais, dieux! comme elle fuit! suivons cette humaine.

(Il suit Hermante.)

ÉVANDRE.

O honteuse fureur! ô fatal accident!
O présage certain d'un malheur évident!
Que ce brutal Amour, ce tyran redoutable,
Est dans les cœurs des rois un monstre détestable;
Et combien de malheurs menacent cette cour,
Où ce grand changement n'est que l'effet d'un jour!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLISMOND, HERMANTE.

FÉLISMOND.

Orgueilleuse beauté, puisque tant de prières
Ne peuvent t'obliger à finir mes misères,
Que je perds à te suivre et mes pas et mon temps,
Et qu'ainsi que mes maux tes mépris sont constans,
Que tardent contre moi les effets de ta haine?
Sois-moi plus rigoureuse, ou sois-moi plus humaine,
Que la mort soit le prix de ma ferme amitié;
Sois pour moi sans respect ainsi que sans pitié.

HERMANTE.

Tels sont des amoureux les discours ordinaires;
Ils réclament toujours ces morts imaginaires:
Mais tel qui nous paroît la souhaiter le plus
Ne la demande point qu'assuré du refus.
Moi, que j'exécutasse un projet si barbare!
Que j'ôtasse à l'Épire un monarque si rare!
Que mille fois la mort prévienne ce dessein,
S'il doit être, cruel, dans ce coupable sein.

FÉLISMOND.

Prononce seulement cet arrêt favorable,
Mon bras l'accomplira contre ce misérable.

HERMANTE.

Quoi que votre grandeur vous fasse présumer,
(Le dirai-je en un mot?) je ne vous puis aimer,
Et je ne puis songer sans un regret extrême
D'avoir abandonné mon honneur et moi-même.
J'ai rompu tous les traits dont mon cœur fut touché:
Un tardif repentir vaut mieux qu'un long péché.

FÉLISMOND.

Ah! c'est trop, inhumaine, irriter ma constance;
Un pouvoir absolu vaincra ta résistance;
Tu dois à mon amour les plaisirs que je veux;
Et qui manque une fois s'oblige à faillir deux.
Ce repentir est vain où ton esprit se fonde;
La première faveur engage à la seconde;
Mais par un seul regard réprime ces transports;
Et ne m'oblige point aux extrêmes efforts.

HERMANTE.

Contre un ferme dessein toute puissance est vaine,
Et de l'indifférence elle produit la haine.
Quelque effort violent qui nous puisse assaillir,
Pouvant souffrir la mort on peut ne point faillir.

FÉLISMOND.

Ah! triste Félismond, relâche ton courage
A tous les mouvemens et de haine et de rage,
Et que ton amour cède à ton autorité
Le droit de s'employer contre sa cruauté.
Ne laisse pas le jour aux ingrats qui t'en privent,

Et fais charger de fers les mains qui te captivent;
Que l'horreur d'un cachot épouvantable, affreux,
Te venge du mépris qu'elle fait de tes vœux;
Fais de ce même pas accomplir ton envie,
Et ne revois jamais ces tyrans de ta vie.

HERMANTE.

Sire, avant que d'entrer en ce funeste lieu,
Qu'un baiser nous sépare et signe notre adieu.
Quoi! vous tenez encor mon ardeur incertaine,
Et sonder votre amour c'est gagner votre haine?
Ouvrez, ouvrez ce sein, ce coup me sera doux:
Voyez-y de quel feu mon cœur brûle pour vous;
Et si vous n'êtes pas satisfait de ses peines,
Augmentez mes tourmens et redoublez mes chaînes.

FÉLISMOND.

Reine de mes désirs, doux charmes de mes sens,
Quel plaisir est égal au transport que je sens?
Quels pleurs et quels soupirs sont dignes de ma grâce,
Et pour la mériter que veux-tu que je fasse?
(Il l'embrasse.)
O d'un triste combat heureux événement,
Où chacun de nous perd et gagne également!
Tels ne furent jamais les baisers de l'Aurore
Trouvant son favori sur le rivage maure;
Ni tels ceux de Vénus embrassant ce chasseur
Qui naquit d'un inceste et fut fils de sa sœur.
Hermante, par quel sort, résistant à tes charmes,
A de nouveaux vainqueurs ai-je rendu les armes?
Que ce fatal hymen soit maudit mille fois;
J'en abhorre le joug, j'en déteste les lois.
Toute religion et toute crainte est vaine;
Toi seule es mon épouse, et toi seule es ma reine.

SCÈNE II.

ÉVANDRE, PARTHÉNIE; *ensuite* FÉLISMOND.

ÉVANDRE.

On le plaint comme vous, et sans un charme étrange
Jamais si promptement un esprit ne se change:
Ainsi que son esprit son corps est altéré;
Ses gestes sont confus, son œil est égaré,
Il pleure et la poursuit avecque tant d'instance,
Que vous le plaindrez même alors qu'il vous offense;
Il accuse le ciel, et, tous respects bannis,
Déteste le lien dont vous êtes unis.

PARTHÉNIE.

L'amour ne dure pas étant si violente:
J'obtiendrai quelque jour ce que possède Hermante.
Laissons un libre cours à ses jeunes désirs,
Et fermons pour un temps les yeux à ses plaisirs:
Un jour les dieux, touchés de mon amour extrême,
Pour me le rendre enfin le rendront à soi-même;
Et je tiens pour effet de ton affection
Que tes soins contre moi servent sa passion.

ÉVANDRE.

Ah! commandez plutôt que de cette sorcière
Cette main à vos yeux soit la juste meurtrière;
Coupons racine aux maux dont ces sales amours
Troublent votre repos et menacent vos jours:
L'honneur et les respects dus à la loi divine,
Et le bien de l'état dépend de sa ruine:

Otons-lui ce qu'un jour elle vous peut ravir;
C'est obliger le roi que de le desservir.

PARTHÉNIE.

Évandre, que ma mort prévienne la pensée
D'irriter cette ardeur dont son âme est blessée.
Un si pressant instinct me porte à le chérir,
Que si je lui déplais, il m'est doux de mourir.
Ma flamme est sans égale, et jamais la nature
N'a produit une ardeur si forte ni si pure.
Que son cœur inconstant brûle de feux nouveaux,
Il ne me peut déplaire, et ses crimes sont beaux:
Je prêterois mes soins à l'ardeur qui le presse,
Je voudrois en son sein avoir mis sa maîtresse;
J'aime cette beauté parce qu'elle lui plaît,
Et préfère son bien à mon propre intérêt.

ÉVANDRE.

Quelle âme de rocher, quel esprit si barbare
Verrait sans s'amollir une amitié si rare?
Madame, espérez tout et du ciel et du temps:
Les charmes cesseront, vos vœux seront contens,
Et nous verrons le roi vous rendre avec usure
Les fruits d'une amitié si constante et si pure;
Cet infâme lien dont il est arrêté,
Dans peu..... Mais taisons-nous, voici sa majesté.

(Félismond entre avec sa suite; il regarde froidement Parthénie.)

FÉLISMOND, *à Évandre.*

Évandre, écoute un mot.

(Félismond, Évandre sortent avec la suite.)

SCÈNE III.

PARTHÉNIE *seule.*

Sacrés juges des âmes,
Maîtres de l'univers; saints auteurs de mes flammes,
C'est de vous que j'attends la faveur que je veux;
De vous dépend mon bien et le fruit de mes vœux;
Souffrez sa passion, avouez ses délices,
Et que seule pour lui j'en porte les supplices :
Puisque mon amitié consent à son forfait,
Elle doit réparer l'injure qu'il me fait.
Répandez sur mes jours l'effet de vos menaces,
Que je sois seule en butte à toutes vos digrâces,
Ses yeux sont éblouis, son cœur est enchanté,
Et son aveuglement fait sa déloyauté.
Laissez un libre cours à son jeune caprice;
Que selon son désir son dessein réussisse,
Que tout lui soit permis : ainsi tous les mortels
D'un respect éternel révèrent vos autels!

SCÈNE IV.

ÉVANDRE, PARTHÉNIE.

ÉVANDRE.

Vengeur des innocens, ciel ennemi des crimes,
Suis ton juste courroux; terre, ouvre tes abîmes.
O lâche perfidie! ô dure cruauté!

PARTHÉNIE.

Quelle offense joint-il à l'infidélité?

ÉVANDRE.

O trahison extrême! ô dessein détestable!
Qu'Amour est en un cœur un tyran redoutable!
Bannissez tout respect, et souffrez qu'à ses yeux
Ma main aille étouffer cette horreur de ces lieux.

PARTHÉNIE.

Que vous ordonne-t-il?

ÉVANDRE.

Hélas, le puis-je dire?

PARTHÉNIE.

Je me suis disposée à tout ce qu'il désire.
Déplais-je à ses regards? faut-il perdre le jour?
C'est un léger effet d'une si forte amour.
Tout ce qu'il veut m'oblige, et je mourrai contente
Si par ma mort l'effet succède à son attente,
Et si de mon trépas dépend sa guérison.
M'ordonne-t-il le fer, la flamme ou le poison?

ÉVANDRE.

Il veut que sur le soir, en un vaisseau conduite,
Vers un proche château..... (Puis-je achever la suite?)
L'eau qui vous portera, ce perfide élément.....

PARTHÉNIE.

Eh bien! soit mon tombeau?

ÉVANDRE.

Soit votre monument.
O lâche trahison! ô perfidie extrême!
Que tarde, juste ciel, ta puissance suprême?
Ton foudre peut rester inutile en ta main,
Et tu ne punis pas ce barbare dessein!

PARTHÉNIE.

Ne délibérons point, ma mort est équitable;
Et si je lui déplais, je suis assez coupable;

Je quitterai le jour sans peine et sans ennui,
Et la mort me plaira, puisqu'elle vient de lui.
Évandre, ôte un obstacle à sa bonne fortune;
J'ai déjà trop vécu puisque je l'importune :
Ce que hait un monarque est digne de périr;
Et déplaire à son roi, c'est plus que de mourir.

ÉVANDRE.

Que le ciel pour mon chef tous ses foudres prépare
Avant que j'exécute un dessein si barbare!
Coupable de ce crime, où verrois-je le jour?
Plût au ciel que ma mort satisfît son amour,
Que bientôt cette main épuiseroit mes veines,
Et qu'il me seroit cher de divertir ses peines!
En quels lieux écartés de ce fatal séjour
Passerez-vous du temps en l'espoir du retour?
Un lieu qui m'appartient dont l'issue est secrète,
Fort, assez détourné, vous offre une retraite :
C'est là qu'il faut attendre un heureux changement
De la force du temps et de son jugement.
Votre mort cependant qu'on croira dans l'Épire.....

PARTHÉNIE.

Qu'elle soit vraie, hélas! c'est ce que je désire :
Ni frayeur, ni danger, ne changera ce front;
Je puis avec courage obliger Félismond.
Allons au fond de l'eau prendre ce qu'il m'ordonne;
Ce tombeau me plaira, c'est lui qui me le donne.
Partons; dois-tu, cruel, différer un moment
Cette exécution de son commandement?

ÉVANDRE.

Non, non; ayant conçu cet acte détestable,
Que de l'effet au moins il ne soit point coupable,

Et ne le souillez pas de ce crime odieux
Qui le feroit haïr des hommes et des dieux :
Consentez seulement à prendre cet asile
Qui rendroit au besoin sa poursuite inutile.
Je vais faire, attendant l'honneur de vous revoir,
Préparer un vaisseau pour partir sur le soir.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CLARIMOND, THERSANDRE.

CLARIMOND.

Je sais que nous tentons une entreprise vaine,
Et que mon désespoir naîtra de notre peine :
Mais tous effets sont beaux d'un dessein glorieux ;
C'est tomber noblement que de tomber des cieux.
De ce jeune arrogant la chute fut célèbre
Qui du char du soleil fit sa pompe funèbre,
Et, conduisant le jour qu'il ne put gouverner,
Il perdit glorieux ce qu'il ne put donner.

THERSANDRE.

Le temps fera pour vous. Qu'a promis Clariane?

CLARIMOND.

De sonder avec art cette chaste Diane.
Elle m'a fait savoir un changement soudain.

THERSANDRE.

Quel?

CLARIMOND.

La froideur du roi, son mépris, son dédain,
Avec quelle puissance Hermante le possède :
Et c'est d'où j'ai conçu quelque espoir de remède.

THERSANDRE.

La femme, de nature, aime de se venger.
Où ce ressentiment ne la peut-il ranger?

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CLARIANE.

CLARIANE.

Je vous viens annoncer une heureuse nouvelle.
Mais ici, Clarimond, il faut être fidèle,
Il faut qu'elle vous soit plus chère que le jour,
Et que votre courage égale votre amour.

CLARIMOND.

Ma chère Clariane, hélas! par quels services
Paroîtrai-je sensible à tant de bons offices?
Que puis-je en ta faveur?

CLARIANE.

Écoutez seulement,
Et pour une autre fois gardez ce compliment.
La reine.....

CLARIMOND.

Achevez donc.

CLARIANE, *regardant autour d'elle.*

Doit aller dans une heure
En un château d'Évandre établir sa demeure:
Hermante, qui la hait et souhaite sa mort,
Dessus l'esprit du prince a fait un tel effort,
Que pour la contenter (cruauté sans seconde!)
Il destinoit sa vie à la fureur de l'onde.
Évandre étoit chargé de l'y précipiter:
Mais il est moins cruel que de l'exécuter;

Il emmène la reine, et lui donne un asile
En un de ses châteaux assez loin de la ville :
J'en apprendrai le nom que vous pourrez savoir
Avant notre départ, si je puis vous revoir.
Quand elle habitera cette maison déserte,
Evandre de retour fera croire sa perte,
Abusera la cour, et, déplorant son sort,
A quelque faux naufrage imputera sa mort.
Vous prendrez cependant la saison opportune
Que vous présentera votre bonne fortune.
Mais il faut égaler le courage à l'amour :
Introduit par mes soins sur le déclin du jour,
Assisté de Thersandre, enlevez Parthénie ;
Vous la posséderez, toute crainte bannie ;
Car on la croira morte, et sans trop de danger
Cet objet de vos vœux ne se pourra venger.
De prétendre autrement ce fruit de votre peine,
Je connois sa vertu, cette entreprise est vaine.
Mais je tarde long-temps : retirez-vous, adieu,
Et dans une heure au plus trouvez-vous en ce lieu.

(Elle sort.)

CLARIMOND.

Quel bonheur est le mien ! ô conseil favorable,
Qui me vient toutefois d'un malheur déplorable !

THERSANDRE.

L'occasion est belle.

CLARIMOND.

Avant qu'il soit plus tard,
Allons nous préparer à ce proche départ.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANTE *seule.*

Enfin ce vieil enfant, cet archer redoutable,
Ce dieu qui prétendoit un empire équitable
Sur tous les autres dieux,
Sent une fois au moins qu'un autre le surmonte;
Il demeure confus, et, pour cacher sa honte,
A besoin du bandeau qui lui couvre les yeux.

Il attaqua son oncle en ses demeures sombres,
Et dessous le pouvoir de la reine des ombres
Il osa l'asservir.
Mais sa confusion répare cette injure;
Et ce vieillard enfin se venge avec usure
De sa peine et des pas qu'il fit pour la ravir.

Il l'arrête captif dans le cœur d'un perfide;
D'insolent qu'il étoit c'est un enfant timide:
Les flammes et les fers
Dont à son gré jadis il captivoit les âmes
Sont d'inutiles fers et d'inutiles flammes,
Ou s'il s'en veut servir, c'est au gré des enfers.

A sa honte je dois la grandeur qui m'arrive :
Cet absolu pouvoir dont l'enfer le captive
Fait d'un roi mon amant.
Je n'épargne hommes, dieux, mon honneur, ni moi-même;
Mais de quelque façon qu'on gagne un diadème,
Sur le front d'un mortel c'est un riche ornement.

Un dessein glorieux est toujours légitime :
S'il passe pour un mal, c'est dans la folle estime
D'un esprit abattu.
Jamais des grands dangers un grand cœur ne s'étonne;
Et qui n'ose commettre un crime qui couronne,
Observe à ses dépens une lâche vertu.

SCÈNE II.

FÉLISMOND, HERMANTE.

FÉLISMOND.

Évandre tient de moi l'ordre de cette charge;
Que ton intention dessus lui se décharge :
Elle aura pour dormir d'un éternel sommeil
Une course commune avecque le soleil.
Cependant ménageons la saison opportune,
Et que j'en aie une autre avecque toi commune.
Qu'il me tarde déjà que dessus ce beau sein
Ma violente ardeur n'accomplît son dessein,
Attendant cet hymen qui te rend souveraine,
Et qui donne à l'Épire une si belle reine!

HERMANTE.

Sire, attribuez tout à l'inclination :
Le seul bien de vous plaire est mon ambition.

FÉLISMOND.

Et cette ambition te donne un diadème,
Met mon sceptre en tes mains et t'égale à moi-même.
Ne diffère donc plus ces innocens ébats
Qu'autrefois si charmé je trouvois en tes bras:
Jouissons des plaisirs que l'amour nous propose,
Et rendons les effets aussi doux que leur cause.

HERMANTE.

Mon ardeur aujourd'hui vous veut faire douter
S'il reste après ce bien quelque bien à goûter.
Au prix du doux effet qui suivra mes promesses,
Vénus pour Adonis eut de tièdes caresses;
La femme de Titon ne vient que froidement
Du lit de son époux au sein de son amant;
Enfin pour son chasseur, quand l'univers sommeille,
La courrière des nuits n'a point d'ardeur pareille.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

ÉVANDRE, PARTHÉNIE.

PARTHÉNIE.

J'éprouve ton secours à mes jours indulgent;
Mais ton même secours m'outrage en m'obligeant.
Laisse accomplir l'arrêt où mon malheur m'engage;
Je dois à mon amour ce dernier témoignage;
J'aime de m'immoler à son commandement;
Et lui désobéir c'est l'aimer lâchement.

ÉVANDRE.

Madame, pour son bien autant que pour le vôtre,
Permettez qu'à ce temps il en succède un autre;

Croyez qu'un charme étrange a blessé ses esprits.
Ma désobéissance un jour aura son prix;
Le ciel accomplira vos vœux et mon attente;
Vos destins changeront, et vous serez contente.
Un astre injurieux s'est bandé contre vous;
Mais le ciel est injuste ou vous sera plus doux;
Il souffre quelque temps, mais perd enfin le crime;
Il presse l'innocence et jamais ne l'opprime.

PARTHÉNIE.

En cet heureux espoir je reçois ton secours;
Moins pour moi que pour lui je conserve mes jours:
Son mal me nuiroit plus que ma propre misère;
Au prix de ses douleurs la mort me seroit chère.
Sur moi tombent les maux qui peuvent l'outrager!
Je crains son repentir s'il le doit affliger.

ÉVANDRE.

Demain quand le soleil, effaçant les étoiles,
Du palais de la Nuit aura tiré les voiles,
Par des lieux détournés j'irai de votre mort
Pour notre sûreté faire le doux rapport;
Et vous saurez le soir, par mon propre message,
Ce qu'elle aura produit en ce cruel courage.
Après ces longs ennuis vos vœux seront contens.
Attendez ce bonheur et du ciel et du temps.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CLARIMOND, THERSANDRE, CLARIANE; *ensuite* LÉONIE.

CLARIMOND, *à Clariane.*

Eh bien! peux-tu servir ma passion fidèle?

CLARIANE.

Monsieur, l'occasion ne peut être plus belle.
Le carrosse est-il prêt?

CLARIMOND.

A quatre pas d'ici.

CLARIANE.

Un seul empêchement me donne du souci.

CLARIMOND.

Quel?

CLARIANE.

C'est que Léonie est toujours à ma suite
Et pourroit ruiner toute notre conduite;
Toujours loin de la reine elle éclaire mes pas,
Semble nous épier et ne me quitte pas.

CLARIMOND.

L'or peut-il l'attirer en notre intelligence?

CLARIANE.

Il faudroit l'éprouver.

CLARIMOND, *lui faisant un présent.*

Fais donc en diligence.

CLARIANE.

Ce métal est charmant, rien n'y peut résister,
Joint qu'un esprit si jeune est facile à dompter.

Revenez dans une heure ; armez à l'avantage,
Car Évandre est pourvu d'adresse et de courage.
La porte du jardin, ouverte à ce dessein.....
Mais quel soudain frisson me glace tout le sein?

CLARIMOND.

Bientôt par le succès ta peur sera bannie.

CLARIANE.

Adieu, retirez-vous; j'aperçois Léonie.

. . . .

. . . .

(Clarimond et Thersandre sortent. Entre Léonie.)

Ma chère Léonie, en quel lieu solitaire
Nous confine le ciel?

LÉONIE.

Dieux! qu'il nous est contraire!

CLARIANE.

Faut-il que désormais ton éloquente voix
N'ait plus que l'entretien des rochers et des bois?
Ne conteras-tu plus ton amoureuse peine
Qu'à l'écho d'un jardin, d'un mur, d'une fontaine?
Ah! que nous respirons en ce triste séjour
Un air bien différent de celui de la cour!

LÉONIE.

A qui ne l'a goûté cet air est difficile;
Mais la nécessité rend la plainte inutile.
Quel espoir de remède à ce malheur est joint,
Et quel chercherons-nous à ce qui n'en a point?

CLARIANE.

La mort est le seul mal qui n'a point de remède;
A des esprits adroits toute infortune cède:
Notre timidité fait nos pires malheurs,
Et tout cœur généreux peut vaincre ses douleurs.
Seconde mon dessein, et je tire la reine,

Avant qu'il soit une heure, et nous-mêmes de peine.
Mais fais-moi preuve ici de ta fidélité.

LÉONIE.

Où ne voudrois-je point servir sa majesté?

CLARIANE.

C'est lui rendre en effet un favorable office;
Mais il faut quelquefois cacher même un service;
Et tel qui ne peut pas discerner un bienfait,
D'abord peut s'offenser d'un plaisir qu'on lui fait;
Telle sa majesté, d'amour préoccupée,
Pour ce prince qui l'a si lâchement trompée,
Quelque bien qu'on lui fît le pourroit refuser,
Et même en la servant il la faut abuser.
Tu sais que, par un lâche et détestable crime,
Le roi croit que ce soir on en fait sa victime,
Et que déjà du jour ses beaux yeux sont privés.
Évandre toutefois a ses jours conservés:
Mais quel est son remède en ce malheur extrême?
Elle éprouve un secours pire que la mort même;
Et, sans cueillir les fruits de sa jeune saison,
Se fait de ce désert une étroite prison.
Seroit-il pas meilleur que hors de la province
Elle évitât la haine et la fureur du prince?
Car ce lieu m'est suspect, et les rois ont des yeux
Qui peuvent pénétrer dans les plus sombres lieux.

LÉONIE.

J'approuve ce dessein; mais sous quelle conduite
Peut-elle de ce prince éviter la poursuite?

CLARIANE.

D'un seigneur qui l'estime avecque passion;
Et c'est ce que je fie à ta discrétion.

LÉONIE.

Mais la croyant servir son honneur se hasarde.

CLARIANE.

Oh! le plaisant danger! le met-elle en ta garde?
Quel t'imagines-tu ce fantôme d'honneur?
La jeunesse ignorante en fait tout son bonheur,
Conserve obstinément cet abus frénétique,
Et tout ce qu'on lui dit pense qu'on le pratique:
Mais par le cours du temps l'amour a sa saison,
Et lui qui n'a point d'yeux les ouvre à la raison;
Il chasse ces erreurs, et nous fait reconnoître
Que paroître pudique est ce qu'on nomme l'être:
Gouverner avec art son inclination,
Y ménager le temps avec discrétion,
Brûler pour un amant et paroître glacée,
Parler toujours d'un sens contraire à sa pensée,
Et baiser en secret alors qu'on se peut voir,
C'est avoir de l'honneur ce qu'il en faut avoir.
Parthénie, au besoin, comme une autre est capable
D'obliger un amant à sa grandeur sortable,
Et recevoir de lui ces amoureux ébats
Que lui doit son époux et ne lui donne pas.
Oblige de ton aide un amant qui l'adore;
Faisons à son amour la grâce qu'il implore.
Accepte cependant ce présent de sa part.

LÉONIE.

Mais que puis-je pour lui?

CLARIANE.

Quand il sera plus tard,
Qu'introduit par mes soins il enlève la reine;

Que, sans lui demander ni nom ni qualité,
J'ai seulement appris ce qu'elle a projeté.

PARTHÉNIE.

Ne délibérons plus; cette désespérée
Mérite la frayeur qu'elle m'a préparée:
Que, saisie au plus tôt, elle confesse tout.

LÉONIE.

Il sera malaisé que l'on en vienne à bout;
Elle a trop sûrement la porte préparée,
Et ce seigneur peut-être en a déjà l'entrée.

ÉVANDRE.

Sans plus délibérer, c'est en cette action
Qu'il faut être pourvu de résolution.
Je voudrois pouvoir seul être votre défense,
Je mourrois glorieux en cette résistance,
Pour vous j'affronterois et l'enfer et le sort;
Mais votre enlèvement enfin suivroit ma mort.
Il aura quelque suite, et les plus grands courages
Succombent à la fin à de grands avantages:
Que vos mains pour sa perte imitent vos regards;
Dans un corps de Junon ayez un cœur de Mars:
Des pistolets en main, et vous et Léonie,
Tâchez de seconder mon attente infinie,
Et forcez la frayeur qui vous vient posséder:
Un si juste dessein ne peut mal succéder.

PARTHÉNIE.

Mais si, pour divertir le mal qu'elle propose,
Elle peut être prise et la porte être close?

. . . .
. . . .

ÉVANDRE.

Vous sauver de la sorte est tramer votre perte;
Par eux auprès du roi vous serez découverte,
Et lors le ciel en vain nous voudroit secourir,
Et notre sûreté dépendroit de mourir.
Leur perte nous importe; il faut craindre leur fuite,
Et que ce ravisseur périsse avec sa suite.

PARTHÉNIE.

Donc les armes aux mains et le courage au sein,
Attendons le succès de ce juste dessein;
Mourons fidèlement pour un prince infidèle:
Ma vie est importune, et ma mort sera belle.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CLARIANE, CLARIMOND, THERSANDRE, *dans une pièce voisine, et sans être vus.*

CLARIANE, *à Clarimond.*

Le sort à vos desseins ne peut être plus doux;
Tout obstacle est forcé, Léonie est pour vous;
Elle doit, au besoin, tenir la porte prête,
Et livrer en vos mains cette riche conquête.

CLORIMAND.

Au point d'exécuter ce glorieux dessein
Une soudaine peur me glace tout le sein.

CLARIANE.

Cette frayeur est vaine.

CLARIMOND.

En marchant il me semble
Sous mes timides pas voir la terre qui tremble;

Une fille m'étonne, et je crains justement
D'un dessein téméraire un triste événement.

CLARIANE.

Tel n'eût jamais Pâris, entre les bras d'Hélène,
Amorti son ardeur et soulagé sa peine.
Ménageons seulement la faveur de la nuit:
Soyez prêts à la charge, et suivez-moi sans bruit.

CLARIMOND.

Si je vous devançois?

CLARIANE.

J'entrerai la première,
Et d'une prompte adresse éteindrai la lumière.
Vous, saisissez Évandre, et d'un commun effort.....
(Ils entrent.)

ÉVANDRE, *tirant un coup de pistolet sur Clarimond.*

Donnons, voici le traître.

CLARIANE.

O malheur!

CLARIMOND.

Je suis mort.

LÉONIE, *tirant un coup de pistolet sur Thersandre.*

Donnons.

THERSANDRE.

O triste effet d'un dessein téméraire!
Tel de la trahison est le juste salaire;
Et des cieux irrités le pouvoir éternel
Perd toujours le complice avec le criminel.

CLARIANE.

Dieux!

ÉVANDRE, *tenant Clariane aux cheveux.*

Toi, spectre mouvant, vieille source de crimes,
Qui donnes aux enfers ces coupables victimes,
Quels supplices, quels fers, quel assez prompt trépas
A tes mânes hideux fera suivre leurs pas?
Quand j'aurai de cent nœuds tes sales mains étreintes,
Dispense alors ta voix à d'inutiles plaintes,
Pleure, soupire, crie et déteste les cieux,
Leur lumière à jamais est morte pour tes yeux.

CLARIANE.

Ah! ne différez point le plus juste supplice
Qu'aient jamais ordonné le ciel et la justice;
Inventez des tourmens égaux à mes forfaits;
Votre ressentiment a de trop lents effets.
De cet horrible objet délivrez la nature;
Les corbeaux trop long-temps attendent leur pâture.
Que ne sont par vos mains ces membres déchirés,
Et que déjà par eux ne sont-ils dévorés?

PARTHÉNIE.

L'effet suivra de près ce dessein légitime;
Mais apprends-moi quel fut le motif de ton crime,
Et quel dessein te porte à me persécuter.
Mon mal est-il trop doux? devois-tu l'irriter?

CLARIANE.

Une infâme avarice, à mon âge commune,
Et l'astre qui conduit ma mauvaise fortune,
M'ont fait fouler aux pieds, pour suivre mes desseins,
Toutes divines lois et tous respects humains.
Clarimond, qui languit mourant sur la poussière,
A si prodiguement joint l'or à la prière,

Que je n'ai pu nier à ses fortes amours
Le soin qu'il m'a fait prendre aux dépens de ses jours.

PARTHÉNIE.

Quoi! de cette action Clarimond fut capable,
Et d'une amour si sainte en fit une coupable?
Dans les flots de son sang il achève son sort,
Et ce bras malheureux est auteur de sa mort:
O déplorable effet de mon malheur extrême,
Qui m'ôte le plaisir dans la vengeance même,
Et ne me permet pas de goûter le bonheur
D'avoir puni son crime et sauvé mon honneur!
J'estimois Clarimond, et pour croître ma peine
Il s'est rendu coupable et digne de ma haine:
Sa mort, que j'ai causée, est un de mes malheurs,
Et l'honneur me défend de lui donner des pleurs.

CLARIANE.

Différez un moment mes peines légitimes;
Et, comme vous perdez, profitez de mes crimes.
Madame, en mon malheur les vôtres ont leur fin;
Seule, seule j'ai fait votre mauvais destin:
Seule j'ai traversé votre chaste hyménée;
Par moi son cours ne fut que d'une matinée;
J'ai causé les affronts que vous avez soufferts;
J'ai contre votre amour suscité les enfers:
Une bague charmée....

ÉVANDRE.

O dieux!

CLARIANE.

Que porte Hermante,
Fait triompher du roi cette impudique amante;
C'est de moi qu'elle tient ce damnable secours,

Et ce moyen maudit de traverser vos jours:
. . . .
. . . .
Ce charme violent arraché de ses doigts,
Rangera Félismond sous ses premières lois;
Les attraits qu'il chérit lui seront détestables,
Ses plaisirs odieux, vos baisers souhaitables;
Vos maux seront finis, vos désirs satisfaits,
Et vos communs liens plus étroits que jamais.

ÉVANDRE.

O favorable effet d'un détestable crime!
O bonheur! ô succès conforme à mon estime!
J'ai toujours cru qu'un charme altéroit sa raison,
Et sa seule puissance a fait sa trahison.

PARTHÉNIE.

Que béni soit des dieux le pouvoir adorable
Qui donne à mes désirs le succès favorable!
Quoi! je puis espérer les fruits de mon amour,
Et les yeux de mon roi m'éclaireront un jour?

ÉVANDRE.

Madame, il faut partir avant que la lumière
Redore les objets de sa beauté première.
A ce prince enchanté rendons la guérison;
Faisons-lui souhaiter sa première prison:
Vous serez dans ma chambre attendant ma venue;
Et sitôt que j'aurai la vérité connue,
Par mon propre rapport vous pourrez tout savoir.

PARTHÉNIE.

O bienheureuse attente! ô favorable espoir!

ÉVANDRE.

Pour toi de qui le ciel rend l'entreprise vaine,
Médite en attendant sur l'horreur de ta peine;

Et dans l'affreux séjour qui te va retenir,
Par tes propres péchés commence à te punir.

CLARIANE.

Que jamais de vos mains le ciel ne me délivre ;
Faites-moi mille fois remourir et revivre ;
Le coup sera trop doux qui bornera mon sort,
Et pour tant de forfaits c'est trop peu d'une mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANTE, FÉLISMOND *se faisant habiller par des valets d'Hermante, et se coiffant au miroir.*

FÉLISMOND.

Que tes pas sont légers, princesse des étoiles,
Et que d'un soin pressé tu retires tes voiles!
Si le ciel n'est jaloux de mes contentemens,
Et s'il t'a destinée aux repos des amans,
Peux-tu d'un cours si prompt achever ta carrière,
Et laisses-tu sitôt renaître la lumière?
Le ciel, pour obliger un de ses habitans,
Te vit-il pas jadis rompre l'ordre du temps?
Trois jours ton voile obscur couvrit notre hémisphère,
Et Diane eut trois jours l'empire de son frère.
Mais que l'aveuglement d'un homme est sans pareil
Qui réclame la nuit pour jouir d'un soleil;
Et que d'un vain souci mon désir me tourmente
Quand je veux être à l'ombre entre les bras d'Hermante!

HERMANTE.

Sire, si votre espoir est suivi des effets,
Et si je vous ai plu, mes vœux sont satisfaits.

Pour moi, si cette nuit peut trouver sa seconde,
J'en préfère l'espoir à l'empire du monde :
Alcmène avec Jupin eut de moindres plaisirs,
Et n'eut jamais d'ardeur égale à mes désirs.
Ne mets qu'un court obstacle à ma bonne fortune,
Soleil, et cache tôt ta lumière importune.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ÉVANDRE.

ÉVANDRE, *à Félismond.*

Ministre criminel de votre passion,
Je n'ai rien oublié de ma commission :
L'eau cache sous l'argent de ses mouvantes glaces
Ce précieux débris des vertus et des grâces.
Êtes-vous satisfait?

FÉLISMOND.

Les dieux en soient bénis!
(A Hermante.)
Madame, nos destins sont pour jamais unis;
Nos feux sont à couvert des yeux d'une importune;
Je puis sur son débris bâtir une fortune:
Tout rit à nos desseins.

HERMANTE.

Que ne peuvent les rois,
Et qui peut sans offense en corriger les lois?
Quel obstacle peut être à leurs desseins contraire?
Et quel temps leur faut-il entre vouloir et faire?

ÉVANDRE.

Sire, quand elle apprit l'arrêt de son destin,
Et qu'elle se trouva si proche de sa fin,

Une vaine frayeur n'altéra point ses charmes,
Son œil grave et constant ne versa point de larmes.
Cette triste victime implora seulement
Le bien de vous écrire en ce dernier moment:
Elle eut fait en deux mots qu'elle me fit entendre.
Mais, sire, qu'en secret je vous les puisse rendre;
Car ils vous toucheront, et les larmes au moins
Qu'ils vous feront verser n'auront point de témoins.

FÉLISMOND.

Entre en ce cabinet.

(Ils sortent.)

HERMANTE *seule, continuant de se coiffer.*

Enfin, heureuse Hermante,
Le bonheur que tu veux succède à ton attente;
L'Amour fut à tes vœux un tyran inhumain,
Mais l'enfer plus puissant met un sceptre en ta main.
Ne pouvant empêcher le pouvoir qu'il te donne,
Le ciel bien mollement soutient une couronne;
Et cette autorité qu'on attribue aux dieux
Est de notre faiblesse un voile spécieux.

SCÈNE III.

ÉVANDRE, *un poignard à la main;* HERMANTE.

ÉVANDRE, *saisissant Hermante.*

Opprobre des mortels, horreur de la nature,
Exemple détestable à la race future,
Rends cette bague, infâme!

HERMANTE.

On me tue! au secours!

ÉVANDRE, *lui arrachant la bague.*

Ou ce fer de tes ans va terminer le cours.

HERMANTE.

On m'assassine! ô dieux!

ÉVANDRE, *tenant la bague.*

Ta résistance est vaine.

HERMANTE.

Ténébreux habitans de l'infernale plaine,
Spectres, larves, démons, venez me secourir.
Oh! secours trop tardifs! il faut, il faut mourir!
Traître, donne ce fer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FÉLISMOND, *sortant du cabinet.*

FÉLISMOND *à Évandre, en lui arrachant son poignard.*

O dieux! quelle insolence
Te dispense, cruel, à cette violence?
Ta mort réparera le mépris effronté
Que tu fais à mes yeux de mon autorité.
(Regardant Hermante.)
Mais quel horrible objet se présente à ma vue?
Quoi! celle que je crus de beauté si pourvue,
Qui m'ôta tout respect des hommes et des dieux,
N'est plus à mes regards qu'un objet odieux!
De quel enchantement fut mon âme charmée?
(Hermante court furieuse en s'arrachant les cheveux.)
Quoi! pour cette mégère elle s'est consumée!

Pour moi cette sorcière eut des allèchemens,
Et je me suis souillé de ses embrassemens!
O spectacle d'enfer, aux yeux épouvantable!
Que tarde, juste ciel, ton courroux équitable?
Quel charme furieux a troublé ma raison?
O crime sans exemple et sans comparaison!

ÉVANDRE, *ayant levé la pierre de la bague.*

Sire, ce diamant cachoit ce charme extrême
Qui vous fit si long-temps différent de vous-même.
Tout le peuple, ignorant de cet enchantement,
Condamne à haute voix votre déportement,
Et bénira la main qui sera la meurtrière
De cette infâme, horrible et damnable sorcière.

HERMANTE.

Si l'horreur de mes cris pénètre jusqu'à vous,
Mânes, démons, damnés, je vous invoque tous:
Mon âme sans défense à vos fureurs s'expose;
Épargnez Ixion, que Tantale repose,
Qu'un silence profond naisse dessus nos bords,
Et venez sur moi seule employer vos efforts.
Toi qui tournes les cieux et qui soutiens la terre,
Si le ciel est serein, quand bruira ton tonnerre?
Vaste champ des éclairs, air, humide élément,
De cent monts de vapeurs forme mon châtiment,
Et cache à l'œil du jour cette horrible sorcière
Dont les sales regards profanent la lumière;
Perds ce commun effroi des dieux et des humains,
Puisque pour me sauver tous remèdes sont vains.

FÉLISMOND.

Quoi! j'apprends sans mourir la mort de Parthénie!

ÉVANDRE.

Vengez sur son bourreau cette perte infinie.
Par ma main ses beaux yeux, ces deux astres jumeaux,
Furent précipités dans l'empire des eaux.

FÉLISMOND.

Ma voix en prononça la tragique sentence,
Et je survis sa mort? O barbare constance!
O détestable hymen! ô funeste amitié,
Où l'époux est bourreau de sa chaste moitié,
Où la première nuit la couche est divisée,
Et l'innocente épouse aux ondes exposée!
Son lit fut le plus froid de tout les élémens,
Et la Mort fut l'objet de ses embrassemens.
Tu vis, roi des saisons, ce fatal hyménée,
Et tu pus sans horreur accomplir la journée;
Tu l'osas achever, et l'horreur d'un festin
T'a bien fait rebrousser du couchant au matin!
Tu vis sans t'effrayer dedans le sein de l'onde
Tomber par mon arrêt ce miracle du monde;
Elle est morte où tu dors, ton lit fut son tombeau,
Et l'eau de deux soleils éteignit le plus beau.

(Aux valets.)

Qu'on dresse dans le temple un apareil funèbre,
Et que je fasse au moins sa mémoire célèbre;
Que ses parens mandés partagent mes douleurs,
Et sur son vain tombeau viennent verser des pleurs.

HERMANTE.

Votre juste courroux sait mal venger sa perte:
Quand sa cause si proche à vos yeux est offerte,
Que délibérez-vous? que tardent vos efforts
De mettre en cent morceaux ce misérable corps?

Approchez, approchez, non plus avec caresse,
Non plus comme un amant aborde sa maîtresse,
Mais tel que rugissant un lion enragé
Se jette sur des chiens dont il est outragé.
Mais vous que je réclame, infernales puissances,
Sauvez-moi des bourreaux, des feux et des potences;
J'ai gagné d'autres feux, il me faut d'autres fers.
Que je tombe vivante au milieu des enfers,
Et que tous vos bourreaux, d'un effort légitime,
Y tâchent d'égaler mon tourment à mon crime;
Qu'aucun mal n'en approche, et qu'en comparaison
On trouve doux les feux, la peste et le poison;
Qu'on ne parle de moi que sur la rive noire,
Et qu'on fasse périr jusques à ma mémoire.

FÉLISMOND.

Qu'en la tour du palais cette horreur de mes yeux
Aille attendre l'arrêt de son crime odieux;
Et que, par la frayeur de son prochain supplice,
Cette peste déjà soi-même se punisse.

(On emmène Hermante.)

ÉVANDRE *seul.*

L'enfer n'a plus de droits; son courage abattu
Laisse du vice enfin triompher la vertu:
Le ciel marche à grands pas au châtiment des crimes.
La justice irritée ouvre tard ses abîmes;
Mais quand son bras enfin s'applique au châtiment,
Il répare le temps par l'excès du tourment.
Que le roi cependant ait sa part de la peine,
Et de ce changement allons ravir la reine.
Ma joie est sans seconde : aux esprits généreux
Annoncer un bonheur c'est être bien heureux.

SCÈNE V.

HERMANTE *seule, au haut d'une tour, les fers aux mains et aux pieds.*

Ténébreux habitans du royaume des Parques,
Démons dont le pouvoir a tant d'illustres marques,
Qui disposez des vents, qui noircissez les airs,
Qui produisez la foudre et formez les éclairs,
Quel timide respect suspend votre puissance,
Et vous rend engourdis et sourds pour ma défense?
Que l'enfer pour le moins s'ouvre aux vœux que je fais;
Qu'il engloutisse tout, roi, sorcière et palais:
Pour réparer un crime au ciel épouvantable,
Confondez l'innocent avecque le coupable;
Faites pour mes forfaits souffrir tous les mortels:
Renversez les cités, les trônes, les autels;
Par la punition faites juger du crime;
Que mon pays périsse, et que l'Épire abîme.
Tout se tait, tout est sourd à mes tristes accens,
Et mes propres efforts sur moi sont impuissans;
Je ne puis ni mourir, ni forcer ces murailles;
Je ne puis de ces mains arracher mes entrailles;
Étreintes sous les fers je ne les puis mouvoir,
Et n'ai la liberté que de plaindre et de voir.
Donc que déjà ce corps n'est le butin des flammes!
Garder les criminels, c'est en punir les âmes.
C'est trop, c'est trop, cruels, se venger d'un forfait;
Et l'attente des maux punit plus que l'effet.
Dieux, enfers, élémens, faites ma sépulture

Dans le commun débris de toute la nature;
Que le chaos renaisse et que tout soit confus.
Dieux, tonnez; cieux, tombez; astres, ne luisez plus.

SCÈNE VI.

(UN TEMPLE TENDU DE NOIR.)

LE GRAND-PRÊTRE; LE DUC, *oncle de Parthénie;* CLÉANOR, *autour du tombeau de Parthénie.*

CLÉANOR.

Qu'un instable pouvoir gouverne toutes choses!
Le plus ferme pouvoir passe comme les roses:
Pour elles, vivre un jour est un heureux destin,
Et le soir y détruit l'ouvrage du matin.
Telle cette jeune merveille
Qui charmoit tous les cœurs par un si doux effort,
Étoit le matin sans pareille,
Et le soir se trouva le butin de la mort.

LE DUC.

Jamais soleil pourvu de si douces lumières
Ne s'étoit vu brilller dessus notre horizon;
Tous les yeux éblouis de ses clartés premières
Espéroient une longue et divine saison:
Mais cet instable sort qui gouverne le monde,
Par un déplorable accident,
L'a fait précipiter dans l'onde,
Et devant son midi trouver son occident.

LE GRAND-PRÊTRE.

Lâchons la bonde aux pleurs, et que toute l'Épire
En ce malheur commun sur sa tombe soupire.

Ce jeune astre naissoit, et l'âge de vingt ans
Ne doit point de tribut à l'empire du temps.
Quand nos jours sont cueillis des mains de la nature,
Et qu'on s'est vu de près toucher sa sépulture,
Les mânes satisfaits s'offensent de nos pleurs,
Et la nécessité condamne les douleurs.
Mais voir une princesse en beautés sans seconde,
Qui se fait des autels des cœurs de tout le monde,
Et dont l'Épire attend des princes et des rois,
Ne pouvoir s'affranchir de tes barbares lois,
Et loin de son époux, ô sensible infortune!
Passer la nuit d'hymen dans les bras de Neptune;
Y voir finir sa vie et perdre sa beauté,
C'est là que la constance est une cruauté;
C'est pour cet accident qu'il faut avoir des larmes,
Et que le plus grand cœur doit mettre bas les armes.
Plaignons d'un deuil commun nos communs intérêts;
Vous, ses mânes sacrés, entendez nos regrets,
Et voyez vos sujets sur cette tombe vaine
Rendre les derniers vœux qu'ils doivent à la reine.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; FÉLISMOND *et sa suite.*

FÉLISMOND, *à genoux près du tombeau.*

Effroyable séjour des esprits criminels,
Enfer, ouvre sous moi tes antres éternels :
Ou rends-moi Parthénie, ou répare mon crime;
Que je tombe là-bas sa vivante victime.
Ne donner que des pleurs à son cruel trépas

C'est trop peu la venger, il faut suivre ses pas.
Vous, ses tristes parens, auteurs de sa naissance;
Vous, peuple que le ciel commit à sa puissance;
Vous, hommes, et vous, dieux qu'elle a toujours servis,
Apprenez par quel sort ses jours lui sont ravis :
La Mort n'eut point dessein sur ses jeunes années,
L'avare main du Temps ne les a point bornées;
L'onde n'est point coupable; et ni chute ni vent
Ne livra ce beau corps à ce cristal mouvant;
Sa perte est un effet de mon propre courage,
Et seul je suis ses flots, son vent et son orage;
Son trépas est mon crime, et la loi de son sort
Destinoit son époux pour auteur de sa mort.

CLÉANOR.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

FÉLISMOND.

Ces innocentes flammes,
Ce saint brasier d'amour qui consumoit nos âmes,
Sont le feu dévorant qui consuma ses jours :
Telles sont mes faveurs, telles sont mes amours;
Tels furent les baisers que devoient à l'Épire
Ceux qui doivent un jour gouverner son empire.
Unissez vos efforts, et dessus son tombeau
D'un zèle légitime immolez son bourreau;
Donnez au souvenir d'une beauté si rare
Le sang de ce tyran à soi-même barbare,
Incapable d'honneur, de respect, d'amitié,
Qui n'a pas épargné sa plus chère moitié.
Quel asile aurez-vous contre sa tyrannie,
S'il ne s'en trouve pas même pour Parthénie?
Que ne doit-il un jour sur son peuple exercer,
Si par la reine même il osa commencer?

LE DUC.

O province affligée! ô malheur déplorable!

LE GRAND-PRÊTRE.

Non, non, cet accident m'est encore incroyable;
Et ces craintes qu'il pousse au royaume des morts
Naissent de ses ennuis, et non de ses remords.

FÉLISMOND.

Saint objet de mes pleurs, sacrés mânes, belle ombre,
Si ma voix peut aller jusqu'au rivage sombre,
Tu m'entends déclarer l'auteur de ton trépas,
Et tu vois toutefois qu'on ne le punit pas!
On te plaint lâchement, et pour ton allégeance,
Ni parens ni sujets n'embrassent ta vengeance!
(Il tire son poignard.)
Quoi! sa perte, cruels, ne vous peut émouvoir!
C'est donc à son époux qu'appartient ce devoir:
Ma main, ma seule main de ce coup est coupable;
Je serai le vengeur ensemble et le coupable.

CLÉANOR.

Ah! sire, réprimez ces efforts inhumains.

FÉLISMOND.

Non, non, rien ne pourroit me sauver de mes mains:
La mort est toujours prête à qui ne veut plus vivre;
C'est doucement, hélas! me punir que la suivre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; PARTHÉNIE, ÉVANDRE, LÉONIE.

ÉVANDRE.

Sire, sa majesté vient épargner vos pas.
Où l'allez-vous chercher? ne la voyez-vous pas?

FÉLISMOND.

Dieux! qu'est-ce que je vois?

ÉVANDRE.

Cette heureuse princesse
Qui doit entre vos bras calmer votre tristesse....

PARTHÉNIE.

Mais plutôt une femme indigne de son sort,
Puisque de votre part j'ai redouté la mort,
Que je n'ai pu vous plaire aux dépens de ma vie,
Et que mes propres mains ne me l'ont point ravie.

FÉLISMOND.

Je revois cet objet à mes yeux si charmant!
Parthénie est vivante! ô doux ravissement!
O sacré soin des cieux, à mes vœux favorable,
Sois à jamais béni, sois toujours adorable!

CLÉANOR.

O divine aventure!

LE DUC.

O bonheur infini!

LE GRAND-PRÊTRE.

Dans les ennuis enfin l'ennui même est banni;
Tout succède à nos vœux.

CLÉANOR.

O céleste journée,
Où le ciel réunit un si bel hyménée,
Sois mise pour jamais entre ces jours sacrés
Que les peuples d'Épire ont toujours révérés.

FÉLISMOND, *à Parthénie.*

Si par l'eau de mes pleurs mon crime ne s'efface,
Quelle soumission peut mériter ma grâce?
(A Évandre.)
Et toi qui fus chargé de ce cruel trépas,
Que tu m'as obligé de ne m'obéir pas!

ÉVANDRE.

Sire, dans le palais vous apprendrez l'histoire
Qui de son infortune a fait naître sa gloire,
Quelle fut sa vertu, quel accident m'apprit
Qu'un charme violent altéroit votre esprit;
Enfin vous saurez tout; mais obligez la reine
D'une heure de repos, et souffrez qu'on l'emmène :
Le travail du chemin a lassé ce beau corps,
Et le chemin est long du royaume des morts.

FÉLISMOND.

Fais, sacré dieu d'hymen, servir cette aventure
D'éternel entretien à la race future :
Qu'on célèbre à jamais tes honneurs infinis.
Dieux, soyez révérés; astres, soyez bénis.

FIN DE L'INNOCENTE INFIDÉLITÉ.

CLORINDE,

COMÉDIE.

1636.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR CLORINDE.

Clorinde est passionnément éprise de Céliandre : suivant les conseils de Dorimène, son amie, elle feint une grande froideur pour Céliandre, afin de l'enflammer davantage. La coquette Dorimène engage, d'un autre côté, Céliandre à abandonner Clorinde, qui n'a, dit-elle, pour lui que des mépris. Clorinde ne tarde pas à s'apercevoir des intentions secrètes de Dorimène, et elle fait confidence de ses chagrins à Lisante. Celle-ci offre à Clorinde de ravir par ses agaceries le cœur de Céliandre à Dorimène ; mais il paraît qu'on ne voit pas impunément le beau Céliandre, car Lisante tombe elle-même dans le piége qu'elle lui avait

tendu. Enfin Céliandre, qui aime véritablement Clorinde, et qui ne conçoit rien à toutes ces intrigues, se détermine par désespoir à rejoindre l'armée. Il écrit en partant une tendre lettre à Clorinde, et celle-ci court après son amant. Elle se travestit en cavalier, et l'arrête en lui demandant la bourse ou la vie. Céliandre reconnaît Clorinde, qui tombe à ses genoux en lui demandant pardon de ses injustes soupçons.

Je n'ai pas parlé des amours épisodiques fort peu intéressans de Dorimène et de Polidor, sorte de capitan ridicule, qui prend Céliandre pour son rival et l'appelle en duel. Dorimène parvient à les séparer, et Céliandre, en se refusant à ses transports, apaise la jalousie de Polidor, mais remplit sa maîtresse de honte et de confusion. A la fin de la pièce, Dorimène apprenant la réconciliation de Céliandre et de Clorinde, s'enferme dans un cloître, et l'on conseille à son courtisan fanfaron de suivre cet exemple.

Cette pièce sans action et toute d'intrigue offre plusieurs scènes d'amour ou de jalousie d'un excellent ton de comédie; mais la concep-

tion en est absurde. Les romans de La Calprenède avaient accoutumé le public à la peinture de sentimens faux et quintessenciés, sans parvenir à fatiguer sa patience; mais ce n'était point dans ces romans interminables que Rotrou devait aller choisir ses modèles.

ACTEURS.

CÉLIANDRE, amant de Clorinde.
CLORINDE, maîtresse de Céliandre.
LISANTE, confidente de Clorinde.
POLIDOR, amoureux de Dorimène.
CÉLIMANT, amoureux de Lisante.
DORIMÈNE, rivale de Clorinde.
CLARIMOND, ami de Céliandre.
UN VALET.

CLORINDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANDRE *et* CLORINDE, *venant de deux côtés différens.*

CÉLIANDRE.

ICI notre rencontre a trahi mon devoir,
Et vous m'accuserez du dessein de vous voir;
Mais ne me blâmez point d'une humeur importune,
Ou de cet accident accusez la fortune.
(Montrant le logis de Dorimène.)
Ce logis est l'endroit où je portois mes pas;
Et je songeois en vous comme en ce qui n'est pas.

CLORINDE.

Vous ne faillez jamais que votre excuse prête;
Cependant pour l'entendre il faut que je m'arrête.
Vous abusez en moi d'un cœur trop patient,
Et vous m'offensez même en vous justifiant.

CÉLIANDRE, *riant.*

Qu'en de vains sentimens la plus saine s'égare,
Et qu'avec la beauté la modestie est rare!
Vous voir et souhaiter l'heur de votre union
N'est qu'une même chose en votre opinion;
Sur les cœurs les plus froids votre beauté préside,
Et vous n'ouvrez point l'œil sans faire un homicide :
Vos attraits ont forcé les plus fermes esprits;
On brûle de vous voir, et qui vous voit est pris;
Par vos moindres regards nos âmes sont charmées,
Et l'on nomme cela se nourrir de fumées.
C'est ainsi qu'un esprit s'abuse en se flattant :
Il faut en faire plus, ou n'en pas croire tant.
Je ne vois point d'amans, esclaves de vos charmes,
Qui vous fassent marcher en des ruisseaux de larmes,
Qui viennent à vos pieds crier confusément,
Et qu'on ne puisse entendre et compter aisément.
Vous méritez beaucoup; mais, telle que vous êtes,
En quelqu'autre avec moi vous voyez vos défaites;
Encor de vos captifs j'estime, en vous laissant,
Vous ôter le plus humble et le plus languissant.
Connoissez comme moi votre peu de puissance
Par la facilité de mon obéissance :
Un mot de votre bouche a rompu tous mes fers;
Je ne murmure point alors que je vous perds;
Je vois ma liberté, que vous m'avez rendue,
De l'œil dont je parus quand je la vis perdue;
Je tiens pour des faveurs vos aveugles refus,
Et je vous dois des vœux de n'en désirer plus.

CLORINDE.

Vous signalez autant votre noble courage
Par le pouvoir qu'il a de contenir sa rage,

Que si le plus grand roi devoit à vos exploits
L'honneur de sa couronne et l'appui de ses lois;
L'amour ne se peut taire, et ses moindres atteintes
En un moindre courage exciteroient des plaintes;
Un autre aussi sensible, et moins ferme que vous,
Me solliciteroit d'un traitement plus doux;
Il me qualifieroit du titre d'inhumaine,
Et par tous ces moyens il accroîtroit sa peine.
Pour moi je trouve l'art de cacher son tourment,
Utile et glorieux à l'esprit d'un amant,
Et j'accorderois plus à votre indifférence
Qu'à des affections d'une extrême apparence.
Faites votre profit de semblable leçon,
Et n'espérez pourtant que de bonne façon.
Elle vous peut gagner Philis ou Dorimène;
Mais pour toucher mon cœur toute science est vaine.

CÉLIANDRE.

Je crois que, conservant des sentimens si vains,
Vous me mettrez au point de douter si je feins :
Sans m'en apercevoir peut-être je vous aime,
Et vous connoissez mieux mon esprit que moi-même :
Mais cette affection m'incommode si peu,
Que je ne puis qu'à tort me plaindre de ce feu.

CLORINDE.

Si je suis si superbe et que je vous déplaise,
Cherchez un entretien moins contraire à votre aise;
Quittez ce lâche soin de suivre ainsi mes pas,
Et passez quand je passe, et ne m'arrêtez pas.

CÉLIANDRE.

Nommez cette rencontre ou dessein ou fortune,
Mais si c'est une offense, elle vous est commune,

Et vous blâmez à tort mon importunité
Où je rencontre en vous la même qualité;
Mandez-moi, si ma vue à ce point vous ennuie,
Où vous portez vos pas, afin que je les fuie;
Ou si je me rencontre où vous deviez aller,
Portons la vue ailleurs, et passons sans parler.
Je consens, si je souffre, à souffrir sans le dire.

CLORINDE.

C'est mon intention.

CÉLIANDRE.

Et ce que je désire.
Adieu; chez la beauté qui charme mes esprits,
Je vais tout ce matin rire de vos mépris;
Là, je veux, languissant dessus sa belle bouche,
Comparer ses bontés à votre humeur farouche,
Et parmi ses baisers douter si dans les cieux
Ce que sert Ganimède est plus délicieux.
Jugez de mon bonheur au nom de Dorimène.

CLORINDE.

Quittez-moi, s'il est tel, avecque moins de peine.
Que faites-vous ici?

CÉLIANDRE.

Je n'ai tant arrêté
Que pour entendre encor ce trait de vanité.
Adieu.

(Il entre chez Dorimène.)

CLORINDE *seule*.

Vivez heureux. Il entre le perfide!
Un plus perfide objet sur son âme préside :
Dorimène à la fin m'ôte par ses avis
Cet aimable vainqueur dont mes sens sont ravis :

J'ai feint par son conseil, et cette vaine feinte
Lui donne cet objet dont mon âme est atteinte;
Elle tend pour l'avoir ses plus charmans appas,
Et me vient conseiller ce qu'elle ne fait pas.
Par de feintes rigueurs j'éloigne Céliandre,
Quand ce perfide esprit donne tout pour le prendre;
Lorsque je le rejette, elle attire sa foi,
Et je suis ses avis pour elle contre moi.
Au dessein de leur nuire et de me satisfaire,
Que me peut inspirer une juste colère?
Bannissons tout respect; souffre, timide cœur,
Que j'étouffe à ses yeux ce superbe vainqueur!
Arrachons de ses bras cet auteur de ma flamme,
Qui, malgré ses mépris, est maître de mon âme,
Et qui conserve encor dessus ma liberté
Le droit le plus puissant de son autorité.
Entrons, et sans respect, aux yeux de Dorimène,
Prouvons tout ce que peut et l'amour et la haine.
Que vas-tu faire, aveugle, en cette extrémité,
De joindre à ton malheur encor ta lâcheté?
Permets un libre cours au feu dont elle brûle,
Et paie ainsi l'erreur de ton esprit crédule.
Enfin que résoudrai-je, et quel heureux avis
Dégagera mes sens sous ses lois asservis?
(Lisante l'écoute.)
Ma mort finira-t-elle une douleur si forte?

SCÈNE II.

LISANTE, CLORINDE.

LISANTE, *la surprenant.*

Oui, mais je tâcherai d'y pourvoir d'autre sorte.
Comment? tu veux mourir?

CLORINDE.

Pour finir mes tourmens.

LISANTE.

Que ce terme est un mot ordinaire aux amans!
Chaque mode se perd, on en change l'usage,
Et toujours les amans ont un même langage;
Ils se plaignent toujours, et toujours ces mutins
Pestent contre le ciel et contre les destins.
Quel malheur survenu demande mon adresse?
Puis-je remédier à l'ennui qui te presse?

CLORINDE.

Je sais combien d'esprit à ton ardeur est joint;
Mais que peux-tu pour moi, puisque tu n'aimes point,
Et que ta liberté s'est si long-temps sauvée
Du dieu qui me gouverne et qui m'en a privée?

LISANTE.

O le docte métier que le métier d'amour!
Ne le peut-on savoir sans être de sa cour?

CLORINDE.

Il est bien malaisé.

LISANTE.

Je le crois; mais encore,
Apprends-moi ses leçons que tu crois que j'ignore.

Me peux-tu découvrir quelque point de sa loi
Que ce docte régent n'ait révélé qu'à toi?

CLORINDE.

Depuis que par ses traits je me sentis atteindre,
Ce dieu m'a seulement appris l'art de me plaindre;
Et de tout ce qu'il blesse et qu'il fait consumer,
Je crois savoir le plus et le plus mal aimer.
Je me trahis moi-même, et j'ai d'une rivale
Pour sonder un amant suivi la loi fatale;
J'ai traité son amour de mépris apparens,
Et j'ai feint de tenir ses vœux indifférens,
Quand on me trahissoit, et que cette inhumaine
Le combloit de faveurs pour me combler de peine.
Ce redoutable esprit me trompe avec tant d'art,
Que j'ai de son dessein fait la meilleure part :
Elle tendoit ses rets quand je chassois la proie,
Et de mon innocence elle a tiré sa joie.
Céliandre est chez elle, et je n'espère pas,
Quelque effort que j'emploie, en retirer ses pas.

LISANTE.

Son nom?

CLORINDE.

C'est Dorimène.

LISANTE.

Elle a beaucoup d'adresse,
Et mérite en cet art le nom de ta maîtresse :
L'amour est un métier où, si je m'y connoi,
Un ami trompe l'autre et chacun fait pour soi;
Écoute toutefois, veux-tu que je soupire
Et par des signes faux je prouve un vrai martyre?
Je sais certain moyen de gouverner mes sens

CLORINDE.

Et quoi? j'emploîrois tout pour un peu d'allégeance.

LISANTE.

D'imiter mon humeur et mon indifférence.
Mais dejà mon avis t'afflige en t'assistant.
Bien, suis les lois d'amour si tu l'estimes tant.
Tu me vas opposer sa force et ta faiblesse.

CLORINDE.

Prends tes avis pour toi si cet enfant te blesse,
Et si quelque profit te vient de tes desseins,
Ne me pardonne plus si jamais je me plains.
Autrefois comme toi je fus indifférente;
Je riois des soupirs de Philis et d'Orante,
Et croyois que l'amour fût un mal si léger
Que les moindres efforts le pussent alléger;
Mais que je confessai leurs plaintes équitables
D'abord que je sentis ses forces redoutables!
Et que tu cesserois de condamner mes pleurs
Ressentant seulement l'ombre de mes douleurs!

LISANTE

Si jamais cet enfant me tient sous son empire,
Lors ne m'épargne point, je te permets d'en rire.
Mais c'est t'entretenir de discours superflus :
Si tu me vois aimer, tu pourrois n'aimer plus.
En cet art toutefois admire mon adresse;
Au dessein d'alléger la douleur qui te presse,
Je vais en ta faveur éprouver de ce pas,
Auprès de ton amant, si j'ai quelques appas.
J'entreprendrai beaucoup, mais je suis assez vaine
Pour croire que je puis l'ôter à Dorimène.
Et ce soir si tu veux.....

CLORINDE.

Je le verrai chez vous.

LISANTE.

Si je ne suis suspecte à ton esprit jaloux.

CLORINDE.

Quand je croirois ton cœur capable de se rendre,
Mon repos t'est trop cher pour aimer Céliandre,
Dût-il pour ta beauté d'amour se consumer.

LISANTE.

Je n'en répondrois pas si je pouvois aimer:
Mais je fuis ce métier; ma fortune est meilleure.
Je vais chez Dorimène. Adieu, viens dans une heure.

(Clorinde sort.)

SCÈNE III.

CÉLIMANT, LISANTE.

CÉLIMANT.

Quoi! vous passez ainsi? qu'un adieu seulement
Satisfasse, madame, un malheureux amant:
Quoi! rien à mon amour, rien à la complaisance?

LISANTE.

Rien; votre sœur m'oblige à cette diligence.

CÉLIMANT.

Que lui procurez-vous?

LISANTE.

Je sers sa passion.
Mais quelle est, Célimant, votre indiscrétion?
Laissez-moi; l'on m'attend.

CÉLIMANT, *la retenant.*

Insensible, inhumaine,
Le repos de ma sœur doit-il croître ma peine?
Mes jours sont-ils conduits par cet ordre fatal
Que son allégement dépende de mon mal?

LISANTE.

Que voulez-vous de moi?

CÉLIMANT.

Le seul bien de vous dire
Que je sens chaque jour accroître mon martyre;
Que ma constance enfin succombe à mes ennuis;
Que je doute de vivre en l'état où je suis;
Et que le ciel, sensible au mépris que vous faites,
Est près de vous ravir une de vos défaites.
Détournez mon trépas, madame, et conservez.....
Mais vous riez déjà.

LISANTE.

J'écoute, poursuivez.

CÉLIMANT.

Et vous, soyez meilleure et cessez de poursuivre
Ceux qui brûlent pour vous et qui cessent de vivre:
Lorsque le ciel consent que de rares beautés
Aient un droit absolu dessus les libertés,
Son pouvoir les rendant si capables de prendre,
Il ne leur prescrit pas la loi de se défendre :
Hélène eut son Pâris; et l'Amour est si doux
Que sa mère jadis s'exposoit à ses coups :
Si vous craignez si fort que ce vainqueur vous blesse,
Suivez-le par dessein et non point par faiblesse,
Aidez à vous blesser, et ce coup généreux

Rendra, même en cédant, ce cœur victorieux.
Mais c'est trop, belle ingrate, ennuyer vos oreilles.

LISANTE.

Ai-je assez entendu? Vous avez dit merveilles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; POLIDOR.

POLIDOR, *à Lisante.*

Dieux! quel est mon bonheur de vous voir en ce lieu!

LISANTE.

Ne l'estimez point tant; il sera court. Adieu.
(Elle sort.)

POLIDOR.

L'agréable entretien! la complaisance extrême!

CÉLIMANT.

Plaignons-nous à l'envi, ma fortune est de même;
J'ai souffert le premier l'affront dont tu plains;
Et rien que sa beauté n'égale ses dédains.

POLIDOR.

Sois tel qu'il te plaira; souffrir par compagnie
N'est pas ressentir moins sa rigueur infinie;
Et je n'excuse pas cette ingrate beauté
Pour te faire éprouver la même cruauté.
Le mépris quelquefois peut être légitime:
Il est juste pour l'un, pour l'autre il est un crime;
Elle peut avec nous agir différemment:
Pour chacun chaque mode et chaque traitement.

CÉLIMANT.

A ce compte, mon mal m'est un juste supplice,
Et pour vous seulement sa rigueur est un vice;

Elle a tort de traiter avec tant de mépris
L'excellence et l'honneur des plus rares esprits;
On parle de vous seul sur la terre et sur l'onde,
Et vos charmans attraits dépeupleront le monde ;
La plus forte se rend au nom de Polidor;
Il faut que tout vous cède.

POLIDOR.

Après? tu parles d'or.

CÉLIMANT.

Contre vous tous les cœurs font de vaines défenses.

POLIDOR.

Tu pourrois avoir eu de plus fausses croyances.

CÉLIMANT.

Si l'on n'étoit puissant que par comparaisons,
Vous seriez prince.

POLIDOR.

Adieu.

CÉLIMANT, *à part.*

Des Petites-Maisons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISANTE, CÉLIANDRE.

LISANTE.

Confesse maintenant que ce n'est pas sans peine
Que mon sujet t'oblige à quitter Dorimène,
Et qu'un de tes amis ne t'affligeroit pas
D'accepter ma conduite et d'épargner tes pas.

CÉLIANDRE.

Mon esprit est confus et je ne considère,
En l'état où je suis, que ma propre misère;
Un regret si sensible à mon malheur est joint,
Que je suis mal partout où ma dame n'est point.

SCÈNE IV.

CLORINDE, DORIMÈNE.

CLORINDE, *à part.*

Je vois ce lâche objet qui trahit mes désirs
Et bâtit son repos dessus mes déplaisirs.

DORIMÈNE.

Dieux! que Clorinde est triste!

CLORINDE.

En sa mélancolie
Elle a la peine juste et due à sa folie :
D'un malheureux effet mes desseins sont suivis,
Et toujours ce succès suit un mauvais avis.

DORIMÈNE.

Simple, ne voilà pas comme l'impatience
Produit le désespoir après la défiance?
Laisse agir seulement des moyens si certains,
Et tu verras bientôt l'effet de tes dédains.

CLORINDE.

Ah! des effets trop prompts ont suivi cette feinte;
Je n'ai pu l'accuser d'une importune plainte;
Ma froideur a produit de légères douleurs,
Et son ressentiment n'a point produit de pleurs :
Il observe, l'ingrat, mon aveugle défense
Comme s'il eût déjà souhaité mon absence,
Et m'en a fait paraître un si léger tourment,
Que je semble l'avoir prévenu seulement.

DORIMÈNE.

Et cela vous étonne?

CLORINDE.

Est-ce une heureuse issue,
Et conforme à la fin que j'en avois conçue?

DORIMÈNE.

Si devant que six fois l'astre de la clarté
Ait de son horizon banni l'obscurité,
Vous voyez à vos pieds cet auteur de vos larmes,
Soupirant, avouer le pouvoir de vos charmes;
Et, si sa passion n'obtient quelque secours,
Ses propres mains s'armer contre ses propres jours,
Serez-vous satisfaite, et loûrez-vous l'adresse
D'avoir si bien sondé la douleur qui le presse?
Il fait l'indifférent, il ne suit point vos pas;
Mais cette froide humeur ne lui durera pas;
D'autres ont éprouvé leurs maîtresses sévères
Qui n'ont poussé d'abord que des plaintes légères;
Leurs feux sembloient éteints, et leurs nœuds déliés.
Mais ces grands cœurs enfin se sont humiliés;
Leur force n'a servi qu'à prouver leur foiblesse,
Et qu'à mieux établir les lois de leur maîtresse.
Voyant ce vain amant languir à vos genoux,
Les yeux mouillés de pleurs, m'en remercîrez-vous?

CLORINDE.

Et ne le voyant pas?

DORIMÈNE.

Si sa froideur ne cesse,
Méprisez constamment un ingrat qui vous laisse;
Et vous aurez au moins la satisfaction
D'avoir bien reconnu son peu d'affection :
Vos dédains produiront son repos ou sa peine;
Par eux vous connoîtrez son amour et sa haine;

Et ce sera toujours un fruit de mes avis
Que d'avoir détrompé qui les aura suivis.

CLORINDE.

Qu'ils m'ôtent son amour ou fausse ou violente,
Ils ne produiront point la fin de votre attente;
Je ferois en ce cas jouer tous mes ressorts
Et n'épargnerois pas les extrêmes efforts.

DORIMÈNE.

Qu'Amour est un enfant rempli de jalousie !
Vous trouble-t-il déjà de cette frénésie?
Ne traversé-je point votre contentement,
Et n'ai-je point dessein d'attirer votre amant?

CLORINDE.

Je n'en répondrois pas.

DORIMÈNE.

Ni moi de la folie
Qui suit presque toujours cette mélancolie;
Prévoyez de bonne heure à votre guérison,
Ou, votre amour croissant, vous perdrez la raison.
On diroit à nous voir que d'une telle guerre
Le prix est le trésor le plus cher de la terre.
De quels attraits si forts, de quelles qualités
Est pourvu ce vainqueur de tant de libertés!
Est-ce le dieu de Paphe, ou le pasteur d'Amphrise?
Et tout cet univers lui doit-il sa franchise?
Moi je tiens qu'il n'est point si rare et si charmant
Qu'une fille ne pût s'en défendre aisément.
Paris a bien du peuple, et parmi ce grand nombre
J'ai vu mille soleils dont il est moins que l'ombre.

CLORINDE.

Vous blâmez justement ce qui vous fait mourir;
Et l'on déprise ainsi ce qu'on veut acquérir.

DORIMÈNE, *riant.*

Que sa possession m'est un bien souhaitable!
Ses refus produiront ma perte indubitable:
Ses yeux ont des attraits plus forts que ses rigueurs,
Et ce fatal aimant attire tous les cœurs.

CLORINDE.

Ce discours est l'effet......

DORIMÈNE.

De l'ardeur insensée
Qu'on remarque.....

DORIMÈNE.

Ajoutez dedans votre pensée;
Car s'il est une ardeur égale à votre amour,
Je veux.....

DORIMÈNE.

Achevez donc.

CLORINDE.

Je veux perdre le jour.
Vous me cachez en vain cette indiscrète flamme,
Et le feu de ce front montre celui de l'âme.

DORIMÈNE.

Combien je vous plairois par cette affection!
Vous auriez un exemple à votre élection;
Et par mon jugement vous croiriez qu'elle est bonne,
Car Céliandre encor n'auroit blessé personne.
Mais si vous désirez publier ses attraits
Cherchez une autre preuve au pouvoir de leurs traits.

Il me peut bien, madame, apporter du remède
S'il arrive qu'un jour je réclame son aide;
Je trouve ses attraits moindres que ses défauts.

CLORINDE.

Pouvez-vous témoigner des sentimens si faux?

DORIMÈNE.

Et ne pouvez-vous pas m'estimer assez vaine
Pour jouer Céliandre et rire de sa peine?
C'est mon intention; et puis votre intérêt
Me feroit renoncer à tout ce qui me plaît.

CLORINDE.

Enfin je te veux croire, et sur cette assurance
J'efface en ta faveur ma première croyance;
Mais l'estimant si peu, souffre que ce discours
Qui ne peut t'importer fasse pour mon secours;
Permets que cet amant sache notre querelle:
Lisante s'offrira d'en porter la nouvelle;
Elle l'avertira des mépris que tu fais
Du plus parfait objet que je connus jamais;
Il saura mon amour et ton indifférence,
Ton peu d'intention et ma persévérance;
Et Lisante fera, par ce peu d'entretien,
Beaucoup pour mon repos, et rien contre le tien.

DORIMÈNE.

Non plus que son amour je ne veux point sa haine,
Qui peut-être à ton bien seroit encore vaine:
Il faut qu'à la froideur quelque respect soit joint,
Et l'on n'offense pas tout ce qu'on n'aime point.
Quand je t'ouvre mon cœur.....

CLORINDE.

Ces raisons sont frivoles,
Et je me servirai de vos seules paroles;
Votre voix, après tout, ne le peut démentir;
Et vous parlez trop bien pour vous en repentir.

DORIMÈNE.

En me désobligeant de ce mauvais office.....

CLORINDE.

Je ne puis m'aviser de rien que je ne fisse;
Pour vous j'avais perdu tout espoir de guérir,
Et pour vous, s'il se peut, je le veux racquérir.

DORIMÈNE.

Fais ce qui te plaira, mais crois que mon adresse
Nuira, s'il est besoin, à l'ardeur qui te presse;
Que je puis d'un mot seul ruiner tes désirs,
Et porter le désordre en tes plus doux plaisirs.
(Elle sort.)

CLORINDE, *seule.*

Sans moi tu ne peux rien, quelqu'effort que tu fasses,
Et ta peur seulement excite ces menaces :
Tonne, vente, romps tout, trouble les élémens,
Tes peines me seront des divertissemens.
Après mes longs ennuis ta fourbe découverte,
Ruinant tes desseins, divertira ma perte.
Allons trouver Lisante.

SCÈNE V.

CÉLIMANT, CLORINDE.

CÉLIMANT, *la retenant.*

Attendez un moment.

CLORINDE.

Que tu m'as fait de peur! dépêche vitement.

CÉLIMANT.

Pour la dernière fois entends la voix d'un frère
Qui ne peut différer un trépas nécessaire,
Et qui va terminer sa vie et son tourment
Si tu n'offres tes soins à son allégement.

CLORINDE.

Ne prévoyois-je pas ta plainte coutumière?
Mais que puis-je pour toi? guéris-moi la première,
Ou plaignons à l'envi notre commun ennui:
Ne pouvant rien pour moi, que puis-je pour autrui?

CÉLIMANT.

Je n'accuserois pas cette beauté divine,
Si nos maux provenoient d'une même origine.
Tu traites Céliandre avec mille dédains;
Tu lui défends ta vue, et pourtant tu te plains;
Au lieu qu'une beauté n'eut jamais tant d'empire
Qu'en a sur moi l'objet qui fait que je soupire.
J'implore à ses genoux la mort ou sa bonté,
Et rien ne peut toucher cette ingrate beauté.

CLORINDE.

Et bien! puis-je empêcher que sa rigueur ne dure?
Accuse notre mère, ou plutôt la nature,

Qui te fit en naissant capable de l'aimer,
Et ne t'a pas donné ce qui peut la charmer.
Toucheras-tu ses yeux, ces tyrans de ton aise,
Et leur seras-tu cher pourvu que je leur plaise?
Nous-mêmes nous devons traiter nos passions;
Je ne te charge point de ces commissions;
Tu ne peux par tes soins divertir ma ruine,
Ni charmer Céliandre avec ta bonne mine;
Tes vertus ne sauroient réparer mes defauts;
Il ne s'enquêtera que de ce que je vaux :
En ces élections, d'une importance extrême,
Nous ne considérons que la personne même.
Tout objet pour un seul doit être indifférent;
On ne peut épouser confident ni parent.

CÉLIMANT.

Ne voilà pas toujours ta défaite ordinaire?
Que servent ces discours? est-ce me satisfaire?
Je ne demande pas que tu parles d'amour
A ce divin soleil qui me prive du jour;
Je ne désire pas que tu charmes sa vue
De ces attraits naissans dont ta face est pourvue,
Et que par ta beauté je plaise à ces beaux yeux
Qui trouveront toujours mon abord ennuyeux.
J'attends de ta prière, et non pas de tes charmes,
Que cette ingrate au moins considère mes larmes;
Et, ne la trouvant point sensible à mes douleurs,
La mort, ce dernier mal, finira mes malheurs.

CLORINDE.

Il n'est rien que mon soin n'épargnât pour te plaire;
Mais tu m'ôtes un temps qui m'est trop nécessaire.
Tu devois différer après ma guérison

De sentir la douleur qui trouble ta raison;
Car toi souffrir pour elle, et moi pour Céliandre,
Et faire pour tous deux c'est beaucoup entreprendre.
Quelques mots toutefois portés bien à propos
Te feront, si je puis, espérer du repos;
Mais je n'ose assurer que je te sois utile.
Si tu connois Lisante, elle est bien difficile;
Elle n'a point encor soupiré dans les fers,
Ni ressenti les feux du tyran que tu sers:
Ce vainqueur toutefois sur les plus résolues,
Par la suite du temps, rend ses lois absolues;
Nous verrons tôt ou tard son esprit engagé.
Mais que je tarde! Adieu, tu m'es bien obligé.

CÉLIMANT.

Fais-moi cette faveur si long-temps espérée:
Ma vie est en tes mains.

CLORINDE.

Elle est mal assurée.

(A part.)

Adieu..... Mais Céliandre adresse ici ses pas,
Le faut-il aborder? Lâche, ne le fais pas.

(A Célimant.)

Mon frère, encore un mot.

CÉLIMANT.

Ces paroles sans suite
Prouvent l'excès d'amour où ton âme est réduite.
Qu'est-ce que tu me dis?

(Célimant revient et Clorinde lui parle long-temps à l'oreille, tandis que Céliandre passe.)

CLORINDE.

Je te fais le discours:
Tu me troubles, adieu; j'en ai perdu le cours.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CÉLIANDRE, CÉLIMANT.

CÉLIANDRE.

Tu vois, cher Célimant, quelle est ma récompense :
Il ne m'est pas permis de la voir sans offense;
Et qui ne l'aime point a cette liberté
Que l'ingrate dénie à ma fidélité.
Si mon amour naissoit, et si cette inhumaine
N'avoit point autrefois considéré ma peine,
Je ne me plaindrois pas, mon mal seroit léger,
Je croirois que le temps le pourroit alléger;
Mais qu'elle ait fait paroître une ardeur si certaine,
Et voir à tant d'amour succéder tant de haine,
Ce changement visible est aux plus résolus
Un sujet de se perdre et de n'espérer plus.
Depuis que l'espérance à mes vœux est ravie,
Je me suis demandé des raisons de ma vie:
Le plus fidèle juge eût moins sévèrement
Dessus mes actions donné son jugement;
Et si j'en puis avoir un sentiment fidèle,
Je suis plus criminel vers le ciel que vers elle,
Puisque j'ai tout soumis aux charmes de ses yeux,
Et que je leur rendois ce qu'on ne doit qu'aux dieux.

CÉLIMANT.

Je doute du malheur d'où provient ta disgrâce;
Mais je la reverrois si j'étois en ta place,
Et n'observerois point ces respects infinis
Que tu rends à ce mot qui vous a désunis.

Que sais-tu si ma sœur veut par cette défense
Éprouver ta sottise ou ton obéissance :
Ignores-tu l'humeur des filles de ce temps?
Sache qu'il leur est doux de rire à nos dépens :
Souvent elles nous font (tant un homme s'oublie!)
Joindre aux preuves d'amour des preuves de folie;
Elles font pratiquer les règles d'Amadis,
Et se plaisent à voir comme on aimoit jadis.
Je n'ose t'assurer qu'on te traite de même;
Mais au moins, cher ami, je sais que ma sœur aime :
Ses soupirs éternels me témoignent assez
De quelle passion ses esprits sont blessés.

. . . .

. . . .

CÉLIANDRE.

Ne me déguise point ses visibles dédains,
Et crois que je suis juste alors que je me plains.
Je révérois sans fruit ces astres que j'adore,
Et quelque peu de cœur qu'elle me laisse encore
Enfin m'a fait résoudre à feindre des mépris,
Et voir plus rarement ces rois de mes esprits;
J'ai feint de m'affranchir d'un pénible servage,
Et de porter ailleurs mes vœux et mon hommage;
J'ai fait l'indifférent, j'ai caché mes douleurs,
Et j'ai par cette voie augmenté mes malheurs.
Connoissant, cher ami, cette belle farouche,
Tu ne l'entretiendras dessus rien qui me touche;
Je la vois, l'inhumaine. Allons, pressons le pas.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; CLORINDE, LISANTE.

LISANTE.

Céliandre, et comment? ne me voyez-vous pas?

CÉLIANDRE.

Quelqu'un m'attend; adieu.

LISANTE.

Quoi! rien pour une amante?

(Céliandre et Célimant sortent.)

LISANTE.

Ah! que son cœur dément sa froideur apparente!
Puisse sur moi l'amour établir son pouvoir
S'il a rien de si cher que l'honneur de te voir.
Voulant paroître froid, son action confuse
Et la stérilité d'un compliment l'accuse.

CLORINDE.

O signes de mon mal, plus certains que le jour,
Quoi! tu prends ses froideurs pour des signes d'amour,
Et les souris mêlés à son indifférence
Ne sont pas de sa haine une claire apparence?
Ses regards dédaigneux parlent trop clairement;
Et si j'espère encor, j'espère vainement.

LISANTE, *riant.*

Voilà Clorinde aux champs. O dieux! qu'elle est savante
Au métier qu'elle exerce et dont elle se vante!
Ne prétendois-tu point qu'il vînt les bras liés,
Et les yeux pleins de pleurs, se jeter à tes pieds;

Et que, le cœur saisi d'un repentir extrême,
Il demandât pardon de ton offense même?
Oh! que je haïrois ces stupides amans,
Que je ne puis souffrir même dans vos romans,
Qui ne s'offensent point de mépris ni d'injures,
Et préfèrent la mort au titre de parjures!

CLORINDE.

Je rencontre, au dessein d'alléger mes travaux,
Un cœur indifférent, et tu ris de mes maux?
Sois-moi plus favorable, et t'épargne la honte
De voir rire à ton tour, si cet enfant te dompte.
Ne crois pas te sauver des filets qu'il nous tend:
Un cœur résiste en vain; tôt ou tard il le prend.

LISANTE.

Crois que je puisse aimer, tiens ma prise possible,
Et ne suppose pas que je sois invincible.
J'aimerois; mais au moins je saurois, en aimant,
Accorder mon amour et mon contentement;
Alors que je verrois ma victoire assurée,
Je me contenterois à moins qu'être adorée,
Et n'aspirerois pas à cette vanité
Qu'un homme souffrît tant sans être rebuté;
Je rendrois vœux pour vœux, hommages pour hommages.
Si nous valons beaucoup, l'homme a ses avantages;
Nous avons comme lui la moitié du bonheur;
En partageant l'amour, nous partageons l'honneur;
Et tu ne devois pas avec tant d'arrogance
Vouloir sur Céliandre établir ta puissance:
Il mérite beaucoup, ses attraits sont charmans,
Et tu conserves mal ce phénix des amans.

CLORINDE, *à part.*

C'est rendre clairement sa passion visible :
Qui me promet le plus se rend le plus nuisible.
La perfide me tue en m'offrant du secours :
Elle aime Céliandre. O malheur de mes jours !

LISANTE.

La beauté de son port, jointe à sa bonne mine,
Son esprit si parfait, son humeur si divine,
Et ses rares vertus, sont des charmes puissans,
Et capables de plaire aux plus sévères sens.

CLORINDE, *à part.*

Son âme en est charmée, et ce fâcheux langage
Est un visible effet du pouvoir qui l'engage.
Implorant du secours, que je me fais de tort !
J'ai recours au meurtrier qui me donne la mort.

LISANTE, *à part.*

Ces pensers si profonds prouvent sa jalousie ;
Laissons-la quelque temps en cette frénésie :
En ce doux passe-temps ma peine aura son prix.
(Haut.)
Surtout son entretien charme tous les esprits.
Aux accens de sa voix, qui n'a point de pareilles,
Il faut perdre son cœur ou n'avoir point d'oreilles :
Chez les plus mécontens sa voix charme les jours.

CLORINDE.

En un mot, vous l'aimez.

LISANTE.

J'attendois ce discours.
Bons dieux ! qu'il est aisé de tromper une amante !
Que j'éprouve aisément ton humeur défiante !

Mais par-là ton amour témoigne son excès.
Je servirai de cœur tes sensibles accès,
Et je réparerai par un soin légitime
Le mal que je te fais alors que je l'estime.
J'ai vu ce jeune amant, et crois que si tu veux
Il sera bien aisé de racquérir ses vœux.
Viens chez nous dans une heure; il est de la partie;
Tu sauras t'y conduire en étant avertie.
Adieu, car on m'attend.

CLORINDE.

Dieux! que j'estime en toi
Qu'aucun n'ait le pouvoir de captiver ta foi!
Adieu; conserve-toi ce bien incomparable,
Et tu seras au monde un objet adorable.

LISANTE.

Et moi j'estime fort cette admiration
Qu'on appelle flatter par appréhension.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANDRE, CLARIMOND.

CÉLIANDRE.

Si tu connois d'amour la passion fatale,
Sais-tu quelque douleur à ma douleur égale?
Quelqu'un plus malheureux relève-t-il des lois
De ce tyran commun des peuples et des rois?
Quel outrage du sort, quelle aveugle injustice
Me jette en un moment du faîte au précipice;
Et du plus fortuné de tous les amoureux
En a fait le plus triste et le plus malheureux?

CLARIMOND.

Ayez pour vous sauver des injures des Parques
Une amante commune avecque les monarques,
La Gloire, cet aimant des esprits généreux,
Qui s'abandonne toute à tous ses amoureux.
Puis-je voir cette main, si digne d'une épée,
A tracer un poulet lâchement occupée,
A nettoyer ce teint et friser ces cheveux
Pour plaire davantage à l'objet de vos vœux?

CÉLIANDRE.

Supporte cette ardeur dont mon âme est touchée,
Qu'au dieu des combats même on n'a pas reprochée.
Le ciel, dont on ne peut éviter les regards,
Souffroit les privautés de Vénus et de Mars;
L'invincible fléau des monstres de la terre
S'est parfois relâché des travaux de la guerre;
On a vu des fuseaux en ses superbes mains
Qui coupèrent le fil des jours de tant d'humains.
N'as-tu point éprouvé combien l'âme est ravie
De voir sous de beaux nœuds sa franchise asservie,
Et de vivre en l'espoir de posséder un jour
Ces merveilles du ciel et ces astres d'amour?
Sais-tu combien nous plaît un mot, une caresse,
Un regard, un soupir, un pas d'une maîtresse?
Peut-on voir sans transport ces objets innocens
Au dessein de nous plaire accommoder leurs sens?
Rendre une extrême amour pour une amour extrême,
Et de leur voix honteuse entendre: *Je vous aime?*
Peux-tu n'adorer pas ce sexe précieux,
Ce charmeur innocent des âmes et des yeux;
Ce sexe en qui le ciel admire ses ouvrages,
A qui souvent lui-même il offre ses hommages,
Et qui força jadis tant de divinités
A venir dans ses mains rendre leurs libertés?
Peux-tu, le cœur si libre et plein de tant de glaces,
Voir ces trônes vivans de vertus et de grâces?
Et vois-tu que le ciel, sur ce bas élément,
Se soit fait de soi-même un portrait plus charmant?
Deux royaumes jadis, pour le prix d'une femme,
Ont employé dix ans et le fer et la flamme;

Et cent princes pour elle ont souffert le trépas
Que la postérité ne considère pas.

CLARIMOND.

Ce sexe a des beautés seules à soi pareilles;
C'est l'abrégé mortel des célestes merveilles.
De nos corps seulement les hommes sont vainqueurs,
Et ce sexe préside en l'empire des cœurs;
S'ils règnent par le fer, il règne par les flammes,
Et tout se prend enfin à ce charmeur des âmes:
Nous n'avons rien d'égal à son moindre ornement.
Est-ce assez adhérer à votre sentiment?

CÉLIANDRE.

Crois-tu les obliger de louanges frivoles?
Tu crois la vérité si tu crois ces paroles;
Et ton affection, leur dressant des autels,
Ne rendroit que justice à ces anges mortels.
Mais entre ces beautés, sache que mon amante,
Comme elle est la plus rare, est la plus arrogante:
On ne peut toutefois aimer sa liberté
Depuis qu'on a servi sa divine beauté;
Aimé de Dorimène et chéri de Lisante,
Je considère peu leur passion naissante:
Ce cœur, préoccupé de ses charmans appas,
Est insensible aux traits qu'elle ne tire pas.
Toi qu'Hélène jadis n'auroit touché qu'à peine,
Insensible à l'amour aussi-bien qu'à la haine,
De ce pas, cher ami, vois cet objet charmant;
Accorde cette peine à mon contentement.
Conduis-la chez Lisante, en cette même rue
Où, comme sans dessein, j'attendrai sa venue;
Où, sans me dispenser au plaisir de la voix,
Mes yeux l'adoreront pour la dernière fois.

CLARIMOND.

Adieu. Mais cependant réclamez la constance
Qui fait contre vos maux si peu de résistance;
Et, si vous me croyez, dispensez vos esprits
Des aveugles respects qu'elle vous a prescrits.
(Il sort.)

CÉLIANDRE *seul.*

Mes sens sont égarés en l'espoir de sa vue;
Mon cœur en est ravi, mon âme en est émue,
Et, tant je suis adroit moi-même à me trahir,
Je la tiens incapable encor de me haïr;
Elle m'est agréable et légère et fidèle,
Cette reine des cœurs rend l'injustice belle,
Et je redoute peu les tourmens éternels
Si l'enfer est peuplé de si beaux criminels;
La voyant toutefois, je dois en cette feinte
Observer à sa vue une austère contrainte,
Et si discrètement ménager mes regards,
Que mon dessein paroisse égal de toutes parts;
Que je semble devoir à la seule rencontre
Ce bonheur infini, si mon soleil se montre.
Mais Lisante me voit..... Qu'à propos elle vient
Forcer d'un compliment la peur qui me retient!
Le respect que m'enjoint cette belle homicide
Semble avoir en ce lieu cloué ce pied timide.
Je commets, ce me semble, un crime en l'avançant,
Et je reçois ma peine en désobéissant.

SCÈNE II.

LISANTE, CÉLIANDRE.

LISANTE.

Ta douleur procédant d'une ingrate maîtresse,
Il faut qu'une indulgente efface ta tristesse.
Reprends ton premier teint ; que ces astres jumeaux,
Las de verser des pleurs, brillent de feux nouveaux.
J'apporte du remède au mal qui te tourmente,
Si c'est t'en apporter que t'offrir une amante.

CÉLIANDRE.

Offrez-moi seulement les moyens de mourir;
Par ce remède unique on peut me secourir.

LISANTE.

Quelque jeune beauté qui partageât ta flamme,
De tes vains déplaisirs délivreroit ton âme.

CÉLIANDRE.

Son amour produiroit.....

LISANTE.

Achève : tes dédains.

CÉLIANDRE.

Elle aimeroit ailleurs, ou ses vœux seroient vains.

LISANTE.

Faisant tes yeux témoins d'une amour infinie
Par toutes les faveurs qu'une autre te dénie,
Et, l'œil mouillé de pleurs, t'adressant ces propos:
« C'est de toi que dépend mon bien et mon repos: »

T'en pourrois-tu sauver par une excuse honnête,
Et refuserois-tu sa timide requête?

CÉLIANDRE.

Cet honneur m'arrivant je ferois mon devoir:
Mais j'ai plus de raison que de le concevoir.

LISANTE.

Les lois de ton devoir te soumettant aux siennes,
Te feroient étouffer les flammes anciennes.

CÉLIANDRE.

Elles m'obligeroient à conserver ma foi,
Non à qui la voudroit, mais à qui je la doi.

LISANTE.

Mais étant de façon à ne te pas déplaire,
Serois-tu, Céliandre, à ses vœux si contraire?

CÉLIANDRE.

Je serois insensible à ses plus doux appas:
Hélène renaissant ne me charmeroit pas.

LISANTE.

Et tu ne voudrois pas ma fortune meilleure?

CÉLIANDRE.

Las! que puis-je pour vous?

LISANTE.

Il faut donc que je meure?
Ici ma honte en vain s'oppose à mon amour:
Je t'aime sur tous ceux qui respirent le jour:
Mais, ô frivole ardeur qui produira ma perte,
Que je sois refusée avant que découverte!
Sors, inutile feu, de ce timide sein;
Né sans élection, sois éteint par dessein,

Puisque ce cher auteur de mon inquiétude,
Pour tant de passion a tant d'ingratitude.
Dieux! ayant résisté si généreusement,
Cruel, te dois-je aimer, et t'aimer vainement?

CÉLIANDRE.

Je sais qu'il est commun à Lisante de rire,
Autant qu'il m'est commun de plaindre mon martyre:
Mais riez aux dépens de ces foibles esprits
Qui feroient vanité de semblables mépris:
En moi vous ne verrez qu'un objet incapable
D'exercer un moment votre humeur agréable;
Vous ne me verrez point, crédule à vos discours,
A ces feintes ardeurs présenter du secours;
Je ne vanterai point vos passions naissantes,
Et vous n'en rirez point avec vos confidentes.
Offrez d'autres secours à mes justes douleurs,
Ou ne cherchez en moi que des sujets de pleurs.

LISANTE.

Ta croyance dépend de me voir plus honteuse,
Et mon honneur te rend ma passion douteuse.
Mais crois que mon esprit te parle par ma voix.
Ce cœur, jadis si libre, est réduit sous tes lois:
Vainqueur de tant d'objets il n'a pu se défendre
Des attraits innocens du triste Céliandre.
Doux charmeur de mes sens, souffre ma passion,
Et romps pour ton repos ta résolution.

CÉLIANDRE.

Quoi qu'on doive juger de votre ardeur nouvelle,
En un si beau sujet, vraie ou feinte, elle est telle:
Mais ni feinte, ni vraie, elle ne peut toucher
Un malheureux qui perd tout ce qu'il a de cher:

Rien ne plaît à mes yeux, la beauté m'épouvante,
J'ignore si je vois Célimène ou Lisante;
Au pitoyable état où mes jours sont réduits,
Je doute de l'endroit et du temps où je suis;
Et si ma triste voix de quelque ordre est conduite,
Le hasard seulement en agence la suite:
Je vois partout Clorinde, et partout ses mépris
Combattent ma constance et glacent mes esprits.
Aimez, belle Lisante, un autre objet qu'une ombre
Qui parmi les mortels ne sert plus que de nombre,
Et ne souhaitez point la conquête d'un corps
Qui doit une sujette à l'empire des morts,
(Polidor au fond du théâtre.)
Et dont l'âme n'attend que l'arrêt de la Parque
Pour aller des enfers passer la triste barque..

LISANTE.

Donc à ma passion tout espoir est ôté,
Et je perdrai mes vœux après ma liberté!
Eh bien! j'accuserai les dieux et la nature,
Autant de mes défauts que de cette aventure:
S'ils m'avaient départi de ces charmes vainqueurs
Qui, même sans dessein, asservissent les cœurs,
La loi de ton malheur seroit moins absolue,
J'aurois à mon dessein ton âme résolue;
Et sur toi ma victoire auroit suivi de près
Les effets du pouvoir de tes rares attraits.

CÉLIANDRE.

Les dieux.....

SCÈNE III.

LES MÊMES; POLIDOR.

POLIDOR, *tirant Céliandre à part.*

Monsieur, un mot. Que prétend cette belle
Par ce long entretien, ou que voulez-vous d'elle?
J'ai dessein de l'aimer tout ingrate qu'elle est,
Et tout ce qui la touche est de mon intérêt.

(Céliandre se retourne et regarde Polidor sans lui répondre.)

LISANTE.

Que veut cet importun?

CÉLIANDRE.

Sa demande insensée
Prouve assez clairement que son âme est blessée.
Ne l'interrogez point, et donnez seulement
Quelque espoir d'allégeance à mon cruel tourment.
Doit-elle de mes pleurs borner la longue course,
Et puis-je à mon espoir chercher quelque ressource?
Mon malheur à ma peine a joint ma vanité;
J'ai feint de n'aimer plus cette ingrate beauté,
Et la nécessité de suivre cette feinte
Étouffe mon espoir et fait vivre ma crainte;
Je ne me puis résoudre à passer lâchement
De l'état d'homme libre en l'état d'un amant;
Si bien que poursuivant ma première entreprise,
Il faut que je lui plaise et que je la méprise.

POLIDOR, *le tirant encore à part.*

Où tendent ces discours? Cet éclaircissement
A mon affection importe infiniment;

Et je prétends sur elle un droit trop légitime,
Pour savoir qu'on l'offense et le souffrir sans crime.
Ces beaux lis effacés, et ces yeux languissans
Prouvent que vos discours ont altéré ses sens.
Que lui demandez-vous ?

CÉLIANDRE.

Si votre extravagance
Est un malheur encor capable d'allégeance.....
Mais nous désespérons de votre guérison,
Connoissant quel effort trouble votre raison.
Dieux! qu'un mal furieux en altère l'usage,
Et que votre foiblesse est peinte en ce visage!

POLIDOR.

N'ayez soin que de vous : je porte à ce côté
Ce qui vous prouvera ma force et ma santé,
Quand, pour les exercer, cette ingrate maîtresse,
M'aura dit quel sujet fait naître sa tristesse.
(A Lisante.)
Puis-je, divin sujet de mes chastes désirs,
Punir quelque dessein contraire à vos plaisirs?
Quelque outrage reçu, quelque injure soufferte,
Me doit-elle exposer au danger de ma perte?

LISANTE, *riant.*

O favorable sort, qui m'offre mon amant
Contre cet ennemi de mon contentement!
Ici, cher Polidor, ta passion extrême
Fera voir son excès par un effet de même :
Fais-moi rendre justice, on me prive du jour :
Mon repos ou ma mort prouveront ton amour.

POLIDOR, *tirant son épée.*

Déclarez seulement le sujet de vos plaintes,
Et ces mains aussitôt de son sang seront teintes.

LISANTE.

Non, non, sois dispensé de cet acte inhumain;
Je ne demands pas le secours de ta main;
Je voudrois seulement que ta bouche éloquente
Servît en ce besoin ma passion naissante.
Je soupire d'amour, et l'auteur de mes feux
Est sourd à ma prière et méprise mes vœux;
Céliandre est l'objet des ennuis qui me pressent,
Et les soins de mon cœur sur ma face paroissent:
Combats ses cruautés, sers mes chastes désirs;
Et rends ce beau vainqueur sensible à mes soupirs.

POLIDOR.

Belle commission où servant je m'offense,
Et qui de mon malheur seroit la récompense!
Ne vous puis-je servir en autre occasion
Qu'où votre bien dépend de ma confusion?
Quelque autre vous rendra ce favorable office:
Le sort m'en veut assez, sans que je me trahisse.
Mais vous ne joûrez plus un importun amant;
J'aurai dessein ailleurs.

(Il s'éloigne.)

LISANTE, *riant.*

O sensible tourment!
Quoi! je perds Polidor? O désespoir! ô rage!
O malheur!

POLIDOR *revenant et la regardant par-dessus l'épaule.*

Un peu d'eau, madame perd courage.
Ne traitez point le monde avec tant de mépris:
Si vous valez beaucoup, un autre vaut son prix.

(Il sort.)

CÉLIANDRE.

O le doux passe-temps!

LISANTE.

Loin d'accorder vous-même
Vos désirs à mes vœux, vous m'ôtez ce qui m'aime;
Pour ce que je n'ai pas je perds ce que j'ai pris,
Cet aimable charmeur des yeux et des esprits.
Jugez par sa beauté du pouvoir de mes charmes,
Qui cent fois de ses yeux ont fait tomber des larmes:
Quel miracle d'amour n'eût été satisfait
En la possession d'un amant si parfait?

(Clarimond et Clorinde au fond du théâtre.)

Il mérite beaucoup; mais, dieux! qu'à cette vue,
De force et de conseil mon âme est dépourvue!
Dois-je quitter la place à cet astre charmant,
Qui pâlit de colère à me voir seulement?

SCÈNE IV.

CÉLIANDRE, LISANTE, CLARIMOND, CLORINDE.

CLORINDE, *à Clarimond.*

Vous m'obligez beaucoup; mais il fallait apprendre,
Me tirant de chez nous, ce que veut Céliandre.
Est-ce par votre avis qu'il m'attend en ce lieu?

CLARIMOND.

Il ne m'a point parlé.

CLORINDE.

J'ai quelque affaire; adieu.

LISANTE, *la retenant.*

Dieux! quel malheur sitôt m'ôte votre présence?
Que j'obtienne un moment de votre complaisance:
J'ai deux mots à vous dire.

CLORINDE.

Adieu, quittez ma main.

LISANTE.

Je ne vous quitte point.

CLORINDE.

Je vous revois demain.

LISANTE.

Entrez si vous m'aimez, ou ce refus m'offense.

CLORINDE.

Il faut tout accorder à votre violence.

CÉLIANDRE.

Adieu, dispensez-moi.....

LISANTE *le retenant.*

Quoi! vous prîrai-je aussi?

CLORINDE, *dédaigneusement.*

Monsieur n'ira pas loin.

CÉLIANDRE.

Je vous cherchois ici.

CLORINDE.

Il n'en faut point jurer.

CÉLIANDRE.

Et vous êtes trop vaine
Pour ne le croire pas avec fort peu de peine;
(Célimant au fond du théâtre.)
Vos yeux ont sur les cœurs un absolu pouvoir,
Et, si vous le voulez, je brûle de les voir.

LISANTE.

Nous en allons parler; entrez. Que leur surprise
Fait juger que l'amour engage leur franchise!
Et que ce doux vainqueur possède absolument
Cet objet si contraire à mon contentement!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CÉLIMANT *seul.*

Faut-il être du nombre? Auprès de Céliandre,
Désirer de paroître est beaucoup entreprendre :
Il attire les yeux de toutes ces beautés,
Et sa divine humeur tient leurs cœurs enchantés.

SCÈNE VI.

DORIMÈNE, CÉLIMANT.

DORIMÈNE.

Que fait là Célimant?

CÉLIMANT.

Près d'entrer chez Lisante,
Où Céliandre va avecque son amante,
Je doute de lui plaire auprès d'un plus parfait.

DORIMÈNE.

Et c'est le seul sujet qui t'arrête en effet?

CÉLIMANT.

C'est la seule raison.

DORIMÈNE.

Dieux! que de modestie!
Il est vrai qu'il lui plaît, j'en suis bien avertie :

Elle a de ton mérite un léger sentiment,
Et je plains ton malheur d'aimer si lâchement :
Mais un malheur pareil traverse mes années ;
Un astre infortuné régit mes destinées,
Et fait naître en mon cœur un amoureux souci
Pour cet aimable objet que Lisante aime aussi.
Rends un léger office à mon amour extrême ;
Tu ne peux m'obliger sans t'obliger toi-même :
Il quittera Lisante et tu seras aimé,
Si je plais à ses yeux dont mon cœur est charmé.
Entre et l'envoie ici par deux mots à l'oreille ;
Je te rendrai partout une faveur pareille :
Dis-lui que je l'attends.

CÉLIMANT.

Je reviens de ce pas.

(Il sort.)

DORIMÈNE *seule*.

Lisante aura son change et ne l'espère pas ;
Si son cœur ne dément et ses yeux et sa bouche,
Je ne saurois douter que mon mal ne le touche ;
Et sa civilité, s'il me conduit chez nous,
Donnera de l'ombrage à cet esprit jaloux.
On ouvre..... Le voici. Dieux ! que sur son visage
Je vois d'un triste abord l'infaillible présage !

SCÈNE VII.

CÉLIANDRE, CÉLIMANT, LISANTE, DORIMÈNE.

CÉLIANDRE, *froidement.*

En quoi vous suis-je utile? Usez modérément
D'un temps qui m'est bien cher; ne m'ôtez qu'un moment.

DORIMÈNE.

Puis-je un instant chez nous posséder ta présence?

CÉLIANDRE.

Oh! ne m'obligez point à tant de complaisance;
Un sujet trop puissant me retient en ce lieu:
Je préfère sa vue à l'entretien d'un dieu.

DORIMÈNE.

Donc tu m'as fait, cruel, des promesses frivoles,
Et ton superbe cœur démentoit tes paroles?
Tu m'aimes, insensible, et ne m'accordes pas
La faveur seulement d'accompagner mes pas?

CÉLIANDRE.

Je vous aime? Et comment? dessus quelle assurance
Avez-vous établi cette aveugle croyance?
Croyez-vous que ma voix vous ouvrît mon désir?
Pour vous persuader ne faut-il qu'un soupir?
Tenez-vous pour effet d'une ardeur sans seconde
Deux mots que sans dessein je dis à tout le monde?
Toutes vous partagez mon inclination;
Je m'engage partout, mais sans intention;
Je suis à tout le monde autant qu'à Dorimène;

Une seule fait naître et fait durer ma peine:
Je me suis présenté sans dessein d'être pris,
Et plus pour divertir qu'engager mes esprits.

DORIMÈNE.

Prononce au moins plus bas la sentence fatale
Qui, me désobligeant, oblige ma rivale;
Traître, n'ajoute point la honte à mes regrets,
Et tiens mes maux au moins et tes crimes secrets.

CÉLIANDRE.

En ce discours si libre, où ma voix se dispense,
Je crois ne point faillir, disant ce que je pense.
Un mot dit à l'oreille engendre des soupçons,
On conçoit de la flamme où l'on voit des glaçons;
Tel que soit ce discours, on le croit d'importance,
Et que ceux qui le font ont de l'intelligence :
Pour moi qui n'en ai point, qui vous vois sans dessein,
Et qui dis seulement ce que j'ai dans le sein,
J'aime fort qu'on m'entende. Adieu, pour peu d'affaire
Vous me volez un temps qui m'est bien nécessaire;
Et vous auriez de moi tiré plus de raison,
Si vous m'aviez su prendre en meilleure saison.

DORIMÈNE.

Lâche objet de ma haine, âme orgueilleuse et feinte!

CÉLIANDRE, *se détournant un peu.*

Je ne suis point sévère, et je permets la plainte.
(Il sort.)

DORIMÈNE.

Indigne de l'honneur de toucher mes esprits.

LISANTE.

Traitez-vous votre amour avec tant de mépris?

DORIMÈNE.

Gouvernez votre esprit, expliquez vos pensées,
Et n'examinez point mes ardeurs insensées :
Il vous est comme à lui libre de m'outrager ;
Mais, l'ayant pu souffrir, je m'en saurai venger.

LISANTE, *riant.*

Il voue à vos beautés l'empire de son âme :
Mais il n'ose à vos yeux vous découvrir sa flamme :
Il saura d'un mot seul ranimer votre espoir.
Attendez sa sortie, il s'en ira ce soir.

CÉLIMANT.

Ne puis-je être un moment de votre intelligence?

LISANTE.

Entre, et de ma pitié reçois cette indulgence.
(Elle sort avec Célimant.)

DORIMÈNE *seule.*

A quoi me réduiront en cette occasion
L'amour, le désespoir et la confusion?
Suivons aveuglément les transports de la rage.
Transports, honte, fureurs, possédez mon courage ;
Que mon propre malheur à ma perte soit joint ;
Perdez-moi pour le perdre, et ne m'épargnez point.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANDRE, LISANTE.

CÉLIANDRE.

Jamais le désespoir, depuis que je soupire,
N'a possédé mes sens avecque tant d'empire,
Et jamais malheureux n'a d'un désir si fort
Abandonné sa vie au pouvoir de la Mort.
Mes yeux entretenoient cette belle farouche,
Et ni mot ni soupir n'est sorti de sa bouche;
Elle m'a seulement lancé quelque regard,
Mais que je devois moins au dessein qu'au hasard:
Je n'ai vu ni sa voix ni son humeur forcées,
Et cette liberté confondoit mes pensées.
Ses yeux indifférens portoient de tous côtés
Les rayons enflammés de leurs douces clartés;
Et son port, ses regards, sa parole et son geste,
Ne m'ont que confirmé son mépris manifeste.

LISANTE.

Et tu chéris encor ce sujet de tes pleurs?

CÉLIANDRE.

Plus que le ciel la terre en la saison des fleurs.
Malgré tous mes efforts, cette belle inhumaine
Fait croître mon désir faisant croître ma peine.

LISANTE.

Je ne condamne plus ses visibles dédains;
Puisque tu n'aimes bien qu'alors que tu te plains,
Ces sensibles rigueurs te rendant si fidèle,
Je lui vais conseiller d'être encor plus cruelle,
Et de joindre l'injure et l'outrage au mépris,
Puisque c'est le moyen d'enflammer tes esprits.

CÉLIANDRE.

Disposez son courage à la fin de ma vie,
Et vous satisferez sa haine et mon envie:
Elle s'affranchira d'un importun amant
Qui lui pourrait encor ravir quelque moment;
Car d'éteindre jamais cette ardeur insensée,
Et de pouvoir ailleurs engager ma pensée,
C'est un effet du sort que je n'espère pas
Tant que l'astre du jour éclairera mes pas.

LISANTE *en riant.*

Ta rigueur peuplera le royaume des ombres,
Et l'on m'attend déjà dans ces campagnes sombres;
Près d'être séparés du soleil qui les fuit,
Mes yeux se vont couvrir d'un éternelle nuit:
Au moins voyant l'effet du deuil qui nous transporte,
Tu diras en pleurant: C'est pour moi qu'elle est morte;
Et ton cœur poussera dessus le monument
Où mon corps sera mis un soupir seulement.

CÉLIANDRE.

Joignez la raillerie au sujet de mes plaintes,
De cette heureuse humeur bannissez les contraintes,
Unissez vos desseins aux cruautés du sort;
Mon cœur est insensible à ce dernier effort:
C'est joindre un mal léger à l'excès de mes peines,
Et les grandes douleurs rendent les moindres vaines.

LISANTE.

Je ne propose point d'accroître tes tourmens;
Mais sois désabusé, perds de vains sentimens;
Et ne m'estime pas d'un esprit si facile
Que d'avoir pu brûler d'une ardeur inutile.
J'ai vu de tes pareils pleurer à mes genoux;
J'ai captivé des cœurs et j'ai fait des jaloux:
Ma raison toutefois conserve son usage;
Je n'ai considéré leurs pleurs ni leur servage;
Et mon cœur, insensible à leurs charmes puissans,
Est, malgré leurs efforts, encor roi de mes sens.
Je n'avois que dessein d'éprouver ta constance,
Qui paroît, sans mentir, rare en ta résistance,
Et seroit toutefois moindre que tes plaisirs,
Si le ciel t'en donnoit d'égaux à mes désirs.

CÉLIANDRE.

Puisqu'après tant d'efforts ma constance est frivole,
Clorinde, adieu; ce mot m'étouffe la parole.
Je ne la verrai plus.

(Il sort.)

LISANTE *seule.*

En l'état où je suis,
Larmes, plaintes, regrets, témoignez mes ennuis.
Quel destin me conserve, et qui me peut défendre

De perdre la lumière en perdant Céliandre?
Rare et divin sujet des soucis que je sens,
Je demeure insensible à tes derniers accens,
Et je ne démens pas, au point de ton absence,
Ce que ma vanité m'a fourni de défense.
Entends, heureux charmeur des yeux et des esprits,
Une confession contraire à ces mépris:
En la saison des fruits, après un long tonnerre,
L'astre qui fait le jour est moins cher à la terre;
Et l'Aurore à Céphale a moins montré de feux
Que ta rare vertu ne me coûte de vœux.
Fais, s'il t'est glorieux d'occuper ma mémoire,
De mon affection un trophée à ta gloire,
Et compte ma défaite au rang de tes exploits,
Quelques lieux où ta grâce établisse tes lois.

SCÈNE II.

CLORINDE, LISANTE, CÉLIMANT.

CLORINDE, *d'un air triste.*

Adieu.

LISANTE.

Quoi! sans parler?

CLORINDE.

Que veux-tu que je die
De mon malheur extrême et de sa perfidie?
A-t-il forcé d'un mot ce silence orgueilleux
Dont il a témoigné de mépriser mes vœux?
Cet entretien fatal, et conforme à ma crainte,
M'a fait voir seulement que sa flamme est éteinte,

Et que je dois ailleurs la peine que je perds
A reprendre un captif échappé de mes fers.
Je ne puis toutefois forcer la vaine flamme
Que son rare mérite entretient en mon âme.
Malgré tous mes efforts j'aime cet inconstant,
Et mon affection s'accroît en s'irritant:
Pour lui ma passion sacrifîroit ma vie;
Pour lui j'immolerois l'âme qu'il m'a ravie,
Et, pour lui, la rendant, j'aimerois mon trépas,
Quand ses yeux inhumains ne me pleureroient pas:
Toi qui lis en son cœur et qui vois sa pensée,
Crois-tu que mon image y soit toute effacée;
Qu'au dessein de lui plaire et de le rapprocher,
Mes pleurs, ni mes soupirs ne le puissent toucher?

LISANTE.

Juge par ses discours de sa froideur extrême:
« Clorinde, m'a-t-il dit, croit encor que je l'aime;
Et son orgueil sans doute attendoit en ces lieux
Des plaintes de ma bouche et des pleurs de mes yeux:
Mais, a-t-il ajouté, que son humeur est vaine
De tenir si long-temps ma froideur incertaine,
Et que j'estime peu ses attraits impuissans
Dont elle croit encore assujettir mes sens!
Je ne veux réformer ni ses mœurs ni sa vie,
Je voudrois que sa grâce égalât son envie:
Mais son orgueil me blesse, et par ma guérison
Je trouve ses attraits moins forts que ma raison:
Je la perds sans regret, et je sens ma franchise
Telle qu'au temps heureux qui précéda sa prise:
En l'état où je suis, ses plus rares appas
Ni ses plus doux efforts ne me toucheroient pas. »

A ces mots, cet ingrat m'a laissée en balance
De vous redire tout ou garder le silence;
Mais je n'ai pu laisser vos esprits incertains
Dessus l'opinion de ses lâches dédains.

CLORINDE, *à part.*

Clorinde, ici ta honte accuse ton courage
De paroître insensible à ce dernier outrage :
De ses honteuses lois dégage tes esprits,
Et d'un extrême amour fais d'extrêmes mépris.
Oublier Céliandre! ô frivole pensée!
Suivons aveuglément cette ardeur insensée!
Ce charmeur de mes sens est juste en ses refus,
Et si je lui déplais je ne m'estime plus :
Je renonce à Clorinde, et j'aime Céliandre;
S'il la hait, je la hais, et ne la puis défendre;
Et, pouvant bien mourir pour son contentement,
Je pourrai bien pour lui forcer mon sentiment.

LISANTE.

On eût prisé jadis l'ardeur qui vous transporte,
Mais le siècle n'est plus d'aimer de telle sorte.
Représentez-vous point ces reines de romans
Qui ne l'ont pas été des cœurs de leurs amans,
Dont l'amour fut ingrate et la constance vaine,
Et qu'au théâtre même on souffriroit à peine?

CLORINDE.

Je suis dans ces transports le dessein généreux
D'obéir sans réserve à mon sort malheureux,
D'entretenir des feux que je ne puis éteindre,
D'aimer sans espérance et mourir sans me plaindre.

SCÈNE III.

LES MÊMES; CLARIMOND.

CLARIMOND.

Madame, que votre œil aussi fier que charmant
Voie où vos cruautés ont réduit un amant.
Lirez-vous sans regret ce mot que Céliandre,
Au point de son départ, me charge de vous rendre?

CLORINDE.

Quoi, son indifférence est de si peu de temps?
(Célimant sort de chez Lisante.)
O dieux! combien je hais ces esprits inconstans!
Il a pris toutefois le vrai temps de m'écrire :
Je manquois d'entretien et de sujet de rire.
(Elle lit.)
« Trônes mouvans de l'inconstance..... »
Voilà bien commencé, ce terme est d'importance.
« Beaux soleils, astres inhumains,
» Puisqu'il faut souffrir vos dédains,
» Ou les rigueurs de votre absence;
» Près de priver mes yeux de vos douces clartés,
» Je rends à vos attraits ce dernier témoignage :
» Si je cesse d'aimer vos divines beautés,
» La mort finira mon servage.

» Un excès d'amour et de rage
» M'a fait imiter vos mépris;
» Mais l'ardeur dont je suis épris
» Est plus forte que mon courage :
» Elle m'arrache enfin cette confession,

» Moins pour me profiter que pour vous satisfaire,
» Que rien n'est comparable à mon affection
» Que vos beautés et ma misère.

» CÉLIANDRE. »

(Regardant Lisante.)
Quand part-il?

CLARIMOND.

Dès demain.

CLORINDE.

Et son chemin s'adresse.....

CLARIMOND.

En Hollande où la guerre appelle son adresse.

CLORINDE.

Adieu : qu'il n'aime plus ; que Mars ait tous ses vœux;
Et qu'au sang des vaincus il éteigne ses feux.

CLARIMOND.

Qu'un mot en sa faveur allége au moins sa peine.
(Il sort.)

CLORINDE, *à part.*

Au dessein qu'il a pris toute réponse est vaine;
Que le ciel et le sort le comblent de plaisirs,
Et rendent son bonheur égal à ses désirs!
(A Lisante)
Que dis-tu là-dessus?

LISANTE.

Hélas! que puis-je dire
Que tu ne juges bien, voyant que je soupire?
J'aime ce doux vainqueur, mes sens en sont ravis,
Et d'un triste succès mes desseins sont suivis.
Te faisant oublier ce charmeur de ton âme,
J'espérois le résoudre à partager ma flamme:

J'aime, j'aime, Clorinde, et le dieu des amans
A rendu ma douleur égale à tes tourmens.
Par le dessein fatal que j'eus de te le rendre,
Je me perdis moi-même et je me laissai prendre:
A peine je le vis, que ce cœur indompté
A ce roi de mes vœux rendit sa liberté.
Ris de mes vanités, prépare des reproches
A ce cœur que tu crus plus ferme que les roches:
Un regard a forcé ces vaines qualités,
D'un trait d'œil Céliandre a mes yeux enchantés.
Étouffe mon espoir, punis mes artifices,
Sur ma confusion établis tes délices,
Divertis le dessein de son éloignement:
Je ne m'oppose plus à ton contentement;
Tu seras satisfaite et je serai contente,
Puisque la loi du sort le destine à l'amante.

CÉLIMANT, *à part et sans être vu.*

Après ce que j'entends, puis-je sans lâcheté
Aimer si constamment cette ingrate beauté?
D'inutiles efforts j'attaque sa franchise;
Et d'autres sans dessein ont l'honneur de sa prise.

CLORINDE, *à Lisante.*

Quoi! ce cœur si superbe a trouvé sa prison?

LISANTE.

N'attends de ma foiblesse excuse ni raison.
Pour te faire avouer cette ardeur insensée,
Je n'estimerai point les traits qui m'ont blessée;
Je ne vanterai point la force du vainqueur:
Donne le nom de lâche à ce superbe cœur.
Je ne te défends point de publier mon crime;
Fais ce qu'il te plaira, ma peine est légitime.

CLORINDE.

L'amour excuse tout; mes vœux sont satisfaits
Si tu me veux servir au dessein que je fais;
Ta résolution égalant ton courage,
Tu peux avecque moi divertir son voyage.

LISANTE.

Comment?

CLORINDE.

Tu le sauras; mais un autre dessein
Demande auparavant l'adresse de ta main:
Change sur ce papier Clorinde en Dorimène,
Et nous éprouverons à quel point elle est vaine.
Hier, blâmant l'ardeur dont mon cœur est épris,
Cette superbe fille en fit quelque mépris,
Et je la menaçai que par toi Céliandre,
Qu'elle traitoit si mal, en pourroit tout apprendre.
Dessus cette croyance on peut par cet écrit
Abuser aisément cet orgueilleux esprit:
Les ris succéderont à sa mélancolie;
Mais sa confusion naîtra de sa folie.
Dépêche, je t'attends.

LISANTE, *tenant la lettre.*

Je reviens de ce pas.
(Elle sort.)

CÉLIMANT.

J'en serai le porteur. O plaisir plein d'appas!

CLORINDE.

Enfin le calme suit l'orage,
Notre nef a vaincu la rage
Des flots impétueux et des vents courroucés.

Le jour dans la nuit nous arrive;
Et par les mêmes vents qui nous ont menacés,
Nous nous rencontrons sur la rive.

Des travaux de si longue suite
Sont achevés sous la conduite
D'un pilote qui n'a point d'yeux:
Nous voyons enfin du rivage
La nef où tant d'humains, et quelquefois des dieux,
N'ont pu se sauver du naufrage.

Mère de l'ombre, étends tes voiles
Sur ces lambris semés d'étoiles;
Pour avancer mon bien précipite ton cours,
Sers la flamme qui me consume;
Et, pour laisser venir le plus beau de mes jours,
Cours plus vite que de coutume.

Mais lorsqu'un heureux hyménée
Aura soumis ma destinée
A ce charmeur de mes désirs,
A l'instant bannis la lumière;
Et, pour faire durer nos innocens plaisirs,
Fais long-temps durer ta carrière.

CÉLIMANT.

Donc ma sœur est contente, et pour moi seulement
La volupté ne peut succéder au tourment:
Au moins, ingrate sœur, si par quelque prière,
Tu voulois implorer la fin de ma misère!
Mais tu crois que je ris alors que je me plains,
Et tu n'as pas d'un mot combattu ses dédains.

CLORINDE.

Tu m'aurois dérobé des heures nécessaires,
Et je donnois mes soins à mes propres affaires:
Mais puisque mon repos suit enfin mes douleurs,
Je vais des mêmes soins combattre tes malheurs;
Et, pour punition de m'avoir mis en peine,
Condamner ta maîtresse à t'être plus humaine.

CÉLIMANT.

Ainsi le ciel conspire à ton contentement!

SCÈNE IV.

LISANTE, CÉLIMANT, CLORINDE.

LISANTE.

J'en ai changé l'adresse et fort subtilement.

CLORINDE.

Voyons : « A Dorimène. »

CÉLIMANT.

Elle est bien.

CLORINDE, *à Célimant.*

Des merveilles!
Et cette comédie aura peu de pareilles.
Porte-la de ce pas et m'en fais le rapport :
Mais, Lisante, un baiser le payera du port.

CÉLIMANT.

O favorable arrêt!

CLORINDE.

Tu ne peux t'en défendre.
Quoi! tu trembles, poltron, et tu n'oses le prendre?

LISANTE.

A quoi m'obligez-vous?

CÉLIMANT, *l'embrassant.*

Au loyer qui m'est dû.

CLORINDE.

La voilà bien gâtée! eh bien, tout est perdu?

LISANTE.

Coupable auprès de vous d'une si lâche offense,
Je vous dois ces respects et cette obéissance;
Et si j'obtiens la fin de vos ressentimens,
Je me ferai des lois de vos commandemens.

CÉLIMANT, *à Clorinde.*

Parle-lui là-dessus.

CLORINDE, *se détournant.*

N'instruis point ta maîtresse;
Je promets du remède à l'ardeur qui te presse.

CÉLIMANT.

Tu ne lui parles pas?

CLORINDE.

Non, car je te réponds.

CÉLIMANT.

Sauras-tu figurer des ennuis si profonds?

CLORINDE.

Tais-toi.

CÉLIMANT *à Clorinde.*

Sais-tu l'état de mon malheur extrême?

CLORINDE.

Cesse de m'interrompre ou lui parle toi-même.

LISANTE.

Que vous dit Célimant?

CLORINDE.

Juge par ses discours,
De la nécessité qu'il a de ton secours :
Il me prie, et, voulant que j'implore ta grâce,
Lui-même divertit ce qu'il faut que je fasse :
Tu promets à mes vœux tant de soumission,
Que j'ose l'assurer de ton affection.

LISANTE.

Vous y pouvez beaucoup.

CÉLIMANT.

O discours favorable,
Par qui vous relevez l'espoir d'un misérable!
Heureuse et chère sœur, que je te dois de vœux!

CLORINDE.

Va, va, nous la mettrons au point où tu la veux.
(A Lisante.) (Il sort.)
Cependant viens savoir avec quel artifice
Nous rendrons à ma flamme un favorable office,
Si ton consentement à mon désir est joint.

LISANTE.

Commandez seulement, ne vous expliquez point.
(Clorinde et Lisante sortent.)

SCÈNE V.

DORIMÈNE, POLIDOR.

POLIDOR, *sortant de chez Dorimène.*

Adieu, si je ne rends votre haine assouvie,
Ce dessein généreux me coûtera la vie :
Le succès d'un duel prouvera mon amour
A ces astres jumeaux qui me donnent le jour.
Céliandre n'est plus; et puisque mon épée
Veut achever sa trame, elle est déjà coupée.

DORIMÈNE.

Après cette faveur, mes soins et mes plaisirs
Recevront seulement des lois de tes désirs :
Et tu verras mes vœux surpasser ton attente,
Si tu n'as plus d'amour pour une indigne amante.

POLIDOR.

Elle pourroit m'offrir ce qu'elle a de plus cher,
Que toutes ses faveurs ne me pourroient toucher.
Je sais qu'examinant sa folle résistance,
Il faut qu'un repentir ait suivi son offense;
Qu'elle n'est pas déjà sans de vives douleurs,
Et que mon changement lui coûtera des pleurs.
Mais ni son repentir, ni sa douleur extrême,
Ne me raviront pas à la beauté que j'aime;
Et ma mort seulement peut rompre ma prison,
Puisque j'ai sous vos lois asservi ma raison.

DORIMÈNE.

Que me veut Célimant?

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CÉLIMANT.

CÉLIMANT, *remettant une lettre à Dorimène.*

Ingrate, dédaigneuse,
Voyez ce qu'a produit votre humeur orgueilleuse,
Et jusqu'où vos mépris ont réduit un amant
Qui n'avoit plus de vœux que pour vous seulement.

DORIMÈNE, *à part, après avoir lu.*

Dieux! qu'est-ce que je vois? c'est sa même écriture.
O bonheur sans pareil! ô divine aventure!
Il me fait un reproche alors que je me plains;
Sa passion est vraie, et ses mépris sont feints!
O bonheur de mes jours!

CÉLIMANT.

Insensible, inhumaine!
Trouvez-vous du plaisir en l'excès de sa peine?
Votre bien dépend-il de son éloignement?

DORIMÈNE.

Quand part-il? où va-t-il? réponds-moi promptement.

CÉLIMANT.

En Hollande, et demain au lever de l'aurore.
Mais votre changement peut l'arrêter encore.
Irai-je l'assurer?

DORIMÈNE.

Non, ne lui parle pas;
Que le ciel et le sort favorisent ses pas;
Ne l'en divertis point.

CÉLIMANT.

Cruelle inexorable,
Qu'en lui tu laisses perdre un amant adorable!

Et que le ciel un jour punira ton orgueil,
Si par tes longs mépris tu creuses son cercueil!

(Il sort.)

POLIDOR.

Dieux! qu'un prompt changement se voit sur ce visage!

DORIMÈNE.

C'est d'un soudain bonheur un soudain témoignage.
Comme de faux soupçons causoient nos déplaisirs,
Ils cessent par l'effort conforme à nos désirs.
Porte ailleurs, Polidor, le dessein de tes armes;
Épargnant ta vaillance épargne-nous des larmes.
Que ton ressentiment cesse avec mon souci.

POLIDOR.

Et mon affection cessera-t-elle aussi?

DORIMÈNE.

Ton visage est charmant, on ne peut s'en défendre;
Mais j'oublîrois un dieu, possédant Céliandre.
Adieu, ne le vois point, mes vœux sont satisfaits;
Je me vais disposer au dessein que je fais.

(Elle sort.)

POLIDOR *seul.*

Voilà ma passion bientôt récompensée:
De si courtes amours ne l'ont guère lassée.
O dieux! quel prompt effet de mon juste courroux
Servira d'allégeance à mon esprit jaloux!
Téméraire rival, que ton malheur envoie,
Partout où j'ai dessein, interrompre ma joie,
Je rendrai par ta mort les apprêts superflus;
Tes pas sont épargnés et tu n'es déjà plus!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANDRE, CLARIMOND.

CÉLIANDRE.

L'ASTRE qui de ces bois dissipe les ténèbres,
Ne rend point à mes yeux les objets moins funèbres;
Je rencontre partout les couleurs du trépas,
Et la terre partout s'entr'ouvre sous mes pas.
Fuyons ce lieu fatal où la douce meurtrière
Qui me prive du jour respire la lumière;
Forçons l'oisiveté qui nous a retenus,
Et nous vouons à Mars, rebutés de Vénus:
Portons nos bras armés en ces lieux où la guerre
En tant de portions a divisé la terre,
Où la gloire paroît en si riche appareil,
Et d'où tant de combats étonnent le soleil.
Là nous renoncerons à l'usage des larmes,
La vertu seulement y fait briller ses charmes;
Et là cette maîtresse objet de nos travaux,
Sans en rendre un jaloux, contente cent rivaux.

CLARIMOND.

Étouffant aujourd'hui ce feu qui vous consomme,
Aujourd'hui seulement vous commencez d'être homme.
Languissiez-vous sans honte entre ces voluptés
Qui tiennent en leurs rets tant d'esprits arrêtés?
Croyez-vous qu'une mâle et robuste jeunesse
S'emploie avec honneur auprès d'une maîtresse,
Sous ce lâche tyran de votre liberté,
Enfant de la mollesse et de l'oisiveté?
Ces molles passions détruisent vos fortunes;
Avec les plus abjects elles vous sont communes.
Les bergers comme vous se plaignent de ces maux,
Et vous les partagez avec les animaux.
Enfin, las de souffrir ces femmes obstinées,
Vous destinez ailleurs de si belles années.
Allons en quelqu'endroit qu'illumine le jour;
Que ne vaincrez-vous point, ayant vaincu l'Amour!

CÉLIANDRE.

Quelques si beaux effets dont tu vantes mes forces,
Elles sont, cher ami, moindres que ses amorces;
Toujours ce doux tyran est maître de mes sens;
J'étouffe sans effet des désirs renaissans;
Et ce corps dont je sens les forces consumées,
Ne porte point de cœur au milieu des armées;
Il demeure à Clorinde, et, malgré ses dédains,
Il ne la peut quitter pour suivre nos desseins.

SCÈNE II.

LES MÊMES; POLIDOR.

POLIDOR, *tirant son épée.*

Enfin l'occasion, égale à mon envie,
A mon juste courroux abandonne ta vie,
Rival audacieux, dont l'importunité
Est partout un obstacle à ma fidélité,
Qui m'as ravi Lisante, et qui chez Dorimène
M'as encor diverti le loyer de ma peine.
Perfide, enfin reçois le juste châtiment
Que doit à ton audace un malheureux amant,
Qui ne pardonne point.....

CÉLIANDRE.

Dieux! quelle extravagance!

POLIDOR.

Et n'a point d'ennemis que ta seule arrogance.

CÉLIANDRE.

Deux mots contenteront ton esprit irrité :
Lisante et Dorimène ont trop de vanité.
En l'espoir d'acquérir ce que je leur refuse,
Et qui n'est plus à moi, l'une et l'autre s'abuse :
Je sers sans espérance un objet plus charmant,
Et je te satisfais par ce mot seulement;
Mais le dessein que j'ai d'éprouver ton courage
M'oblige à ce combat où ton honneur t'engage;
(Il tire son épée.)
Satisfait de ma voix, sois-le encor de ma main,
Et ne te défends point de ton premier dessein.

POLIDOR.

Sachant que je saurais punir cette imposture,
La mort te plaît autant présente que future:
Ne diffère donc point ce généreux trépas
Où ce fidèle ami, s'il veut, suivra tes pas.

(Ils se battent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES; DORIMÈNE, *en habit des champs;* UN SERVITEUR.

DORIMÈNE.

Attendons en ce bois ce tyran de ma joie,
Puisqu'on t'a dit chez lui qu'il suivroit cette voie.
Là cet heureux vainqueur... Mais, dieux! qui sont ces gens?
Cours; mon bonheur dépend de tes pas diligens;
Un rival importun attaque Céliandre,
Et mon propre intérêt m'oblige à le défendre.

(Le valet court l'épée à la main pour les séparer.)

CÉLIANDRE.

Importun!

LE SERVITEUR.

Arrêtez! Quelle animosité
Abandonne vos jours à cette extrémité?

DORIMÈNE, *à Polidor.*

Insensé! quelle rage à mon malheur t'obstine,
Et me fait malgré moi cause de ta ruine?
Crois-tu par ta victoire exciter ma pitié,
Et d'un sujet de pleurs tirer mon amitié?
Quel fruit espères-tu de mon malheur extrême?
Ne dois-je point des vœux à qui défend qu'on m'aime?

Ne chérirai-je point le meurtrier d'un amant
D'où dépendent ma peine et mon contentement?
Souffre la passion dont son âme est atteinte,
Et si tu dois te plaindre, adresse-moi ta plainte.
Il se rend sans dessein à ces foibles attraits,
Et tu le veux punir du mal que je lui fais?
Toi seul peux m'honorer d'une amour légitime?
Qui me chérit t'offense, et m'aimer est un crime?
Acquiers un juste droit sur les autres amans;
Efface par tes soins leurs plus doux ornemens,
Et lors si de tes vœux mon cœur peut se défendre,
Plains-toi de Dorimène, et non de Céliandre;
Souffre ses passions, laisse agir ses désirs,
Et ne divertis point nos innocens plaisirs.

CÉLIANDRE.

O dieux! comme l'amour a troublé sa pensée,
Et que je fais souffrir cette fille insensée!

DORIMÈNE.

Et toi, divin auteur des ennuis que je sens,
Où vas-tu signaler ces charmes innocens?
Tu vas chercher ailleurs la gloire et les conquêtes,
Et ton mérite ici t'en laisse tant de prêtes!
Crains le triste succès d'un combat hasardeux;
Combats pour ton repos, triomphe de mes vœux;
Et sur le faux rapport d'une injuste rivale
Ne fonde point la crainte à mon désir fatale.
J'ai toujours estimé ces rares qualités
Qui te rendent vainqueur de tant de libertés;
Et tes mépris, fondés sur de fausses croyances,
Ont trop ingratement choqué mes espérances;
Tu pris légèrement des sentimens si faux:

ı édoit à ces rudes assauts,
. .ıté m'alloit être ravie,
ıı n'eût conservé ma vie.

CÉLIANDRE.

ıour est puissant! que cette passion
› n debile esprit fait d'altération!

CLARIMOND.

Dieux! le doux passe-temps!

DORIMÈNE.

Cruel, tu délibères
Si tu dois prononcer la fin de mes misères?
Est-ce que mon dessein t'est encore suspect,
Que ta crainte à ta flamme oppose ton respect,
Que, sur la fausseté du rapport de Lisante,
Tu juges Dorimène encore indifférente?
Non, non, ne doute plus du pouvoir de tes traits;
On ne peut résister à tes moindres attraits:
Tu ne m'appelleras ingrate ni cruelle;
Je rends à ton amour une ardeur mutuelle;
Nos désirs sont égaux, comme notre souci;
Si je te fais des lois, tu m'en donnes aussi.

CÉLIANDRE, *à part.*

Sa peine m'est sensible et je plains sa folie,
Puisque je suis auteur de sa mélancolie;
Mais si je ne puis même, en l'état où je suis,
Apporter du remède à mes propres ennuis,
Que peut-elle espérer de sa poursuite vaine
Qui lui rendit long-temps ma froideur incertaine,
Et qui lui fait encore, après tant de mépris
Croire que de ses vœux mon cœur sera le prix?

(A Dorimène.)

Je jure par l'objet dont mon âme est charmée,
Clorinde que je quitte, et que j'ai tant aimée,
Par cet enfant si vieux qui régit les mortels,
Et qui me veut bannir de ses sacrés autels,
Et par ce trait fatal dont il vous a blessée,
Que jamais vos beautés n'ont touché ma pensée:
Vous ne pouvez vanter mon inclination
Sans beaucoup de folie ou sans présomption :
Je ne ravale point votre mérite extrême :
J'estime Polidor, j'approuve qu'il vous aime;
Mais imaginez-vous vos attraits si charmans
Que de tous les mortels vous fassiez des amans?
Pensez-vous me causer un sensible martyre,
Et que ce ne soit qu'un que d'aimer et le dire?
Je repais tous les cœurs de cette vanité,
Et n'aime toutefois qu'une seule beauté.

DORIMÈNE, *lui montrant la lettre.*

Donc qui t'a fait, cruel, pour accroître ma peine,
Joindre la raillerie et l'outrage à la haine?
Consulte ce papier; peux-tu, barbare esprit,
Sans démentir ta main, démentir cet écrit?
O rage, ô désespoir! un perfide me joue,
Et ce qu'écrit sa main sa voix le désavoue!
Fier tyran de mes jours, auteur de mon trépas,
Cette lettre t'accuse, et tu ne rougis pas?

CÉLIANDRE.

Il est vrai que ma main a ces lignes tracées
Et qu'ici mon dessein découvre mes pensées;
Mais la lettre s'adresse à cet objet charmant
Que depuis tant de mois je sers ingratement:

Voyez-là de plus près : l'adresse en est changée!
Clorinde de ce trait vous a désobligée;
Et par cette action elle témoigne assez
A quel point de froideur ses esprits sont glacés.
Cette ingrate beauté fait ses jeux de mes plaintes,
Et se plaît d'irriter mes sensibles atteintes.
Adieu : le ciel vous rie et vous comble de biens;
Soulagez vos ennuis par l'exemple des miens.

DORIMÈNE.

Barbare, ingrat auteur du feu qui me consomme,
En qui le ciel n'a mis que l'apparence d'homme,
Dont la rigueur, fatale au repos de mes jours,
Passe la cruauté des lions et des ours,
Ajoute, lâche objet, le meurtre à l'injustice,
En m'étant plus cruel tu me seras propice;
Perds ce qui te déplaît; fends ce cœur criminel
Qui t'importuneroit d'un hommage éternel;
Traître, au moins qu'un adieu suive ta perfidie.

CÉLIANDRE, *se retournant.*

Adieu; te suffit-il? Que veux-tu que je die?

CLARIMOND.

C'est trop délibérer, ne considérez plus
Ce torrent importun de propos superflus :
Toujours à vos discours sa repartie est prête.
Ne lui répliquez point. . . . .

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CLORINDE *et* LISANTE, *déguisées en hommes;* CÉLIMANT.

CLORINDE, *l'épée à la main, à Céliandre.*

La bourse, ou tu n'es plus.

DORIMÈNE, *à Polidor.*

Las! que votre secours
Soit le dernier effort de mes tristes amours;
Courez le secourir.

CÉLIANDRE, *l'épée à la main contre Clorinde.*

Aux dépens de ma vie,
Ce bras empêchera qu'elle me soit ravie.
Donnons.

CLARIMOND, *montrant Clorinde.*

Que faites-vous?

CÉLIANDRE, *laissant tomber son épée.*

O dieux! que vois-je ici?
Est-ce vous, inhumaine?
(Dorimène se cache pour les entendre.)

CLORINDE, *à genoux.*

Oui, c'est moi, mon souci.
Ce que j'ai demandé n'est pas ce qui m'attire,
Si je vole ton cœur, j'ai ce que je désire:
(Céliandre la relève.)
Les prières seront l'abord de tes voleurs,
Et leurs armes des vœux, des soupirs et des pleurs.

Après tant de mépris, tu revois ton amante,
Ce cœur présomptueux, cette âme indifférente,
Et cet indigne objet de la clarté du jour,
Qui se faisoit un jeu des mystères d'amour.
Mais pourras-tu punir cet aveugle caprice,
Si déjà tes mépris ont été mon supplice,
Si déjà ton adresse a ce cœur assailli
Par les mêmes moyens dont il avoit failli?
(Elle se remet à genoux.)
Tu vois une orgueilleuse à tes pieds abaissée,
(Céliandre la relève.)
Tu reconnois l'ardeur dont son âme est pressée.
Signale ton amour en cette occasion,
Et me laisse punir par ma confusion.
Donne-moi si tu veux la qualité de vaine;
Appelle-moi farouche, insensible, inhumaine;
Venge-toi par ces noms en l'état où je suis;
Mais que cette vengeance achève mes ennuis;
Qu'un éternel oubli succède à mes supplices;
Que jamais tes froideurs ne troublent nos délices,
Et que ta passion ne me reproche plus
Ces aveugles mépris et ces lâches refus.

CÉLIANDRE.

Saisi d'étonnement, ravi de ces merveilles,
Puis-je sans être vain avouer mes oreilles?
Le ciel est favorable à ma sainte amitié;
Clorinde à mes genoux implore ma pitié!
Elle partage encor ma douce rêverie!
Quand je n'espère plus, qui me fuyoit me prie!
O divin accident! ô rare effet d'amour!
Je doute si je vis et si je vois le jour.

CLORINDE, *l'embrassant.*

Ah! c'est trop résister à l'ardeur qui me porte
A ranimer, mon cœur, ton espérance morte;
Et ces preuves d'amour te doivent confirmer
Que je t'imite bien, si tu sais bien aimer.
Bannissons désormais d'une amitié si sainte
Les dédains, les froideurs, la tristesse et la plainte;
Et qu'un lien si fort nous unisse à jamais,
Que comme notre amour nos plaisirs soient parfaits.

CÉLIANDRE

Guéri des longs ennuis dont le ciel me délivre,
Cessant de vous aimer je cesserai de vivre;
(A Clarimond.)
Je suivrai, cher ami, mes premiers étendards,
Le maître que je sers est le maître de Mars.

LISANTE, *en riant.*

O dieux! le doux voyage et l'agréable guerre!
Qu'il en a mis à bas! que d'ennemis à terre!
O d'un noble dessein le glorieux effet!
Avoir baisé Clorinde est tout ce qu'il a fait.

CÉLIMANT, *à Lisante.*

Que de même avec toi j'exerce ma vaillance,
Et que je me hasarde à cette violence,
Permets-moi d'imiter cet exploit amoureux.
(Il l'embrasse.)

LISANTE.

O l'invincible effort! le guerrier généreux!
On ne peut éviter sa valeur sans seconde:
Ces deux soldats un jour dépeupleront le monde.

CLARIMOND.

Madame, le dessein de ces deux combattans,
Est plus de lui donner qu'ôter des habitans:
Obligez Célimant de l'heureuse espérance
Du fruit qu'il doit avoir de sa persévérance;
Soyez plus indulgente à ses chastes désirs,
Et que sa récompense accroisse nos plaisirs.

LISANTE.

J'estime sa constance, et sa peine infinie
De ce cœur insensible a la glace bannie:
Depuis quelques momens je songe à son repos.

CÉLIMANT.

O favorable arrêt! agréable propos!
Que j'aime la douleur dont mon âme est blessée!
Rage, craintes, soupçons, sortez de ma pensée;
Je ne me plaindrai plus de mon sort rigoureux:
Après ce doux arrêt, Célimant est heureux.

DORIMÈNE, *à part.*

En ces communs plaisirs seule désespérée,
Seule triste, confuse, immobile, égarée,
Me dois-je retirer, ou suivre ces amans,
Les témoins glorieux de mes ressentimens?
Force pour ton honneur cette inutile rage,
Qui contre leur repos anime ton courage,
Amante infortunée, et cherche en ces déserts
Des amans plus parfaits que l'ingrat que tu perds:
Voue en ces lieux sacrés, où toute âme est ravie,
Au service des dieux le reste de ta vie:
Méprise les plaisirs, évite leurs appas,
Et fuis cet importun qui veut suivre tes pas.

(Elle s'enfuit.)

POLIDOR.

Madame, où courez-vous? Elle fuit, l'inhumaine,
Et le seul désespoir est le fruit de ma peine.
Où dois-je recourir, si de tant de beautés,
Étant ce que je suis, mes vœux sont rejetés?
J'ai servi mille objets dont la ville est pourvue.....

LISANTE *riant.*

Ton malheur, Polidor, nous a charmé la vue.
Par un secret destin tu déplais à nos yeux :
Imite Dorimène, et fais l'amour aux dieux:
Elle va, si j'ai bien entendu son langage,
Vouer aux immortels le reste de son âge:
Suis le même dessein, ayant des qualités
Incapables de plaire à nos yeux enchantés.

POLIDOR.

En ce dessein d'aimer, où je vous vois réduite,
Ne cherchez des conseils que pour votre conduite :
Et ne portez point l'œil dessus mes actions,
Ayant à gouverner vos propres passions.
Je sais ce qui m'importe en ce malheur extrême,
Et ne prends point d'avis d'autres que de moi-même.
(Il sort avec le serviteur.)

CLORINDE, *à Lisante.*

L'aimable passe-temps! vous deviez toutefois
Arrêter Dorimène un moment en ce bois.
L'agréable moyen dont nous l'avons punie
Eût encore augmenté notre joie infinie :
Qu'aisément elle a cru ce qu'elle a souhaité,
Et combien je rirai de cette vanité!
Faisons par le chemin ce conte à Céliandre.

CÉLIANDRE.

J'allois vous en parler, et je meurs de l'entendre.
Beaux lieux où s'est passé ce mystère d'amour,
Que vos chantres ailés en parlent tout le jour:
Qu'Éole vous révère, et que jamais haleine
Que celle des zéphyrs ne souffle en cette plaine :
Qu'on laisse dans vos bois vos dryades en paix,
Et que le bûcheron n'en approche jamais.

FIN DE CLORINDE.

AMÉLIE,

TRAGI-COMÉDIE.

1636.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR AMÉLIE.

Amélie est destinée par son père à devenir l'épouse d'Éraste, mais elle est secrètement éprise de Dionis. Par les conseils de sa suivante, et pour instruire son amant des sentimens qu'elle a conçus pour lui, elle lui fait une déclaration en feignant de dormir. Dionis, perdant l'espoir d'obtenir l'agrément du père d'Amélie, la détermine à se laisser enlever. Ils sont poursuivis et atteints dans leur fuite par Éraste; mais un inconnu, qui se trouve fortuitement à leur rencontre, prend la défense d'Amélie et met l'épée à la main. Éraste dans ce chevalier

errant reconnaît Cloris, dont il avait été violemment amoureux et qu'il croyait morte. Son ancien amour renaît à cette vue; et de ce moment, loin de s'opposer à l'union de Dionis et d'Amélie, il la sollicite et l'obtient du père de cette belle fugitive. Outre ces deux mariages, il y en a un autre dans la pièce entre Érante, sœur d'Amélie, et Lisidan, ami de Dionis. Cette Érante, quoique sage et vertueuse, après avoir promis sa main à Lisidan, devient éprise de Dionis, et elle fait mille efforts infructueux pour le rendre infidèle à sa sœur. Cette intrigue, fort obscure d'ailleurs, ne fait que compliquer l'action, sans la rendre plus intéressante. L'auteur y a encore introduit un matamore extravagant, personnage obligé des comédies de cette époque, et qui pouvait peut-être avoir quelques modèles dans ce siècle où les rodomontades espagnoles étaient en faveur, mais qui nous paraît aujourd'hui aussi faux que fastidieux.

Au reste, il était impossible de faire une pièce en cinq actes d'un sujet qui offre à peine quelques scènes piquantes. Nous allons bientôt

voir Rotrou, s'affranchissant des entraves qui retenaient le théâtre dans sa première barbarie, prendre un nouvel essor à l'exemple de Corneille son ami, et marcher presque son rival.

ACTEURS.

AMÉLIE, maîtresse de Dionis.
DIONIS, amant d'Amélie.
ÉRANTE, sœur d'Amélie.
LISIDAN, amant d'Érante.
ÉRASTE, rival de Dionis et amant de Cloris.
CLORIS, maîtresse d'Éraste.
LE PÈRE d'Amélie.
DORISE, suivante d'Amélie.
ÉMILE, soldat fanfaron.
LE VALET d'Émile.

AMÉLIE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, DORISE.

AMÉLIE.

Eh bien, veux-tu savoir l'état de ma fortune?
J'accorde ce discours à ta plainte importune,
Et je vais t'avouer sur le bord de ces eaux
Ce que je ne voulois révéler qu'aux oiseaux:
Mais quand tu connoîtras une ardeur si secrète,
Sois prudente, Dorise, ou que je sois muette.
Tu gouvernes ma vie, et mon affection
Dépendra désormais de ta discrétion.
Sais-tu de Dionis le mérite et la grâce?
Crois-tu qu'en l'univers un autre le surpasse?

DORISE.

C'est lui que vous aimez?

AMÉLIE.

Je meurs sous ses attraits,
L'Amour m'a décoché le plus beau de ses traits;
A ses lois ma raison a rendu son usage,
Et me fait adorer cet aimable visage;
Et jamais un tel coup n'est parti de ses mains
Depuis qu'il a du droit sur le cœur des humains.

DORISE.

C'est un aimable objet.

AMÉLIE.

Que ce mot me contente!

DORISE.

Mais Éraste?

AMÉLIE.

Il nourrit une inutile attente,
Et je hais sa mémoire alors que Dionis
Présente à mes regards ses charmes infinis.

DORISE.

Il plaît à votre père.

AMÉLIE.

Oui, mais son avarice
Me doit-elle ranger au gré de son caprice?

DORISE.

Il considérera sa fortune et son bien.

AMÉLIE.

A-t-il droit sur mon cœur, si je n'y peux plus rien?

DORISE.

Vous savez son humeur.

AMÉLIE.

Dieux! qu'elle est importune!
Qu'elle m'a fait de fois détester ma fortune!

Il rompt tous mes desseins, et sa sévérité
Tient, oui je le dirai, de l'inhumanité.
Il met toute sa joie à traverser la mienne;
Il souffre seulement qu'Éraste m'entretienne,
Éraste qui me rend des devoirs superflus,
Et qu'entre les humains je déteste le plus.
Dure nécessité que la crainte des pères!
Que la nature oblige à des règles sévères!
Qu'une fille languit sous de fâcheuses lois,
Et que pour un seul être on nous l'ôte de fois!
Mais que doit observer une fille amoureuse?
En moi l'amour rencontre une âme généreuse;
Mon sexe, mon respect et ma condition,
Ne me feront jamais trahir ma passion:
Un vainqueur si puissant a mon âme asservie,
Qu'il faut qu'on me le donne, ou qu'on m'ôte la vie.

DORISE.

Donc il vous aime aussi?

AMÉLIE.

Si ses vœux ne sont faux,
Et si comme son corps son âme est sans défauts.
Je n'ose toutefois confesser que je l'aime,
Alors qu'il m'entretient de son amour extrême.
La constance est si rare, et l'artifice est tel,
Qu'on ne peut s'assurer en l'esprit d'un mortel:
Souvent la trahison se masque d'apparences
Qui forcent nos froideurs et nos indifférences.
Puis, tel nous tient enfin que nous ne tenons plus;
Et l'ayant accepté, nous souffrons ses refus.

DORISE.

Croyez-vous Dionis capable de ce vice?

AMÉLIE.

Peu d'entre les amans sont exempts d'artifice.

DORISE.

Madame, un bon esprit n'a point ces qualités:
Ne fondez point de peur sur ces difficultés;
Prévoyons seulement à forcer leurs obstacles.

AMÉLIE.

Ne peux-tu rien pour moi?

DORISE.

Je ferai des miracles,
Et je rendrai vos vœux moindres que vos plaisirs
Si mes inventions égalent mes désirs?

AMÉLIE.

Tu me promets beaucoup.

DORISE.

Rien que je ne vous tienne.

AMÉLIE.

Quelle bonté, Dorise, est pareille à la tienne?

DORISE.

Je vous dois tous mes soins : il faut premièrement
Vous déclarer de sorte à cet aimable amant
Qu'il ne puisse endurer jusqu'à la violence,
Et qu'il ne soit pas vain jusqués à l'insolence;
Qu'il ne puisse ignorer votre amoureux souci,
Et qu'il n'ait pas raison de s'en vanter aussi.
J'en sais l'invention. Quand selon sa coutume,
Il viendra vous parler du feu qui le consume.....

AMÉLIE.

Je l'attends en ce lieu, si cet objet charmant
Y peut par ton moyen entrer secrètement;
Car mon père croiroit...

DORISE.

C'est assez, et j'espère
De lui faire éviter les yeux de votre père;
Écoutez seulement : le voyant arriver,
Couchez-vous sur ces fleurs et feignez de rêver;
Dites que son mérite a votre âme ravie,
Que votre impatience égale son envie,
Et que vous n'aspirez qu'après l'heureux moment
Qui doit joindre vos fers et finir son tourment.
Après, l'ayant flatté sur le point qui le presse,
Comme vous éveillant, blâmez sa hardiesse;
Et s'il vous redit tout, répondez qu'en rêvant
Tout ce qu'on s'imagine est de l'air et du vent;
Témoignez par vos yeux un peu d'indifférence,
Si bien qu'il ait sujet de crainte et d'espérance:
Alors vous le verrez en d'étranges accès,
Et là, sa passion prouvera son excès.

AMÉLIE.

Que ton expérience en ce point m'est utile!
Va l'attendre à la porte.

DORISE.

Adieu.

(Elle sort.)

AMÉLIE *seule*.

Qu'elle est subtile!
Que son cœur s'est souvent exercé là-dessus,
Et qu'on sait bien aimer quand on ne le peut plus!
Ces vieilles dont l'humeur est si triste et si noire,
Et qui n'ont plus d'amour qu'en la seule mémoire,
Par leur expérience ont trouvé des ressorts
Dont les effets divers excèdent nos efforts;
Leur pouvoir absolu régit nos destinées,

Avance nos amours, ou rompt nos hyménées;
Leur savoir divertit des malheurs apparens;
Elles nous montrent l'art d'abuser nos parens;
Elles font incliner leur humeur à la nôtre,
Éloignent un amant, font approcher un autre :
Tout cède à leur esprit; il invente des traits
Plus forts que ceux d'Amour et que tous nos attraits.
Mais je vois cet objet dont mon âme est atteinte.
Feignons de reposer. Amour, conduis la feinte.

SCÈNE II.

DIONIS, AMÉLIE, DORISE.

DIONIS.

Mais si je l'importune ?

DORISE.

Elle me l'a permis:
Voyez si je sais bien obliger mes amis;
Voyez ce que je rends à vos rares mérites,
Puisque je la dispose à souffrir vos visites.
Elle m'a discouru de votre affection
Sans découvrir pourtant son inclination;
Et si son cœur est froid autant que ses paroles,
Votre espérance est vaine et vos peines frivoles.
Je suis fort abusée, ou, souffrant vos discours,
Tout le dessein qu'elle a c'est de charmer les jours;
Le temps fait toutefois tant de métamorphoses,
Et les filles d'ailleurs réservent tant de choses,
Que peut-être on verra son esprit adouci,
Ou que déjà le temps en a pris le souci.

Nous la trouverons seule au pied de la fontaine ;
Elle me l'a promis avec beaucoup de peine :
Qu'il entre, a-t-elle dit, car tu peux tout sur moi.

DIONIS.

Que je te suis tenu !

DORISE.

Venez, je l'aperçois.

DIONIS.

Ne faisons point de bruit.

DORISE.

Comment ?

DIONIS.

Elle repose ;
Un sommeil gracieux tient sa paupière close ;
Vois comme en tous ces lieux les zéphyrs sont fâchés,
Et murmurent de voir ces deux astres cachés :
Vois-tu comme, privé de leur douce lumière,
Ce jardin l'est aussi de sa beauté première ?
Vois-tu comme ces fleurs ont perdu leurs appas,
Parce que leurs soleils ne les regardent pas ?
Vois l'herbe sans vigueur ! Mais que j'ai d'imprudence !
Je sais mal, au besoin, observer le silence.
Retirons-nous sans bruit.

DORISE.

Retirons.

AMÉLIE, *feignant de dormir.*

Dionis !

DIONIS.

O dieux ! j'ai trop parlé.

AMÉLIE.

Quand serons-nous unis?
J'ai perdu, mon souci, toute ma défiance,
Et je ne doute plus de ton impatience.

DORISE.

Elle repose encore.

DIONIS.

O dieux! qu'ai-je entendu?

AMÉLIE.

Le ciel t'accordera le bonheur qui t'est dû;
Les astres à l'envi nous combleront de joie;
Leur bonté nous prépare une trame de soie:
Nos vœux s'accompliront, et jamais deux amans
Ne furent plus heureux après moins de tourmens.

DIONIS.

O discours favorable!

DORISE.

Écoutons.

DIONIS.

O Dorise!
Qu'en cet heureux moment le ciel me favorise,
Si ce divin sommeil n'est une illusion,
S'il lui dicte ces mots à mon occasion!

DORISE.

J'en conjure le ciel.

AMÉLIE.

Donne un mot de réponse
Au favorable arrêt que ma voix te prononce.
Quoi! tu ne réponds rien aux vœux que je te fais?
Point de remercîmens après tant de souhaits?
Tu montrois tant de crainte, et tu vois l'espérance

Qui lui doit succéder d'un œil d'indifférence?
Tu ne réputes pas ton destin bienheureux?
Lève les yeux, au moins, et réponds-moi par eux.

DIONIS.

O favorable songe!

DORISE.

Il est à votre gloire:
Vous devez puissamment occuper sa mémoire;
Autrement le sommeil ne lui fourniroit pas
Un portrait si puissant de vos rares appas.

AMÉLIE.

O dieux! quel changement arrive à ma fortune!
Dionis est le sourd, et je suis l'importune.
J'étois sourde jadis quand tu me demandois,
Et tu l'es maintenant pour ce que tu me dois.
Dionis, mon souci, quoi! rien à ma prière?
Ta voix n'a-t-elle plus sa douceur coutumière?
Ton unique dessein fut-il de m'émouvoir,
Et te contentes-tu d'avoir eu ce pouvoir?
Helas! parler à moi c'est parler à toi-même,
Et tu n'en peux douter si tu crois que je t'aime.
La contrainte est honteuse, et c'est un vain tourment
A ceux en qui l'amour préside également:
Ce dieu ne défend rien de toutes les pensées
Où les honnêtes mœurs ne sont point offensées;
Et je ne defends point tout ce qui t'est permis
Par ce dieu si propice et doux à ses amis.

DIONIS.

Que puis-je après ces mots entendre qui me plaise?
Tous mes sens sont ravis d'étonnement et d'aise.
Mais, las! dois-je espérer?

AMÉLIE, *feignant de s'éveiller.*

O dieux! qui parle ici?
Quoi! c'est vous, Dionis? On me respecte ainsi?

DIONIS.

Ne me souffrez jamais, si vous croyez, madame,
Que ma discrétion soit moindre que ma flamme.
Je tremble, je pâlis, à votre seul aspect,
Et je perdrai le jour plutôt que le respect.
J'allois parmi ces fleurs égarer mes pensées,
Voyant sur vos beaux yeux leurs paupières baissées.
Mais.....

AMÉLIE.

Quoi mais?

DIONIS.

Je me tais, car je n'ose espérer
Que le bien de vous voir et de vous adorer.

AMÉLIE.

Achevez, je le veux.

DIONIS.

Dorise.....

AMÉLIE.

Non, vous-même.

DIONIS.

Mais vous m'accuserez d'une impudence extrême.
Vous parliez en rêvant, vous flattiez mon souci,
Et je n'espère plus que vous parliez ainsi.

AMÉLIE.

Qu'ai-je dit? achevez.

DIONIS.

Ce mot est sans défense;
Mais vous me blâmerez de mon obéissance.

J'obéis toutefois : je m'éloignois de vous,
Chassé par un sommeil si profond et si doux,
Quand mon nom, proféré par votre belle bouche,
M'a fait plus immobile et plus froid qu'une souche.
Malheureux, ai-je dit, j'ai rompu son repos.
Lors vous avez, madame, ajouté ces propos :
Quand seront notre attente et nos peines finies?
Quant seront, Dionis, nos deux âmes unies?
Tu plais seul à mes yeux, mon cœur est adouci,
Je connois ton amour, et je la sens aussi.
Réponds à mes discours ; tant de respect m'offense ;
Prouve-moi ton ardeur par ta réjouissance :
Je souffrirai, mon cœur, ces innocens plaisirs
Que je ne peux défendre à tes chastes désirs :
Mais qu'étoient ces propos, que d'aimables mensonges?

AMÉLIE.

Je rêvois, Dionis, et tous songes sont songes.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ÉRASTE.

ÉRASTE.

Je vous nuis en ce lieu.

AMÉLIE.

Non pas fort.

ÉRASTE.

Toutefois
Mon abord vous sépare et vous ôte la voix.

AMÉLIE.

C'est que nous vous craignons.

ÉRASTE.

Oui, comme un misérable
A qui vous déniez un regard favorable,
Qui blesse à son abord, qu'on ne veut point guérir,
Qui naquit pour déplaire, et qui vit pour mourir.

AMÉLIE.

L'agréable entretien!

ÉRASTE.

Pareil à ma fortune:
Il ne part rien de moi qui ne vous importune;
Vous fuyez tous les lieux où je dresse mes pas,
Et si je charmois tout je ne vous plairois pas.

AMÉLIE.

On m'attend au logis.

(Elle sort avec Dorise.)

SCÈNE IV.

ÉRASTE, DIONIS.

ÉRASTE.

Il faut qu'on vous admire,
Si quelqu'un est puissant en l'amoureux empire;
Seul vous savez charmer les objets les plus doux;
Ils vous estiment seul, tous leurs vœux sont pour vous;
Les plus rares beautés vous rendent leur franchise;
Vous auriez captivé la maîtresse d'Anchise,

Et vous blessez des cœurs si doux et si divers,
Que vous aurez bientôt dépeuplé l'univers.

DIONIS.

Ce n'est pas mon dessein.

ÉRASTE.

Non, mais de la nature
Qui vous fit préférable à toute créature;
Elle a mis dans vos yeux de superbes vainqueurs,
Qui sans intention traversent tous les cœurs.

DIONIS.

Je lui suis obligé.

ÉRASTE.

Vous aimez Amélie?

DIONIS.

Je l'avoue.

ÉRASTE.

Et l'amour l'un à l'autre vous lie?

DIONIS.

Je ne l'estime pas.

ÉRASTE.

Se peut-elle exempter
D'aimer ce qui plaît tant et qui peut tout dompter?

DIONIS.

Est-ce tout?

ÉRASTE.

Je dis peu; la voix même des anges
Ne pourroit dignement célébrer vos louanges.

DIONIS.

Je ne m'informe point de vos intentions;
Et le temps résoudra toutes ces questions.

(Il sort.)

ÉRASTE, *seul.*

Traître, c'est à ce bras qu'appartient cet office :
Je les résoudrai seul si le ciel m'est propice,
Et si ta lâcheté n'arrête le dessein
Que j'ai de t'arracher l'âme et l'amour du sein.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILE, LE VALET.

ÉMILE.

Eh bien! cher confident, que t'a dit mon Aurore?

LE VALET.

Oh! qu'elle vous chérit et qu'elle vous honore.
Comment, a-t-elle dit, l'honneur de l'univers,
La gloire et la terreur de ce siècle pervers,
Ce Mars de qui la grâce et la valeur est telle,
Choisit pour sa Vénus une beauté mortelle?
O dieux! le dois-je croire, et sans présomption
Puis-je avouer l'honneur de son affection?

ÉMILE.

Mais surtout as-tu bien figuré mon courage?
Comme il sait réprimer l'injustice et l'outrage?
Et t'est-il souvenu du nombre des guerriers
Dont le sang tous les jours arrose mes lauriers?

LE VALET.

Votre épée, à m'ouïr, n'avoit point de pareilles;
Je n'ai craché que sang, j'ai raconté merveilles;

Je vous ai mis au rang des premiers combattans
Dont le ciel se servit pour vaincre les Titans;
J'ai peint tout ce qu'a fait cette dextre meurtrière,
Alexandre et César gisant sur la poussière;
J'immolois tout le monde à l'honneur de vos faits;
Enfin j'en ai plus dit que je n'en crus jamais.

ÉMILE.

Ignorant, dois-tu vivre après cette insolence?
Est-il quelque dessein plus grand que ma vaillance?
Me peux-tu reprocher que dans l'occasion
J'aie employé ce bras à ma confusion?
Si des Titans jadis je n'ai vaincu la rage,
Peux-tu de ce malheur accuser mon courage?
Privé du bien du jour comme j'étois encor,
Pouvois-je à l'univers rendre le siècle d'or;
Et les dieux n'ont-ils pas différé ma naissance
Pour en donner la gloire à leur seule puissance?
Depuis que ma grandeur tient l'être de leurs mains,
Se sont-ils employés à punir les humains?
As-tu depuis ce temps vu tomber leur tonnerre,
Et rien que mon épée a-t-il purgé la terre?
Crois que tout l'univers parle de mes exploits,
Que cent fois ma valeur a fait trembler des rois.
Mais je discours en l'air, et jamais l'ignorance
N'a traité la vertu qu'avec irrévérence.

LE VALET.

Ne m'entretenez point de tant d'exploits passés?
Dites que je vous sers, et vous direz assez.
Aurois-je offert mes soins et mon courage extrême
Qu'à la même vertu, qu'à la vaillance même?

Mais parlons de l'objet de votre affection ;
Il reste encore un point de ma commission.

ÉMILE.

Quel?

LE VALET.

La rare beauté dont votre âme est charmée
Veut voir en vos écrits votre amour exprimée;
Les lettres en amour parlent plus librement,
Et ne rougissent pas comme un honteux amant.
Par le même moyen vous verrez figurée
L'extrême affection qu'elle vous a jurée.

ÉMILE.

Ai-je appris l'art d'écrire, et, né pour les combats,
Commettrois-je à ma main un office si bas?
Dois-je perdre du temps, et vois-tu qu'il s'observe
Un commerce si vil entre Mars et Minerve?
Mon épée est ma plume, et je signe de sang
La mort de qui s'attaque aux hommes de mon rang.

LE VALET.

Vous devez toutefois, si votre amour est telle,
Accorder toute chose aux vœux de cette belle :
Il faut faire un miracle; et que ne peut l'Amour,
S'il veut favoriser les premiers de sa cour?

ÉMILE.

Va choisir une plume en l'une de ses ailes,
Et j'en exprimerai mes passions nouvelles.

LE VALET.

Où le rencontrerai-je?

ÉMILE.

En mille et mille cœurs
Qu'il rend passionnés de mes charmes vainqueurs,

En toutes les beautés à qui j'ôte la vie,
En l'esprit de Philis, en celui de Sylvie.
Quoi! depuis que sous moi tu respires le jour
Tu ne sais pas encore où j'ai logé l'amour?

LE VALET.

Et ce dieu se voit-il?

ÉMILE.

Oh! l'ignorance extrême!
Des plaintes, des soupirs, un œil mort, un teint blême,
Des flammes, des respects, un sensible tourment,
Sont l'amour, ce me semble, assez visiblement.

LE VALET.

Dieux! le plaisant visage! et comment sont ses ailes?

ÉMILE.

Ses ailes, ignorant, sont les soupirs des belles.
Mais ne m'enquête plus, j'aperçois Dionis
Qui doit à ma valeur des plaisirs infinis;
Il peut fidèlement ma passion décrire,
Et tracer en mon nom tout ce que je désire.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LISIDAN *et* DIONIS, *au fond du théâtre.*

DIONIS.

Que dis-tu, cher ami, de cette invention?

LISIDAN.

Que tu peux espérer, et sans présomption.

DIONIS.

Encor, qu'en juges-tu?

LISIDAN.

Que par-là cette belle
Nous apprend en amour une ruse nouvelle.
De tout moyen possible on n'avoit autrefois
Pour découvrir son cœur que la plume et la voix:
L'un étoit difficile; on a peine à commettre
En une sûre main la charge d'une lettre;
Il faut perdre du temps, pratiquer des valets,
Et sur leur soin avare hasarder ses poulets:
On ne les peut gagner sans peine et sans dépenses;
Toute leur sûreté dépend des récompenses.
Les autres par la voix découvrent leurs tourmens.
Dieux! la fâcheuse voie à de honteux amans!
Quelqu'ardeur qu'on ressente, et quoi qu'on se propose,
Le respect bien souvent nous tient la bouche close.
C'est aimer froidement qu'exprimer son souci;
D'un amour excessif le respect l'est aussi.
On le veut figurer, mais plus on le désire,
Et plus on sent aussi de contrainte à le dire.
Aujourd'hui nous avons un moyen plus aisé,
Et dont personne encor ne s'étoit avisé:
On déclare en dormant les secrets de son âme;
Il faut fermer les yeux pour découvrir sa flamme;
On n'a point de contrainte, on ne perd point de pas,
On ne dépense rien, et l'on n'en rougit pas.

ÉMILE, *les abordant.*

Il les faut aborder. J'interromps vos pensées.

DIONIS.

Votre unique sujet les avoit commencées:
Nous parlions de vos faits, nous comptions vos combats,
Et combien d'ennemis vous avez mis à bas.

ÉMILE.

Il seroit plus aisé de compter les étoiles
Dont la nuit a brodé ses ombrageuses toiles,
Le sable de la mer, les feuilles des forêts,
Et les grains des épis qui dorent nos guérets:
Mais je rencontre enfin d'inévitables charmes;
Le vainqueur est vaincu, mon cœur met bas les armes;
La valeur est défaite, et deux astres d'amour
Obligent mon courage à leur faire la cour.

LISIDAN.

Quelle est cette beauté?

ÉMILE.

Dieux! l'objet adorable!
Que vous allez juger ma défaite honorable!
Amélie.....

DIONIS.

Amélie?

ÉMILE.

A causé mon souci:
Je meurs pour ses beaux yeux.

DIONIS.

Elle vous aime aussi?

ÉMILE.

S'en peut-elle défendre, et serois-je moi-même,
Si je n'étois aimé par un objet que j'aime,
Moi pour qui la fortune a d'extrêmes bontés,
Et de qui les moyens ne sont point limités;
Moi qui me rends heureux l'astre le plus sévère,
Sous qui la terre tremble, et que le ciel révère;
Qui n'ai point d'ennemis que le vice et la peur,
Qui ne lui fais point voir un visage trompeur,

Et qui veux l'élever à la gloire suprême
Dont on doit honorer les personnes que j'aime?

DIONIS.

Elle vous doit beaucoup.

ÉMILE.

Mon sentiment est tel:
Mais que puis-je adorer que cet ange mortel?
Est-elle indifférente aux cœurs les plus barbares?
Puis-je porter les yeux sur des beautés plus rares?
Et la nécessité d'aimer plus bas que moi
N'excuse-t-elle pas si je vis sous sa loi?

DIONIS.

Elle a bien des appas.

ÉMILE.

Cette belle m'oblige
A me mêler d'un art qu'en effet je néglige:
Une plume jamais n'a ces doigts exercés,
Et vous me servirez si vous m'aimez assez.
Cet adorable objet dont mon âme est atteinte
Veut voir en beaux discours ma passion dépeinte:
Couchez en un poulet, mais bien élégamment,
Tout ce qui peut partir de l'esprit d'un amant;
Rendez à mon amour cet agréable office,
Et dispensez ma main de ce vil exercice.
Si quelque occasion s'offre de vous servir,
J'en ai fait un dessein qu'on ne me peut ravir.

DIONIS.

Que puis-je dénier à la gloire du monde?
Ce m'est une faveur qui n'a point de seconde.
Ce poulet achevé, je l'apporte en ce lieu.

ÉMILE.

Et quand sera-t-il prêt?

DIONIS.

Dans un moment.

ÉMILE.

Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DIONIS, LISIDAN.

DIONIS.

Peut-on priser assez une humeur de la sorte?
Jamais une manie a-t-elle été si forte?
Qui n'auroit de l'amour pour un semblable amant,
Et qui ne chériroit ce divertissement?
Mais que je rentre tôt en ma mélancolie!
Ce rival importun sort de chez Amélie,
Son père le conduit: écoutons leur discours.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE PÈRE D'AMÉLIE, AMÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Puisque vous m'ordonnez d'espérer du secours,
Je souffrirai, monsieur, et ma persévérance
Forcera mon malheur et son indifférence:
Cet agréable objet a moins de cruauté
Que de n'accorder rien à ma fidélité.

LE PÈRE.

Le temps peut tout changer; son enfance indiscrète
Ne sait ce qu'elle craint ni ce qu'elle souhaite :
La force en obtiendra le bonheur que je veux,
Ou mon autorité gouvernera ses vœux.
Adieu, ne craignez rien, et dessus ma promesse
Espérez du remède à l'ardeur qui vous presse.

(Le Père, Éraste et Amélie sortent.)

DIONIS.

O rigoureux arrêt qui me comble d'ennuis!
Que faut-il que j'espère en l'état où je suis?
Tous mes soins sont trahis, et son humeur avare
Dispose aveuglément d'une beauté si rare:
Le vain éclat de l'or a ses yeux éblouis,
Et lui dictoit les mots que nous avons ouïs.

LISIDAN.

Éprouvez la fortune ou propice ou cruelle,
C'est tout si vous plaisez aux yeux de cette belle:
Étant bien en son cœur votre sort est heureux,
Et l'or n'éblouit point un esprit amoureux.
Le ciel avec dessein a vos âmes unies;
J'ai souffert pour sa sœur des peines infinies,
Et j'ai désespéré de fléchir ses parens,
Lorsqu'elle m'a fait voir des yeux indifférens;
Mais depuis l'heureux jour que son âme touchée
M'a découvert l'ardeur qu'elle tenoit cachée,
J'étouffe mes soupirs, j'ai toujours espéré,
Et sa possession m'est un bien assuré.

DIONIS.

Que ne m'est-il permis de parler de la sorte?
Que je serois content! Mais on ouvre la porte.
C'est elle, abordons-la.

SCÈNE V.

LES MÊMES; AMÉLIE.

DIONIS, *à Amélie.*

Si proche du trépas,
Qu'il ne me reste plus qu'un moment et qu'un pas,
Je viens offrir encor cet instant de ma vie,
A l'aimable beauté qui la tient asservie;
Je viens pour souhaiter, en ce dernier moment,
A vos chastes amours leur accomplissement.
Acceptez mon rival, donnez à sa fortune
L'honneur de respirer sous une loi commune;
Riez avecque lui des maux que j'ai soufferts,
Dédaignez mon hommage et méprisez mes fers;
Rendez le premier teint à son visage blême,
Accordez toute chose à son amour extrême :
Je meurs avec plaisir; et mon sort rigoureux
Ne m'est point importun si le vôtre est heureux.
Par de si beaux ennuis mon âme est combattue,
Que même en la rendant je bénis qui me tue;
Je ne déteste point mon malheur apparent,
Et je ne pousse point de soupirs en mourant.

AMÉLIE.

D'où viendra, Dionis, une mort si soudaine?
Votre teint est si bon et votre voix si saine!
J'ignore de vos maux la naissance et le cours,
Et je peux toutefois répondre de vos jours.

DIONIS.

Il est encore aisé de conserver ma vie,
Le bien de ma santé dépend de votre envie;

Mais je n'espère pas cette félicité
De mon malheur extrême et de votre bonté;
Je n'attends que la mort, et votre obéissance
Va, quand je vous plairois, trahir votre puissance.
Quoique vous promissiez à mon affection
Un père forcera votre inclination.

AMÉLIE.

On ne me force point.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ÉRANTE.

ÉRANTE.

Courez vite à mon père.

DIONIS.

Ainsi j'aurai toujours la fortune contraire.
Elle n'accorde pas à mon cruel tourment
La satisfaction de parler seulement.

ÉRANTE, *donnant une lettre à Dionis.*

Lis, sois secret. Adieu, j'ai deux mots à vous dire.

(Elle sort.)

LISIDAN *la suivant.*

Je reviens de ce pas.

DIONIS *seul.*

Que me peut-elle écrire?
Elle aime Lisidan, et je n'estime pas
Quelle puisse autre part engager ses appas

(Il lit la lettre.)

« *A Dionis.*

» Tu perds temps, Dionis, d'adorer une ingrate
» Qui se rit d'amour et de toi.

» Il faut qu'un autre esprit te flatte ;
» Porte ailleurs tes vœux et ta foi.

» Il n'est pas malaisé de trouver une amante
» Qui te montre plus de douceur :
» Ne va pas loin, et crois qu'Érante
» Est plus facile que sa sœur.

» Oublie une insensible et superbe rivale ;
» Cesse de lui faire la cour,
» Et te vante que rien n'égale
» Tes mérites et mon amour. »

Surpris, saisi, confus après cette merveille,
Que j'ai d'occasion de douter si je veille.
Qu'Érante, un des objets les plus doux de ces lieux,
Sur un sujet si bas daigne jeter les yeux !
Au moindre des mortels présente sa franchise,
Et mette à si haut prix ce que sa sœur méprise !
Trahisse Lisidan ! Puis-je sans vanité,
Imaginer ce mal de sa facilité ?
Mais que je trouve ici son ardeur manifeste,
Et pour n'être pas vain qu'il faut être modeste !
Pouvoit-elle exprimer en termes plus exprès
L'effet inespéré de quelques faux attraits,
Ou de quelque vertu que l'avare nature
A mise en mon esprit seulement en peinture ?
Dieux ! m'a-t-elle estimé capable d'aimer tant
La qualité de traître et celle d'inconstant ?

SCÈNE VII.

AMÉLIE, DIONIS.

AMÉLIE.

Quoi! vous vivez encore?

DIONIS.

Il est vrai que la vie,
Quand vous m'avez quitté, devait m'être ravie :
Mais j'ai l'âme arrêtée en des liens si forts,
Que malgré mon dessein elle anime ce corps.

AMÉLIE.

Dieux! que j'avais de crainte, et que ma sœur m'en donne!
Mon père est au jardin qui n'a mandé personne :
Que vous a-t-elle dit?

DIONIS.

Rien.

AMÉLIE.

Je veux tout savoir,
Si mon respect sur vous obtient quelque pouvoir.

DIONIS.

Je n'ai rien entendu.

AMÉLIE.

Me taisant quelque chose,
Vous ruinez un bien où mon cœur se dispose.
J'ai déjà trop prié.

DIONIS.

J'en reçois cet écrit;
Voyez combien vos vœux peuvent sur mon esprit.

AMÉLIE, *après avoir lu.*

C'est là bien clairement vous ouvrir sa pensée :
Vous la devez guérir si vous l'avez blessée;
Elle a des qualités dignes de vos désirs,
Et je n'ai point dessein d'empêcher ses plaisirs.

DIONIS.

Il vous est bien aisé de parler de la sorte;
Mais pour moi qui vous voue une amitié si forte,
Qui sais ce que je dois à des charmes si doux,
Qui ne suis ici-bas qu'à dessein d'être à vous,
On ne me verra point, sans un effort étrange,
Porter mes volontés à la honte du change;
Le ciel m'auroit ôté mon premier sentiment,
Je n'aurois plus de moi que le nom seulement,
Et vous auriez perdu ces adorables charmes
Et ces rares vertus à qui tout rend les armes.
Si vous sentiez les coups de ces astres vainqueurs,
Ou si comme les dieux vous lisiez dans les cœurs,
Vous verriez clairement la véritable peine
Qui peut-être à vos yeux est encore incertaine;
Ils donneroient des pleurs à mon cruel tourment;
Vous n'y pourriez songer qu'avec étonnement.
Je sais la qualité de l'objet où j'aspire,
Et cette connoissance augmente mon martyre;
Je ne possède rien que l'on puisse estimer,
Le ciel m'a dénié tout ce qui fait aimer,
Il ne m'a jamais vu que d'un œil de colère,
L'Amour est nu chez moi comme au sein de sa mère,
Et je n'ose parler de mon affection
Quand je porte les yeux sur ma condition:
Je relève pourtant d'une puissance telle,

Qu'elle a mis en mon cœur une flamme immortelle;
Rien ne peut m'empêcher d'aimer votre beauté,
Et je ne puis forcer cette nécessité.

AMÉLIE, *à part.*

Enfin c'est trop cacher une ardeur si pressante;
Et je dois de l'espoir à sa flamme innocente.
(Haut.)
Espère, mon souci, ta peine aura son prix,
Et mes yeux, les auteurs de ta prise, sont pris.
J'ai sondé ton esprit; j'aime ce que j'y treuve,
Et cette affection t'est une heureuse preuve;
Je te préfère à tout; viens demain en ce lieu
En savoir davantage, et sois discret. Adieu.
(Elle sort.)

DIONIS, *seul.*

Honorez-moi d'un mot et d'un moment encore;
Que je baise vos pas, et que je vous adore.
O discours favorable! ô trop heureux amant!
Est-il rien de pareil à ton contentement?

SCÈNE VIII.

LISIDAN, DIONIS.

LISIDAN, *prenant congé d'Érante.*
(A Dionis.)

Adieu; demain sans faute. O dieux! que ta maîtresse
N'a-t-elle autant de part en l'ardeur qui te presse?
Qu'on porteroit d'envie à ta prospérité!
Et qu'Érante a pour moi d'amour et de bonté!

DIONIS.

Parlez-vous de bon sens?

LISIDAN.

Oui, si j'en suis capable,
Et si l'on peut trouver un amant raisonnable.

DIONIS.

Elle vous aime encor?

LISIDAN.

Je n'en saurois douter;
Elle m'en assuroit au point de la quitter:
Elle estimoit la loi sous qui l'amour nous range,
Et je tiens son esprit incapable du change.
Mais quel sujet vous porte à m'enquêter ainsi,
Et tenir pour suspect son amoureux souci?

DIONIS, *lui remettant une lettre.*

Voyez bien le sujet.

LISIDAN, *après avoir lu.*

Ai-je des yeux fidèles,
Et dois-je soupçonner ce miracle des belles?
Quoi! l'arrêt de ma mort est signé de sa main!
O disgrâce! ô rigueur de mon sort inhumain!
Eh bien! possède-la cette belle inconstante,
Arrache-moi mon bien, réponds à son attente;
Tu ne souhaitois pas cette inclination,
Ton mérite est contraire à ton intention:
Je ne lui donne point le titre d'inhumaine,
Je ne murmure point, mes défauts ont leur peine:
Et le ciel m'eût pourvu de belles qualités
S'il eût formé pour moi de si rares beautés.

DIONIS.

Ne cherchez point d'excuse à cet esprit volage;
Blâmez de votre mal son humeur et son âge,

Et ne redoutez point qu'un ami sans égal
Puisse changer ce titre en celui d'un rival :
Je sais trop mon devoir, et vous savez ma flamme.
Je crois n'être pas mal en l'esprit de ma dame;
Sa sœur espère en vain de toucher mes esprits;
Si Vénus renaissoit, je l'aurois à mépris.
Aimez-la constamment, n'imitez point son change,
Et la mettez au point qu'elle-même vous venge.

LISIDAN.

O dieux! quelle infortune égale mes ennuis?
Je demeure muet en l'état où je suis.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VALET *seul, tenant une lettre pour Amélie;*
ensuite AMÉLIE.

Effets prodigieux d'un généreux courage,
Tout respecte mon maître et tout lui rend hommage;
Les plus ambitieux réputent à malheur
De n'avoir des sujets de servir sa valeur.
Dans cet heureux papier Dionis a tracées
De cet aimable amant la flamme et les pensées.
On hait bien l'éloquence, ou bien ce mot d'écrit
Va faire à sa maîtresse admirer son esprit.
(A Amélie.)
Qu'elle sort à propos! Belle reine des âmes,
Amour de l'univers, cher sujet de nos flammes,
L'esprit le plus divin et la plus digne main
Qui jamais ait versé des mers de sang humain,
Dédie à vos beautés ce torrent d'éloquence,
Où sa peine est décrite en termes d'importance.
Si vous ne dédaignez ce glorieux amant,
Répondez à ses vœux par un mot seulement.

AMÉLIE.

Si je ne le dédaigne? O dieux! quelle déesse
Ne tiendroit à faveur le nom de sa maîtresse?
Se peut-on dégager de ses charmans appas?
Quelqu'un l'a-t-il connu, qui ne l'adore pas?

LE VALET.

Il est vrai que tout cède à son mérite extrême;
Il est fort valeureux, il me l'a dit lui-même,
Et surtout son esprit a des charmes puissans.

AMÉLIE *lit.*

« *A l'aimable beauté qui captive mes sens.*

» La prière extravagante
» D'un amant insensé
» M'est une occasion favorable et plaisante
» De faire voir ma peine aux yeux qui m'ont blessé.

» Je ne pense, je n'aspire
» Qu'à voir ces doux vainqueurs;
» Et mon cœur, loin de vous, sent un plus doux martyre
» Que n'en peuvent sentir ensemble tous les cœurs.

» La nuit, songeant à vos charmes,
» J'accuse mon destin,
» Et répands en mon lit un océan de larmes
» Que l'ardeur de ma flamme a séché le matin.

» Le soleil sortant de l'onde
» Me laisse en même point,
» Et, lorsqu'il est grand jour aux yeux de tout le monde,
« Il n'est que nuit aux miens quand je ne vous vois point.

» Hâtez-vous, belle Amélie,
» D'alléger mes ennuis,
» Bannissez de mes jours toute mélancolie,
» Et tarissez les pleurs que je verse les nuits.
» DIONIS. »

LE VALET.

Lisez-vous tout de bon?

AMÉLIE.

Lis toi-même.

LE VALET.

Ah! le traître!
Il nous a fait ce tour! il a trahi mon maître!
Il m'a commis moi-même à porter ses poulets!
On lui fera, madame, employer ses valets.

AMÉLIE.

Qu'est-ce? conte-moi tout.

LE VALET.

Je vengerai l'injure
De cette propre main, si mon maître l'endure.
Jamais traître que lui n'a fait rougir ce front;
Il tache mon honneur, et j'ai part en l'affront.

AMÉLIE.

O dieux! qu'il est plaisant!

LE VALET.

Et vous riez, madame?
Si mon maître me croit, il éteindra sa flamme;
Vous mourrez de dépit, et la fin de ce jour
Sera, s'il est prudent, la fin de son amour.

AMÉLIE.

Conseiller inhumain, ennemi de mon aise,
Qu'il cesse de m'aimer, et que je lui déplaise?

Que je sois odieuse à la même valeur?
Procure-moi plutôt la mort que ce malheur.

LE VALET.

Vous riez toutefois.

AMÉLIE.

Oui, d'aise et d'espérance
Que le ciel bénira notre persévérance.
Hélas! conserve-moi ce bonheur infini,
Ou que d'un seul trépas mon crime soit puni.

LE VALET.

Ce repentir m'oblige à forcer ma colère.
Conservez seulement le souci de lui plaire.
Pour cette trahison, j'en mourrai satisfait,
Et je vais l'avertir de l'affront qu'on lui fait.
(Amélie sort.)

SCÈNE II.

LISIDAN, LE VALET.

LISIDAN.

Avant que de finir et ma vie et ma peine,
Voyons encor un coup cette belle inhumaine;
A ses yeux inconstans faisons voir mon trépas;
Ce dessein leur plaira, si je ne leur plais pas.

LE VALET.

On va de ton ami payer la courtoisie.

LISIDAN.

Adieu, d'autres pensers troublent ma fantaisie.

LE VALET.

Voyez que d'arrogance est jointe à ses discours.
Tu dois bien, insolent, lui prêter du secours:

Je seconde mon maître, et jamais mon courage
Ne s'est mieux employé qu'à punir cet outrage.

LISIDAN.

Cherche d'autres objets à tes sots entretiens.

LE VALET.

Et toi, compte ce jour pour le dernier des tiens.
(Il sort.)

LISIDAN, *seul.*

Hélas! dans la rigueur de mon cruel martyre,
Je crains moins ce malheur que je ne le désire:
La mort pourroit d'un coup finir mes déplaisirs;
Mais l'ingrate qu'elle est se rit de mes désirs;
Elle est sourde à mes vœux, cette aveugle déesse,
Et tire vanité d'imiter ma maîtresse.

SCÈNE III.

LISIDAN, ÉRANTE.

ÉRANTE, *à part.*

Combien je veux de mal à cet amant transi!
(A Lisidan.)
Dissimulons pourtant. Je t'attendois ici.

LISIDAN.

Que je vous suis tenu!

ÉRANTE.

Loin de toi tout m'offense,
Et rien ne m'est sensible au prix de ton absence.

LISIDAN.

Cette peine est conjointe aux fidèles amours.

ÉRANTE.

Je sens ma passion s'accroître tous les jours.

LISIDAN.

Que je suis glorieux!

ÉRANTE.

Oui, si tu tiens à gloire
D'être le seul objet qui plaise à ma mémoire.

LISIDAN.

Car de changer jamais.....

ÉRANTE.

O dieux! que me dis-tu?

LISIDAN.

Vous avez trop d'amour.

ÉRANTE.

Et toi trop de vertu.

LISIDAN.

D'écrire à Dionis....

ÉRANTE.

O dieux! je suis perdue.

LISIDAN.

Et d'offrir à ses vœux l'amitié qui m'est due;
Vous savez, pour le faire, aimer trop constamment,
Et c'est vous offenser qu'y songer seulement.

ÉRANTE.

C'est beaucoup de tourment qu'un peu de jalousie:
Ne donne point d'entrée à cette frénésie,
Car de la perdre après il est bien malaisé.
Je plains déjà ton mal.

LISIDAN.

Et vous l'avez causé.
Confessez tout, madame, et, sans tant d'artifice,

A ce cœur malheureux ordonnez son supplice.
A-t-il reçu de vous quelque commandement
Dont il ait murmuré du penser seulement?
Restreignez mon espoir en d'étroites limites,
Ne me permettez plus l'honneur de vos visites,
Comblez de vos faveurs l'auteur de mon tourment,
Caressez à mes yeux ce glorieux amant,
Et, si vous l'agréez, imputez-moi des crimes,
Qui rendent votre haine et mon mal légitimes:
Vous verrez mon respect forcer mes sentimens;
Je croirai mériter les plus durs châtimens.
Il ne sortira point de plainte de ma bouche;
Je n'aurai point dessein que ma douleur vous touche;
Et celui de vous plaire et de vous obéir
Me fera détester moi-même et me haïr.

ÉRANTE.

Vous imitez, monsieur, ces âmes insensées
Qu'on ne trouve jamais en d'égales pensées,
Qui blâment sans sujet ou prisent leur destin,
Et ne sont plus le soir en l'état du matin.
Ce vice, à mon avis, est un défaut extrême:
Moi, je vis autrement, et je suis toujours même:
Je médite long-temps sur le choix que je fais;
Mais depuis qu'il est fait, je ne change jamais.

LISIDAN.

J'ai donc été l'objet d'une éternelle haine,
Une amour de deux ans m'est donc ingrate et vaine,
Et Dionis plaît seul à vos chastes beautés
Depuis que je vous sers et que vous m'écoutez?

(Lui montrant la lettre.)

ÉRANTE, *voyant sa lettre.*

Et c'est là, Lisidan, le sujet de vos plaintes?

LISIDAN.

Il est assez puissant.

ÉRANTE.

O dieux! les vaines craintes!
Vivez, vivez heureux, et ne m'accusez plus
S'il vous faut seulement contenter là-dessus.
Dionis est charmé des beautés d'Amélie;
Vous avez vu sa peine et sa mélancolie;
Il n'est inquiétude égale à son souci,
Et je me trompe fort, ou ma sœur l'aime aussi;
Mais son sort et le nôtre a tant de différence,
Qu'il devroit étouffer cette vaine espérance:
Il a d'un vain désir ses attraits honorés;
Il faut entrer chez nous par des chemins dorés.
Vous savez quelle humeur aux vieillards est commune;
Ils prisent la vertu, mais prennent la fortune:
Mon père est de ce nombre, et son consentement
Dépend du vain éclat des trésors seulement.
Il sait que Dionis n'est riche qu'en mérites,
Et que ma sœur pourtant en souffre les visites;
Si bien qu'imaginant quelque inclination,
Il la veut ruiner par cette invention;
Il m'oblige de feindre une amitié naissante
Pour ce fidèle amant, que lui-même ressente;
Il veut que mes regards, ma voix et mes écrits,
Soient sans cesse employés à toucher ses esprits:
Si j'obtiens cet effet, Amélie est plus vaine
Que de daigner après considérer sa peine;
Il n'en peut espérer un seul trait de pitié,
Si je puis une fois rompre leur amitié.
Croyez ce qui vous plaît : la feinte consommée,
Vous saurez si sa grâce a mon âme charmée,

Si mon amour est tel qu'on le puisse amortir,
Et si tout l'univers m'en sauroit divertir.

LISIDAN.

Dieux! que cette nouvelle allége mon martyre!
Vous arrêtez mon âme à l'heure que j'expire:
Mais craignez, pour mon bien, que cette invention
N'ait un effet contraire à votre intention;
Songez que tous les cœurs cèdent à la surprise,
Et qu'insensiblement nous prisons qui nous prise.

ÉRANTE.

N'en soyez point en peine, aimez-moi seulement.
Mais il vient..... Voyez-moi feindre subtilement.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; DIONIS.

ÉRANTE, *à Dionis.*

Que vous traitez l'amour d'une façon discrète,
Monsieur; et qu'au besoin votre langue est muette!
Vous conservez si bien un secret défendu,
Que les sourds jusqu'ici n'en ont rien entendu.

DIONIS.

Je suis fort imparfait; mais, pour peu qu'on me loue,
On sait que je crois l'être, et vois quand on me joue.
J'ai pris votre faveur pour preuve à mes défauts;
Voyez si quelquefois mon sentiment est faux;
Traitez plus doucement un rebut de fortune,
Dont l'entretien déplaît, dont l'abord importune,
Sans mérite, sans bruit, sans estime et sans bien,
Qui n'a qu'un point de bon, c'est qu'il sait qu'il n'a rien.

ÉRANTE.

La belle couverture à son ingratitude!
Qu'il me tient ces discours après un long étude!
Quel moyen plus exquis, quels signes plus parfaits,
Te pouvoient assurer des vœux que je te fais?
N'ai-je assez clairement ma passion décrite?
Faut-il perdre du temps à louer ton mérite?
Te dois-je par la voix ce que mon cœur t'a fait,
Et n'est-ce pas assez que d'en sentir l'effet?
Mais ris de mes discours, et poursuis cette ingrate
Qui te joue elle-même alors qu'elle te flatte,
Dont tu ne peux qu'en vain espérer la pitié,
Qui n'a pas ûn esprit capable d'amitié;
Entretiens constamment cette ardeur insensée,
Et ne veuille jamais divertir ta pensée;
Révère ingratement sa tyrannique loi,
Par ton propre malheur toi-même venge-moi.

LISIDAN.

Enfin je suis saisi de ma première crainte:
Ces discours ont passé les bornes de la feinte.

DIONIS.

Je ne cause à vos cœurs ni soupirs ni douleurs,
Le feu que j'y fais naître a bien peu de chaleur.
Mais, las! quand cette ardeur en effet seroit vraie,
Et que je guérirois de ma première plaie,
Pourrois-je encor ravir à ce parfait ami
Un bien si précieux, qu'il possède à demi?
Après tant de sermens d'une amour infinie,
Auriez-vous tellement sa mémoire bannie?
Et devrois-je espérer un meilleur traitement,
Sachant son infortune et votre changement?

ÉRANTE.

Il s'est entretenu d'un espoir inutile;
Je n'eus jamais pour lui qu'une amitié civile;
Sa vanité, monsieur, est sans comparaison,
S'il croit avoir jamais asservi ma raison.
J'ai souffert ses discours tant que la courtoisie
M'a permis de flatter sa vaine fantaisie;
Mais d'avoir rien promis à sa fidélité,
J'ai plus d'ambition et moins de charité.

LISIDAN, *à part.*

Cette orgueilleuse enfin force ma patience,
Et je ne puis sans honte observer le silence;
(Érante le regarde en riant.)
Mais ce ris de sa bouche et ce trait de ses yeux
Contient dans le respect mon esprit furieux.
Que de subtilité! que sa bouche a d'adresse!
Parlant elle m'offense, et riant me caresse.

ÉRANTE.

Est-ce assez consulter?

DIONIS.

Je suis tout résolu.....

ÉRANTE.

D'accepter sur mes jours un pouvoir absolu?
D'oublier Amélie?

DIONIS.

Oui, quand les destinées
Ne voudront plus ourdir le fil de mes années;
Mais, possédant encor le bien de la clarté,
Je promettrois en vain d'oublier sa beauté.

ÉRANTE.

Va, tyran des esprits, barbare, âme de souche,
Que mes soupirs soient vains, et que rien ne te touche:

Ferme à mes passions et l'oreille et le cœur,
Lâche présomptueux, et superbe vainqueur;
Adore cet objet qui t'a l'âme ravie;
Mais ne te promets point d'empire sur sa vie :
J'emploîrai mes efforts à ruiner les tiens,
A publier vos feux, rompre vos entretiens,
Découvrir ton adresse aussitôt que conçue,
Enfin à divertir une prospère issue.
Tiens pour illusion ce qu'elle t'a promis,
Et saches en moi seule avoir mille ennemis.

SCÈNE V.

LES MÊMES; AMÉLIE.

AMÉLIE, *retenant sa sœur.*

Quel trouble si soudain rend ce visage blême?

ÉRANTE.

Ne me retenez point, ayez soin de vous-même.
(Elle sort.)

LISIDAN.

Cette humeur lui provient.....

AMÉLIE.

D'où?

LISIDAN.

D'un juste mépris.

AMÉLIE.

Quoi! de plus doux appas ont touché vos esprits,
De nouvelles ardeurs ont votre âme embrasée,
Et vous n'estimez pas une conquête aisée?

LISIDAN.

Qu'une autre soit jamais l'objet de mon souci!
Me pouvez-vous connoître et me parler ainsi?
Perdez ce sentiment.

AMÉLIE.

De qui donc se plaint-elle?

LISIDAN.

De ce parfait ami qui plaît à cette belle.

AMÉLIE.

Je sais tout, c'est assez. Eh quoi! tant d'amitié
Ne peut, cher Dionis, attirer ta pitié,
Ton cœur ne se rend pas à la bonté d'Érante,
Et je t'ai vu souffrir mon humeur arrogante?
Tu refuses des vœux à son humilité,
Et jadis mes dédains ne t'ont point rebuté?
Ne dois-tu rien, cruel, à sa mélancolie?

DIONIS.

Non, puisque je dois tout aux beautés d'Amélie.

AMÉLIE.

Si tu dois aux attraits, tu lui dois plus qu'à moi.
Crois-tu qu'elle en ait moins?

DIONIS.

Oui, si je m'y connois.

AMÉLIE.

Jugez-nous, Lisidan.

DIONIS.

Que l'amant soit l'arbitre:
Désirer accorder et l'un et l'autre titre,
C'est vouloir l'impossible.

LISIDAN.

En l'état où je suis,
Faites-moi seulement juge de mes ennuis:
Tous les amans qui sont et ne sont plus au monde,
Ixion sur la roue, et Tantale dans l'onde,
Si vous considérez l'excès de mon tourment,
Ont, en comparaison, souffert légèrement.
Déchu par mon malheur d'une gloire suprême,
Je ne vois rien d'égal à ma misère extrême,
Et vous devez le prix à ses charmes vainqueurs,
Si leurs coups sont égaux à ceux de ses rigueurs.
Quelle borne, destins, à mes maux est prescrite!

DIONIS.

Espérez-la du temps, et de votre mérite.
Mais j'implore le même, adorable beauté:
Quand sera par l'hymen notre amour limité?
Et quand, vous dégageant des contraintes d'un père,
Voulez-vous accomplir le bonheur que j'espère?

AMÉLIE.

Hélas! que j'ai de peine à t'ouvrir mon secret!
Que ce cœur est atteint d'un sensible regret!
Et qu'un mot proféré me rendra misérable,
Si nous n'imaginons un moyen favorable
Qui conserve à tes vœux mon amour et ma foi,
Qui m'ôte à ton rival, et qui me rende à toi!
Demain.....

DIONIS.

Quoi! ce rival trahit mon espérance?

AMÉLIE.

Mon père m'abandonne à sa persévérance;
Il considère peu si ce dessein me plaît;
Il veut que mon amour cède à mon intérêt;

Et depuis un moment sa rigueur indiscrète
A tiré de ma voix le *oui* que je regrette.

DIONIS.

Donc votre volonté, beau soleil de mes jours,
Relève d'un pouvoir plus fort que nos amours?
On contraint vos désirs? l'Amour est né sans père,
Et vous en avez un que le vôtre révère.
Hélas! si vous aviez tant de facilité,
Et si vous prévoyiez cette nécessité,
Vous deviez étouffer ma passion naissante,
Plutôt que la réduire à vivre languissante;
Car après tant d'espoir ne vous posséder pas,
C'est souffrir, sans mourir, pire que le trépas.
(Éraute est à la fenêtre et les écoute.)

AMÉLIE.

Tu condamnes bientôt l'amitié la plus rare
Qui doive être prisée en ce siècle barbare.
Combattons, enflammés de désirs si parfaits,
A qui les prouvera par de plus beaux effets:
Que ferois-tu pour moi?

DIONIS.

Je prendrois plus de peine
Que deux rois ennemis n'en ont pris pour Helène;
J'effacerois le nom des plus parfaits amans;
Et je m'immolerois à vos commandemens.

AMÉLIE.

Moi je ferois pour toi plus que le penser même
Ne peut imaginer et d'etrange et d'extrême;
J'effacerois l'éclat de ton affection;
Et sois vain si tu veux de ma confession.

DIONIS.

Forcez donc avec moi, ma lumière, ma vie,
Tout ce qui fait languir notre amoureuse envie,
Et, par un prompt départ, dégageant votre foi
D'une sévère, injuste et tyrannique loi,
Délivrons ce vainqueur à qui tout rend hommage
De la nécessité d'un inique servage.
Tirons pour notre bien notre maître des fers,
Il finira les maux, que nous avons soufferts;
En l'état d'obéir, où vous êtes réduite,
La gloire du combat dépend de votre fuite.

AMÉLIE.

Oui, mon affection consent à ce départ;
J'attendois, cher amant, ce conseil de ta part.
Demain, sans différer, aussitôt que l'aurore
Fera voir ses rayons sur le rivage maure,
Forçons notre malheur, partons secrètement,
Et souffrons avec nous Lisidan seulement;
Qu'il serve de témoin à nos pudiques flammes,
Qu'il assiste où l'hymen conjoindra nos deux âmes,
Et qu'il témoigne un jour que nos chastes désirs
Se seront dispensés à d'honnêtes plaisirs.
La maison d'un paysan, frère de ma nourrice,
Est offerte à propos à notre doux caprice;
Nous y vivrons sans crainte, attendant l'heureux jour
Qu'un avis de sa part nous parle du retour.
N'es-tu pas résolu ?

DIONIS.

Plus que n'est à sa grâce
L'esprit d'un criminel dont on bande la face,
Qui reçoit un pardon qu'il n'imaginoit pas,
Et qui voyoit déjà la porte du trépas.

AMÉLIE.

L'effet de ce dessein me plaira davantage ;
Allons nous disposer à cet heureux voyage.
Adieu, mais sois discret si tu veux m'obliger,
Et surtout que ma sœur n'en puisse rien juger.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; ÉRANTE.

ÉRANTE *les surprenant.*

Non, je n'en saurai rien, et ce dessein le touche
Trop favorablement pour en ouvrir la bouche :
Vous ne m'attendiez pas.....

AMÉLIE.

O malheur sans pareil !

ÉRANTE.

Et n'aviez pas dessein d'implorer mon conseil.
Enfin je puis venger une amour méprisée,
Et ravir Ariane à l'espoir de Thésée.
Quoi ! vous suivez, ma sœur, le plus vil des mortels,
Et votre passion lui dresse des autels !
Méditez là-dessus et consultez mon père ;
Je lui vais de ce pas découvrir votre affaire.

AMÉLIE *la retenant.*

Cruelle, ton bonheur dépend-il de ma mort ?
Parle, un mot seulement, et j'achève mon sort.
De quelle injure, hélas ! me trouves-tu coupable ?
Fais-moi, si tu le peux, une plainte équitable ;
Ai-je autrefois rompu tes résolutions,

Et me suis-je opposée à tes intentions?
Ne vois-tu pas en moi l'amitié la plus pure
Que jamais à des sœurs enseigna la nature?
M'as-tu vue autrefois révéler tes secrets,
Et n'ai-je pas eu part en tous tes intérêts?

ÉRANTE.

Laissez-moi, l'on m'appelle.

AMÉLIE.

Ingrate, inexorable,
Que profiteras-tu si je suis misérable?
N'as-tu pour mon sujet ni pitié ni douceur?
Ne donneras-tu rien au sacré nom de sœur?
Tu me vouois jadis une amitié si nue,
Et que j'ai si souvent au besoin reconnue!
Las! si tu n'as plus rien de ces rares bontés,
Quel destin a sitôt changé tes qualités?
Si tu les as encor, comment la bonté même
Peut-elle méconnoître et trahir ce qu'elle aime?
Ressentant seulement l'ombre de mes douleurs,
Que la compassion t'arracheroit de pleurs!

ÉRANTE.

Je m'emploîrois pour vous avec un soin extrême,
Et je voudrois cacher vos secrets à moi-même;
Mais ce présomptueux a ce cœur irrité,
Et je dois, le pouvant, punir sa vanité.

DIONIS.

Divine et sage Érante!

ÉRANTE.

Avecque la menace
On abat ton orgueil, on a part en ta grâce :
Je suis sage et divine, et tu m'estimes fort

Alors que mon pouvoir dispose de ton sort ;
Tantôt, enflé du vent d'une fausse victoire,
Tu ne me traitois pas avecque tant de gloire;
Ce m'étoit des faveurs que de te regarder.
Dieux! il est bien aisé de te persuader!
Quoi! quand je te nommois beau, charmant, adorable,
Tu croyois seulement m'être considérable?
Et lorsque je feignois ces transports furieux,
Tu les attribuois au pouvoir de tes yeux?
J'aurois perdu l'esprit, et ta seule arrogance
Eût été comparable à mon extravagance ;
Lors j'avois mérité de souffrir tes dédains.
Mais j'ai dessein de rire et c'est dont je me plains.
Je voulois par l'appât d'une espérance vaine,
Me donner le plaisir de t'avoir mis en peine,
Te voir à mes genoux, te voir baiser mes pas,
T'ouïr plaindre sans cesse et ne répondre pas.
C'étoit là mon dessein, et ton âme orgueilleuse
Devoit ce passe-temps à mon humeur joyeuse :
Je voulois que mes jours touchassent tes esprits,
Et tu ne devois pas les payer de mépris.

DIONIS.

Je n'ai rien mérité, mais souffrez que je die
Que vous deviez ailleurs chercher la perfidie,
Et que, quelque dessein que vous pussiez avoir,
Vous tâchiez vainement d'ébranler mon devoir.
Je crois qu'on ne peut rien ajouter à vos charmes;
Les cœurs contre vos yeux ont d'inutiles armes,
Et le mien seulement a pouvoir d'éviter
Ces glorieux vainqueurs que tout doit redouter.
D'un si libre discours accusez cette belle ;
Comme vos deux beautés ma flamme est immortelle;

Vous me verriez pour vous brûler de feux égaux,
Si vos yeux les premiers avoient causé mes maux :
Mais la nécessité d'adorer Amélie
Avoit mis en ses mains le beau nœud qui me lie.
Charmante et chère sœur, obligez deux amans
Dont vous tenez en main l'espoir et les tourmens.

AMÉLIE.

Ainsi jamais amour ne te soit importune,
Et le ciel à tes vœux égale ta fortune.

ÉRANTE, *à Dionis.*

Dieux! que je suis sensible aux traits de la pitié,
Et que je vous chéris d'une aveugle amitié!
Partez, vivez contens, je force ma colère,
Et mon ressentiment cède à votre prière;
Mais vous aurez, monsieur, moins de présomption
Que de vanter jamais mon inclination.
Lisidan m'a vu feindre avec fort peu de crainte;
Il sait quelle raison m'ordonnoit cette feinte.

LISIDAN.

Je n'en suis pas trop sûr, et vous feignez si bien
Qu'il m'étoit malaisé de n'appréhender rien,
Je crois qu'à mon sujet vous souffrez peu de chose;
Vous ne mourrez jamais du mal que je vous cause.

ÉRANTE.

Tu te pourrois passer d'irriter mon amour;
Tu sais que ton objet m'est plus cher que le jour :
Mais, pour t'en faire voir un dernier témoignage,
Je veux suivre tes pas j'entreprends le voyage;
M'y souffrirez-vous pas?

AMÉLIE.

Avec plus de plaisir
Que l'amour n'en prépare à ton chaste désir.

DIONIS.

Dieux! l'heureux changement!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ÉMILE, LE VALET.

ÉMILE.

Il suffit de mon ombre
Pour lui faire des morts grossir le triste nombre:
Quand il signoit son nom, il signoit son trépas:
Il est mort.

LE VALET.

Le voilà.

ÉMILE.

Ne m'abandonne pas.

LE VALET.

Ce n'est pas ma coutume.

DIONIS.

Oyons ce que veut dire
Ce pauvre extravagant, si vous aimez à rire.

ÉMILE.

Tu sais bien m'obliger et servir mon amour!
Perfide, prends congé de madame et du jour.

DIONIS.

N'accorderez-vous point mon pardon à mes larmes?
Je sais que j'ai failli, puissant démon des armes;

Je confesse mon crime; il est grand en effet,
Mais l'Amour est auteur de ce mal que j'ai fait:
J'avois ce seul moyen d'expliquer ma pensée
A cet aimable objet dont mon âme est blessée.

LE VALET.

Non, ne pardonnez point.

ÉMILE, *à Dionis.*

Dieux! que de lâcheté!
Tu consultes; perfide, en cette extrémité?
Tu n'es pas un objet digne de mon courage,
Et mon valet suffit pour punir cet outrage.
Fais périr ce voleur.

LE VALET.

Qu'il meure de vos coups;
Je ne me trouve pas maintenant en courroux.

ÉRANTE.

L'agréable combat!

ÉMILE, *au valet.*

Quoi! tu souffres ce traître,
Et ne prends point de part aux affronts de ton maître?
Lâche, crains d'en avoir en sa punition.
Mais je fais trop long-temps languir ma passion:
Il faut priver du jour cet objet de ma haine,
Et moi-même je dois me donner cette peine.

DIONIS.

Comment! point de pardon? et la vaillance même
Ne considère pas un repentir extrême?
Ajoutez cette gloire à vos rares vertus.

ÉMILE.

Je n'ai point de pitié pour des cœurs abattus;
Je pardonne ton crime, et je punis la crainte

Dont si honteusement je vois ton âme atteinte.
Tu ne te défends pas ?

DIONIS, *mettant l'épée à la main.*

En cette extrémité
Il faut donc obéir à la nécessité ?

ÉMILE.

Admire maintenant mon humeur débonnaire;
Cet effet de courroux alentit ma colère:
J'ai pitié des vaillans, et ta résolution
Dispose ma justice à ta rémission.

DIONIS.

Non, non, brave guerrier, cet effet de clémence
A ta rare valeur fait trop de violence;
Tu dois à mon offense un juste châtiment;
Pour moi, jamais ce fer n'est tiré vainement.

ÉMILE.

Révérons, indiscret, cette rare merveille.

DIONIS.

Plutôt prouve à ses yeux ta valeur sans pareille.
Donnons; c'est trop long-temps différer mon trépas.

ÉMILE.

Non, je suis satisfait.

DIONIS.

Et je ne le suis pas.
C'est trop délibérer.

ÉMILE.

Ma haine est apaisée;
Je dédaigne à présent une vengeance aisée:
J'ai perdu le courroux dont j'étois enflammé,
Et je ne me bats point n'étant point animé.

AMÉLIE.

L'aimable passe-temps !

DIONIS.

Évite, lâche, évite
La force de ce bras par une prompte fuite;
Autrement.....

LE VALET.

Répondez.

DIONIS.

Est-ce assez consulter?

ÉMILE.

En l'humeur où je suis, rien ne peut m'irriter.
O dieux! que promptement ma fureur est calmée,
Et qu'une bonté grande a ma main désarmée!

LE VALET.

Qu'on va donner de gloire à nos gestes guerriers!
Nous allons succomber sous le faix des lauriers.

(Émile et le valet sortent.)

DIONIS, *en riant.*

Peut-on priser assez ma valeur sans seconde?
J'ai fait trembler la gloire et la terreur du monde:
Par deux mots de menace et deux mauvais regards
J'ai rempli de frayeur le sein même de Mars.
Dieux! quelle extravagance a son âme saisie,
Et qui peut rire assez de cette frénésie?
Il repaît son esprit d'imaginations
Qui lui font estimer toutes ses actions;
Il va nommer partout sa force incomparable,
Et se glorifier d'un exploit mémorable.

AMÉLIE.

Ce passe-temps est doux: mais il est tard, adieu;
Et demain, du matin, soyons tous en ce lieu:

Alors qu'il t'adoroit ont tant coûté de larmes.
Helas! je vois le jour et ses jours sont ravis
Je suis quand il n'est plus, il est mort et je vis.
Quel destin m'a sauvée, et quelle ingratitude
A prolongé ma vie et mon inquiétude?
Que ne fut son malheur suivi de mon dessein?
Quand l'onde me l'offroit elle m'offroit son sein;
Et, si j'eusse voulu, cette aveugle meurtrière,
En me le ravissant m'eût ravi la lumière.
Ah! que depuis ce jour j'ai détesté mon sort!
Que j'ai senti de morts pour la peur d'une mort!

SCÈNE II.

DIONIS, AMÉLIE, LISIDAN, ÉRANTE, CLORIS.

AMÉLIE.

J'ois quelqu'un qui se plaint.

DIONIS.

C'est sous ce beau feuillage.
Approchons-nous sans bruit.

CLORIS, *à part.*

Le calme suit l'orage.
Il n'est si malheureux sous l'empire d'amour,
Qui ne vive en l'espoir de l'être moins un jour:
Mille ont été sauvés quand leur mort étoit prête,
Et tel qui tient l'épée espère qu'on l'arrête:
Ma seule affliction ne se peut comparer;
Seule je suis au point de ne rien espérer;
Si la mort n'étoit sourde, et que les destinées

Pussent une autre fois refiler ses années,
L'enfer ne le pourroit refuser à mes cris;
Mais il ne rend jamais les tributs qu'il a pris:
Pluton rit de nos vœux; ce dieu n'a point de temple,
Et dans la fable même on n'en voit qu'un exemple.

AMÉLIE.

Il le faut aborder.

CLORIS.

Passez, heureux amans;
Souffrez qu'un malheureux plaigne ici ses tourmens,
Ou faites-les cesser si la pitié vous touche,
Et répandez mon sang sur cette humide couche.

AMÉLIE.

Nous vous refuserons un semblable secours,
Et tâcherons plutôt de conserver vos jours.
D'où naissent vos ennuis, et quel malheur extrême
Mouille de tant de pleurs ce teint mourant et blême?
Vous devez excuser ma curiosité,
La pitié me dispense à cette liberté.

CLORIS, *se levant et pleurant.*

O ciel! est-ce trop peu de ma dure infortune,
Sans qu'on l'accroisse encore et sans qu'on m'importune?
Adieu, je m'aime seul, et mon affliction
Ne reçoit ni secours ni consolation.

(Elle s'enfuit.)

AMÉLIE.

O dieux! qu'il est saisi d'une douleur amère!
Courons, suivons ses pas, et sachons sa misère.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE PÈRE D'AMÉLIE, LA NOURRICE.

LE PÈRE.

O sort injurieux! des ennuis si cuisans
M'étaient donc réservés pour la fin de mes ans!
Il n'étoit rien d'égal au repos de ma vie;
Mes biens étoient plus grands que n'étoit mon envie;
Les plus chéris du sort parloient de mes plaisirs,
Et je ne trouvois plus d'ennuis à mes désirs :
Faut-il qu'en ce bonheur une fille indiscrète
S'oppose aveuglément au bien que je souhaite?
Cet esprit libertin, tout respect étouffant,
Rit des avis d'un père, et suit ceux d'un enfant.
N'as-tu rien découvert d'une telle entreprise?
Toi qui tenois sa vie en ta garde commise,
Qui ressens en effet ou feins trop de douleur,
N'as-tu pu divertir sa perte et mon malheur?
Connoissant son esprit, ta longue expérience
Te devoit conseiller un peu de défiance;
Tu voyois les ardeurs qu'elle a pour Dionis,
Et tu pouvois prévoir mes tourmens infinis.

LA NOURRICE.

J'expliquois ses regards, je lisois dans son âme,
Je croyois découvrir sa plus secrète flamme;
Mais, las! c'est bien l'esprit le plus dissimulé
Qui des flammes d'amour ait encore brûlé :
Elle ne me parloit que de l'obéissance
Dont elle honoreroit l'auteur de sa naissance;

Je la voyois trembler à votre seul aspect,
Et je croyois que rien n'égaloit son respect:
Lors, comme j'estimois voir son humeur si nue,
Je la blâmois parfois de trop de retenue,
Et ma simplicité lui donnoit des avis
Dont elle abuse, hélas! et qu'elle a trop suivis.
Elle a subtilement gagné l'esprit d'Érante
A qui cette entreprise étoit indifférente;
Qui, bonne comme elle est, n'ayant pu l'arrêter,
Suit ses pas sans dessein que de la contenter.

LE PÈRE.

Qu'un simple citoyen, sans honneur, sans fortune,
D'un sort si différent, d'une race commune,
Pour qui je n'eus jamais aucune intention,
Fasse un jour vanité de sa possession,
Ait chez moi, malgré moi, cette place occupée!
Ma fortune plutôt se verra dissipée;
Je perdrai pour les perdre et fonds et revenu,
Et, comme on le dépeint, leur amour sera nu.

(Il sort.)

LA NOURRICE, *seule.*

C'est là les menacer de beaucoup de misère;
Mais il est bien aisé d'apaiser sa colère;
L'amour que porte un père a de puissans appas,
Et, s'il ne perd ce nom, il ne les perdra pas.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CLORIS, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ce bon paysan, monsieur, mettra toutes ses peines
A terminer chez soi vos erreurs incertaines.
Attendez en ce lieu le secours que le temps,
Ce doux charmeur des maux, donne aux plus mécontens;
Nous y veillerons tous au soin de vous distraire,
Et nos plus doux plaisirs seront de vous en faire:
Que je sache le cours de votre affection;
Fiez-en le récit à ma discrétion.

CLORIS.

Que vous renouvelez de sensibles atteintes,
Et que la courtoisie ordonne de contraintes!
Quelquefois ces beaux yeux ont-ils versé des pleurs?

AMÉLIE.

Hélas! combien de fois!

CLORIS.

Mouillez-en donc ces fleurs;
L'âme la plus barbare et la plus inhumaine
Est sensible, madame, au récit de ma peine.
Mon sexe est déguisé par ce faux vêtement.

AMÉLIE.

Comment, vous êtes.....

CLORIS.

Fille.

AMÉLIE.

O doux contentement!
J'en suis plus obligée à chérir vos mérites,
Et ce titre rendra nos libertés licites.

CLORIS.

J'ai pris le jour à Douvre; et là, chez mes parens,
Je passois en repos des jours indifférens.
Vous savez à quels jeux l'enfance nous convie;
Ces jeunes passe-temps limitoient mon envie,
Et j'ai durant quinze ans vu le flambeau du jour
Sans avoir ni senti ni vu celui d'Amour:
Mais, las! que le tyran de nos belles années
A bien depuis ce temps changé mes destinées!
J'honorai de mes vœux ses profanes autels,
Et je donnai mon cœur au plus beau des mortels.
Toutes les qualités et toutes les caresses
Qui peuvent aux amans procurer leurs maîtresses,
Tout ce qu'un honnête homme a de plus ravissant,
Je l'admirois, madame, en ce soleil naissant:
Mes parens me faisoient des menaces frivoles;
J'avois perdu mon cœur, ils perdoient leurs paroles;
Et je révérois peu l'aveugle aversion
Qu'ils avoient pour l'objet de mon affection:
Ils m'épioient en vain; une entière licence
Eût pu sur mon esprit bien plus que leur défense;
Mes désirs s'animoient par leurs soins imprudens:
Les brasiers qu'on restreint deviennent plus ardens.
Enfin quand j'eus seize ans, et que leur tyrannie
M'eut ravi tout moyen d'être en sa compagnie,
Je force tout respect, je m'échappe, et je fais
La résolution de n'en sortir jamais;

Je fie à ce vainqueur mon honneur et ma vie :
Hélas! sa passion égaloit mon envie :
Je sais qu'il partageoit ma flamme et mon ennui,
Et qu'on n'aima jamais plus ardemment que lui;
Nous fuyons déguisés nos parens et nos peines,
Nous cherchons un séjour sur les humides plaines,
Et, forcés d'obéir à la nécessité,
Commettons la constance à l'infidélité.
La mer fut long-temps calme, et les vents et leurs grottes
Reposoient sans dessein d'exercer nos pilotes;
Nous nous jurions sans cesse une immuable foi,
Et nous mourions d'amour, ce bel amant et moi.
Neptune en fut jaloux, et cet effroi des âmes
Fit dessein d'engloutir et nos corps et nos flammes :
On n'a jamais parlé d'un orage si prompt;
Il s'enfle de colère, il se ride le front,
Fait tenir à nos gens des routes inconnues,
Et jette à bonds divers notre nef dans les nues;
Tant d'épaisses vapeurs s'amassent dans les airs
Que nous ne voyons rien qu'en faveur des éclairs;
Le pilote est troublé, son adresse est frivole,
Le vent nous enveloppe, et le navire vole.
Jugez de nos frayeurs : cet agréable amant,
Ses bras entre les miens serrés étroitement :
Ne crains rien, me dit-il, le ciel est moins barbare
Que d'empêcher l'effet d'une amitié si rare;
Nous vivrons, ma déesse (il m'appeloit ainsi),
Et son juste pouvoir doit nous tirer d'ici.
A ces mots il me laisse, et par tant de prières
Implore de là-haut la fin de nos misères,
Que les dieux n'auroient pu refuser du secours
A des vœux si pressans, s'ils n'eussent été sourds.

Le vent en un instant accroît sa violence.
Hélas! ce qui suivit m'ordonne le silence.....
Madame, épargnez-moi des discours superflus,
Et par ce que j'ai dit, jugez qu'il ne vit plus.
Depuis, sous cet habit, sans suite et vagabonde,
Je pleure et pleurerai ce miracle du monde.

AMÉLIE.

Après tous ces regrets, la résolution
Doit servir de remède à votre affliction ;
Le temps fera pour vous : vous révériez ses charmes,
. . . .
Mais, comme elle est aveugle, alors qu'elle nous prend,
Nous tenant, elle est sourde, et jamais ne nous rend.
Les morts sont toujours morts, nos prières sont vaines,
Nos soupirs superflus et nos pertes certaines.

SCÈNE V.

LES MÊMES; ÉRASTE, *avec deux valets;*
ensuite LISIDAN.

ÉRASTE, *voyant Amélie.*

Enfin la proie est nôtre.

AMÉLIE.

O malheur de mes jours!
Dionis, on m'enlève. Au voleur! au secours!

CLORIS, *tirant son épée.*

Ce bras divertira leur criminelle envie :
Votre perte dépend de celle de ma vie.
Traîtres, adressez-moi vos injustes efforts,
Ou ce fer se fait voie au travers de vos corps.

ÉRASTE, *mettant Amélie entre les mains de ses valets.*

Il te faut contenter. O dieux! en ce visage
Je vois de ma Cloris une brillante image.
(Il laisse tomber son épée.)

CLORIS.

Hélas! qu'ai-je aperçu?

ÉRASTE.

Je meurs d'étonnement.
(Il s'évanouit.)

CLORIS.

Je perds la voix et l'âme en ce ravissement.
(Elle s'évanouit.)

AMÉLIE, *au milieu d'eux.*

Dieux! qu'est-ce que je vois? Cet amant infidèle,
Sans doute est le sujet des pleurs de cette bélle.
Rendez l'éclat, madame, à ces charmans appas;
Qu'Éraste vous entende, et qu'il ne meure pas.

CLORIS.

Hélas! Éraste est mort, et cette image vaine
S'offre à moi seulement pour accroître ma peine:
Je baiserai pourtant ce portrait de mon bien.
O dieux! Je vois beaucoup, et si je ne vois rien:
Si je croyois mes yeux, voilà sa même bouche,
Je vois son même poil, c'est sa main que je touche,
Je connois cet anneau qui fut mien autrefois,
Et quand il a parlé j'ai reconnu sa voix.
O divine douceur dont mon âme est ravie!
Ai-je songé sa mort, ou loûrai-je sa vie?
Réponds un mot, Éraste.

ÉRASTE.

Ah! madame, est-ce vous?
Que je bénis le ciel, et que mon sort est doux!
Beau sujet de mes pleurs, ma Cloris, ma lumière,
Quoi! ce corps est pourvu de sa grâce première!
Quel sort en ma faveur l'a fait ressusciter!

CLORIS.

Éraste vit encor, il n'en faut plus douter;
Cet objet de mes vœux charme encore le monde,
Et les dieux l'ont sauvé de la rage de l'onde.
Mais la voix me défaut. Divin objet d'amour,
Parlons par des baisers qui durent tout le jour.

(Ils se tiennent embrassés.)

AMÉLIE.

Dieux! son affection l'obligeoit à me suivre,
Et ce soin qu'il a pris est ce qui m'en délivre;
Il retrouve Cloris, ses vœux sont satisfaits,
Il ne s'oppose plus au dessein que je fais.
Mais il faut contenir leur ardeur amoureuse;
En ces premiers transports la joie est dangereuse.

(A Cloris.)

N'avez-vous feint, madame, un si cruel tourment
Que pour me disposer à perdre mon amant?

ÉRASTE.

Vous voyez d'un bon œil notre chaste licence,
Et vous chérissez fort une si douce offense;
Vous cédez sans regret un si foible intérêt,
Et perdez de bon cœur le bien qui vous déplaît.
J'admire de l'Amour la suprême puissance.
O dieux! que cet effet dément bien son enfance!
Il tire notre bien d'un malheur apparent,
. . . .

Et Cloris me captive avecque tant d'empire,
Que ses seules faveurs sont le bien où j'aspire.
Adorable beauté, cher but de mon espoir,
Quel dieu m'a procuré le bien de te revoir,
Et quel heureux démon te retira de l'onde
Où le vent renversa notre nef vagabonde?

CLORIS.

La rencontre des flots la repoussa sur l'eau,
Que je croyois depuis te servir de tombeau:
La grandeur du péril nous conserva la vie,
Et du beau temps enfin ta chute fut suivie.
Depuis, sous ces habits, j'ai pleuré ton trépas
En mille endroit divers où j'ai porté mes pas;
En deux ans, sans dessein, j'ai vu toute l'Espagne,
Et la seule douleur m'a servi de compagne.
Mais ne m'oblige point à de plus longs discours.
Quel insigne bonheur a conservé tes jours?

ÉRASTE.

Un navire espagnol sur cette humide plaine
Tenoit comme le nôtre une route incertaine,
Et je crois que le ciel l'envoyoit à dessein
Que la force des flots me jetât dans son sein;
Car je m'y rencontrai dans ce péril extrême:
L'orage me servit contre l'orage même;
On me crut mort long-temps, et quand j'ouvris les yeux
Rien ne me cachoit plus la lumière des cieux:
Des cœurs des matelots la peur étoit bannie,
Le timon travailloit, et l'onde étoit unie:
Là, tous ces étrangers me comblèrent d'honneur
Comme si j'eusse été l'auteur de leur bonheur,
Et me contèrent tous qu'à ma première vue

Un rayon du soleil avoit percé la nue,
Que je calmois du ciel la forte aversion,
Enfin qu'ils me devoient leur conservation:
Surtout un homme riche et chéri dans Valence,
M'offrit dessus ses biens une entière puissance,
N'attribua qu'à moi sa vie et ses profits,
Et depuis me conserve en qualité de fils:
J'ai témoigné mon deuil par des preuves parfaites,
Et les dieux sont témoins des plaintes que j'ai faites;
Car je me croyois seul échappé du danger,
D'où m'avoit retiré ce navire étranger:
Enfin le temps, madame, et les yeux d'Amélie,
Divisèrent ma peine et ma mélancolie;
Je partageois mes pleurs; l'amour et votre mort
Sur ce cœur malheureux faisoient un même effort;
J'accusois le destin de vous avoir ravie,
Et d'avoir sous une autre assujetti ma vie:
L'effet vous répondra de ma fidélité;
J'aimois votre mémoire autant que sa beauté;
Et puisque vous vivez, les baisers de l'Aurore
Ne me seroient pas doux si je vous plais encore.

AMÉLIE, *en riant.*

Donc ce cœur inconstant a rompu ses liens?

(Lisidan entre, et les écoute caché derrière un arbre.)

CLORIS.

Madame, vos dédains autorisent les siens.

ÉRASTE.

Cessez de me gausser, et pardonnez, madame,
Les effets criminels d'une importune flamme:
Je connois que le ciel vous doit à votre amant,
Et j'ai trop traversé votre contentement.

AMÉLIE.

Mais pardonnez plutôt à l'humeur indiscrète
Dont je traitois, monsieur, une amour si parfaite :
Vous devez excuser un cœur préoccupé,
Et sur qui Dionis a beaucoup usurpé.

ÉRASTE.

Nous vivrons tous contens, nos peines sont finies,
Nos soupirs étouffés et nos craintes bannies ;
De tous nos déplaisirs l'Amour est triomphant,
Louons tous à l'envi ce glorieux enfant.
Et vous qui me traitiez avec tant d'injustice,
Je veux pour tant de mal vous rendre un bon office ;
Je vais à vos parens conter ce changement,
Et je m'ose vanter de leur consentement.
Je viens ce soir sans faute ; adieu, vivez contente.
(Il sort.)

AMÉLIE.

Mais je cause à madame une fâcheuse attente,
Mon bonheur, toutefois, l'y fera consentir,
Et je viens de songer de quoi nous divertir.
(A Cloris.)
Feignez pour mon sujet une ardeur violente,
Et daignez m'honorer du nom de votre amante :
Ce divertissement ne vous déplaira pas ;
Vous entendrez souvent invoquer le trépas ;
Nous ferons un jaloux, et son cruel martyre
Nous fournira ce soir un beau sujet de rire.
Ce dessein vous plaît-il ?

CLORIS.

O dieux ! qu'il est charmant,
Et que nous en rirons !

AMÉLIE.

Feignez bien seulement.

(Elles sortent.)

LISIDAN *seul.*

Je puis rendre aisément leur entreprise vaine;
Il est en mon pouvoir de divertir sa peine.
O dieux! comme à propos le ciel m'envoie ici!
Que je vais l'exempter d'un extrême souci!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIONIS *seul.*

PARDONNE, aveugle enfant, à l'aveugle caprice
Qui m'a fait si souvent t'accuser d'injustice.
Aveugle! ah! tu ne l'es qu'en portrait seulement;
On te figure mal, et mon bien me dément.
Enfant! tu ne l'es pas, et tant de prévoyance
Dont je te suis tenu, m'ôte cette croyance :
Non, tu n'obliges point à de sévères lois,
Tu mérites le nom du plus juste des rois,
Et sais si prudemment gouverner ton empire,
Qu'on y murmure à tort alors qu'on y soupire;
Le plaisir est plus doux après un long tourment;
Et qui n'a point pleuré ne rit que froidement.
Mais je vois ma déesse.....

SCÈNE II.

AMÉLIE, CLORIS, DIONIS.

AMÉLIE, *à Cloris.*

Il faut que cette feinte
Vous fasse mesurer son désir par la crainte;
Elle vous prouvera l'ardeur de nos amours.
Commençons, il nous voit.

DIONIS, *à part.*

J'entendrai leur discours.
Ils ne m'avisent pas en un endroit si sombre,
Et je puis tout ouïr en faveur de cette ombre.

CLORIS, *à Amélie.*

Puisque l'occasion m'offre ici les cheveux,
Je ne me tairai plus, cher espoir de mes vœux;
Votre possession est l'objet de mes larmes,
J'ajoute une victoire à celles de vos charmes;
Je n'adore que vous, et vos seules beautés
Ont mon âme ravie et mes sens enchantés.
Amélie est un nom qu'on sait par tout le monde,
On s'entretient de vous sur la terre et sur l'onde,
Vos yeux font mépriser les autels de Vénus,
Et chacun sacrifie à ces dieux inconnus.
Attiré par l'éclat d'une beauté si rare,
Qu'elle peut enflammer le cœur le plus barbare,
J'ai quitté mon pays, sans dessein toutefois
De m'oser asservir sous de si dignes lois.
Mais qui peut s'exempter d'un si noble servage?
Pour vous quelle raison ne perdroit son usage?

D'abord que j'aperçus ces aimables soleils,
Je sentis des effets qui n'ont point de pareils;
Mes yeux furent charmés, mon âme fut troublée,
Et d'ennuis infinis ma fortune comblée :
Je trouvai tant de grâce en ces divins appas,
Et je vis au-dessous mon mérite si bas
Qu'un juste désespoir me conseilla la fuite;
Vous avez vu l'état où mon âme est réduite:
Je plaignois mes défauts et ma condition,
Qui défend que j'aspire à votre affection.

DIONIS, *à part.*

O dieux! qu'ai-je entendu? Tu me dois ôter l'âme,
Traître, avant le bonheur de me ravir ma dame.
Mais ce pauvre abusé ne heurte qu'un rocher
Que mon sujet unique a l'honneur de toucher.

AMÉLIE.

Je demeure confuse en cet honneur extrême,
Car un sujet puissant défend que je vous aime;
Ma foi s'est engagée, et, vous seul excepté,
Le plus beau des mortels a pris ma liberté.
Vous plaisez à mes yeux, il faut que je le die;
Mais je sais ce qu'au ciel déplaît la perfidie;
Ce crime est le plus noir qui souille ses autels,
Et qui lui fit jamais détester les mortels.
Dieux, quel malheur m'engage à l'amitié d'un autre?
Que ne puis-je, monsieur, être constante et vôtre?

CLORIS.

Que je ne trouble point votre ardente amitié;
Je ne demande pas un seul trait de pitié;
Je connois mes défauts, et cette connoissance
M'assure que ma voix seulement vous offense,

Que c'est témérité que de voir vos attraits,
Que je mourrai coupable en mourant de leurs traits :
Mon sort est au-dessous de la mort où j'aspire,
Je devais éviter ce glorieux martyre;
J'ai pris trop de licence, et des rois seulement
Sont dignes de mourir d'un si noble tourment.

AMÉLIE.

Je me rends, je suis prise, et tant de modestie
Vous donne de mon cœur la meilleure partie;
Je vais fermer l'oreille aux vœux de Dionis;
Toute raison est foible et tous respects bannis.
Espérez du remède à l'ardeur qui vous presse,
Et que ces doux baisers vous signent ma promesse.

(Elles s'embrassent.)

DIONIS, *à part.*

O dieux! que résoudrai-je en cette extrémité?
N'avez-vous point de traits pour l'infidélité?
Il possède mon bien, il l'embrasse, il la baise,
Et je ne punis pas ce tyran de mon aise!
C'est trop délibérer.

AMÉLIE.

Dieux! quelqu'un vient ici!

DIONIS.

Ne vous contraignez point.

AMÉLIE.

Est-ce toi, mon souci?

DIONIS.

Que les baisers sont doux sous ce divin feuillage!
Que vous y recevez un agréable hommage!
Que la fraîcheur de l'ombre accroît vos voluptés,
Et dans un bon plaisir tient vos sens enchantés!

AMÉLIE.

Qu'est-ce que tu me dis?

DIONIS.

Continuez, madame,
Ces douces privautés à l'ardeur qui l'enflamme;
Je ne publîrai point vos amoureux soupirs,
Et rien n'en parlera que la voix des Zéphyrs.

AMÉLIE.

En ce lieu frais et doux mon importune envie
Obligeoit cet amant au récit de sa vie.

CLORIS.

J'entretenois madame, et ses chastes beautés
Ne se disposoient point à d'autres privautés:
Nous n'avons ni prévu ni craint cette venue,
Et ce bras répondra de notre retenue.

DIONIS.

Je ne crois que mes yeux : mais qu'elle ouvre les siens
Sur celui qui lui plaît, et m'ôte mes liens;
Que ce divin objet dédaigne ma franchise,
Et qu'il se laisse prendre à sa dernière prise:
Je m'accuserai seul : un bien peut être ôté
Lorsque qui l'a reçu ne l'a pas mérité.
Sa beauté m'honoroit de trop de récompense,
Et l'on peut révoquer une injuste sentence.

AMÉLIE.

Eh bien! je l'avoûrai, cet infidèle cœur
S'est affranchi des lois de son premier vainqueur:
J'aime cet étranger; de secrètes puissances
Lui donnent mes désirs et forcent mes défenses.
Que d'un commun dessein tes vœux soient refroidis;

Prouve, en ne m'aimant plus, que tu m'aimas jadis:
Mon refroidissement t'est un sensible outrage,
Mais il est, Dionis, moindre que ton courage.
Deux jours feront la fin de ton ressentiment.
Allons, laissons-le seul se plaindre librement.

(Amélie et Cloris sortent.)

DIONIS *seul.*

Je ne me plaindrai point : ouvrons ce cœur infâme
Qui n'a su demeurer dans le sein de ma dame;

(Il tire son épée.)

Les vœux d'un cœur si vil, sont un petit tribut,
Et son peu de mérite a causé son rebut.
Mais non, c'est trop presser une mort si facile,
Le reste de ce jour ne m'est pas inutile:
Je sais que mon repos dépend de mon trépas;
Mais l'auteur de mon mal précédera mes pas;
Je suivrai ce rival, et sur la rive noire,
Où gisent les esprits sans haine et sans mémoire,
Le mien conservera sa juste aversion
Contre ce lâche auteur de mon affliction.

SCÈNE III.

LISIDAN, ÉRANTE, DIONIS.

ÉRANTE.

O dieux! que me dis-tu? rompons leur entreprise;
Allons l'en avertir.

LISIDAN.

Ne dis mot, je l'avise.

(A Dionis.)

Depuis quand Dionis se plaît-il dans les bois?

DIONIS, *le tirant à part.*

Ah! sers-moi, cher ami, pour la dernière fois:
On a trahi mes vœux.

LISIDAN.

O dieux!

DIONIS.

Et ma maîtresse
Détourne sa pitié de l'ardeur qui me presse.
Je ne murmure pas contre son changement,
Et je n'accuse point son divin jugement;
Mais j'ai moins de respect que de laisser la vie
Au rival qui l'adore et qui me l'a ravie.

LISIDAN.

Et quel est ce rival?

DIONIS.

Celui qui suit ses pas,
Qui l'éloigne de nous et ne la quitte pas.
Cours, appelle en mon nom ce tyran de ma joie,
Et qu'il ne souffre pas que ma dame le voie:
Autrement je ne puis accomplir mon dessein;
Elle divertira ce combat incertain.
(A Érante.)
Un secret important, adorable merveille,
M'oblige à lui tenir ces deux mots à l'oreille,
Et doit faire excuser mon incivilité.

LISIDAN, *en riant.*

Imitez ses mépris et sa légèreté;
Elle vous a flatté d'une trop longue attente,
Et rien n'excuse plus cette belle inconstante.

DIONIS.

N'offense point, cruel, ce miracle d'amour,
Afflige-moi plutôt de la perte du jour;

Je ne dois expliquer son amour ni sa haine.
Elle peut m'ordonner ou le prix ou la peine;
Qu'elle rende mes vœux ou vains où satisfaits,
Elle ne peut faillir, et ne faillit jamais.
Hélas! m'est-elle due, et la crois-tu coupable
Quand elle m'ôte un bien dont je suis incapable?
Les dieux, qui de leur être ont formé ses appas,
Donnent souvent des biens et ne les laissent pas.
Je ne l'appelle point ingrate ni parjure;
Je l'acquis sans mérite, et la perds sans injure.

ÉRANTE.

Dieux! qui ne priseroit ces respects infinis!
Que loin de vous, monsieur, tous soupçons soient bannis.
Aimez-la seulement autant qu'elle vous aime:
Je viens pour vous tirer de cette peine extrême;
Je plains votre douleur, et connois qu'en effet
Je traversois jadis un amant trop parfait.
Cet agréable objet dont ma sœur est atteinte
Est fille comme nous, et leur flamme une feinte.
Elles ont proposé ce divertissement
Pour éprouver l'ardeur d'un si fidèle amant.

LISIDAN.

Ranime, cher ami, ta première espérance,
Et te repose en moi d'une ferme assurance:
Elle t'aime toujours; mais écoute comment
J'appris ce qu'elle a cru tramer secrètement:
Éraste, qui brûloit d'une si vive flamme,
Nous suivant en ces lieux pour te ravir ta dame,
A rencontré l'objet de son premier tourment,
Qu'il a bien reconnu sous ce faux vêtement;
Il lui baise les mains, l'honore, la caresse,

L'appelle par les noms de belle et de maîtresse,
La voit d'un œil charmé, bénit cet heureux jour,
Et n'importune plus l'objet de ton amour:
Il a même avoué que ta dame t'est due.
Sous ces épais rameaux j'ai sa voix entendue,
Et j'ai vu d'assez près les chastes privautés
Dont il s'entretenoit avec ces deux beautés:
Enfin, leur a-t-il dit, l'amour et la justice
Veulent qu'à mon rival je rende un bon office;
Il devra son repos au souci que je prends;
Et je vais implorer l'aveu de vos parens.
Il part, et là-dessus ces filles réjouies
Proposent de gausser; je les ai bien ouïes.
Ayant su leur dessein je les laisse partir,
Et je ne te cherchois que pour t'en avertir.

DIONIS.

O dieux! te dois-je croire!

LISIDAN.

Ah! ce soupçon m'irrite.

DIONIS.

O discours qui me charme et qui me ressuscite!
Qu'à propos, cher ami, tu me viens obliger,
Et que tu m'as tiré d'un extrême danger!

ÉRANTE.

Monsieur, que d'une feinte une feinte vous venge:
Témoignez de m'aimer et d'imiter son change;
Lors son ressentiment prouvera son amour,
Et nous aurons sujet de rire à notre tour.

LISIDAN.

Ce dessein est plaisant.

DIONIS.

Oui, mais la mettre en peine
C'est être criminel et mériter sa haine.

ÉRANTE.

Ne me refusez point ce divertissement;
Je me charge de tout, feignez bien seulement.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; AMÉLIE, CLORIS.

AMÉLIE, *à Cloris.*

Tu veux de mon amour une preuve inutile;
Un favorable hymen peut t'en procurer mille :
Nous devons avancer cette heureuse union,
Si tu joins ton avis à mon opinion.

CLORIS.

Ce suprême bonheur est le seul où j'aspire :
L'affaire est d'importance, et différée empire.

AMÉLIE.

Tous respects à mes yeux se sont évanouis.

ÉRANTE, *à Amélie.*

Si bien.....

AMÉLIE, *à Cloris.*

Dieux! parlons bas.

ÉRANTE.

Je vous ai bien ouïs.
Mais ne contraignez point votre ardeur amoureuse;
Dionis est heureux si vous êtes heureuse;

Un plus beau nœud succède à son premier lien,
Et votre changement autorise le sien.

DIONIS.

Madame, que le ciel s'oppose à mon envie
Si j'avois proposé de changer de ma vie,
Et si je ne voyois d'un œil indifférent
Cette divine Érante à qui mon cœur se rend.
Vos rigueurs ont trouvé ma constance invincible:
Mais vous m'offensez plus volage qu'insensible;
Et je redoutois moins, lorsque je fus atteint,
De constantes froideurs qu'un brasier qui s'éteint.
Je n'ai point murmuré; le respect qui me reste
M'a fait souffrir sans plainte un tort si manifeste:
Mais ne vous blâmant point je vous peux imiter;
Un de ces deux effets ne se peut éviter;
Je change comme vous, et sans peur qu'on m'accuse;
On a droit de reprendre un présent qu'on refuse;
Je ne m'oppose point à vos prospérités;
Une autre a bien voulu ce que vous rejetez :
A mes chastes desseins Lisidan cède Érante,
De qui l'affection m'est assez apparente.

AMÉLIE.

Eh bien! vivez content.

ÉRANTE.

Enfin j'ai le secours
Que je n'espérois pas à mes chastes amours.
Dieux! la rare faveur et l'extrême assistance
Que ma fidélité doit à votre inconstance!

AMÉLIE.

Dionis vaut beaucoup, mais un plus beau vainqueur
A la gloire, ma sœur, de lui ravir mon cœur;

J'obéis au destin qui change mon martyre,
Et sans élection je suis ce qui m'attire.

DIONIS.

Donc il faut à l'envi bénir ce changement :
Il ne me reste pas un regret seulement;
Mon cœur ne sent plus rien de ses premières peines,
Et vous n'y verriez pas les marques de ses chaînes :
Tous ses feux sont éteints, et j'ai tout oublié,
Sinon le seul dessein de vous être allié;
Vous ne vous plaindrez point de mon humeur jalouse,
Et vous me plairez sœur autant et plus qu'épouse.

AMÉLIE.

Va, traître, indigne objet d'une amitié si rare,
Le tyran de mes maux, insensible, barbare,
Qui fausses des sermens répétés si souvent;
Cœur sans cesse agité, foible jouet du vent,
Adore qui te plaît, offense-moi sans crainte,
Et trouve ton excuse en cette vaine feinte :
Ingrat, vois-moi pousser des soupirs superflus,
Sois vain de mes douleurs et ne me parle plus.
Mais quoi! je ne tiens pas sa perte favorable,
Je regrette un amant si peu considérable,
J'abandonne mon cœur à d'aveugles douleurs,
Et je pleure un sujet indigne de mes pleurs?
Non, non, je parois lâche alors que je m'afflige;
Je gagne en te perdant, et ta haine m'oblige;
J'ai honte seulement des maux que j'ai soufferts,
Et je préfère, ingrat, ma franchise à tes fers.
Adieu; fais vanité de ma peine passée;
Mais ne me vois jamais, horreur de ma pensée.

(Elle veut sortir.)

DIONIS, *à Érante.*

Je n'en espérois pas un traitement plus doux.
Conseillère imprudente, à quoi m'obligez-vous?
(A Amélie.)
Hélas! belle Amélie, adorable maîtresse,
Accordez un moment au regret qui me presse :
J'ai feint par leur avis cette infidélité,
Et je suis innocent de tant de lâcheté.
Alors que je perdrai cette ardeur sans seconde
Le soleil cessera d'illuminer le monde,
On verra des appas égaux à vos attraits,
Et cette égalité ne se verra jamais.

AMÉLIE.

O dieux!

ÉRANTE.

Le doux plaisir!

DIONIS.

Belle âme de ma vie,
Hélas! la croyez-vous sous une autre asservie?
Divin charme des cœurs.....

AMÉLIE, *l'embrassant.*

Ah! pardon, mon souci.

DIONIS.

Offensez-moi souvent, et m'apaisez ainsi.

ÉRANTE.

J'ai pris à vos dépens cette joie infinie :
Les trompeurs sont trompés, et la feinte punie.
Ne donnez plus d'ombrage à cet esprit jaloux,
Caressant un objet qui ne peut rien pour vous.
Ne vous consumez point d'une inutile flamme;

Consentez au repos d'Éraste et de madame.
Le voici qui revient.

SCÈNE V.

Les mêmes; ÉRASTE.

ÉRASTE.

J'ai gagné son esprit;
Il s'accorde à vos vœux : consultez cet écrit.

AMÉLIE.

Dieux ! l'effet nompareil d'un généreux courage !
Que ce rival, monsieur, vous doit rendre d'hommage!
(Elle lit.)

« Puisqu'Éraste vous laisse et retrouve les charmes
» Qui jadis touchèrent son cœur,
» Soyez toute à votre vainqueur,
» Et venez essuyer mes larmes.

» Admirez son pouvoir : je fais ce qu'il m'ordonne;
» Il obtient ce consentement;
» Et cet officieux amant,
» N'ayant pu vous avoir, vous donne.»
» Cléante. »

Il faut rester ingrate à ces rares bontés :
Rien ne peut égaler ce que vous méritez.

DIONIS.

Adorable rival, de quel humble service
Puis-je récompenser ce favorable office?
Que ce jour pour jamais borne nos différens:
Accorde cette grâce aux vœux que je te rends.

ÉRASTE.

Mais oubliez plutôt les ardeurs importunes
Qui m'ont fait si long-temps traverser vos fortunes.
Cloris a dissipé ces malheurs infinis,
Et procure Amélie aux vœux de Dionis,
Érante à Lisidan : un triple nœud nous lie.
Mais Émile vous cherche, admirons sa folie;
Il repaît son esprit de mille vains combats,
Et pour moins que son ombre il met les armes bas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ÉMILE, LE VALET.

ÉMILE.

Son trépas va prouver ma valeur sans seconde;
Il doit plus de respect à la terreur du monde
Que de considérer un objet qui lui plaît.

LE VALET.

Prononcez de sa mort l'irrévocable arrêt.

ÉMILE.

Il mourra, je le jure.

LE VALET.

Oui, mais de quelle sorte?

ÉMILE.

Par ce bras indompté.

LE VALET.

Si ce dessein n'avorte.

ÉMILE.

Et qui peut divertir mes résolutions?
Puis-je souffrir remise ou compositions?

Ai-je fait quelquefois une entreprise vaine?
J'entreprends justement, et j'achève sans peine.
La mort me plairoit plus qu'une honteuse paix;
Ce cœur est un rocher qu'on n'ébranle jamais.

LE VALET.

Des lions quelquefois ont forcé leur courage,
Et des soumissions ont apaisé leur rage.

ÉMILE.

Je fais grâce à beaucoup, j'y trouve des appas:
Mais je la sais donner et ne la perdre pas:
En des occasions les vengeances sont belles,
Et l'on voit quelquefois des pitiés criminelles.
Nous cherchons un rival indigne de pardon,
Et la même pitié lui dénîroit ce don.
Avançons, je le vois.

LE VALET.

La partie inégale
Fait qu'un soudain glaçon dans le cœur me dévale.
Ils sont trois contre deux.

ÉMILE.

Ah lâche! suis mes pas.

DIONIS, *à Émile.*

Où va votre grandeur?

ÉMILE.

T'annoncer le trépas!
Tu n'as pas dû, perfide, après tant d'insolence,
Une seconde fois choquer ma patience:
Je dois mon assistance à cet objet d'amour,
Et son enlèvement te coûtera le jour.

DIONIS.

Ne diffère donc point.

ÉMILE.

Attends.

DIONIS.

Tu délibères?

ÉMILE.

Je songe que la mort finiroit tes misères,
Que mon aversion me nuit, et, me vengeant,
Que je t'obligerois en te désobligeant;
Et que je te punis, en te laissant la vie,
Mieux que si par ce bras elle t'étoit ravie.
Va, je suis satisfait.

DIONIS.

Que de présomption?

ÉMILE.

Et vous, divin objet de mon affection,
Quand prononcerez-vous.....

DIONIS, *le tirant d'auprès d'Amélie.*

Sors d'ici, lâche, infâme.
Es-tu si vain encor que d'aborder ma dame?
Indigne seulement d'entendre ses refus,
Ne me réplique pas; sors, ou tu ne vis plus.

ÉMILE.

Dieux! le plaisant courroux dont son âme est atteinte!
Il ne peut discerner le vrai d'avec la feinte:
Voilà comme souvent on ne croit qu'à demi
Son plus cher serviteur et son meilleur ami.
T'ayant juré cent fois une ardeur éternelle,
Dois-tu m'attribuer le titre d'infidèle?
Je vis toujours égal, toujours en même point;
Ce que j'ai proposé ne se révoque point,
Et je feignois ainsi pour sonder la croyance

Que tu dois conserver de ma persévérance.
Je ne m'oppose point au bonheur qui t'est dû :
Possédant cet objet je te l'aurois rendu;
En faveur du beau feu qui t'a l'âme enflammée,
Je la dégagerois du milieu d'une armée;
Je romprois des prisons, je l'ôterois des fers,
Et je la tirerois du profond des enfers.

DIONIS, *à part.*

Comme un foible moyen rabat son arrogance!
(A Émile.)
Adieu, fais rire ailleurs de ton extravagance.
C'est trop perdre de temps à l'entretien des fous :
Valence offre à nos vœux des passe-temps plus doux :
Allons-y célébrer ces heureux hyménées
Qui de biens infinis vont combler nos années.

AMÉLIE, *à Émile.*

Adieu, terreur du monde.

LISIDAN.

Adieu, race des dieux.

ÉRANTE.

Adieu, divin charmeur des âmes et des yeux.

ÉRASTE.

Adieu, le plus vaillant de la terre et de l'onde.

CLORIS.

Adieu, le plus grand fou qui soit en tout le monde.
(Ils sortent tous, excepté Émile et le valet.)

LE VALET.

Nous voilà grands seigneurs.

ÉMILE.

Suis-les, atteins ses gens;
Ma vengeance dépend de tes pas diligens :

Je veux, pour contenter la fureur qui m'enflamme,
Voir à ces lâches cœurs vomir le sang et l'âme;
Je les combattrai seul. Arrête toutefois;
Je dois plus noblement employer mes exploits;
Une si méprisable et facile victoire
Effaceroit mon nom et terniroit ma gloire :
Quelque dessein qu'ils aient d'exercer mon courroux,
Ils n'auront pas l'honneur de mourir de mes coups.

LE VALET.

Que vos bras sont puissans et nos exploits superbes!
Que de vaincus à bas, que de corps sur les herbes!
C'est trop fait pour un coup : allons parmi les pots,
Après tant de travail, prendre un peu de repos.

FIN D'AMÉLIE.

LES SOSIES,

COMÉDIE.

1636.

quelques passages des *Sosies*, que ce grand peintre a plus qu'imités.

Dans la scène II du premier acte Mercure répond à toutes les questions de Sosie, qui, étonné, ajoute en *à parte*, comme chez Molière :

Je suis sans repartie après cette merveille
S'il n'étoit par hasard caché dans la bouteille.

Quand Amphitryon, en ouvrant le second acte, demande à Sosie quel est celui qui l'a chassé de la maison :

AMPHITRYON.

Et qui t'en a chassé.

SOSIE.

Moi, ne vous dis-je pas?
Moi, que j'ai rencontré; moi, qui suis sur la porte;
Moi, qui me suis moi-même ajusté de la sorte;
Moi, qui me suis chargé d'une grêle de coups:
Ce moi qui m'a parlé, ce moi qui suis chez vous.

Mercure sous la figure de Sosie défend à Amphitryon l'entrée de sa propre maison :

AMPHITRYON.

Sosie?

MERCURE.

Eh bien! c'est moi. Crois-tu que je l'oublie?
Achève; que veux-tu?

AMPHITRYON.

Traître, ce que je veux?

MERCURE.

Que ne veux-tu donc point? réponds-moi si tu peux.
Il pense s'adresser à quelqu'hôtellerie,
De la façon qu'il frappe, et qu'il parle et qu'il crie.
Eh bien! m'as-tu, stupide, assez considéré?
Si l'on mangeoit des yeux, il m'auroit dévoré.

AMPHITRYON.

Quel orage de coups va pleuvoir sur ta tête!
Moi-même j'ai pitié des maux que je t'apprête.

Indépendamment de scènes entières, Molière s'est encore emparé des mots heureux qu'il a puisés dans Rotrou.

Allons, mais que les coups, s'il se peut, n'en soient plus.

Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne point.

Cet honneur, ce me semble, est un triste avantage;
On appelle cela lui sucrer le breuvage, etc.

Ces imitations seroient encore plus remarquables si la pièce de Molière eût été écrite en grands vers comme celle de Rotrou. Peut-être même Molière n'a-t-il écrit son *Amphitryon* en vers libres qu'afin de pouvoir s'emparer plus facilement des idées de son prédécesseur sans se faire accuser de plagiat.

Rotrou, à l'exemple de Plaute, suivi aussi par Molière, a fait précéder sa pièce d'un prologue dont l'idée est toute à lui, et dans lequel Junon vient exhaler sa jalousie contre Jupiter, et lui prédire un rival dans le fruit qui résultera de son intrigue avec Alcmène.

Cette comédie de Rotrou, fort remarquable, a passé pour un des chefs-d'œuvre de son auteur, jusqu'à ce que celui de Molière l'eût fait tomber dans l'oubli : elle eut un très-grand succès.

ACTEURS.

JUNON, faisant le prologue.
JUPITER, sous la ressemblance d'Amphitryon.
MERCURE, sous la ressemblance de Sosie.
AMPHITRYON, mari d'Alcmène.
ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.
CÉPHALIE, suivante d'Alcmène.
SOSIE, valet d'Amphitryon.
LES CAPITAINES.

PROLOGUE

DES SOSIES.

JUNON.

Soeur du plus grand des dieux (car ce nom seul me reste),
Honteuse, je descends de la voûte céleste,
Et veuve d'un époux qui ne mourra jamais,
Le fuis puisqu'il me fuit, et lui laisse la paix.
Les maîtresses enfin l'emportent sur l'épouse;
Elles sont les Junons, et je suis la jalouse,
Il me prescrit la terre et leur marque les cieux;
Et du bras qu'il leur tend il me pousse en ces lieux.
Ses premières amours, cette fille profane,
Que dessous les habits et le nom de Diane
(Diane, qui préside à la virginité)
Ce traître dépouilla de cette qualité,
N'y règne-t-elle pas sous la forme d'une ourse,
Et son mal de son bien ne fut-il pas la source?
Quel fruit eut mon courroux de transformer son corps?
Elle occupe le ciel, et m'en voici dehors:
Ma vengeance profite aux objets de ma haine,
Et j'établis leur gloire en méditant leur peine.
Sur ce trône éternel les sept filles d'Atlas

A ma confusion ne brillent-elles pas?
Des pudiques la gloire est due aux vicieuses,
Et le crime de trois en fit sept glorieuses.
Vis-je pas qu'à ma honte Ariane y monta
Par la faveur du fils dont Sémèle avorta?
Les deux astres jumeaux que l'Océan révère
N'y triomphent-ils pas du péché de leur mère?
L'honneur ne conduit plus en ces champs azurés;
Les vices aujourd'hui s'en sont faits les degrés;
Où la vertu régna le déshonneur habite,
Et le crime a le prix qu'eut jadis le mérite.
Mais que ma plainte à tort ramène les vieux ans
Où le temps lui fournit des objets si présens!
Alcmène ira bientôt y posséder la place
Que sans doute déjà ce perfide lui trace;
Déjà je crois l'y voir, en pompeux appareil,
Venir remplir un lieu plus haut que le soleil,
D'un regard dédaigneux braver ma jalousie,
Et, riante à mes yeux, savourer l'ambroisie :
C'est ce superbe objet de mon juste courroux
Qui tire de mon lit cet adultère époux,
Qui, comblant de faveurs son ardeur effrénée,
M'ôte les saints baisers qu'il doit à l'hyménée;
C'est d'elle (si du sort qui régit l'univers
Les livres éternels à mes yeux sont ouverts),
C'est d'elle que va naître un héros indomptable,
Un Alcide, un prodige aux monstres redoutable,
Qui seul doit plus que tous obscurcir mon renom,
Et qui seul doit régner au mépris de Junon.
Combien dure la nuit qui le promet au monde!
Le soleil par respect n'ose sortir de l'onde :
Et par solennité la courrière des mois

Contre l'ordre des nuits n'en fait qu'une de trois :
Ainsi, pour honorer ce qui me déshonore,
Le Ciel même fléchit, le jour ne peut éclore,
Et pour un fruit honteux de baisers criminels
La nature interrompt ses ordres éternels.
Mais qu'il naisse et commence une incroyable histoire,
Sa peine avec usure achètera sa gloire:
Le noir séjour des morts, l'air, la terre, le ciel,
Vomiront contre lui tout ce qu'ils ont de fiel;
Mortel, il est l'objet d'une immortelle haine,
Aussitôt que ses jours commencera sa peine;
Les lions, les serpens, les hydres, les taureaux,
Seront de son repos les renaissans bourreaux;
Et je regretterois une heure de sa vie
Qui d'un nouveau travail ne seroit poursuivie.
Je sais que son courage, égal à son malheur,
Remplira l'univers du bruit de sa valeur;
Que lion, plus lion que tous ceux de Némée,
Il lassera ma haine à sa perte animée;
Je sais que ses effets passeront mes desseins,
Que mes yeux seront las bien plus tôt que ses mains,
Qu'il achèvera plus que je ne délibère,
Et que par ses exploits il prouvera son père;
Mais que des enfers même il sorte glorieux,
Que, second Encelade, il attaque les cieux,
Et mette la frayeur au sein du dieu de Thrace,
Mon seul ressentiment, ma seule passion
Saura bien triompher de son ambition.
D'autres armes manquant à ma fureur extrême,
Je n'opposerai plus que lui-même à lui-même;
Lui-même il se vaincra; s'il naît pour vaincre tout,
De ce dernier ouvrage il viendra bien à bout.

Je veux qu'il ait ensemble et la gloire et la honte,
Qu'au rang de ses vaincus quelque jour on le compte;
S'il triomphe de tout, et si pour son trépas
Tout autre est impuissant, il ne le sera pas;
Lui-même contre lui servira ma colère,
Mieux qu'hydre, que serpens, que lion, que Cerbère,
Et ne laissera pas à la postérité
L'audace d'attenter à la divinité.

FIN DU PROLOGUE.

LES SOSIES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(LA NUIT.)

MERCURE *seul.*

VIERGE, reine des mois et des feux inconstans
Qui président au cours de la moitié du temps,
Lune, marche à pas lents, laisse dormir ton frère,
Tiens le frein aux coureurs qui tirent ta litière;
Cependant que mon père, enivré de plaisirs,
Au sein de ses amours le lâche à ses désirs.
Prête avec moi ton aide à cette jouissance,
Et de ta chasteté ne prends point de dispense;
Absolu comme il est sur tous les autres dieux,
A notre obéissance il doit fermer les yeux.
Le rang des vicieux ôte la honte aux vices,
Et donne de beaux noms à de honteux offices;

C'est éloquence à moi que de servir ses feux,
Que de persuader les objets de ses vœux;
Et mon nom est celui de messager du Pôle,
Qui de mon père en terre apporte la parole.
Retarde en sa faveur la naissance du jour.
Mais Sosie en ces lieux avance son retour :
Pour servir Jupiter cessons d'être Mercure;
Allons de ce valet emprunter la figure,
Et troublons son esprit d'un si plaisant souci,
Que, s'ignorant soi-même, il s'éloigne d'ici.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SOSIE *seul, une lanterne à la main.*

Quelle témérité pareille à mon audace
Pourroit entrer au sein du dieu même de Thrace?
A quelle complaisance un serf est-il réduit,
Qu'il faille marcher seul à telle heure de nuit?
Si du guet par hasard la rencontre importune
Se trouve sur mes pas, quelle est mon infortune?
Mon innocence alors, veuve de tout secours,
Emploîra vainement et raison et discours;
Ces gens, pour mon malheur, trop pleins de courtoisie,
Me voudront recevoir contre ma fantaisie,
Et, croyant me traiter bien honorablement,
De la maison du roi feront mon logement.
Le plaisir de mon maître à ce malheur m'expose;
Son imprudence ainsi de mes heures dispose:
A ses commandemens le jour ne suffit pas,
Il lui plaît que la nuit exerce encor mes pas;

Quelque mal qui m'arrive, il croit tout raisonnable
A qui semble être né pour être misérable.
Chez les grands le servage est plus rude en ce point
Qu'aux forces le travail ne s'y mesure point,
Qu'on n'y distingue point le droit de l'injustice,
Et qu'il faut que tout ploie au gré de leur caprice;
Leur esprit, franc de soins en son oisiveté,
Trouve à tous nos travaux de la facilité,
Et, sans considérer jour, nuit, chaud, ni froidure,
Veille, course, ni peine, à leur avis n'est dure.
Mais dessus son malheur si long-temps méditer,
Au lieu de l'amoindrir ne fait que l'irriter;
Il est plus à propos que mon humble pensée,
Compagne de mes vœux vers le ciel soit dressée,
Et que je reconnoisse avec soumission
Les biens que nous tenons de sa protection.
Certes en ce combat, contre toute apparence,
Ses faveurs ont de loin passé notre espérance;
Tous ont exécuté plus qu'ils n'avoient promis,
Chaque coup mettoit bas un de nos ennemis;
Et mon maître, à nous voir les destins si propices,
A douté si des dieux marchoient sous ses auspices.
Des rebelles enfin l'espérance est à bas,
Créon est rétabli dedans tous ses états,
Et mon maître vainqueur m'envoie à ma maîtresse
Annoncer cette heureuse et commune allégresse.

SCÈNE III.

MERCURE, *sous la ressemblance de Sosie;*
SOSIE.

MERCURE.

Inspiré de mon père à qui tout est connu,
Représentons celui que je suis devenu.
Le voici qui, rêveur sa harangue étudie.

SOSIE.

Mais consultons un peu ce qu'il faut que je die,
Car je fuyois plus fort au plus fort du combat,
Et de frayeur encor le cœur au sein me bat.
Plus leurs bras s'employoient à ce sanglant office,
Plus mes jambes aussi se donnoient d'exercice;
Je mesurois mes pas à l'ardeur de leurs coups,
Et la peur m'animoit autant qu'eux le courroux.

MERCURE.

Ce menteur éternel, à soi seul imitable,
Une fois pour le moins se trouve véritable.

SOSIE.

N'omettons rien pourtant dont on puisse juger
Que j'aie été présent au plus pressant danger;
Et ce que je n'ai vu que par les yeux des autres,
Jurons impudemment de le tenir des nôtres.
Avisons en nous-même à parler à propos.
Je ferai mon récit, à peu près, en ces mots.
Madame, Amphitryon (arrivés que nous sommes),
Entre les principaux, a fait choix de deux hommes,

Gens de cœur et zélés sur tous les citoyens,
Pour envoyer d'abord vers les Téléboyens;
Tous deux partent du camp, avec ordre d'apprendre
Si Ptérèle prétend ou se perdre ou se rendre,
S'il veut par son devoir se procurer la paix,
Ou s'il veut que du bruit nous passions aux effets.
Mais en lui ces hérauts trouvent une âme altière,
Qui de notre fureur augmente la matière.
D'une audace effrontée il repart aigrement,
Qu'il trouvera sa paix en notre monument;
Qu'il a depuis long-temps appris de son courage
A ne s'effrayer pas d'un si léger orage,
Et que ses gens et lui, vieillis dans les hasards,
Verroient sans peur le foudre aux mains même de Mars.
Mon maître, à ce rapport, fait sortir notre armée:
D'un funeste flambeau la guerre est allumée;
Les drapeaux déployés, chacun marche en son rang,
Et ne respire plus que carnage et que sang.
L'ennemi d'autre part, en superbe équipage,
L'impatience aux mains et l'audace au visage,
Sort l'enclos de sa ville, et par un vain orgueil
Semble sous ses remparts marquer notre cercueil.
D'un et d'autre côté les trompettes résonnent,
La terre d'alentour rend les airs qu'elles sonnent:
A ce bruit éclatant le cœur croît aux soldats;
Et cette noble ardeur leur fait croître le pas.
Les chefs des deux partis, après quelques prières,
Par qui chacun se croit rendre les dieux prospères,
Sollicitent leurs gens et marchent à la fois,
Mais font mieux par l'exemple encor que par la voix.
Alors tout ce qu'on a d'adresse et de courage,
En ce pressant besoin on le met en usage;

L'effet de la promesse en l'ouvrage se voit:
Le sang dérobe au fer la lueur qu'il avoit,
Il tombe par ruisseaux, il coule à chaque atteinte,
L'herbe en prend la couleur et la terre en est teinte;
Chaque arme, à chaque choc, produit autant d'éclairs;
Le bruit en retentit dans le milieu des airs;
Et cet humide lieu, non sans raison, s'étonne
Que, hors de son espace, il pleuve, éclaire, et tonne.
La victoire à la fin se déclare pour nous;
Il tombe autant de corps que nous portons de coups:
Le mort et le mourant pêle-mêle s'entasse;
Mais leur trépas est beau, chacun meurt en sa place;
L'ordre est en ce désordre, et de ces nobles cœurs
Le courage héroïque étonne les vainqueurs.
Avec nous leur vertu leur partage la gloire,
Mais la force et le sort nous donnent la victoire;
Nos efforts sont suivis d'un prospère succès,
Et notre joie alors va jusques à l'excès.

MERCURE.

Certes la vérité, hors de ce qui le touche,
Sort nûment et sans art de sa profane bouche,
Car nous vîmes du ciel les deux camps se heurter;
Mon père y mit la main.

SOSIE.

J'oubliois d'ajouter
Que le plus noble exploit qui finit la querelle
Fut celui de mon maître en la mort de Ptérèle;
Sa main, rouge du sang de ce superbe roi,
Remplit ce qui resta de terreur et d'effroi;
L'espoir abandonna ces généreuses âmes,
Et lors nos gens sans peine achevèrent leurs trames.

Enfin ce grand combat finit avec le jour;
Mais jamais le soleil ne fit un si long tour :
Quelque heureux qu'il nous fût il me fut une année,
Car je ne mangeai point de toute la journée;
Je fus du rang des morts, et la faim en effet
Me fit autant mourir que le fer auroit fait.
En ces mots à peu près je ferai ma harangue.
Certes je n'osois tant espérer de ma langue,
Elle a fait son devoir en cette occasion,
Et n'a rien entrepris à ma confusion.
Marchons donc; je m'amuse, et ma charge me presse
D'aller de ce récit réjouir ma maîtresse.

MERCURE, *à part.*

Prenons de sa figure et de son propre nom
Le droit de le chasser de sa propre maison:
Mettons feintes, sermens et malice en usage;
Représentons ses mœurs ainsi que son visage;
Battons-le de ses traits. Mais pourquoi dans les cieux
D'un si fixe regard attache-t-il ses yeux?

SOSIE, *regardant le ciel.*

Par quelle ivrognerie ou quel plaisant caprice
A le dieu de la nuit oublié son office?
Il semble que ces feux, cloués au firmament,
Contre leur naturel n'aient plus de mouvement;
Je ne vois dévaler dans leurs grottes liquides
Orion ni Vesper, ni les sept Atlantides:
La lune semble fixe, et jamais le soleil,
Si leur cours est si lent, ne rompra son sommeil.

MERCURE, *à part.*

Achève, heureuse nuit, d'obéir à mon père,
Et de long-temps encor ne finis ta carrière.

SOSIE.

Amans, que cette nuit vous veut favoriser!

MERCURE.

Mon père en fait l'épreuve, et sait bien en user.

SOSIE.

Autre ne fut jamais de si longue durée
Qu'une où de mille coups j'eus la peau déchirée,
Où cent valets sur moi se lassèrent les bras?
La lune, pour me voir, arrêta court ses pas:
De vrai, cette première étoit plus longue encore,
Et je désespérois du retour de l'aurore.
J'arrive enfin chez nous; entrons, nous y voici.
Mais, à l'heure qu'il est, que fait cet homme ici?

MERCURE, *à part.*

Il est poltron au point où plus on le peut être.

SOSIE, *à part.*

Je crains bien pour ma bourse un changement de maître.

MERCURE, *à part.*

Il tremble.

SOSIE, *à part.*

Et je conçois, du bruit que font mes dents,
Un présage assuré de mauvais accidens.
Cet homme officieux, s'étonnant que je veille,
Quand si profondément tout le monde sommeille,
Soigneux de mon repos plus qu'il n'en est besoin,
Me va faire dormir, sans doute, à coups de poing.
Combien de ce repos la crainte me travaille!
Dieux! quel homme voilà! quel port et quelle taille!

MERCURE, *à part.*

Pour accroître sa peur, menaçons, parlons haut.
Sus, mes poings, donnez-moi le repas qu'il me faut;
Faites un compagnon de sort et de disgrâce
Aux quatres hommes qu'hier j'assommai sur la place,
Ils surent qu'au besoin vous êtes bons et lourds.

SOSIE.

Je ferai le cinquième! O malheur de mes jours!

MERCURE, *à part.*

De votre premier coup ne laissez dents en bouche.

SOSIE, *à part.*

Eh! de quoi donc manger? Je suis mort s'il me touche.

MERCURE.

Voici de la matière à notre noble ardeur;
Je sens ici quelqu'un.

SOSIE, *à part.*

O la funeste odeur!

MERCURE.

Il ne peut être loin et vient de long voyage.

SOSIE, *à part.*

Cet assommeur devine.

MERCURE.

Il approche; courage.

SOSIE.

Si tu me dois toucher, contre ce mur au moins,
Par gloire ou par pitié, daigne amollir tes poings.

MERCURE.

Chargeons-le d'importance.

SOSIE.

Eh! je suis las de sorte
Que, sans charge, moi-même à peine je me porte.

MERCURE.

Mais où ce malheureux détourne-t-il ses pas?

SOSIE.

Quel seroit mon bonheur s'il ne me voyoit pas!

MERCURE.

Sa voix, ou je m'abuse, a frappé mon oreille.

SOSIE.

Et sa main va frapper la mienne à la pareille.

MERCURE.

Il vient, je l'aperçois.

SOSIE.

J'ignore qui je suis
En l'état malheureux où mes jours sont réduits;
De peur le poil me dresse et tout le corps me tremble;
Mon ambassade et moi sommes péris ensemble.
Mais ta vertu, Sosie, au besoin se dément:
Il est seul comme toi; parle-lui hardiment.

MERCURE.

Toi qui portes Vulcain en cette corne esclave.....

SOSIE.

Mais toi qui brises tout et qui fais tant du brave.....

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Que t'importe? Où je veux.

MERCURE.

Es-tu libre, ou captif?

SOSIE.

Oui.

MERCURE.

Mais lequel des deux?

SOSIE.

Lequel des deux me plaît, ou tous les deux ensemble.

MERCURE.

Ce maraud veut périr.

SOSIE.

Tel menace qui tremble.

MERCURE.

Mais qui, de grâce, es-tu? Qui t'amène en ce lieu?

SOSIE.

J'appartiens à mon maître; es-tu content? Adieu.

MERCURE.

J'arracherai, pendard, cette langue effrontée.

SOSIE.

Ses remparts sont trop bons pour s'y voir affrontée.

MERCURE.

Poltron, répliques-tu? Que viens-tu faire ici?

SOSIE.

Mais qu'y cherches-tu, toi qui t'en mets en souci?

MERCURE.

Créon y fait veiller les gardes de la ville.

SOSIE.

Oui, mais notre retour rend ce soin inutile.
Va, laisse cette charge aux gens d'Amphitryon.

MERCURE.

Ami, qui que tu sois, ou domestique ou non.....

SOSIE.

Eh bien?

MERCURE.

Fuis tôt, et perds cette humeur suffisante,
Ou ta réception ne sera pas plaisante.

SOSIE.

Je suis de ce logis; c'est où tendent mes pas,
Et tous tes vains discours ne m'en chasseront pas.

MERCURE.

Je te vais rendre vain, sais-tu de quelle sorte?
En ne te chassant pas, mais faisant qu'on t'emporte.
Çà, mes poings, travaillons.

SOSIE.

Mais pour quelle raison
Me met un étranger hors de notre maison?
Quel droit y prétend-il?

MERCURE.

Hors de ta maison, traître?

SOSIE.

Oui, puisque j'y demeure et qu'elle est à mon maître.

MERCURE.

Quel maître?

SOSIE.

Amphitryon, chef du peuple thébain,
Qui, chargé de lauriers, arrivera demain.

MERCURE.

Et ton nom, imposteur?

SOSIE.

On m'appelle Sosie.

MERCURE.

O dieux! quelle impudence, ou quelle frénésie!

SOSIE.

Je ne m'abuse point, je parle sainement.

MERCURE.

L'imposteur! l'effronté! de quelle audace il ment!
On t'appelle....?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

A ton dam, misérable,
Tu viens si prestement de forger cette fable:
De cette invention cent coups seront le prix.
(Il le bat.)

SOSIE.

Au secours! au voleur! Tout est sourd à mes cris.

MERCURE.

Au mensonge, pendard, tu joins encor la plainte!

SOSIE.

Je ne t'ai point menti, je t'ai parlé sans feinte.

MERCURE.

Quoi! Sosie est ton nom?

SOSIE.

Je te l'ai dit, hélas!

MERCURE.

Sosie?

SOSIE.

Et plût au ciel ne le fussé-je pas?

MERCURE.

Mes poings, cent coups encor pour cette menterie.

SOSIE.

Qui veux-tu que je sois, dis-moi donc, je te prie?
Épargne un malheureux.

MERCURE.

Dis ton nom, affronteur.

SOSIE.

Je suis ce qui te plaît, je suis ton serviteur,
Car tes coups m'ont fait tien.

MERCURE.

Ton audace est extrême
Jusques à m'affronter et prendre mon nom même?
C'est moi qui suis Sosie, et dans cette maison
Jamais d'autre que moi n'en a porté le nom.
Que viens-tu faire ici?

SOSIE.

Chercher mon cimetière,
Et fournir à tes coups une indigne matière.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? Réponds, qui l'est de nous?

SOSIE.

Plût aux dieux le fût-il, et reçût-il les coups!

MERCURE.

Approche, dis ton nom, parle; quel est ton maître?

SOSIE.

Tu m'as mis en état de ne me plus connoître.
A quelle déité s'adresseront mes vœux?
Mon maître est.....

MERCURE.

Qui?

SOSIE.

Je suis.....

MERCURE.

Quoi?

SOSIE.

Rien, si tu ne veux.

MERCURE.

Que t'importe mon nom, et quelle extravagance
Te le fait usurper avec tant d'arrogance?

SOSIE.

De grâce, permets-moi de parler librement;
Tu sauras qui je suis en deux mots seulement.

MERCURE.

Oui, parle; ma bonté t'accorde cette trêve.

SOSIE.

Amphitryon.....

MERCURE.

Dis tôt.

SOSIE.

Sosie.....

MERCURE.

Après, achève.

SOSIE.

Sosie, Amphitryon.....

MERCURE.

Que crains-tu? parle tôt.

SOSIE.

Faisons donc trêve aux coups, ou je ne dirai mot.

MERCURE.

Oui, je te la tiendrai.

SOSIE.

Je te crois, mais sur peine.

MERCURE.

Que Mercure à jamais prenne Sosie en haine.

SOSIE.

Pour rompre son serment il est trop généreux.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Je suis Sosie.

MERCURE, *le battant.*

Encore, malheureux!

SOSIE.

Arrête, j'ai fait trêve et ton serment te lie.

MERCURE.

Ces coups sont un remède à guérir ta folie;
Et ton mal, je m'assure, est décru de moitié.

SOSIE.

O déplaisant remède, importune pitié!
Fais ce qui te plaira : mais cette violence
Ne sauroit plus long-temps m'obliger au silence.
Ta fourbe peut bien être un obstacle à mes pas,
Mais toutes ces raisons ne me changeront pas.
Je n'emprunte le nom ni la forme d'un autre;
Je suis le vrai Sosie, et ce logis est nôtre.

MERCURE.

O le fou! l'insensé!

SOSIE.

Ce sont tes qualités.
Mon maître Amphitryon, ses ennemis domptés,
Ne m'a-t-il pas du port envoyé vers Alcmène,
Lui conter du combat la nouvelle certaine?
N'en arrivé-je pas une lanterne en main?
Voilà pas le palais de ce prince thébain?
Ne te parlé-je pas? sais-je pas que je veille?
Tes poings ne m'ont-ils pas étourdi cette oreille?
Que n'opposé-je donc ma défense à tes coups?
A quoi perds-je le temps? que n'entré-je chez nous?

MERCURE.

Dieux! de quelles couleurs il sait peindre un mensonge!
Dois-je croire mes sens? Veillé-je, ou si je songe?
Il dit de point en point ce qui m'est arrivé;
Car mon maître en effet, le combat achevé,
Et sa main de Ptérèle ayant coupé la trame,
M'a du port Euboïque envoyé vers sa femme,
Lui conter de nos faits l'heureux événement.

SOSIE.

Je ne me connois plus : en cet étonnement
Il me mettroit enfin au terme de le croire.
Quel présent lui fut fait après cette victoire?

MERCURE.

D'un vase précieux où Ptérèle buvoit.

SOSIE, *à part.*

Il sait tout mieux que nous; sans doute il nous suivoit.

MERCURE.

Que mon maître aussitôt fit marquer de ses armes.

SOSIE.

Quelle lumière, ô dieux! dissipera ces charmes?
Il l'a déjà sur moi par la force emporté,
Et la raison encor semble de son côté.
Mais ma mémoire enfin a de quoi le confondre,
Et, sans être moi-même, il n'y sauroit répondre.
Lorsque plus vivement choquoient les bataillons,
Qu'allas-tu faire seul dedans nos pavillons?

MERCURE.

D'un flacon de vin pur.....

SOSIE.

Il entre dans la voie.

MERCURE.

Pris d'un muid frais percé j'allai faire ma proie.
Hardi, je l'assaillis, et lui tirai du flanc
Cette douce liqueur qui tenoit lieu de sang.

SOSIE.

Je suis sans repartie après cette merveille,
S'il n'étoit par hasard caché dans la bouteille.
Il ne me reste plus avec quoi contester.

MERCURE.

Eh bien! suis-je Sosie? as-tu lieu d'en douter?
T'ai-je assez bien guéri de cette frénésie?

SOSIE.

Mais moi, qui suis-je donc, si je ne suis Sosie?

MERCURE.

Prends ce nom, si tu veux quand je l'aurai quitté,
Mais devant, défais-toi de cette vanité.

SOSIE.

Certes, à dire vrai, plus je le considère,
D'autant plus ma créance à ma crainte défère;
Il n'a proportion, couleur, marque ni traits,
Que le miroir aussi ne marque en mon portrait;
On ne peut qu'ajouter à ce rapport extrême;
En un autre aujourd'hui je me trouve moi-même,
Démarche, taille, port, menton, barbe, cheveux,
Tout enfin est pareil, et plus que je ne veux.
Mais cet étonnement fait-il que je m'ignore?
Je me sens, je me vois, je suis moi-même encore,
Et j'ai perdu l'esprit si j'en suis en souci.
Ne l'interrogeons plus. Entrons; qu'entends-je ici?

MERCURE.

Traître, où vas-tu?

SOSIE.

Chez nous.

MERCURE.

Ah! c'est trop; le ciel même
Ne te pourroit soustraire à ma fureur extrême.
Tu t'obstines encore à me persécuter?

SOSIE.

Comment de mon devoir puis-je donc m'acquitter?
Ne m'est-il pas permis de dire à ma maîtresse
Ce qui m'est ordonné par une charge expresse?

MERCURE.

Oui, mais non à la mienne, ou de ce même seuil
Où tu veux aborder je ferai ton cercueil.

SOSIE.

Retirons-nous plutôt. O prodige! ô nature!
Où me suis-je perdu? quelle est cette aventure?

Qui croira ce miracle aux mortels inconnu?
Où me suis-je laissé? que suis-je devenu?
Comment peut un seul homme occuper double place?
Moi-même je me fuis, moi-même je me chasse,
Je porte tout ensemble et je reçois les coups;
Je me vais éloigner, et je serai chez nous.
Quel est cet accident? Retournons à mon maître,
Et plût au ciel aussi qu'il me pût méconnoître!
De cet heureux malheur naîtroit ma liberté,
Et ce seroit me perdre avec utilité.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MERCURE *seul.*

Ai-je avec gloire enfin abattu son audace?
Ne l'ai-je pas réduit à me céder la place?
Mon père cependant, sans importunité,
Possède le sujet qui tient sa liberté:
Son absolu pouvoir se permet toute chose,
Ni refus ni froideur à ses vœux ne s'oppose;
Son bonheur est tout pur, et ses ravissemens
Passent les voluptés des plus heureux amans.
Mais, comblé des faveurs d'une beauté si rare,
L'heure bientôt approche qu'il faut qu'il s'en sépare,
Et le jour doit enfin succéder à la nuit.
Taisons-nous, le voici; la porte a fait du bruit.

SCÈNE V.

JUPITER, ALCMÈNE, MERCURE.

JUPITER, *sous la figure d'Amphitryon.*

Avecque ce baiser je te laisse mon âme;
Adieu, conserve autant que j'emporte de flamme.
Hyménée à mes yeux ne fut jamais si beau,
Jamais d'un si beau feu n'éclaira son flambeau;
Jamais de Jupiter les agréables crimes
En douceur n'ont passé nos baisers légitimes :
Surtout conserve-toi; le temps est expiré
Où nous doit naître un fruit si long-temps désiré,
Où Thèbes de ma couche attend un capitaine,
Digne sang de mon sang et de celui d'Alcmène.

ALCMÈNE.

Quel si pressant besoin vous tire de ce lieu,
Où le salut à peine a précédé l'adieu?

JUPITER.

Je m'acquitte des soins où Créon me destine :
Par l'absence du chef, tout le corps se ruine;
Mon amour même ici dérobe à mon devoir
Ce court et doux moment que j'ai pris pour te voir:
Moi-même j'ai voulu t'apprendre les nouvelles
Du fruit de mon voyage et du sort des rebelles;
Et t'offrir de ma main ce riche vase d'or
Qui jadis de Ptérèle embellit le trésor.

Adieu, laisse-moi rendre un devoir à mes armes;
Et laisse mon retour au seul soin de tes charmes.

(Alcmène sort.)

Déesse du repos, nuit, mère du sommeil,
Achève enfin ta course, et fais place au soleil.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

Marche tôt.

SOSIE.

Je vous suis.

AMPHITRYON.

Marche, peste des hommes.

SOSIE.

Tels sont nos attributs, malheureux que nous sommes!
Pestes, ivrognes, fous, impudens, effrontés,
On nous donne à bon prix toutes ces qualités;
Défiances, soupçons, coups, injures, menaces,
Le servage est l'objet de toutes ces disgrâces.

AMPHITRYON.

Tu murmures, pendard?

SOSIE.

Et pour dernier malheur,
On y défend encor la plainte à la douleur.

AMPHITRYON.

Ma patience, ô dieux! est bien incomparable,
D'avoir pu si long-temps souffrir ce misérable.

SOSIE.

Dites ce qui vous plaît, suivez votre courroux,
C'est à moi de souffrir, puisque je suis à vous;
Mais je ne vous dirai, quelque sort qui me suive,
Que la vérité même, et que ce qui m'arrive.

AMPHITRYON.

Oses-tu, malheureux, encor me soutenir
Ce qui ne fut jamais ni ne peut avenir,
Qu'étant ici présent, tu sois chez nous encore?

SOSIE.

C'est l'effet d'un pouvoir que moi-même j'ignore,
Mais je ne vous ments point.

AMPHITRYON.

Misérable est celui
Sur qui pend le malheur qui t'attend aujourd'hui.

SOSIE.

Je ne me défendrai d'un traitement si rude
Qu'avecque la vertu qu'enjoint la servitude.

AMPHITRYON.

Ton impudence encor s'obstine à me jouer!
C'est bien haïr ta vie, il le faut avouer:
Tu m'oses soutenir avecque tant d'audace
Qu'un même homme en même heure occupe double place?

SOSIE.

Je le maintiens encor.

AMPHITRYON.

Te confondent les dieux!

SOSIE.

Leur foudre, si je ments, m'extermine à vos yeux!

AMPHITRYON.

Quelle confusion à la mienne est pareille,
Et combien justement douté-je si je veille!

SOSIE.

Que désirez-vous plus? je vous l'ai dit cent fois,
Et vous verrez l'effet s'accorder à ma voix.
A quoi tant répéter ce discours inutile?
Me voici dans les champs, et je suis à la ville.
Parlé-je cette fois assez disertement,
En termes assez clairs, assez distinctement?
Nos fautes font bien moins que votre défiance
Ce malheur qui chez vous nous ôte la créance.
Malheur, Amphitryon, à ceux que comme moi
Un sort abject et bas rend indignes de foi!

AMPHITRYON.

Traître, qui te croira? quel esprit si crédule
Ne tiendra comme moi ce conte ridicule,
Que tu sois au logis, et que tu sois ici?

SOSIE.

J'en suis le plus confus et le plus en souci;
Mais il n'est rien plus vrai.

AMPHITRYON.

Dessus quelle apparence
As-tu si fermement fondé cette assurance?

SOSIE.

Il est trop vrai, vous dis-je, et cet étonnement,
S'il vous touche si fort, me touche également.

Je n'ai pas cru d'abord à cet autre moi-même,
J'ai démenti mes yeux sur ce rapport extrême;
Mais j'ai tant fait enfin que je me suis connu,
Je me suis tout conté comme il est avenu,
Jusques à me citer la coupe de Ptérèle;
J'ai mon nom, mon habit, ma forme naturelle;
Enfin je suis moi-même, et deux gouttes de lait
N'ont pas, à mon avis, un rapport si parfait.
J'ai trouvé, quand bien las j'ai ma course achevée.....

AMPHITRYON.

Quoi?

SOSIE.

Que j'étois chez nous avant mon arrivée;
Je travaillois ensemble et j'étois en repos,
Fatigué par les champs, et là frais et dispos.

AMPHITRYON.

Dieux! comme il est troublé! Cette disgrâce insigne
Est le fatal présent de quelque main maligne,
Quelque méchant esprit rencontré sur ses pas.

SOSIE.

Vous l'avez deviné, je ne le nîrai pas.
Cette maligne main, si forte et si hardie,
D'un orage de coups m'a la joue étourdie.

AMPHITRYON.

Qui t'a battu?

SOSIE.

Moi-même.

AMPHITRYON.

Et pourquoi?

SOSIE.

Sans raison.

AMPHITRYON.

Toi?

SOSIE.

Moi, vous dis-je, moi qui suis à la maison.

AMPHITRYON.

Écoute, observe ici l'ordre que je désire,
Et réponds mot pour mot à ce que je vais dire.
Quel est, premièrement, ce Sosie inconnu
Qui t'a tout raconté ce qui t'est avenu?

SOSIE.

Il est votre valet.

AMPHITRYON.

Trêve à sa courtoisie.
Deux me sont superflus, et j'ai trop d'un Sosie.

SOSIE.

Le ciel ne soit jamais favorable à mes vœux,
Si je ne vous fais voir que vous en avez deux.
Celui que je vous dis, ma vivante peinture,
Passeroit pour moi-même aux yeux de la nature;
Il m'est pareil de nom, de visage, de port;
Il m'est conforme en tout, il est grand, il est fort,
Et m'a de sa valeur rendu des témoignages:
Enfin je suis doublé; doublez aussi mes gages.

AMPHITRYON

Un semblable miracle est trop prodigieux
Pour m'en fier à moins qu'au rapport de mes yeux.
Mais as-tu vu ma femme?

SOSIE.

Ayant fait mon possible
Pour me rendre d'abord votre porte accessible,
Enfin, rompu de coups, j'ai rebroussé mes pas.

AMPHITRYON.

Et qui t'en a chassé?

SOSIE.

Moi, ne vous dis-je pas?
Moi que j'ai rencontré, moi qui suis sur la porte,
Moi qui me suis moi-même ajusté de la sorte,
Moi qui me suis chargé d'une grêle de coups,
Ce moi qui m'a parlé, ce moi qui suis chez vous.

AMPHITRYON.

Le sommeil t'a surpris, t'a montré ton image,
Et ne t'a fait qu'en songe acccomplir ton voyage.

SOSIE.

Non, non, vos propres yeux vous le feront savoir;
Ce n'est point en dormant que je fais mon devoir:
J'ai veillé pour mon mal, j'ai veillé pour ma honte;
Veillant, je me suis vu, veillant je vous le conte:
Je me suis de cent coups, veillant, froissé les os;
J'ai veillé malheureux, et trop pour mon repos.

AMPHITRYON.

Hâtons-nous, suis mes pas, et m'oblige à te croire
Faisant mes propres yeux témoins de cette histoire.
Par cette vue enfin je resterai confus.

SOSIE.

Allons, mais que les coups, s'il se peut, n'en soient plus.
(Ils sortent.)

SCÈNE II.

ALCMÈNE CÉPHALIE.

ALCMÈNE.

Par quel ordre fatal, ma chère Céphalie,
Faut-il que la douleur aux voluptés s'allie?
Quel important besoin, quelle nécessité
Enchaîne ainsi la peine à la prospérité?
C'est la première loi des lois de la nature
Qu'ici-bas un plaisir s'achète avec usure;
Aux grands comme aux petits, aux rois comme aux bergers,
Les maux sont naturels et les biens étrangers.
Je l'éprouve chétive, et je sais par moi-même
Quelles sont les rigueurs de cette loi suprême;
Moi dis-je, dont tu vois que les tristes amours
Pour une bonne nuit ont tant de mauvais jours;
Moi veuve d'un vivant, moi triste et solitaire,
Dont le soleil se couche aussitôt qu'il éclaire.
Tu vois qu'Amphitryon en une même nuit
Entre, sort, vient, s'en va, se laisse voir et fuit;
Sa venue en mes yeux trouve à peine des charmes,
Que sa perte aussitôt y veut trouver des larmes;
Son retour me ravit, mais ce ravissement
Par l'ennui du départ est payé doublement.

CÉPHALIE.

Ce plaisir pour le moins doit soulager vos peines,
Qu'il ramène vainqueur les légions thébaines,
Qu'il a fait une histoire illustre à nos neveux,
Que ses moindres exploits ont surpassé nos vœux,
Que la rébellion laisse nos terres calmes,

Et qu'il revient chargé de lauriers et de palmes :
Ces prix de sa valeur, ces rameaux toujours verts,
Feront durer son nom autant que l'univers;
Il a mis sa mémoire au rang des belles choses,
Il n'a plus à cueillir que des lis et des roses;
Et désormais vos yeux, ces tyrans amoureux,
De tous ses ennemis sont les plus dangereux.

ALCMÈNE.

Il est vrai que l'honneur dessus l'amour l'emporte,
Tant honnête soit-elle, et tant soit-elle forte:
De tous les beaux objets la gloire est le plus doux;
Aussi de tous les biens ce bien seul est à nous.
Les trésors sont des biens, mais il les faut défendre;
On vante un noble sang, mais on le peut répandre;
Ce soir emportera tel qui vit aujourd'hui,
Et de ses jours le sort est plus maître que lui:
La vertu, ce seul bien de soi-même dispose;
Elle possède tout, et donne toute chose;
Et le sort..... Mais que dis-je? il revient sur ses pas.

SCÈNE III.

Les mêmes; AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON, *à part.*

Le plaisir est plus doux quand on ne l'attend pas;
Et ma vue en ce lieu sera d'autant plus chère
Qu'elle est moins attendue et que moins on l'espère.

ALCMÈNE, *à part.*

De quel avis nouveau naît ce prompt changement?
Je ne sais que juger en cet étonnement.

Ma chaste affection, lui serois-tu supecte?
Douteroit-il, hymen, combien je te respecte?
Vient-il voir à quel point me touche son départ?
Quelque tard qu'il arrive, il vient encore tard.
J'ignore quelle fin son retour se propose;
Mais je bénis l'effet, quelle qu'en soit la cause.

AMPHITRYON, *abordant Alcmène.*

Le ciel te rie, Alcmène, et soient bénis les dieux
Dont le soin provident me ramène en ces lieux.
Viens-je aussi désiré que je te suis fidèle,
Et t'es-tu conservée aussi saine que belle?

SOSIE, *à part.*

Le beau ravissement, et le plaisant transport
Qu'elle me veut marquer par ce muet abord!
Quelle est cette surprise, et quel trouble l'agite?
La porte auroit parlé depuis qu'elle médite.

AMPHITRYON.

Dieux! quels sont ces mépris et ces retardemens
Que ta défense apporte à nos embrassemens?

ALCMÈNE.

Mais quel dessein plutôt, ou quelle humeur vous porte
A me venir railler et jouer de la sorte?
Qui, vous oyant parler, ne croiroit qu'à ce jour
Vous faites en ce lieu votre premier retour,
Et que vous m'apportez les premières nouvelles
De votre heureux succès et du sort des rebelles?

AMPHITRYON.

Qui le croiroit ainsi ne s'abuseroit pas:
Je viens de prendre port, j'arrive de ce pas;

Et ce baiser, payé d'une froideur si forte,
Est le premier salut que ma bouche t'apporte.

ALCMÈNE.

Raillons s'il faut railler; vos plaisirs me sont doux,
Et je suis obligée à souffrir tout de vous:
Mais quel sujet retarde ou rompt votre voyage?
Avez-vous observé quelque mauvais présage?
Êtes-vous menacé par le vol des oiseaux?
Quelque soudain orage a-t-il ému les eaux?
Avez-vous redouté le pouvoir de Neptune,
Et laissez-vous l'armée au soin de la Fortune?

AMPHITRYON.

Et quand, s'il t'en souvient, partis-je de ce lieu?

ALCMÈNE.

Au lever du soleil vous m'avez dit adieu.

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Sosie, écoute. O dieux! quelle est sa frénésie?

ALCMÈNE.

Je croirai là-dessus le rapport de Sosie.

SOSIE.

Elle dort; laissons-là, nous troublons son repos:
Peut-elle sans rêver nous tenir ces propos?

ALCMÈNE.

Non, non, je vous entends, je discours et je veille:
Veillant je vous ai vus.

AMPHITRYON.

Quelle est cette merveille?

SOSIE.

Si d'un pilote adroit nos vaisseaux gouvernés,
Dormant, jusqu'en ce lieu nous avoient amenés;

Et que ce bon nocher pût introduire au monde
L'art de ramer sur terre aussi-bien que sur l'onde?

AMPHITRYON.

Tu nous brouilles encore en cette occasion,
Et veux entretenir cette confusion.

SOSIE.

C'est irriter les fous que de les contredire:
La folie est un mal que le remède empire.

AMPHITRYON, *à Alcmène.*

A quoi dois-je imputer un si mauvais accueil?
A ton extravagance, ou bien à ton orgueil?
Est-ce là cet abord de respect et de flamme
Que doit à son époux une pudique femme?
Sont-ce là ces transports d'amour et de devoir
Qu'en ces occasions tu m'as toujours fait voir?

ALCMÈNE.

Hier, à votre arrivée, avec quelle allégresse
Vous vins-je recevoir et vous fis-je caresse!
Je craignis justement que ma civilité
Ne passât du devoir à l'importunité.

CÉPHALIE.

S'il en étoit besoin, j'en rendrois témoignage.

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Nous sommes tous deux fous, si l'une et l'autre est sage.

SOSIE.

Mais peut-être tous quatre, et c'est mon sentiment.

AMPHITRYON.

Alcmène, est-ce folie ou divertissement?
Que t'est-il arrivé? quelle douleur te presse?
Ce fâcheux accident naît-il de ta grossesse?

ALCMÈNE.

Je parle sainement.

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier ici?
Tu l'oses soutenir?

ALCMÈNE.

Vous, et Sosie aussi.

SOSIE.

Oui, mais je n'entrai pas.

AMPHITRYON.

Sa manière est extrême!

SOSIE.

Et je n'y vis que moi, qui m'en chassai moi-même.

AMPHITRYON.

Écoute, Alcmène, et crois ce fidèle rapport:
Nos vaisseaux cette nuit se sont rendus au port,
Où j'ai pris le repas, où j'ai la nuit passée,
Où l'espoir de ta vue a flatté ma pensée,
D'où nous sommes partis ce matin seulement,
Et d'où nous arrivons en ce même moment.

ALCMÈNE.

Faites à vos discours trahir votre mémoire,
Croyez ce qui n'est pas si vous le voulez croire,
Et divertissez-vous à me mettre en souci;
Mais dès hier arrivés, vous mangeâtes ici,
D'où vous n'êtes partis qu'au réveil de l'aurore.

AMPHITRYON.

Je ne me connois plus; moi-même je m'ignore.

ALCMÈNE.

De quoi puis-je tenir, sinon de votre voix,
L'agréable récit du fruit de vos exploits,

Incomparable ardeur de ces foudres de guerre
Qui semblent être nés pour conquérir la terre,
La prise de Télèbe, et le triste destin
Qui renversa l'orgueil de ce peuple mutin :
Votre duel enfin, et la mort de Ptérèle,
De qui, sinon de vous, tiens-je cette nouvelle?

AMPHITRYON.

Je t'ai fait ce récit?

ALCMÈNE.

Sosie étoit présent.

SOSIE.

(A part.)

Il ne m'en souvient point. O le débat plaisant!

AMPHITRYON.

Il rit, et justement; de ton erreur extrême.

ALCMÈNE.

Peut-il, instruit par vous, parler contre vous-même?

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Dis-le, si tu le sais; m'as-tu vu l'aborder?

SOSIE.

Êtes-vous fol aussi de me le demander,
La voyant, comme elle est, de sens si dépourvue?

AMPHITRION, *à Alcmène.*

Au moins crois l'un des deux.

ALCMÈNE.

Je ne crois que ma vue;
Je vous parle sans art et sans déguisement,
Et n'ai point d'intérêt à parler autrement.
Mais désavoûrez-vous une preuve certaine

Dont je vous vais convaincre et me tirer de peine?
Ne tiens-je pas de vous ce riche vase d'or
Dont on vous fit présent? Le nîrez-vous encor?

AMPHITRYON.

Non, il t'est destiné, t'en a-t-on avertie?

ALCMÈNE.

Vous me l'avez baillé.

AMPHITRYON.

Quand?

ALCMÈNE.

A votre sortie.
Trouverez-vous encor de quoi le contester?
Vous plaît-il de le voir? le ferai-je apporter?

AMPHITRYON.

Voyons. Dieux! quel miracle égale ce prodige?

ALCMÈNE.

Apportez, Céphalie.

(Céphalie va chercher le vase d'or.)

SOSIE.

Elle est folle, vous dis-je:
Le voici que je porte il est dans ce sachet,
Fermé de votre main et de votre cachet.

AMPHITRYON.

Le sceau me semble entier.

SOSIE.

Avant que de ce terme
Elle passe en un pire, ordonnez qu'on l'enferme,
Pour votre sûreté comme pour son repos.

AMPHITRYON.

Cet avis, ce me semble, est assez à propos.

ALCMÈNE.

Il est bien véritable, il faut que je le die,
Que les fous en autrui trouvent leur maladie,
Qu'ils tiennent tous esprits dans le défaut des leurs,
Et qu'ils se peignent tout de leurs propres couleurs.

CÉPHALIE, *apportant le vase d'or.*

Le voici.

ALCMÈNE.

Donnez-moi. Voyez si cette folle
Vous a fait concevoir une attente frivole,
Vous qui désavouez ce que vous avez fait;
Est-ce une illusion, ou ce vase en effet?

AMPHITRYON.

O dieu, maître des dieux! divinité suprême!
Sosie, approche; tiens, le voilà, c'est lui-même.
Elle nous a charmés.

SOSIE.

Il le faut croire ainsi;
On ne le peut sans charme avoir ôté d'ici.

AMPHITRYON.

Ouvre, romps le cachet.

SOSIE.

Quelle est cette aventure?
L'art veut à reproduire imiter la nature,
Et, comme vous et moi sommes déjà doublés,
Ce vase l'est encore, ou nous sommes troublés.

AMPHITRYON.

Hâte-toi.

SOSIE.

Voilà fait. O dieux!

AMPHITRYON.

Apporte, montre.

SOSIE.

Que vous puis-je montrer, si rien ne s'y rencontre?
O prodige inouï!

AMPHITRYON.

Retourne sur tes pas,
Traître; il le faut trouver.

SOSIE.

Ne le tient-elle pas?
Pour me l'avoir commis, qu'importe qui le rende?

AMPHITRYON, *à Alcmène.*

De qui l'as-tu reçu?

ALCMÈNE.

De qui me le demande.

AMPHITRYON.

A quelle heure? où? comment? dit tout de point en point.

ALCMÈNE.

Je vous vais tout conter, je ne me défends point.
Hier, au point que la nuit tendoit ses sombres voiles,
Et qu'on voyoit au ciel les premières étoiles.....

AMPHITRYON.

Après.

ALCMÈNE.

Je vous tendis les bras.

AMPHITRYON.

Un si courtois accueil déjà ne me plaît pas.

ALCMÈNE.

Je reçus et rendis le salut ordinaire.

AMPHITRYON.

J'ai peur d'avoir tant fait qu'il m'en doive déplaire.
Mais continue : après?

ALCMÈNE.

J'appris de vous enfin
Des contraires partis le contraire destin,
Et comme sous Créon toute la terre tremble.....

AMPHITRYON.

Lors?

ALCMÈNE.

Il fallut manger, nous lavâmes ensemble.

AMPHITRYON.

Et puis ?

ALCMÈNE.

Nous prîmes place où le couvert fut mis.

AMPHITRYON.

Tout cela m'est suspect, nous étions trop amis.
Enfin, après souper ?

ALCMÈNE.

Fatigué du voyage.....

AMPHITRYON.

Je crains, et justement, d'en savoir davantage.

ALCMÈNE.

Vous vous mîtes au lit.

AMPHITRYON.

Je tremble. Achève; après ?

ALCMÈNE.

J'en usai comme vous, et vous suivis de près.

AMPHITRYON.

Où? c'est ici le point que surtout j'appréhende.

ALCMÈNE.

Auprès de vous. Pourquoi? quelle est cette demande?

AMPHITRYON.

Comment! en même lit?

ALCMÈNE.

Avec la liberté
Qu'une pudique femme a de l'honnêteté,
Et par la loi d'hymen, immuable et sacrée,
Qui m'y donne ma place et m'en permet l'entrée.

AMPHITRYON.

O malheur!

ALCMÈNE.

Qu'avez-vous?

AMPHITRYON.

Tais-toi, ne parle plus;
Ce funeste discours me rend assez confus.
O malheur de mes jours! malheureux hyménée!
Malheureuse cent fois ma triste destinée!
O voyage, ô triomphe à mon honneur fatal!

SOSIE.

Ce mal est si commun que ce n'est plus un mal;
Le plus fin aujourd'hui le souffre par coutume,
Et le fou seulement de regret s'en consume.

ALCMÈNE.

Qu'est-ce? qu'a mon époux?

AMPHITRYON.

Horreur de ma maison,
Ne m'appelle jamais de ce funeste nom.

Avec d'autres que moi tu partages ma couche,
Tu reçois des baisers d'autres que de ma bouche.
O dieux! ô Jupiter, tu vis ce suborneur
D'un immortel affront diffamer mon honneur,
Et, cruel, à tes yeux tu souffris cette injure!

SOSIE.

Je ne sais quel caprice est celui de nature,
J'ignore son dessein; mais, à ce que je voi,
Vous êtes pour le moins aussi double que moi.
Quelqu'autre Amphitryon se donne en votre absence
Le même soin que vous et la même puissance;
Ailleurs que dans le camp il s'est porté des coups;
Combattant pour autrui, l'on combattoit pour vous.

ALCMÈNE.

J'atteste de Jupin la puissance suprême
Que mon lit n'a reçu de mortel que vous-même,
Ou que vive je brûle en la place où je suis;
Femme j'ose jurer, mais chaste je le puis.
Les biens de mes parens sont un vil héritage;
J'eus la crainte des dieux et l'honneur en partage;
Ma pudeur, mon respect, ma chaste affection,
Plus que tout autre bien sont ma possession.

AMPHITRYON.

Tout esprit, tout conseil et tout sens m'abandonne;
J'ignore qui je suis, et ne connois personne.

SOSIE.

Quelque savant démon, en la magie expert,
Fait qu'ainsi tout se change, et se double et se perd.

AMPHITRYON.

Si faut-il avec soin éclaircir cette affaire.

ALCMÈNE.

Vous avez liberté comme droit de le faire.

AMPHITRYON.

Même j'en ai moyen : si j'amène du port
Naucrate ton parent, croiras-tu son rapport?
Il sait ce que j'ai fait depuis notre venue,
Et n'a pas d'un moment abandonné ma vue;
Consens-tu, si sa voix convainc tes faussetés,
A rompre le lien qui joint nos libertés?

ALCMÈNE.

Soit qu'il prouve ma faute, ou me trouve innocente,
Si vous le désirez il faut que j'y consente.

AMPHITRYON.

Je reviens. Va, Sosie, entre et m'attends chez nous.
(Il sort.)

ALCMÈNE.

Qui rend cet insensé de soi-même jaloux?

SOSIE, *à Alcmène.*

Puisque nous sommes seuls, bannissons toute feinte,
Guérissez-moi l'esprit d'une mortelle crainte.
Ne m'avez-vous point vu? ne suis-je point chez nous?
Et ne m'attends-je point pour m'accabler de coups?

CÉPHALIE.

Que dit cet insensé?

ALCMÈNE.

Ne m'approche pas, traître,
Suppôt d'un imposteur, valet digne du maître.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER, *seul.*

Je suis ce suborneur, ce faux Amphitryon
Qui remplis tout d'erreur et de confusion.
Que tout charme défère à la beauté d'Alcmène
Qui rend un dieu sensible à l'amoureuse peine,
Qui l'attire du ciel en ce bas élément,
Et qui réduit son maître à cet abaissement.
Tels sont tes yeux, Amour, et ta gloire est extrême
Jusqu'à t'être éprouvé contre Jupiter même,
Jusqu'à vouloir d'un dieu des vœux et des autels,
Et le faire souffrir pour des objets mortels.
Tantôt, pour m'asservir quelques beautés rebelles,
Tu me fais emprunter des ongles et des ailes;
Du doux chant des oiseaux ta vertu quelquefois
En des mugissemens a transformé ma voix;
J'ai d'autres fois chanté mon amoureux martyre
Sur la flûte de Pan, sous la peau d'un satyre;
Et sous la forme d'or ton pouvoir souverain
M'a fait trouver passage en des portes d'airain.

Mais ce chaste sujet de l'amour qui me presse
Sort les larmes aux yeux : modérons sa tristesse;
Chassons pour quelque temps le trouble de ces lieux,
Mais ne la détrompons que pour la tromper mieux.

SCÈNE II.

ALCMÈNE, CÉPHALIE, JUPITER.

CÉPHALIE.

Madame, où courez-vous?

ALCMÈNE.

Furieuse, interdite,
Je marche, je discours, je rêve, je médite,
Je cède à ma douleur, je suis son mouvement
Sans dessein, sans conseil et sans allégement :
Je vais, sans observer sentier, route, ni place,
De penser en penser et d'espace en espace,
Et mes pas incertains se perdent à chercher
Un endroit assez sombre où pouvoir me cacher.
Ma foi devient suspecte. O dieux! pourquoi, ma vie,
Pourquoi dès le berceau ne me fus-tu ravie?
Que ne me sauvas-tu d'un affront si honteux?
Tant soit faux un soupçon, il est pourtant douteux;
On ne peu réparer une injure si lâche;
Qui lève cet affront n'en lève pas la tache;
L'honneur qu'on a noirci l'est éternellement,
Et qui lui porte un coup frappe mortellement.

JUPITER, *à part.*

Il n'est cœur de rocher qui tînt contre ses larmes;
Une extrême sagesse accompagne ses charmes,

Et sa possession ne se peut mériter
A moins qu'en être époux ou qu'être Jupiter.

CÉPHALIE.

Laissez, laissez passer des nuages si sombres;
Bientôt la vérité dissipera ces ombres;
L'arbitre souverain des dieux et des mortels
S'il ne vous fait justice est indigne d'autels;
Tout enfin se découvre, et sa juste balance
Ne confond pas le crime avecque l'innocence.

ALCMÈNE.

A sa plainte lui-même il forge un fondement,
Et pour me démentir soi-même il se dément;
Il veut de son office instruire ma mémoire,
Et me prescrit des lois d'oublier et de croire;
S'il cherche des raisons à de mauvais desseins,
S'il hait de notre hymen les nœuds chastes et saints,
Quelle nécessité lui fait forger des songes,
Nier des vérités, assurer des mensonges,
Et prendre pour témoins les hommes et les dieux
D'un discours si contraire au rapport de ses yeux?
Puisque, maître absolu, de mes vœux il dispose,
Que mon consentement lui promet toute chose,
Et que sans grand effort je lui puis obéir,
Jusqu'à l'abandonner, et jusqu'à le haïr,
La loi de notre honneur toute autre loi précède;
Jalouse on le conserve, avare on le possède;
Pour lui nous devons tout, pour lui tout est permis,
Et qui hait notre honneur est de nos ennemis.

JUPITER, *à part.*

Enfin laissons-nous voir, calmons ce grand courage;
D'une seule parole apaisons cet orage.

ALCMÈNE.

Le voici de retour. Fuyons cet affronteur,
Fléau de mon repos, ce subtil imposteur.

JUPITER.

Chère Alcmène, où fuis-tu? pourquoi si fort émue?
De qui te veut parler détournes-tu la vue?

ALCMÈNE.

Je la détourne ainsi de qui m'est odieux;
Ce qui deplaît au cœur ne sauroit plaire aux yeux.

JUPITER.

De qui t'est odieux?

ALCMÈNE.

Oui; toujours incrédule,
Croyez que je vous ments et que je dissimule.
Mais le ciel voit mon cœur exempt de fiction,
Et connoît combien forte est cette aversion.

JUPITER.

Il connoît combien prompte est aussi ta colère,
Et comme il me déplaît d'avoir pu te déplaire.
Celui n'aime pas bien qui peut tôt se venger;
Et c'est trop de rigueur pour un mal si léger.

ALCMÈNE.

Laissez, retirez-vous : pouvez-vous sans folie
Agréer que ma main à la vôtre s'allie,
La main d'une impudique, une profane main?
Ne me souffrez jamais si votre esprit est sain.
Quoi! celle que vous-même accusez d'infamie,
Vous ne la traitez pas comme votre ennemie?
Vos résolutions se laissent ébranler,
Et, sans être insensé, vous me pouvez parler?

JUPITER.

Tu crois donc que mon cœur ait avoué ma bouche?
Non, trop sensiblement cette injure te touche,
Et certes plus avant que je n'espérois pas.
Pour t'ôter de souci, je reviens sur mes pas.
Tu fais d'un passe-temps une sensible offense;
Je voulois seulement éprouver ta constance;
Et, loin de témoigner tant de ressentiment,
Tu devois partager ce divertissement.

CÉPHALIE.

Son mal m'étoit commun, j'en avois l'âme atteinte;
Aussi qui n'eût jugé qu'il lui parloit sans feinte?

ALCMÈNE.

Pourquoi n'amenez-vous ce fidèle témoin
Qui peut de fausseté me convaincre au besoin?

JUPITER.

Fais-tu d'une risée un discours d'importance,
Et d'un mot dit par jeu tires-tu conséquence?

ALCMÈNE.

Je sais combien l'affront me touche vivement.

JUPITER.

Mon regret m'en punit assez cruellement,
Et ce que j'en croyois démentoit mes paroles.

ALCMÈNE.

J'ai fait par ma vertu qu'elles étoient frivoles:
A vos mauvais soupçons elle a tranché le cours;
Mais je le veux trancher à vos mauvais discours.
Détournons les malheurs où l'hymen nous expose,
Et pour les détourner ruinons-en la cause;

Laissons faire à ce jour ce qu'un autre feroit,
Et rompons un lien qui nous étoufferoit.

JUPITER.

Ah! ne m'oblige pas à tant de pénitence;
Proportionne au moins le supplice à l'offense;
Oppose ta froideur aux baisers que je veux,
Et de quelque mépris paie aujourd'hui mes vœux.
Mais, qu'aucun accident me sépare d'Alcmène!
Souhaite-moi la mort plutôt que cette peine:
Si quelque autre est plus sage en mon opinion,
Qu'à jamais Jupiter haïsse Amphitryon.

ALCMÈNE.

Mais qu'il l'aime plutôt, et qu'il lui soit prospère.

JUPITER.

J'ai juré justement, justement je l'espère.
Puis-je espérer aussi de vaincre ta rigueur?

ALCMÈNE.

Dieux! qu'avec peu d'effort vous me gagnez le cœur,
Et que j'ai de bonté!

JUPITER, *l'embrassant.*

Tel est l'ordre des choses,
Que toujours quelque épine accompagne les roses:
Quelque nœud si serré qui joigne deux amours,
Toujours quelque accident en traverse le cours;
Mais notre ardeur enfin de ces douces querelles,
Comme un feu d'un peu d'eau, prend des forces nouvelles;
D'un petit différent naît une longue paix,
Et d'une triste cause il sort de beaux effets.

CÉPHALIE.

Enfin un doux repos à ce trouble succède,
Comme un calme profond que l'orage précède.

ALCMÈNE.

Quel pardon n'obtiendroit un si beau repentir?
Mon cœur en est touché jusqu'à le ressentir.
D'une et d'autre façon j'ai beaucoup d'innocence;
Je prends part au supplice, et j'ai reçu l'offense.

JUPITER.

La glace brûlera quand ce cœur généreux
Aura pu concevoir un dessein rigoureux;
Alors qu'un souverain de si noble naissance
Pourra cruellement user de sa puissance;
Que ce sein, le palais des Grâces et d'Amour,
Aura pu d'un tyran devenir le séjour.
Aussi, certes, à voir ce miracle visible,
On est bien insensé si l'on est insensible :
Pour moi, si, souverain des dieux et des mortels,
Je voyois cet objet au pied de mes autels,
M'en laissant adorer je croirois faire un crime;
Je voudrois de son dieu devenir sa victime;
Et je croirois du prix de la terre et des cieux
N'acheter pas assez un regard de ses yeux.
Juge combien l'espoir d'obtenir davantage
Mettroit donc d'artifice et de soins en usage;
Et si ni ton époux, ni ta fidélité,
Aux vœux d'un tel rival soustrairoient ta beauté.

ALCMÈNE.

Cet éloge affecté, cette ardeur sitôt née,
Sortent à mon avis des lois de l'hyménée;
Un pareil compliment ne vous est pas commun.

JUPITER.

Je ne l'achève pas puisqu'il t'est importun :
Il témoigne en effet un peu de jalousie,

(A Céphalie.)

Mais qui ne te nuit point. Vous, appelez Sosie;
Qu'il amène les chefs du reste des soldats,
S'ils sont encore au port, prendre ici le repas.

(A part.)

Ainsi de la maison sans soupçon je le chasse,
Où Mercure aussitôt occupera sa place.

(Céphalie sort.)

SCÈNE III.

ALCMÈNE, JUPITER.

ALCMÈNE.

Si je vous l'ose dire, et si j'en crois mes yeux,
Le temps qui détruit tout vous est officieux;
Il semble que ce corps tienne des destinées
L'heur de ne vieillir pas avecque les années;
Et ce teint, que les soins ne sauroient altérer,
Jette un éclat nouveau qui vous fait révérer.

JUPITER.

Tu me rends la pareille, et te sens trop solvable
Pour vouloir un moment être ma redevable;
Ton éloquence enfin paye mon compliment.

(Alcmène sort.)

SCÈNE IV.

JUPITER, SOSIE.

SOSIE.

Êtes-vous tous deux fous? quel est ce changement?

JUPITER.

Vois quelle heureuse paix suit cette douce guerre.

SOSIE.

Je croyois que le ciel s'uniroit à la terre
Avant qu'on rétablît cette division.

JUPITER.

L'amour naquit-il pas de la confusion?
Un chaos fut auteur de toute la nature.

SOSIE.

Jupiter soit béni d'une telle aventure!

JUPITER.

Hé quoi! ne sais-tu pas que je voulois gausser?

SOSIE.

Je croyois le contraire, il le faut confesser.

JUPITER.

Cours de ce pas au port prier les capitaines
Qui commandoient sous moi les légions thébaines,
De se rendre au palais, et d'y prendre un repas.

SOSIE.

Entrez, je vais voler, je ne marcherai pas.

(Il sort.)

JUPITER.

Toi qui du ciel en terre apportes mes nouvelles,
Quitte ce champ d'azur et fends l'air de tes ailes:
Adroit, dérobe-toi de la table des dieux;
Descends, divin Sosie, et te rends en ces lieux.
(Il sort.)

SCÈNE V.

MERCURE *seul, descendant du ciel sous la figure de Sosie.*

Hommes, dieux, animaux, sortez de mon passage;
S'éloigne qui pourra, fuie quiconque est sage,
Mais malheur à celui qui ne m'évite pas;
J'abats, romps, pousse, brise, et mets tout sous mes pas.
J'obéis à mon père et viens servir mon maître:
Tel un bon serviteur, tel un bon fils doit être;
Qui veut de son devoir s'acquitter dignement
Doit forcer tout obstacle et tout empêchement;
Ce soin m'a fait quitter une réjouissance
Par qui les dieux d'un dieu célèbrent la naissance;
Car Hercule va naître, et par un ordre exprès
Tous les dieux en font fête et boivent à longs traits.
Oh! comme le nectar s'avale à tasse pleine!
Bacchus, le bon ivrogne, en a perdu l'haleine;
Mome, à force de boire, a cessé de railler,
Et, pressé du sommeil, ne fait plus que bâiller;
Mars voit, pris comme il est, des troupes d'Encelades
Qui dans le ciel encor dressent des escalades,
Et, de son coutelas son ombre poursuivant,
Au grand plaisir de tous se bat contre du vent;

Vulcain, ce vieux jaloux, plein jusques à la gorge,
Souffle un air aussi chaud que celui de sa forge;
Saturne, le bon père, en a jusques aux yeux;
Pallas même et Vénus, trinquant à qui mieux mieux,
Noyent le souvenir de leur vieille querelle
Dedans cette liqueur aux dieux si naturelle :
Junon seule, bouffie et de haine et d'orgueil,
Lorsque je suis entré m'a fait un triste accueil,
Se promène à grands pas un peu loin de la troupe,
Et contre sa coutume a refusé la coupe.
Ainsi la jalousie a jusque dans le ciel
Dégorgé son poison et répandu son fiel;
Mais, la laissant enfin avecque sa colère,
J'ai voulu comme un autre honorer le mystère :
Ganymède y faisoit l'honneur de la maison,
Et m'apportoit déjà la dixième raison,
Quand la voix de mon père a parti de la terre:
Cette voix de ma main a fait tomber le verre,
D'où Vénus a vu choir sur ses riches habits,
S'étant trouvée au droit, un ruisseau de rubis.
Tout en désordre enfin j'ai traversé les nues
Par les routes de l'air à mes yeux si connues,
Et, pour ne pas ravir l'espace d'un moment
A l'ardeur que je dois à ce commandement,
Dedans ce vaste champ j'ai changé de figure :
Je suis Sosie en terre, au ciel j'étois Mercure.
J'arrive enfin à temps. On ouvre; quelqu'un sort.

SCÈNE VI.

MERCURE, CÉPHALIE.

CÉPHALIE.

Que tes pas sont légers! viens-tu déjà du port?

MERCURE, *à part.*

Je passe pour Sosie, et pour ne rien confondre,
C'est sous ce nom aussi que je lui dois répondre.
Hâtons-nous; consultons, en ce besoin pressant,
Notre immortelle essence à qui rien n'est absent.
Il est à peine au port.

CÉPHALIE.

Tu n'amènes personne?

MERCURE.

O le maître importun et le mal qu'il me donne!
Non, un trait de la main du plus adroit archer
Fend l'air moins promptement qu'on ne m'a vu marcher.

CÉPHALIE.

Enfin qu'as-tu trouvé?

MERCURE.

Que ma course étoit vaine,
Car je n'ai vu nocher, soldat, ni capitaine;
Le rivage est désert, chacun s'est retiré;
Ou plutôt j'ai trouvé ce que j'ai désiré,
Car à moins de mangeurs d'autant meilleure chère.
Entrons.

CÉPHALIE.

Attends un peu.

MERCURE.

La faim me désespère.

CÉPHALIE.

De l'œil Amphitryon a semblé m'avertir
Que je l'obligerois de.....

MERCURE.

De quoi?

CÉPHALIE.

De sortir.
Laissons-leur un moment.

MERCURE.

Comprends-tu ce langage?
Et ce moment qu'il veut, sais-tu pour quel usage?

CÉPHALIE.

Pour obtenir peut-être un pardon plus exprès
De l'affront qu'il a fait à ses chastes attraits,
Ou pour lui faire part.....

MERCURE.

De.....

CÉPHALIE.

De quelque nouvelle
Qu'il tient secrète et veut n'être apprise que d'elle.

MERCURE.

Tu ne l'entends pas mieux?

CÉPHALIE.

Quel que soit leur dessein,
Je n'ai lu jusqu'ici ni veux lire en son sein;
Ma curiosite jamais ne m'importune;
Je laisse toute chose au soin de la fortune,
Et ne pénètre point dans les secrets d'autrui.

MERCURE.

O que tu sais bien mieux!

CÉPHALIE.

Sosie est toujours lui.

MERCURE.

Je suis ce qui te plaît; mais la faim qui me presse,
Quel que soit leur secret, condamne ma paresse.
Entrons : lorsqu'il s'agit d'un excellent repas,
Mille secrets d'état ne m'arrêteroient pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON *seul.*

Et sur tout le rivage, et par toute la ville,
J'ai fait pour le trouver une course inutile:
Il n'est temple, bureau, halle, jeu, carrefour,
Dont pour le rencontrer je n'aye fait le tour.
Mais rien ne me succède, et sa recherche est vaine;
Ma seule lassitude est le fruit de ma peine.
Je trouve tout changé, tout est ici confus;
On s'y perd, on s'y double, on ne s'y connoît plus.
Cet importun destin, qui brouille toutes choses,
Aura mêlé Naucrate en ces métamorphoses:
Nous sommes deux doublés; celui-là s'est perdu.
Quand notre état premier nous sera-t-il rendu?
Quand se termineront ces changemens étranges?
Quand veux-tu, Jupiter, débrouiller ces mélanges?
Entrons, et, s'il se peut, sachons quel imposteur
De ces confusions est le subtil auteur.
Tirons par la rigueur, si la douceur est vaine,

27.

Cette confession de la bouche d'Alcmène;
Étouffons ce serpent, perdons ce suborneur,
Et puisse tout périr plutôt que mon honneur!
(Il frappe à la porte.)
Holà! quelqu'un ici!

SCÈNE II.

MERCURE *à la fenêtre, sous la figure de Sosie;*
AMPHITRYON.

MERCURE

Qu'est-ce?

AMPHITRYON.

Ouvre tôt la porte.

MERCURE.

Que veut cet insolent qui heurte de la sorte?

AMPHITRYON.

Ouvre, c'est moi.

MERCURE.

Qui moi?

AMPHITRYON.

Moi, qui te parle, moi.

MERCURE.

T'exterminent les dieux, toi qui me parles, toi!
Jamais si violent n'éclata le tonnerre.
S'il frappe encore un coup, il mettra tout par terre.

AMPHITRYON.

Comment?

MERCURE.

Qu'est-ce, comment? que veut cet insensé?

AMPHITRYON.

Quoi, tout, jusqu'aux esprits, est ici renversé?
Quel dieu de ce désordre a ma maison remplie?
Sosie!

MERCURE.

Eh bien! c'est moi; crains-tu que je l'oublie?
Achève, que veux-tu?

AMPHITRYON.

Traître, ce que je veux!

MERCURE.

Que ne veux-tu donc point? réponds-moi si tu peux.
Il pense s'adresser à quelque hôtellerie,
De la façon qu'il frappe, et qu'il parle et qu'il crie.
Et bien! m'as-tu, stupide, assez considéré?
Si l'on mangeoit des yeux, il m'auroit dévoré.

AMPHITRYON.

Quel orage de coups va pleuvoir sur ta tête!
Moi-même j'ai pitié des maux que je t'apprête.
Sois-je aussi cher aux dieux que je vais en ta mort
Faire un exemple horrible à tous ceux de ton sort!

MERCURE.

Mais si ce malheur même arrive à qui menace?

AMPHITRYON.

A-t-il perdu l'esprit? Dieux! quelle est son audace?
Mais qu'attends-je en ce lieu? Traître, tu n'ouvres pas?
Rompons tout, brisons tout, et mettons tout à bas!

MERCURE.

Spectre, qui que tu sois, fantôme, ombre vivante,
Qui crois par ta menace exciter l'épouvante,

Si ta fuite, insensé, tarde encore un moment;
Si du pied, de la main, ou du doigt seulement,
Même du souffle seul, tu touches cette porte,
Devine quel congé cette tuile te porte:
Un passe-port du jour aux éternelles nuits.

AMPHITRYON.

Connois-tu qui te parle, et sais-tu qui je suis?

MERCURE.

Ni je ne te connois, ni ne te veux connoître.

AMPHITRYON.

Misérable est le serf qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi mon maître?

AMPHITRYON.

Qui donc?

MERCURE.

O le doux passe-temps!

AMPHITRYON.

Je te le vais, pendard, apprendre à tes dépens.
S'il se peut, que l'on m'ouvre; ou si tu peux descendre...

MERCURE.

Autre qu'Amphitryon n'a droit de me l'apprendre;
Je ne reçois des lois d'autres maîtres que lui.

AMPHITRYON.

Qu'entends-je? quel parois-je? et qui suis-je aujourd'hui?
Sosie, ouvre les yeux; quelle est ta frénésie?
Je suis Amphitryon, ou tu n'es pas Sosie.

MERCURE.

Ne l'ai-je pas bien dit qu'il étoit insensé?
Passe, mauvais bouffon; tu t'es mal adressé;

Passe, laisse mon maître, en l'entretien d'Alcmène,
Posséder le repos qui succède à sa peine.
La guerre faite aux champs, laisse la paix chez nous,
Et ne fais point mon temps l'exercice des fous.

AMPHITRYON.

Quels fous, et qui ton maître?

MERCURE.

Amphitryon, te dis-je.
A combien de discours cet importun m'oblige!

AMPHITRYON.

Eh! de grâce, Sosie, ôte-moi de souci.
Tu dis qu'Amphitryon.....

MERCURE.

Oui, te dis-je, est ici.

AMPHITRYON.

En la chambre d'Alcmène?

MERCURE.

Et dessus son lit même.

AMPHITRYON.

Que résoudrai-je, ô dieux! en ce désordre extrême?
Que ferai-je? en quel lieu s'adresseront mes pas?
Sosie, encore un coup, ne me connois-tu pas?

MERCURE.

Oui, pour un importun.

AMPHITRYON.

Descends, lâche; ouvre, traître,
Peste, ivrogne éternel, qui méconnois ton maître.
Nous verrons, à la fin d'un passe-temps si doux,
Si tu reconnoîtras ce que pèsent mes coups.

MERCURE.

Attends, au nom des dieux.

AMPHITRYON.

Te puissent-ils confondre!

MERCURE.

Je te vais envoyer qui te saura répondre.

AMPHITRYON.

Qu'il vienne, qu'il paroisse.

MERCURE.

Il te fera raison.

AMPHITRYON.

Périssent valet, femme, et famille, et maison!
(Mercure sort.)
Dieu, souverain des dieux, je réclame ton aide;
Tu peux seul à ma peine apporter du remède;
Éclaircis mes soupçons, debrouille ce chaos;
Si tu ne veux ma perte, établis mon repos;
Dessille-nous les yeux, dissipe ce nuage,
Et rends-moi pour le moins mon nom et mon visage.

SCÈNE III.

SOSIE, TROIS CAPITAINES, AMPHITRYON.

PREMIER CAPITAINE.

Tu nous en contes bien; qui t'en a tant appris?
Oh! comme tu joûrois de crédules esprits!

SOSIE.

Il n'est rien plus certain.

PREMIER CAPITAINE.

A d'autres ces chimères,
Ces contes à plaisir, ces coups imaginaires.

SOSIE.

Pour mon dos toutefois c'étoient des vérités,
Et vous doutez à tort de ces duplicités.
Vous fasse Jupiter partager notre peine,
Et puissiez-vous produire un autre capitaine
Qui vous traite d'abord comme je fus traité,
Et qui convainque enfin votre incrédulité!

PREMIER CAPITAINE.

Cette production ne seroit pas plaisante;
J'ai le dos assez bon, mais j'ai la main pesante,
Et l'épreuve sur moi ne m'en plairoit pas fort.
Réserve-toi tes coups, tes souhaits et ton sort.

SECOND CAPITAINE.

Avançons, le voici.

SOSIE.

Je crains quelque disgrâce.

SECOND CAPITAINE.

Comment?

SOSIE.

Voyez que seul, errant en cette place,
Il murmure en lui-même, et semble avec les yeux
Vouloir manger la terre et menacer les cieux.

PREMIER CAPITAINE.

En attendant la faim, rêvant, il se promène.

SOSIE.

Vous pourrez mal dîner si ma crainte n'est vaine.

AMPHITRYON.

Je doute quel succès est le plus glorieux,
Ou celui des vaincus, ou des victorieux;
La fin de mon triomphe est un désordre extrême
Qui me rend plus vaincu que n'est le vaincu même;
Et d'un si long voyage, et si laborieux,
Le seul travail est mien, la gloire en est aux dieux.

SOSIE, *aux Capitaines.*

Arrêtez, un mot seul me tirera de peine.

AMPHITRYON.

Que ce vice ait fait brèche à la vertu d'Alcmène!
Quel prodige inouï peut plus nous étonner?
Et quelle honnêteté ne doit-on soupçonner?
La coupe de Ptérèle est une autre merveille
Qui ne se peut comprendre et n'a point de pareille,
Et l'ouïr de nos faits conter l'événement
Passe toute créance et tout étonnement.
Mais je conçois la fourbe, et tout cet artifice
De l'esprit de Sosie est sans doute un caprice
Que lui-même accusé ne peut désavouer,
Puisqu'à mes propres yeux il ose me jouer.

SOSIE.

On parle ici pour moi? La fatale journée!
Quelque incommodité m'est encor destinée.

AMPHITRYON.

Mais s'il peut aujourd'hui tomber entre mes mains,
Misérable est son sort sur tous ceux des humains:
Il peut compter ce jour le dernier de sa vie.

SOSIE.

Il m'obligeroit fort s'il perdoit cette envie.
A qui naît fortuné tout lui succède bien;

Un malheureux fait mal, même en ne faisant rien.
Allez, sachez de lui quelle est cette disgrâce,
Et faites s'il se peut que ce désir lui passe.

PREMIER CAPITAINE.

Le ciel, Amphitryon, soit propice à vos vœux.

AMPHITRYON.

Vous venez justement à l'heure où je vous veux:
Enfin votre rapport nous tirera de peine.
Quel sort si favorable en ce lieu vous amène?

PREMIER CAPITAINE.

Nous vous obéissons, mandés expressément,
Et Sosie est porteur de ce commandement.

AMPHITRYON.

Quoi! de ma part?

PREMIER CAPITAINE.

Sosie au moins nous l'a fait croire.

AMPHITRYON.

O ciel! avec mon nom perds-je encor la mémoire?
Qui de ces mandemens chargea cet insensé?
Où vous a-t-il trouvés? où l'avez vous laissé.

PREMIER CAPITAINE.

Le voilà.

AMPHITRYON.

Qui?

PREMIER CAPITAINE.

Sosie.

AMPHITRYON.

Où?

PREMIER CAPITAINE.

Devant vos yeux même.
Ne le voyez-vous pas?

AMPHITRYON.

Ma colère est extrême
Jusqu'à m'ôter le sens et jusqu'à m'aveugler.
Approche : c'est toi, traître, à qui je veux parler;
Toi, peste des mortels, dont l'audace effrontée,
A ma vue, à mon su, jusqu'à moi s'est portée;
Qui tout soin, tout devoir et tout respect à bas,
Veux railler tout le monde et ne m'exceptes pas:
Le ciel même, le ciel, à mes desseins contraire,
Ne te soustrairoit pas à ma juste colère.
(Les Capitaines veulent arrêter Amphitryon.)
Laissez, votre défense irrite mon courroux.

PREMIER CAPITAINE.

Écoutez-moi.

AMPHITRYON.

(A Sosie.)
Parlez. Mais, toi, reçois les coups.

SOSIE.

Pourquoi? quelle furie, à ma perte animée,
De cette aveugle ardeur a votre âme enflammée?
Ai-je où vous m'envoyez fait un trop long séjour,
Et pouvois-je plus tôt être ici de retour?

PREMIER CAPITAINE.

Arrêtez.

SOSIE.

Je suis mort. Quel démon vous agite?
J'ai couru, j'ai volé; peut-on marcher plus vite?

AMPHITRYON.

De ton audace enfin ai-je tiré raison?
Traître, voilà le toit, la tuile, la maison;
Reconnois-tu la porte, et vois-tu la fenêtre
D'où tu feignois tantôt de ne me pas connoître?

PREMIER CAPITAINE.

Vous a-t-il offensé?

AMPHITRYON.

Me le demandez-vous?
Il me veut, l'insolent, éloigner de chez nous;
Il me ferme la porte, il me joue, il me chasse,
Et de cette fenêtre il m'use de menace.

SOSIE.

Moi?

AMPHITRYON.

De combien de coups ne m'as-tu menacé,
Si j'eusse osé heurter, ou si j'eusse avancé?
Veux-tu nier?

SOSIE.

Pourquoi ne le nîrai-je pas?
Nommez tout autre crime, un vol, un sacrilége,
Des empoisonnemens et des assassinats;
J'aurai même raison de ne les nier pas.
N'ai-je pas en ces gens un trop clair témoignage?
Ne les mandez-vous pas? viens-je pas du rivage?
Vous puis-je faire injure en vous obéissant?
Vous voyois-je du port, et vous parlois-je absent?
N'y suis-je pas allé par votre charge expresse?

AMPHITRYON.

De moi?

SOSIE.

Que j'ai laissé parlant à ma maîtresse,
Après l'heureux accord qui vous a réunis?

AMPHITRYON.

Comment, Alcmène et moi?

SOSIE.

Dont les dieux soient bénis.

AMPHITRYON.

Es-tu capable encor de cette effronterie?

PREMIER CAPITAINE.

Que je vous dise un mot: laissez-le, je vous prie.
Les divers accidens arrivés en ces lieux,
Si j'en crois ses discours, sont si prodigieux,
Qu'il seroit à propos d'en faire plus d'enquête
Avant que cet orage éclatât sur sa tête:
Quelque charme secret vous peut brouiller ainsi,
Qui mériteroit bien qu'on s'en mît en souci.

AMPHITRYON.

Entrons et me prêtez et vos soins et votre aide
A chasser de ce lieu l'erreur qui nous possède.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; JUPITER.

JUPITER.

Que m'a-t-on rapporté? que veut cet insolent,
Qui trouble mon repos d'un bruit si violent?
Que ne parut au camp cette humeur importune
Qui veut à ma valeur devoir son infortune,
Qui m'offre après la paix des exploits superflus,
Et m'apporte du sang quand je n'en cherche plus !

SOSIE.

Voici, voici, Thébains, la doute consommée:
Ce seul Amphitryon commanda votre armée;
Que votre gloire en lui connoisse son auteur.
L'autre est un insolent, un fourbe, un imposteur.

PREMIER CAPITAINE.

Que voyez-vous, mes yeux? quelle est cette merveille?

SECOND CAPITAINE.

Que vois-je? ô Jupiter! rêvé-je, ou si je veille?

SOSIE.

Que ne lui parlez-vous? C'est lui, n'en doutez plus :
Voyez qu'à son abord l'autre reste confus.

JUPITER.

Nobles enfans de Mars, compagnons de ma gloire,
Quel désordre nouveau trouble notre victoire?
Entrez, qu'attendez-vous? Ne m'honorez-vous pas
De votre compagnie en un mauvais repas?
Quelle occupation avez-vous rencontrée,
Et quel séditieux retarde votre entrée?

AMPHITRYON.

O dieux! ô Jupiter! protége mon honneur;
J'implore ton secours contre ce suborneur.
Et vous, chers compagnons de ma longue fortune,
Avec qui j'ai la peine et la gloire commune;
Nobles chefs des Thébains, vous de qui les lauriers
A l'abri de l'orage ont mis tant de guerriers;
Si j'ai votre valeur si long-temps éprouvée,
La guerre dure encore et n'est pas achevée,
Nous n'avons combattu ni vaincu qu'à demi;
Voici qu'il se présente un second ennemi :
Le triomphe au vainqneur engendre une querelle,
Non plus pour un Créon, non plus contre un Ptérèle;
Puisqu'enfin nos mutins se sont assujettis,
Mais un combat où seul je fais les deux partis,
Une guerre où pour vaincre il faut que je succombe,
Où pour me soutenir le sort veut que je tombe;
Un prodige, un désordre, une confusion
Où contre Amphitryon combat Amphitryon;
Mais plutôt un duel que l'enfer me déclare;
En deux Amphitryons son pouvoir me sépare :
J'ai des charmes à vaincre, et cet enchantement
Suspend déjà vos yeux et votre jugement.

SOSIE.

Ton éloquence en vain médite une surprise;
L'autre est l'Amphitryon que chacun autorise,
Il doit passer pour tel au jugement de tous,
Et tu n'as plus en moi de matière à tes coups.

JUPITER, *aux Capitaines.*

Je crois vous faire tort si je romps mon silence,
Pour vous désabuser sur cette ressemblance :

Votre sang vous trahit s'il ne vous dit assez
Qui de nous est celui sous qui vous le versez;
Votre rare valeur ne peut, sans être ingrate,
Ne reconnoître pas sous quel chef elle éclate,
Puisqu'en quelque façon, ô généreux guerriers,
La mienne contribue à cueillir vos lauriers.
Ce n'est donc point de l'art que j'attends ma défense;
De vos seuls sentimens je fais mon éloquence;
La foiblesse paroît dans le besoin de l'art;
C'est aux fausses beautés qu'on applique le fard:
Plus l'innocence est nue et plus elle a de force,
Et l'on nous veut tromper alors qu'on nous amorce.

PREMIER CAPITAINE.

Quelle est cette aventure, et quelle occasion
A jamais excité tant de confusion?
Le ciel même, le ciel, trompé par son ouvrage,
Ne pourroit discerner l'un ni l'autre visage:
S'il se peut toutefois vidons ce différent.

SOSIE.

Le premier est un fourbe, il est trop apparent.

AMPHITRYON.

Ce fourbe tôt ou tard te rendra cette injure.

SOSIE.

Te perde Jupiter!

AMPHITRYON.

Te confonde Mercure!

JUPITER, *aux capitaines.*

Balancez-vous encor dessus ce jugement?

PREMIER CAPITAINE.

Qui n'y balanceroit? C'est certes justement.
Mais répondez tous deux.

AMPHITRYON.

Auteur de la nature,
Qui te fait, Jupiter, emprunter ma figure?

PREMIER CAPITAINE.

Ne parlez qu'à moi seul. Vous, quel est votre nom?

AMPHITRYON.

Amphitryon, vous dis-je.

PREMIER CAPITAINE.

Et vous?

JUPITER.

Amphitryon.

AMPHITRYON.

Qui suis fils de Dias.

JUPITER.

Qui suis mari d'Alcmène.

AMPHITRYON.

Nommé chef par Créon....

JUPITER.

De la troupe thébaine.

AMPHITRYON.

Qui, lorsque le soleil.....

JUPITER.

Approchait du lion....

AMPHITRYON.

Fus porter la terreur....

JUPITER.

A la rébellion.

AMPHITRYON.

La mort suivit l'effroi....

JUPITER.

De ce peuple rebelle.

AMPHITRYON.

Voici la propre main....

JUPITER.

Par qui mourut Ptérèle.

AMPHITRYON.

D'un vase précieux.....

JUPITER.

Où buvoit le mutin.....

AMPHITRYON.

Il me fut fait présent.....

JUPITER.

Qui fut tout mon butin.

AMPHITRYON.

Enfin victorieux.....

JUPITER.

Je partis du rivage.

AMPHITRYON.

Laissant aux ennemis.....

JUPITER.

La mort ou le servage.

AMPHITRYON.

Un favorable vent.....

JUPITER.

Nous a rendus au port.

AMPHITRYON.

Me voici de retour.....

JUPITER.

Et voici mon abord.

AMPHITRYON.

Mais chacun aujourd'hui.....

JUPITER.

Me semble méconnoître.

AMPHITRYON.

Voilà qu'un suborneur.....

JUPITER, *mettant l'épée à la main.*

Arrête, tu mens, traître.
Fais mieux faire à ta main que ta bouche n'a fait,
Et du discours enfin prouvons-nous par l'effet.

AMPHITRYON.

Cette voie en effet est la meilleure preuve;
C'est par elle qu'il faut qu'Amphitryon se treuve,
Et que j'ôte la vie à qui m'ôte mon nom.
Donnons.

PREMIER CAPITAINE.

Amphitryon, épargne Amphitryon;
Exerce ta valeur ailleurs qu'à te détruire;
Veuille en d'autres plutôt encor te reproduire.
Tous deux épargnez-vous, calmez cette fureur;
Je connois le moyen de nous tirer d'erreur.
Vous, parlez le premier. Le jour de la victoire
Qui sur les Taphiens nous acquit tant de gloire,
De quoi, de votre part, reçus-je un ordre exprès?

AMPHITRYON.

De faire sur le port tenir des vaisseaux prêts.

JUPITER.

Où j'eusse mon recours au cas de la défaite.

PREMIER CAPITAINE.

Et quelle autre ordonnance encore me fut faite?

AMPHITRYON.

Que mes coffres surtout, conservés avec soin.....

JUPITER.

Ne nous pussent manquer en l'extrême besoin.

PREMIER CAPITAINE.

Remplis de quel argent?

AMPHITRYON.

De cent talens attiques.

JUPITER.

De cent ioniens, et de deux cents persiques.

PREMIER CAPITAINE.

Tous deux également disent la vérité,
Et me laissent confus par cette égalité.

JUPITER.

A quoi perds-je le temps? qui me peut méconnoître?
D'où vient cet insolent me disputer mon être?
Quel droit imaginaire a cet audacieux
De contredire Alcmène et démentir ses yeux,
Elle que cette erreur plus que toute autre touche,
Qui cette nuit encore a partagé ma couche?

AMPHITRYON.

Qu'entends-je? quelle injure égale mon affront,
Et de quelle rougeur sens-je peindre mon front?
Mais quoi! ne suis-je pas cet Amphitryon même
Qui fit Taphe l'objet de sa valeur extrême,
Arcanane, Télèbe, et cent peuples divers
Que j'ai soumis aux lois de Créon que je sers?

JUPITER.

C'est moi qui de mon père ai vengé l'homicide
Sur toute l'Achaïe et toute la Phocide;
Qui sur la mer Égée ai conquis cent vaisseaux,
Et laissé la frayeur en l'empire des eaux.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSIE; MERCURE, *le battant.*

SOSIE.

Je suis mort! au secours! épargnez-moi, de grâce.
Sosie! hélas! ta main sur toi-même se lasse!
Tu frappes sur Sosie! Arrête, épargne-toi.

MERCURE.

Ce passe-temps me plaît; j'aime à frapper sur moi.

SOSIE.

Trêve, au nom de Mercure, à ta valeur extrême;
Je renonce à mon nom, je renonce à moi-même.
S'il est vrai que Sosie aime de s'outrager,
Je ne suis plus Sosie, épargne un étranger.

MERCURE.

Entrer effrontément, et jusqu'à la cuisine,
C'est bien haïr ta vie et chercher ta ruine;
La cuisine, mon centre, et mon appartement,
Mon unique séjour, mon ciel, mon élément,
Traître, je t'y rencontre, et ta mine affamée

Vient des mets qu'on y dresse excroquer la fumée!
Respecte-la, profane, et n'y rentre jamais
Qu'assuré d'en sortir en qualité de mets,
Et de laisser la vie où tu cherches à vivre.

SOSIE.

Quel chemin, quel dessein, quel conseil dois-je suivre,
Sosie infortuné?

MERCURE.

Sosie?

SOSIE.

Arrête, non;
Battu, froissé, meurtri, ces titres sont mon nom;
Puisque je n'ai tendons, muscles, veines, artères,
Où ce nom ne se lise en sanglans caractères;
Nom fatal, nom maudit, dont ton bras est parrain.

MERCURE.

Appelles-tu maudit un présent de ma main?

SOSIE.

Ah! garde tes présens, porte ailleurs tes caresses;
En faveur de quelque autre étale tes largesses:
Ta libérale humeur outrage en s'exerçant,
Et le bien que tu fais accable en se versant.

MERCURE.

Adieu; quand tu voudras, ce bras à ton service
Te fournira toujours une heure d'exercice.

(Il sort.)

SOSIE, *seul.*

Le ciel, traître, sur toi répande tes bienfaits,
Et lui sois-tu l'objet des offres que tu fais!
Cesse, ma patience; éclate, ma colère;
Il m'est honteux de craindre et lâche de me taire:

Reviens, qui que tu sois, ou sorcier, ou démon;
Reviens, oui, je soutiens que Sosie est mon nom.
Ah! de quelle fureur est mon âme saisie!
Oui, je suis une, deux, trois, quatre fois Sosie:
L'oserois-tu nier? que dis-tu là-dessus?
Tu recules, poltron, et tu ne parois plus?
Tu l'emportes d'adresse, et sais que mon courage
Se résout lentement à repousser l'outrage;
Mais lorsque ma colère est prête d'éclater,
Lâche, tu disparois et sais bien l'éviter.
Enfin, que résoudra ma créance incertaine?
Au lieu de dissiper, le temps accroît ma peine,
Et je commence enfin, non sans quelque raison,
A douter qui je suis, d'où, de quelle maison:
Car pour quel intérêt voudroit m'ôter mon être,
Ce Sosie inconnu qui me fait méconnoître?
M'envîroit-il un sort dont les fruits les plus doux
Sont des veilles, des soins, des jeûnes et des coups?
Non, mon cerveau, troublé de quelque frénésie,
S'est à tort imprimé ce faux nom de Sosie,
Ce nom qui, malheureux entre tout autre nom,
Comme l'ambre la paille, attire le bâton.
Mais quoi! qui suis-je donc? Ah! cette ressemblance
Tient à tort si long-temps mon esprit en balance:
Convainquons l'imposture, et conservons mon nom;
Soyons double Sosie au double Amphitryon.
Malheureux que je suis, par une loi commune,
Cherchons le malheureux et suivons sa fortune;
Compagnon de son sort partageons son souci;
S'il périt, périssons; s'il vit, vivons aussi.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JUPITER, MERCURE, ALCMÈNE, CÉPHALIE, LES CAPITAINES.

JUPITER.

Souffre que le devoir après l'amour s'acquitte,
Et que je rende au roi ma première visite.
Adieu, conserve-toi pour ce fruit précieux
Qui va naître à la terre à la honte des cieux,
Et dont j'osois prédire, et non sans connoissance,
Que Jupin sera cru l'auteur de sa naissance,
Et qu'un jour ses exploits les moins laborieux
Ne lui devront pas moins qu'un rang entre les dieux.

ALCMÈNE.

S'accomplissent vos vœux, le ciel lui soit prospère,
Et pour comble de bien qu'il soit digne du père!
Allez que peu de temps achève votre cour,
Et pressez le départ pour presser le retour.

(Elle sort.)

JUPITER.

Vous, plus dieux que mortels, vivans foudres de guerre,
Nobles cœurs que les cieux envîront à la terre,
Quittes envers Créon, faites pour ses neveux
Une troupe de chefs dignes de vous et d'eux.

PREMIER CAPITAINE.

Nés pour vivre et mourir dessous votre conduite,
Nous ne vous quittons point; agréez notre suite.

JUPITER.

Non, un point important y doit être agité,
Qui me demande seul près de sa majesté,
Et me défend l'effet de votre courtoisie.

SECOND CAPITAINE.

Nous vous obéissons.

JUPITER.

Adieu. Suis-moi, Sosie.

MERCURE.

Qu'Amphitryon enfin demeure Amphitryon,
Sosie soit Sosie, et chacun ait son nom.

(Ils sortent tous, excepté les trois capitaines.)

SCÈNE III.

LES TROIS CAPITAINES.

PREMIER CAPITAINE.

Plus sur ce que je vois je pense et je repense,
Et moins peut mon discours établir ma créance:
Cet accident si rare et si prodigieux
Est un jeu de nature à la honte des yeux.

SECOND CAPITAINE.

Mais l'enfer est auteur de ce désordre extrême,
A la honte plutôt de la nature même.
Jugeons-en sainement : cet extrême rapport,
A bien considérer, n'est point exempt de sort.

TROISIÈME CAPITAINE.

Il faut laisser aux dieux juger d'une aventure
Qui ne nous touche point et passe la nature:
Celle-ci me confond, mais ne m'empêche pas.....
Mais de quelle furie il revient sur ses pas!

SCÈNE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, LES GARDES DE CRÉON, LES CAPITAINES.

AMPHITRYON.

Voyez à quel souci mon malheur vous oblige.
Quelle étrange aventure égale ce prodige?
Lorsque, victorieux des ennemis du roi,
J'apporte ici la paix, j'ai la guerre chez moi.
L'ennemi que je cherche au rivage euboïque
Me cherche chez moi-même, et s'y rend domestique;
La révolte, ce monstre à mes coups endurci,
Me devance au retour, je la retrouve ici.
Créon, par ma valeur craint par toute la terre,
Voit ma propre maison me déclarer la guerre;
Chez moi-même étranger, je rétablis autrui;
Pour moi-même impuissant j'exécute pour lui;
Vainqueur je le réclame, et le soir sa couronne
Me prête le secours qu'au matin je lui donne.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Ce que vous nous contez est si prodigieux
Qu'à peine en croirons-nous le rapport de nos yeux,
Et que je m'imagine aller à main armée
Attaquer un fantôme, une ombre, une fumée.

AMPHITRYON.

L'incroyable rapport de ce spectre et de moi
A même en sa faveur fait balancer ma foi.
A peine me connois-je en ce désordre extrême;
Me rencontrant en lui, je me cherche en moi-même,

Et je me crois ici bien moins qu'à la maison
En ce combat des sens avecque la raison.
Mais cette ressemblance est assez confirmée
Par le récent abus des chefs de notre armée:
L'incertain jugement que ces gens ont rendu
Laisse encore à présent leur esprit suspendu;
Cette distinction ne leur est pas possible,
Et leur incertitude est encore invincible.
Voyez comme, troublés par cet étonnement,
Ils ne peuvent asseoir de certain jugement.

PREMIER CAPITAINE.

Que dit-il? N'est-ce pas de votre courtoisie
Que du port ce matin, amenés par Sosie,
Nous tenons le repas qu'on a dressé chez vous?

SOSIE.

J'aidois à l'apprêter, mais j'ai dîné de coups.

AMPHITRYON.

Voyez jusques où va cette mécounoissance:
Je leur étois présent, même dans mon absence;
A qui ne semblera ce discours fabuleux,
Que parlant à Créon, je mangeasse avec eux;
Que je fusse à la cour ensemble et chez Alcmène,
Et fisse des festins lorsque j'étois en peine?

LE CAPITAINE DES GARDES.

Joignons-nous, avançons, et cherchons l'imposteur.

SECOND CAPITAINE.

L'artifice est subtil, quiconque en soit l'auteur.

AMPHITRYON.

Mourons, s'il faut mourir, mais qu'avec moi périsse
D'un si sensible affront l'auteur et la complice.

LE CAPITAINE DES GARDES.

L'honnêteté d'Alcmène est hors de tout soupçon.

AMPHITRYON.

Elle a failli pourtant d'une ou d'autre façon.
S'agissant de l'honneur, l'erreur même est un crime;
Rien ne peut que la mort rétablir son estime.
(Il frappe à la porte.)
Entrons, rompons, brisons; secondez mon dessein;
Surprenons, s'il se peut, l'adultère en son sein.
Partout l'honnêteté repose à porte ouverte;
Cette porte fermée assure encor ma perte:
Le vice seulement aime de se cacher;
La femme qui s'enferme a dessein de pécher.
Joignez donc vos efforts à ma juste colère;
Frappons, brisons, entrons, convainquons l'adultère.
(On entend un grand éclat de tonnerre.)

PREMIER CAPITAINE, *tombant.*

Quel effroyable bruit, accompagné d'éclairs,
Trouble et change sitôt la région des airs?

AMPHITRYON.

Qu'entends-je? hélas! quels dieux faut-il que je réclame?
La terre ouvre son centre, et le ciel est de flamme.

SOSIE.

Terre, ciel, hommes, dieux! qui me vient secourir?
Quoi! puis-je en même jour et doubler et périr?
(Ils tombent tous évanouis.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; CÉPHALIE, *effrayée.*

CÉPHALIE.

Quel effroi, quelle horreur, quel bruit, quelle épouvante!
Respiré-je le jour! suis-je morte ou vivante?
Ou vais-je? que deviens-je? où sera mon recours?
Le ciel même peut-il m'apporter du secours?
Mais ce grand bruit enfin calme sa violence,
Les cieux ont à la nue imposé le silence :
Cet ordre rétablit mes sentimens perclus,
Et l'horreur du trépas ne m'épouvante plus.
O dieux! quelle frayeur fit jamais tant de peine?
Et dans quel appareil le ciel visite Alcmène!
Mais qu'aperçois-je? hélas! de quel nombre de corps
A le tonnerre accru le triste rang des morts?
Amphitryon est mort, et de cette tempête
Ses lauriers infinis n'ont pu sauver sa tête;
La mort les a changés en de tristes cyprès.
Pour le mieux reconnoître approchons-en plus près.
Mon maître, Amphitryon!

AMPHITRYON.

Je suis mort. Qui m'appelle?

CÉPHALIE.

Soit bénie, ô Jupin, ta puissance immortelle,
Qui des coups de ton foudre a garanti son sort!
Amphitryon, parlez.

AMPHITRYON.

Que veux-tu? Je suis mort.

CÉPHALIE.

Levez-vous.

AMPHITRYON.

Qui me tient?

CÉPHALIE.

Moi, votre Céphalie.

AMPHITRYON, *se levant.*

De quels traits, sans mourir, est ma vie assaillie!
Quoi! je revois le jour?

CÉPHALIE.

Rassurez vos esprits.
D'une égale frayeur nous étions tous surpris;
Mais un bon calme enfin succède à cet orage.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Quel charme de nos sens nous suspendoit l'usage?
Revoyons-nous le jour?

PREMIER CAPITAINE.

Dieux! qu'est-ce que je vois?

SECOND CAPITAINE.

Conservons-nous la vie après un tel effroi?

SOSIE.

Quoi! nous n'en mourons pas? Je croyois que la terre
Dessous les coups du ciel se brisoit comme verre,
Et ne pourroit sauver un de ses habitans.
Mais qu'à ce grand orage il succède un beau temps!

CÉPHALIE.

Quand un dieu veut en terre annoncer sa venue,
C'est ainsi qu'il en use; il fait parler la nue.
Oyez par la merveille arrivée en ces lieux,
Combien votre maison doit être chère aux dieux.

Deux horribles serpens ailés, à larges crêtes,
Dressant vers ce berceau leurs venimeuses têtes,
D'un vol impétueux sur lui se sont lancés.

AMPHITRYON.

O dieux!

CÉPHALIE.

Ne craignez rien : lui, ses langes forcés,
Tant qu'à son petit corps ne resta nul obstacle.....

AMPHITRYON.

Que dit-elle, bons dieux? qui croira ce miracle?

CÉPHALIE.

Les prend, les presse au col, et leur fait à tous deux
Faire autour de ses bras cent replis tortueux.
De leur col allongé sort une jaune bave
Qui coule entre ses doigts et tout le bras lui lave,
Il serre enfin les mains, redouble ses efforts
Et tous deux étouffés à terre tombent morts.

AMPHITRYON.

Dieux! par ton seul récit leur venin m'est funeste;
Ce seul discours me tue.

CÉPHALIE.

Écoutez donc le reste.
Alcmène, entre la peur et l'admiration,
Ayant vu comme nous passer cette action:
O dieux, a-t-elle dit quelle est cette aventure?
Et qui la fera croire à la race future?
Quel sera cet enfant si grand et si petit?
Là d'une claire voix la chambre retentit,
Et ces termes distincts ont frappé nos oreilles :
Cet enfant sera dieu; tous ses faits des merveilles,
La gloire son objet, l'univers sa maison;

Son père est Jupiter, qu'Hercule soit son nom.
A cette voix succède un horrible tonnerre;
J'ai vu le ciel s'ouvrir, j'ai vu fendre la terre;
Le feu, les ondes, l'air et tous les élémens,
Sans ordre, se sont vus hors de leurs fondemens;
Et je croyois déjà toucher ma sépulture
Dans ce commun débris de toute la nature,
Je courois effrayée, et fuyois sans dessein,
Lorsque la terre enfin a raffermi son sein.
Les cieux se sont fermés, l'air est resté tranquille
Ma frayeur sans effet, et ma fuite inutile.

AMPHITRYON.

Je plaindrois mon honneur d'un affront glorieux,
D'avoir eu pour rival le monarque des dieux!
Ma couche est partagée, Alcmène est infidèle,
Mais l'affront en est doux, et la honte en est belle,
L'outrage est obligeant; le rang du suborneur
Avecque mon injure accorde mon honneur.
(Un nouvel éclat de tonnerre se fait entendre.)
Mais quel nouvel orage à ce calme succède?
O Dieu, maître des dieux, je réclame ton aide.

SCÈNE VI.

(LE CIEL S'OUVRE.)

LES MÊMES; JUPITER *en l'air.*

JUPITER.

Rassemble, Amphitryon, et possède tes sens;
C'est bien ici le même foudre
Dont je mis les Titans en poudre,
Mais il ne tombe pas dessus les innocens.

Roi monarque des rois, dieu souverain des dieux,
Pour tirer ton esprit de peine
Et soutenir l'honneur d'Alcmène,
De mon trône éternel je descends en ces lieux.

Je suis le suborneur de ses chastes attraits,
Qui sans l'emprunt de ton image,
Quelque beau que fût mon servage,
Pour atteindre son cœur aurois manqué de traits.

D'un fils frère du tien, digne sang de mon sang,
Sa couche vient d'être honorée,
Qui de cette basse contrée
Un jour des immortels viendra croître le rang.

Il reçoit l'être, l'âme, et naît presque à la fois;
Et pouvant tout sur la nature,
J'en romps l'ordre en cette aventure,
Et fais faire à trois nuits l'office de neuf mois.

Deux horribles serpens étouffés par ses mains
Ont déjà marqué sa naissance;
Et qu'homme d'immortelle essence,
Il passe en dignité le reste des humains.

Qu'Hercule soit le nom de ce jeune héros;
Que par lui chacun te révère;
Chéris le fils, aime la mère,
Et possède avec elle un paisible repos.
(Il remonte au ciel.)

AMPHITRYON.

Cet agréable charme est enfin dissipé.
Qu'à bénir le charmeur chacun soit occupé;

Alcmène, par un sort à toute autre contraire,
Peut entre ses honneurs conter un adultère;
Son crime la relève, il accroît son renom,
Et d'un objet mortel fait une autre Junon.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Ce que vous avez craint vous comble d'une gloire
Dont les ans ne pourront altérer la mémoire.

PREMIER CAPITAINE.

Pour tout dire en deux mots, et vous féliciter,
Vous partagez des biens avecque Jupiter.

(Ils sortent tous excepté Sosie.)

SOSIE *seul.*

Cet honneur, ce me semble, est un triste avantage :
On appelle cela lui sucrer le breuvage.
Pour moi j'ai, de nature, un front capricieux
Qui ne peut rien souffrir, et lui vînt-il des cieux.
Mais j'ai trop, pour mon bien, partagé l'aventure;
Quelque dieu bien malin avoit pris ma figure.
Si le bois nous manquoit, les dieux en ont eu soin;
Il nous en ont chargés, et plus que de besoin.

FIN DES SOSIES.

LES DEUX PUCELLES,

TRAGI-COMÉDIE.

1636.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES DEUX PUCELLES.

Théodose, jeune demoiselle de Séville, touchée de l'amour que lui témoigne Don Antoine, et séduite par la promesse qu'il lui a faite de l'épouser, lui a accordé ses dernières faveurs. Théodose est l'une des deux héroïnes de la pièce; Léocadie est la seconde. Celle-ci donne un rendez-vous nocturne dans son appartement à Don Antoine. On voit déjà combien le titre de la comédie est singulièrement appliqué. Don Antoine, épris des charmes de Léocadie, allait en secret chez elle, lorsqu'il reçoit une lettre de Théodose; agité de remords et ne pouvant surmonter son nouvel amour, il se détermine à quitter Séville pour se rendre à Rome. Ses deux maîtresses, par un mouvement sympathique, se déguisent en hommes et volent sur ses traces. Le hasard les rassemble tous dans une hôtelle-

rie où, parmi une infinité d'événemens, le plus bizarre est la reconnaissance que Théodose fait de son frère dans un certain Alexandre qu'on lui donne, la croyant un homme, pour compagnon de chambrée. L'hôtesse, toujours trompée par le travestissement de Théodose, en devient amoureuse. Cet amour épisodique, la jalousie de l'hôte compliquent encore cet imbroglio, mais d'une manière assez gaie. Alexandre est l'amant de Léocadie; il la retrouve dans l'auberge et réclame ses droits. Don Antoine retourne à Théodose, et la pièce se termine par un double mariage.

Cette pièce est la quatrième de celles que Rotrou composa en 1636, année remarquable dans les fastes du théâtre, par la représentation du *Cid*. Les deux derniers ouvrage de notre auteur se ressentent déjà de l'influence d'un si bel exemple; mais nous le verrons bientôt devenir encore supérieur à lui-même.

La comédie des *Deux Pucelles* est l'original de celles des *Rivales* de Quinault, première pièce de cet auteur : elle fut jouée en 1653, dix-sept ans seulement après la comédie de Rotrou. Il fallait que cette dernière fût déjà oubliée, pour qu'un jeune auteur osât non-seulement traiter le même sujet, tiré d'une pièce espagnole, mais encore reproduire les situations inventées par

Rotrou. Cette circonstance pourrait faire révoquer en doute le succès brillant que les biographes s'accordent à faire obtenir aux *Deux Pucelles*, quoiqu'il leur fût bien dû à plusieurs titres.

ACTEURS.

DON ANTOINE, amant de Théodose.
LINDAMOR, confident de don Antoine.
THÉODOSE, maîtresse de don Antoine.
LÉOCADIE, maîtresse d'Alexandre.
ALEXANDRE, amant de Léocadie.
FILÉMOND, valet d'Alexandre.
DON LOUIS ADORNE, père de don Antoine.
DON HENRI, père de Théodose et d'Alexandre.
DON SANCHE, père de Léocadie.
DORILAS, hôtelier.
ALCIONE, hôtelière.
TROIS VOLEURS.
QUATRE ARCHERS.

LES DEUX PUCELLES,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(LA NUIT.)

D. ANTOINE *seul, une lanterne à la main.*

DIEUX! que le ciel ce soir couvre d'un voile obscur
Le lambris étoilé de sa voûte d'azur!
O nuit! pour m'exaucer tu passes ma prière.
Tu sembles moins cacher qu'éteindre la lumière;
J'ai de l'art la clarté que tu me viens d'ôter,
Et ta faveur m'a mis au besoin d'emprunter.
Celle qui sur ton cours inconstante préside,
Comme sachant l'endroit où mon dessein me guide,
Et tenant pour affront d'y conduire mes pas,
N'éclaire point du tout pour ne m'éclairer pas:
Elle fait une preuve à sa feinte innocence
Du refus d'éclairer pour une jouissance;
Elle qui voit bien pire, et ne refuse pas

D'éclairer pour les vols et les assassinats.
Mais qu'importe pourquoi sa clarté s'est couverte,
Puisque l'art aisément en répare la perte,
Et que ce peu de feu suffit pour me guider
Au comble des plaisirs que je vais posséder?
O moment fortuné sur tous ceux de ma vie,
A quel excès de joie est mon âme ravie!
Douce assignation! pareils ou moins heureux
Estimoit Jupiter ses larcins amoureux,
Et Pâris, moins content, entre les bras d'Hélène
Au premier rendez-vous alla finir sa peine.
Qu'un bien long-temps douteux et long-temps poursuivi,
Se laissant posséder, rend un esprit ravi!
La peine d'acquérir donne le prix aux choses;
La main qui s'est piquée en aime mieux les roses,
Un refus bien adroit excite les désirs,
Et les difficultés font le goût aux plaisirs.
On arrête mes pas sur le point de ma fuite:
Toute chose est promise à ma longue poursuite,
J'excite des souhaits où fut tant de rigueur,
Et la prise au vaincu tarde plus qu'au vainqueur.
Montrons donc une ardeur digne de la victoire;
La paresse ôte ici la moitié de la gloire:
Qui ne se précipite est lâche en ces combats;
Qui n'arrache le prix ne le mérite pas.
L'Amour ne doit plus rien à qui s'est fait attendre,
Et sa faveur se doit plutôt ravir que prendre.
Enfin mon œil s'abuse, ou me voici rendu
Bien proche du séjour où je suis attendu.
Soupçons, crainte, respect, mon cœur vous congédie;
Adieu, laissez-moi seul avec Léocadie:
Aux mystère d'amour vous n'êtes point admis,

Et ce dieu vous bannit comme ses ennemis.
Mais quelqu'un en ce lieu dessus mes pas s'avance:
Mon homme auroit-il fait si prompte diligence?
Me suit-il de si près? Est-ce toi, Lindamor?

SCÈNE II.

LINDAMOR, D. ANTOINE.

LINDAMOR.

Comment, ce n'est pas fait, et je vous trouve encor?

D. ANTOINE.

Mon œil ne peut tenir qu'avec beaucoup de peine,
Dans une ombre si noire, une route certaine:
Cette foible lumière éclaire mal mes pas.

LINDAMOR.

Et le flambeau d'Amour ne vous conduit-il pas?
Vos pas sont-ils si lents quand vos ardeurs sont telles?
Vous êtes tout amour, et n'avez pas des ailes?
Quelque endroit où ce dieu daigne vous appeler,
Sautez, courez, volez; c'est trop peu que d'aller.

D. ANTOINE.

Certes, beaucoup de honte est jointe à ma paresse,
Et mon pied répond mal à l'ardeur qui le presse;
Mais j'approche à la fin du glorieux séjour
Où je dois posséder ce miracle d'amour.
Attends là mon retour, et, quoique ta prudence
T'ait fait digne d'entrer en notre confidence,
Ne te laisse point voir à ce premier abord
Où l'honnête pudeur fait un dernier effort,

Où quelque glace encor reste parmi les flammes,
Où les moindres témoins blessent les yeux des dames,
Où la crainte est encor si proche du désir,
Qu'elle y ravit aux sens la moitié du plaisir.

LINDAMOR.

Que Théodose en tient! et que sa bonne mine
Ne vous possède pas au point qu'elle imagine.....
Mais dieux! à ce discours il me souvient bien tard
De remettre en vos mains un papier de sa part.
L'amour qu'elle a pour vous est, certes, sans exemple.

D. ANTOINE.

L'as-tu vue?

LINDAMOR.

Oui, ce soir à son retour du temple.
Mais allez, il est tard, et tantôt ou demain
Vous lirez cet écrit que je tiens de sa main.

D. ANTOINE.

Ah! pourquoi sur le point de cette jouissance
Me fais-tu, Lindamor, sentir que je l'offense?
Laisse-moi voir mon mal du côté qu'il me plaît;
Ne me l'expose point criminel comme il est.
Ah! fâcheux souvenir! puis-je sans perfidie
Songer à Théodose et voir Léocadie,
Porter ici mes pas, adresser là mes vœux,
Et d'un commun dessein les tromper toutes deux?
Donne.

LINDAMOR.

A votre retour.

D. ANTOINE.

Non, non, ma conscience
Ne me sauroit permettre assez de patience;

Un traître comme moi brûle de tout savoir,
Et ne cherche rien tant que ce qu'il craint de voir.

(Il lit la lettre.)

« Fais-moi cesser de vivre, ou fais bientôt cesser
» Ce long éloignement dont j'ignore la cause.
» Que tu trahisses Théodose!....
» Me viennent mille morts plutôt que ce penser.

» Par tes sacrés sermens, dont les cieux sont témoins,
» Tu me dois de tes vœux un compte si fidèle,
» Que je me croirois criminelle,
» Ne laissant pas sur toi reposer tous mes soins.

» Loin, pensers indiscrets; hors, tous soupçons jaloux;
» Je porte le garant du bonheur que j'espère,
» Et par la loi qui l'a fait père,
» Quoi qui puisse arriver, il sera mon époux.

» Théodose. »

Il faut, certes, il faut être plus que barbare
Pour payer de mépris une amitié si rare,
Et pour sacrifier au plaisir d'un moment
La gloire et l'intérêt d'un objet si charmant.
Au point de la trahir, pèse, pèse, parjure,
Tes obligations avecque son injure.
Quelle perfection et quelle pureté
Égale la candeur de sa fidélité?
Quelle autre aima jamais avec moins de réserve?
Qu'a-t-elle retenu? qu'est-ce qu'elle conserve?
Qui gouverne que toi ses regards et ses pas?
Et quels de ses pensers ne t'appartiennent pas?
Sa franchise est sans art, et le dieu de Cythère
Est plus nu dans son sein qu'en celui de sa mère;

Son seul instinct la porte à tout ce que je veux,
Et nul déguisement ne me farde ses vœux.
Mais quand je pourrois même à son ardeur fidèle
Sans crime refuser une ardeur mutuelle,
Et que l'ingratitude, au lieu de châtimens,
Apporteroit des prix aux parjures amans,
Voudrois-je encor tenter de rompre un mariage
Où la loi de l'honneur outre l'amour m'engage;
Et, lui voyant porter des gages de ma foi,
Donnerois-je à mes fils d'autres pères que moi?
Non, fuyons, Lindamor, au moment qui nous reste,
Fuyons une fortune à mon repos funeste:
Le plaisir d'un instant me seroit cher vendu,
Et j'allois bien chercher ce qui m'auroit perdu.

LINDAMOR.

L'honneur de ce combat, remporté sur vous-même,
Mettroit votre mérite à sa gloire suprême.
Obtenir tant sur vous que d'éloigner vos pas
D'un objet amoureux quand il vous tend les bras,
A la fin du combat mépriser la conquête,
Et ne point triompher quand la palme est si prête,
C'est une vertu rare au-dessus du penser,
Et qui ne trouve nul qui la puisse exercer.

D. ANTOINE.

Elle est rare, il est vrai, mais lâche ce me semble.
Combattant je suis fort, victorieux je tremble;
Je laisse un beau dessein tout prêt à succéder;
J'attaque avec ardeur et n'ose posséder.
Qui fuit l'occasion alors qu'elle est si belle,
Après, s'il s'en repent, court en vain après elle;
Ses cheveux à nos mains ne s'offrent pas souvent,

Et cette déité n'en porte que devant.
Cessez, fâcheux pensers; loin, prudence importune,
Suivons aveuglément notre bonne fortune;
Sagesse ni vertu n'est ici de saison,
Et c'est être insensé qu'avoir de la raison.
Poursuivons notre lice.

LINDAMOR.

Elle vous est ouverte.

D. ANTOINE.

Oui: mais visiblement je machine ma perte;
Chaque pas que je fais est ici criminel,
Et je vais acheter un remords éternel.
Un second fruit naissant de cette perfidie,
De nouveau je m'engage avec Léocadie;
Il faut qu'un double hymen me range sous ses lois,
Et je me fais époux et père en deux endroits.

LINDAMOR.

Fuyez donc, en ce point la victoire consiste :
L'Amour cède à qui fuit, et vainc qui lui résiste.

D. ANTOINE.

Pour tant de passion j'ai beaucoup de respect :
Et pour un amoureux je suis bien circonspect.
Eh! simple, à quoi tendoit cette longue poursuite,
Si je l'ai vainement à mon pouvoir réduite?
L'honneur me veut bien prendre ici pour insensé;
Pour quitter ce dessein il est trop avancé.

(Il va vers la maison.)

LINDAMOR.

O combien son humeur souffre de violence,
En ce choix incertain où son esprit balance!

D. ANTOINE.

Suivrai-je, Lindamor, ce brutal mouvement,
Qui me rendra si cher le plaisir d'un moment?
Fais-moi voir qu'en effet je trame ma ruine;
Parle, remontre-moi quel transport me domine;
Réfrène ma fureur, arrache-moi d'ici.
Mais non, flatte plutôt mon amoureux souci;
Excite mes ardeurs, accuse ma paresse,
Et, si tu peux, me pousse au sein de ma maîtresse.
Enfin de quel côté porterai-je mes pas?
Dois-je avancer ou fuir, aller ou n'aller pas?

LINDAMOR.

En semblables combats la peur fait la victoire;
Et qui fuit le plus tôt requiert le plus de gloire.

D. ANTOINE *lit.*

« Loin, pensers indiscrets; hors, tous soupçons jaloux;
» Je porte le garant du bonheur que j'espère;
» Et par la loi qui l'a fait père,
» Quoi qui puisse arriver, il sera mon époux.»
Oui, belle Théodose, un heureux hyménée
En vous seule rendra ma passion bornée;
Oui, ce papier, au point qu'on vous veut offenser,
Empêchera l'effet de suivre le penser.
Un trop puissant sujet à votre sort m'attache,
Je fais la trahison trop ingrate et trop lâche;
Je rends à vos beautés leurs titres absolus,
Et ce lâche captif ne se révolte plus.
Laissons changer au temps l'humeur d'un père avare,
Dont l'obstacle importun si long-temps nous sépare.
Mes vœux et quelques mois obtiendront cet effet;
Je suivrai cependant un dessein que j'ai fait,

D'aller voir cette ville à nulle autre seconde,
Où le Tibre à pas lents fait promener son onde.
Dès demain, Lindamor, sitôt que le soleil
Fera sur l'orient briller son teint vermeil,
Partons pour ce voyage, ayant pris de mon père,
Sur cette intention, l'aveu que j'en espère.

LINDAMOR.

Quoi! sans voir Théodose?

D. ANTOINE.

Et sans que de ma part
On l'en aille avertir, qu'après notre départ:
Autrement, ne crois pas qu'un discours plein de charmes,
Secondé de sanglots, de soupirs, et de larmes,
Vu l'état déplorable où je la vais laisser,
Ne blâmât ce dessein, ou ne le fît cesser.

LINDAMOR.

Quant à Léocadie, au point où sont les choses,
Elle peut méditer sur ces métamorphoses,
Et, refaisant accord avec sa chasteté,
Souffrir encore un temps cette incommodité.

D. ANTOINE.

Sa seule occasion m'oblige à ce voyage;
Je crains que de nouveau sa beauté ne m'engage;
En effet, quel serois-je après ce que je fus,
Ses importunités m'obligeant au refus,
Et quelle bienséance après cette poursuite,
Quand elle me suivroit, me permettroit la fuite?
Même un mot de ma main qu'elle exigea de moi
Pour me promettre, tout l'assure de ma foi.
Mais ma flamme cessant, que son attente cesse,

Son honneur conservé dégage ma promesse:
Qui ne demande plus se réserve le sien,
Et j'acquitte ma dette en ne recevant rien.
(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LÉOCADIE *seule, en habit de nuit.*

Astres, globes roulans sur la voûte céleste,
Suivez plus lentement le chemin qui vous reste,
Du surplus de mes nuits accourcissez mes jours;
Antoine ne vient point, et vous courez toujours.
Même, comme à dessein d'empêcher sa venue,
Vos rayons peu courtois ne passent pas la nue,
Et la nuit semble exprès opposer à ses pas
Une ombre que le jour ne dissiperait pas.
O nuit! de tant d'amour fidèle confidente,
Toi qui luis quand tu veux de tant de feux ardente,
Toi qui, quand il te plaît, sais si courtoisement
Éclairer et couvrir les larcins d'un amant,
Des secrets de mon âme unique secrétaire,
Déesse du repos, pourquoi m'es-tu contraire?
Laisse briller les feux à l'Olympe attachés,
Et fais, cruelle, au moins grâce aux premiers péchés.
Tu n'éclaireras pas l'incestueux martyre
De Caune et de Biblis, de Myrrhe et de Cynire;
Tu favoriseras des feux presque innocens,
Et qu'Hymen est tout prêt de permettre à nos sens.
Par ce consentement Antoine me prépare
A tromper la rigueur d'un père trop avare,
Qui choque nos amours par son autorité,

Et fait de ma foiblesse une nécessité.
Mais pourquoi querellé-je un objet insensible,
Et qu'est-ce qu'un amant doit trouver d'impossible?
L'amour le conduit bien, tout aveugle qu'il est,
A l'assignation d'un objet qui lui plaît;
Il n'est si haut rocher, ni si bas précipice,
Que l'ardeur qui le presse aisément ne franchisse;
Pour elle il n'est dessein ni trop grand ni trop haut,
Et l'impuissance ici découvre le défaut.
Antoine, ta froideur paroît en ta paresse:
Qui se peut faire attendre aime peu sa maîtresse,
Et, quelqu'empêchement qui se puisse opposer,
Un amant a failli quand il doit s'excuser.
Hélas! qu'il est bien vrai, chétives que nous sommes,
Que nos affections passent celles des hommes,
Que nous souffrons plus qu'eux leur offrant du secours,
Et que leur passion est toute en leurs discours!
Ils parlent de la bouche, et nous parlons de l'âme;
Ils ne sont qu'éloquens et nous sommes de flamme;
Ils feignent seulement ce que nous recélons,
Et ne sont qu'échauffés alors que nous brûlons.
Pour faire moins languir mon attente incertaine,
Tu devois m'ordonner la moitié de la peine;
Cruel, j'aurois forcé, pour t'aller au-devant,
Et la noirceur de l'ombre et la rigueur du vent;
Il n'est si mauvais temps ni si cruel orage
Qui pût de ce dessein détourner mon courage;
J'aurois bien moins tardé.

SCÈNE IV.

D. SANCHE, LÉOCADIE.

D. SANCHE, *en habit de nuit, sortant de sa maison dans l'obscurité.*

Dieux ! qu'est-ce que je vois

LÉOCADIE.

Enfin j'entends du bruit. Cher Antoine, est-ce toi?

D. SANCHE.

Qu'entends-je, ô justes dieux! ô fortune ennemie,
Quel affront ai-je à craindre après cette infamie?

LÉOCADIE.

Antoine, est-ce pas toi? Qui te fait, cher amant,
Joindre encor le silence à ton retardement?
Crains-tu que quelque embûche à ton bonheur s'oppose
Non, non, que sur mes soins ta crainte se repose:
Nos feux sont à couvert des yeux les plus aigus;
Le sommeil s'est saisi de ceux de nos Argus,
Et notre intelligence est un secret mystère
Qui se passe bien loin de l'esprit de mon père.

D. SANCHE.

Que dit-elle, bons dieux ! Veillé-je, ou si je dors?
Me faites-vous, mes sens, de fidèles rapports?

LÉOCADIE.

Mauvais, assure donc ma créance incertaine:
Quel divertissement tires-tu de ma peine?
Je t'entends, je te suis, je t'appelle cent fois.
(Elle le suit.)
Et tes pas seulement répondent à ma voix.

Si ton pied pour le moins ne suivoit qu'une route,
Où ma main t'atteignant pût éclaircir mon doute!
Mais tes pas confondus se dérobent aux miens :
Je t'atteindrai pourtant. Parle enfin, je te tiens.

D. SANCHE.

Que te dirai-je, hélas! fille, non plus ma fille,
Mais l'opprobre et l'horreur de toute ma famille!
Que veux-tu que je die en l'état où je suis,
Et quel discours te peut exprimer mes ennuis?

LÉOCADIE.

O cruelle disgrâce! ô fille infortunée!
Pourquoi ne suis-je morte, où pourquoi suis-je née?

D. SANCHE.

Rentre, rentre, lascive, et que ta passion,
Me commette le soin de ta réception.
Heureux de ton bonheur, et joyeux de ta joie,
Jusque dedans ton sein je conduirai ta proie.
Va, rentre, il ira bien, cet objet de tes vœux,
Porter jusqu'à ton lit les baisers que tu veux.

LÉOCADIE.

Évitons sa fureur.

(Elle sort.)

D. SANCHE.

Tranchez, mes destinées,
Tranchez le triste cours de mes vieilles années.
En si juste sujet d'invoquer le trépas,
Aimer encor le jour seroit ne s'aimer pas.
Vous qu'on peint à nos yeux si dures et si fières,
Des trames des mortels immortelles ouvrières,
Avec quelles bontés épargnez-vous mes ans,
S'ils sont même importuns à mes propres enfans!

Quelle flamme, quel fer, quel poison, quelle peste,
Au prix de cet affront, pouvoit m'être funeste?
Qu'ai-je vu, malheureux? que ne m'ont fait les dieux
Naître pour mon repos insensible ou sans yeux?
Je m'étois bien douté qu'enfin tant de visites
De l'honnête entretien passeroient les limites,
Et qu'un monstre funeste à sa pudicité
L'abordoit sous l'habit de la civilité.
O soupçon, dont l'effet trop certain me délivre,
Pourquoi m'as-tu, cruel, conseillé de la suivre?
Que ne me laissois-tu dans mon lit endormi?
Le malheur ignoré n'est malheur qu'à demi;
L'oubli seul doit guérir une doute importune;
Vouloir trop s'éclaircir, irrite la fortune;
L'aveugle ne veut pas qu'on l'importune ainsi,
Et souvent trop chercher fait trop trouver aussi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORILAS, ALCIONE.

ALCIONE.

Quel est ce demi-dieu qui, sous notre figure,
Veut en vain à nos yeux déguiser sa nature,
Et qui laisse au travers de quelques traits mortels
Briller des qualités dignes de tant d'autels!
Depuis qu'un mauvais sort, qui toujours nous traverse,
A réduit notre vie à ce triste commerce,
As-tu vu, Dorilas, que la nuit ait chez nous
Arrêté des passans pourvus d'attraits si doux?
Qui ne diroit qu'ici le dieu de la lumière
Est venu terminer le jour et sa carrière,
Et qu'ayant en la mer laissé son char ardent,
Il veut de ce logis faire son occident?

DORILAS.

Il n'a pour mon repos que des charmes trop rares;
Tes regards affectés ne lui sont point avares,
Et tu lui rends un soin un peu trop diligent.
Sers-tu chacun ainsi?

ALCIONE.

Chacun selon l'argent.

DORILAS.

Mais ta peine pour lui va jusques aux caresses,
Et passe à mon avis, le devoir des hôtesses.

ALCIONE.

Voilà pas des effets de ton esprit jaloux?

DORILAS.

Mais à quoi si courtoise, avec des traits si doux,
Éclairer les passans?

ALCIONE.

Que veux-tu que je fasse?
La douceur les attire, et la gloire les chasse:
On fuit comme la mort ces sourcils refrognés,
Ces yeux toujours pleurans et ces fronts rechignés.
Aussi ne dit-on pas: « Belle hôtesse et qui rie
Vaut autant que bon vin en une hôtellerie. »
Accorde ton humeur avec ton intérêt,
Sache qu'elle te nuit, jalouse comme elle est,
Que tu reconnoîtras les profits qu'elle t'ôte,
Et qu'hôtesse qui plaît est le bonheur de l'hôte.

DORILAS.

Ce bonheur me déplaît, et toutes ces leçons,
Loin de diminuer, accroissent mes soupçons.

ALCIONE.

Quoi, bons dieux! se peut-il que quelque jalousie,
Valant ce que tu vaux, t'entre en la fantaisie?
Pèse bien ton mérite, et tu reconnoîtras
Que, si je ne t'aimois, je ne m'aimerois pas.
Buvant, n'as-tu jamais dans le fond de ta tasse,

Par divertissement, considéré ta face?
Y vois-tu des couleurs et des proportions
Qui ne méritent pas des adorations?
Certes, autant de fois que mon œil te contemple,
Autant de fois je dis : cet homme est sans exemple,
Il a seul mérité de posséder ma foi!
Et tu veux, Dorilas, que j'aime autre que toi?

DORILAS.

Je le crains bien plutôt que je ne le désire.

ALCIONE.

Ton amour me tient lieu d'un sceptre, d'un empire,
Et je ne sache rien dont avecque raison
Je pusse avecque toi faire comparaison.
Mais parlons de notre hôte : as-tu vu sa tristesse,
Et ne peux-tu juger quelle douleur le presse?
Il verse en soupirant des pleurs à tout propos;
Il refuse de prendre et repas et repos,
Et, couché sur son lit depuis son arrivée,
Veut avoir à lui seul la chambre réservée.
Ce pitoyable état marque un sanglant ennui.

DORILAS.

Je n'ouvre point les yeux dans les secrets d'autrui,
Et je permets au sort de suivre son caprice,
Cependant qu'en repos je suis mon exercice.
Mais quelque nouvel hôte arrive encor chez nous.

ALCIONE.

Il s'avise trop tard. Que ses attraits sont doux!
O ciel! à qui des deux dois-je plus de louanges?
Ce logis deviendra la demeure des anges.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Une chambre, madame.

ALCIONE.

Hélas! malaisément
Vous pourrons-nous ce soir loger commodément;
La chambre qui restoit vient d'être retenue.

DORILAS.

Il falloit d'un moment hâter votre venue.

ALEXANDRE.

Pour passer toutefois mon cheval est si las,
Qu'amené par mes gens à peine il suit mes pas:
Le couvert me suffit en ce besoin extrême,
Et vous composerez avec ma bourse même.

ALCIONE.

Dieux! qu'il est honnête homme, et qu'il est malaisé
Que qui parle si bien puisse être refusé!
Seroit-il éconduit pourvu de tant de grâce?

DORILAS.

L'autre veut être seul; que veux-tu que je fasse?

ALCIONE.

Entrons, pour son service il faut faire un effort:
Pouvons-nous pas sans bruit, tandis que l'autre dort,
Par la porte que cache une tapisserie,
L'introduire en la chambre?

ALEXANDRE.

Allons donc, je vous prie.
J'en sortirai demain avant que l'œil du jour
Redore l'orient et commence son tour.

ALCIONE.

Je crois, non sans raison, qu'au climat où nous sommes
Les dieux prennent plaisir à vivre avec les hommes;
Que leur gloire se plaît dans un séjour obscur,
Et préfère le chaume à leurs palais d'azur.
Que le pouvoir est grand où la grâce est extrême!
Presqu'insensiblement je sens que je les aime,
Et que si la raison me conseille plus tard,
Il faudra que mon cœur déloge à leur départ,
Raison, honneur, hymen, chastes bornes des âmes,
Restreignez mes ardeurs à d'innocentes flammes;
Et vous, beaux voyageurs, ayez moins de rigueur
Que de vouloir loger jusques dedans mon cœur;
L'incomparable humeur dont le ciel m'a pourvue,
Ravit autant l'esprit que mon corps fait la vue;
Je ris dès le matin, je chante, je discours,
Il n'est repos égal à celui de mes jours;
Mais ce n'est pas d'amour que procède ma joie,
Il n'a point de mon cœur encor trouvé la voie,
Et j'ai cru jusqu'ici qu'il était en un lieu
Inaccessible aux traits de ce profane dieu.
Arme-toi, ma raison, rends ma croyance vraie;
Repousse loin de moi quelque effort qu'il essaie;
Qu'à chacun ce logis soit un libre séjour;
Recevons tout le monde, et ne chassons qu'Amour.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

(LA NUIT.)

THÉODOSE *seule, déguisée en homme, couchée sur un lit, et pleurant.*

Triste jouet du sort, chétive abandonnée,
A quoi te résous-tu? quelle est ta destinée?
Quel divorce as-tu fait avecque ta vertu?
Comment, en quel état, où te rencontres-tu?
Hélas! quelle est ma vie, et dans quelles mémoires
Passera-t-elle un jour au nombre des histoires?
Quelles inventions égalent mes effets,
Et quels romans si faux ont dit ce que je fais?
Sans suite, désolée, errante, vagabonde,
La honte de mon sexe et la fable du monde,
Esclave dans les fers du pire des amans,
Je m'expose aux rigueurs de tous les élémens.
Sans craindre, en embrassant cette vie importune,
Qu'avec moi mon honneur coure même fortune!
Mais qu'emploîrois-je, hélas! que des soins superflus
Pour la garde d'un bien qui ne m'appartient plus,
Pour la garde d'un bien qui, par mon dessein même,
A servi de butin au perfide que j'aime?
Mon honneur me devance au chemin que je sui;
Il est à cet ingrat, il partit avec lui.
Ils tiennent même route, et rien ne les divise.
Mais j'ai ce déplaisir qu'il suit qui le méprise,
Qu'il n'a pas le crédit de m'arrêter un cœur,
Et qu'il devient un prix importun au vainqueur.
Honneur, devoir, amour, cruels tyrans des âmes,

Quand accorderez-vous vos glaces et vos flammes?
Immortels ennemis, si vous ne me quittez,
Que produiront enfin vos contrariétés?
Quelle nécessité contre moi vous assemble,
Et me fait relever de trois tyrans ensemble?
Ah! donne quelque trêve à mon cruel tourment,
Sommeil, ferme mes yeux une heure seulement.

(Elle s'endort.)

SCÈNE IV.

ALCIONE, *conduisant* ALEXANDRE *avec une lanterne sourde;* THÉODOSE *endormie.*

ALCIONE.

Marchons à pas craintifs; écoutons, il sommeille,
Ou ce profond silence abuse mon oreille;
Mais un si doux repos se rompt au moindre bruit.

ALEXANDRE, *après s'être mis sur le lit.*

Allez.

ALCIONE.

Quoi! voulez-vous passer ainsi la nuit?

ALEXANDRE.

Puisque je veux partir plus matin que l'aurore,
Et presque ouvrir les yeux aussitôt que les clore,
Il seroit superflu de passer autrement,
Vu le bruit que je crains, le repos d'un moment.
Si trop doux et trop long il charmoit ma paupière,
Ayez soin qu'on m'éveille avec de la lumière.

ALCIONE.

De peur du bruit moi-même en prendrai le souci:
Dormez, car bientôt j'entre, et vous tire d'ici.

Ce repos vous soit tel que je vous le souhaite!
Dieux! que j'ai de contrainte à faire la retraite!
Chétive, tu te perds par le soin que tu prends,
Et deviendras enfin courtoise à tes dépends.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

THÉODOSE, ALEXANDRE.

THÉODOSE, *à part.*

Ah! les nuits à tous yeux ne sont pas favorables;
Leur repos n'est pas fait pour ceux des misérables:
Le sommeil, pour charmer un mal comme le mien,
N'a que des pavots secs qui ne distillent rien.

ALEXANDRE, *à part.*

Qu'entends-je!

THÉODOSE.

Sortez donc, mes soupirs et mes larmes;
Soyez tout mon repos et soyez tous mes charmes,
Puisque la liberté des sanglots et des pleurs
Est le seul bien qui reste aux extrêmes douleurs.

ALEXANDRE, *à part.*

Dans les premiers assauts des grandes infortunes
Les heures de la nuit sont les plus importunes;
Notre peine s'accroît dans le temps du repos,
Et nous la voyons mieux lorsque nos yeux sont clos.

THÉODOSE.

Jeunes ans, qui, sans art et sans expérience,
Privés de tout conseil et de toute science,
Croyez pouvoir franchir toutes difficultés,

En combien de malheurs vous nous précipitez!
Les dangers les plus grands ont pour vous plus d'amorces;
Vous ne connoissez rien au-dessus de vos forces:
Sans rien considérer, tout travail vous est beau,
Et tout dessein vous plaît pourvu qu'il soit nouveau.
Ah!

ALEXANDRE.

Sans doute qu'au point où son âme est pressée,
Quelque parole enfin trahira sa pensée.

THÉODOSE, *à part.*

O trop crédule espoir, qu'avec de faux pinceaux,
Des objets que tu veux, tu nous fais les tableaux!
Tu me faisois un dieu de l'auteur de mes peines;
Mais que ses vœux sont faux, et ses promesses vaines!

ALEXANDRE, *à part.*

Je découvre à peu près d'où provient son ennui,
Et voudrois le pouvoir partager avec lui;
Sa plainte rend si beaux les malheurs de sa vie,
Que sa misère même excite de l'envie.

THÉODOSE.

Appas faux et trompeurs, sources de mes ennuis,
Quel esprit et quels yeux n'auriez-vous pas séduits?
Mais à qui, malheureuse, adresses-tu tes plaintes?
Qui te livre que toi ces mortelles atteintes,
Quelle main que la tienne a tiré le couteau?
Qui met et ton honneur et toi-même au tombeau?
Que l'amour t'avoit bien d'une fausse peinture
Fait de l'honneur un monstre, ennemi de nature:
L'amour dont les plaisirs sont de si faux objets,
L'amour qui n'est que haine à ses propres sujets,
Qui, tigre dévorant, vit du repos des âmes,

Et n'offre pour tous prix que des fers et des flammes,
Ce bourreau de mes nuits, ce tyran de mes jours!
Ah! malheureuse fille, et maudites amours!

ALEXANDRE.

Fille! Qu'entends-je, ô dieux? combien me croît l'envie
De savoir plus au long l'histoire de sa vie!
Oui, mais sans la chasser, puis-je l'entretenir?
Ah! cet ardent désir ne se peut contenir:
Parlons! Madame...

THÉODOSE.

O dieux!

ALEXANDRE.

De qui la voix plaintive
Sans votre su, peut-être, à mon oreille arrive,
Fille disgraciée et d'amour et du sort!

THÉODOSE, *se levant.*

Comment! quelqu'un m'écoute! Ah! qui me fait ce tort?
O sensible surcroît de l'ennui qui me presse!
. . . .
Quoi! ce malheur est joint à mon cruel tourment,
Que même je ne puis me plaindre sûrement?

ALEXANDRE, *la retenant.*

Eh! demeurez; je sors si je vous importune,
Je ne viens pas ici croître votre infortune,
Je n'ai point souhaité de lire en vos secrets,
Et je ne prévoyois vos pleurs ni vos regrets.
Ignorant de l'ennui qui votre âme dévore,
J'attendois sur ce lit le retour de l'aurore.
Introduit en ce lieu durant votre sommeil,
Et croyant en sortir devant votre réveil,
Votre ennui s'est trahi par votre propre bouche,

Et le ciel m'est témoin à quel point il me touche;
Et que le seul dessein qui m'a fait vous parler
Est ou de vous servir ou de vous consoler.
Si la pitié vous nuit, si son soin vous offense,
S'il lui faut un pardon au lieu de récompense,
Je l'implore, et plutôt vais sortir de ce pas
Que de prendre un repos qui ne vous plaise pas :
Mais si vouloir vous faire une offre de service,
Franche de toute feinte et de tout artifice,
Et prendre plus avant part en votre souci,
Vous pouvoit obliger à me souffrir ici,
Peut-être que ce mal dont votre âme est saisie
Ne s'offenseroit pas de votre courtoisie,
Et que si l'on peut rien pour votre allégement,
Je vous pourrois un jour servir utilement.

THÉODOSE.

S'il est vrai que la voix soit le miroir de l'âme,
Mes plaintes ni mes pleurs n'ont point trahi ma flamme:
Un secret déclaré n'en est pas moins secret
Quand il n'est pas tombé dans un sein indiscret.
La créance que j'ai que, loin de toute feinte,
Votre cœur est sensible au sujet de ma plainte,
Et que votre bonté me prêteroit la main,
Si mon secours n'étoit hors du pouvoir humain.....

ALEXANDRE.

N'en doutez nullement.

THÉODOSE.

Cette ferme créance
M'ôte l'étonnement et me rend l'assurance:
De rester, toutefois, c'est ce que je ne puis
Que sur votre parole, étant ce que je suis.

Je suis fille, et déjà j'ai bien su vous le dire
Par ce confus discours que pousse mon martyre.
Ne vous étonnez pas qu'en cette qualité,
Et pour votre repos et pour ma sûreté,
J'exige des sermens qui dissipent ma crainte,
Et me fassent rester en ce lieu sans contrainte.

ALEXANDRE.

Le penser que j'aurai contre votre dessein,
Qu'il m'étouffe et qu'il soit un serpent en mon sein.

THÉODOSE, *se remettant sur le lit.*

Après cette assurance entendez une histoire,
Que j'aurai peine à dire autant que vous à croire;
Écoutez, mais songez à me garder la foi
Qui vous doit empêcher d'attenter rien sur moi.
Certain qu'au moindre bruit vous verriez mon épée
Dans mon sein malheureux jusqu'aux gardes trempée.

ALEXANDRE.

Si je ne puis rien plus pour votre affliction,
Vous me loûrez au moins de ma discrétion.

THÉODOSE.

Théodose est le nom de cette infortunée,
Et Séville celui du lieu d'où je suis née:
Pour ceux de mes parens, j'ai d'extrêmes regrets
De me voir obligée à les tenir secrets;
Mais j'accroîtrois leur honte en la rendant publique,
Et ce m'est déjà trop qu'elle soit domestique.
La bonté de leurs mœurs et leur illustre sang
De leurs possessions tiennent le premier rang:
Du reste, les destins leur sont assez avares;
Aussi leurs successeurs comme leurs biens sont rares:

Un seul frère, l'honneur de leur vieille saison,
Partage avecque moi l'espoir de leur maison;
Son nom est Alexandre; en tout il me surmonte;
Il naquit pour leur gloire, et je vis pour leur honte;
L'étude à Salamanque est son seul entretien,
Cependant que l'amour en ces lieux est le mien;
J'acquiers de l'infamie, il acquiert du mérite;
Je m'oublie, il apprend; je me perds, il profite.

ALEXANDRE.

Veillé-je? est-il bien vrai que j'ai les yeux ouverts?
O sort! qui peut prévoir tes accidens divers?

THÉODOSE.

Seize hivers ont changé le visage des choses,
Et seize étés ensuite ont ramené les roses,
Sans qu'Amour pût trouver le chemin de mon cœur;
Mais la suivante année établit mon vainqueur:
Un jeune cavalier, issu d'illustre race,
Et qui notre famille en richesses surpasse,
Ayant un libre accès dedans notre maison,
Me coula dans le sein ce funeste poison.
Toutes ses actions, tous ses soins, tous ses gestes,
M'étoient de son amour des signes manifestes
Qui se virent bientôt mon courage soumis:
Fille aussi, qui tiendroit contre tant d'ennemis?
Sur un autre entretien je ferois conscience
D'abuser plus long-temps de votre patience;
Mais que j'ai de contrainte à passer plus avant!
Je pousse volontiers ce vain discours au vent;
Et ne me puis résoudre à toucher sa matière,
Qui me demande à peine une minute entière.
Mais par ce seul discours vous pouvez concevoir

Combien l'amour enfin eut sur moi de pouvoir,
Antoine (ô nom fatal! c'est celui de ce traître),
Tira ce qui lui plut des vœux qu'il faisoit naître,
Sous la foi que j'en eus que, malgré nos jaloux,
Ses parens et les miens, il seroit mon époux.

ALEXANDRE.

O sensible disgrâce! ô malheureuse fille,
Et cruelle à toi-même autant qu'à ta famille!

THÉODOSE.

Hélas! autant de fois que de ce souvenir
La misère où je suis me fait entretenir,
Moi-même autant de fois je me cherche en moi-même,
Je ne me connois pas en ce malheur extrême;
Mon penser se confond, et celle que je fus
En celle que je suis ne se retrouve plus.
Enfin quand je croyois qu'un heureux hyménée
Étoit près d'adoucir ma triste destinée,
Qu'Antoine y travailloit et que sa passion
Sollicitoit son père à cette intention,
Tel que d'un beau soleil quelquefois le visage
Se perd en un moment en un proche nuage,
Ce traître, et mon espoir aussi traître que lui,
S'éclipsant m'ont laissée en proie à mon ennui.
Hier il disparut, et ma fortune est telle
Que le seul bruit commun m'en apprit la nouvelle.
Jugez si j'ai puni mon sein et mes cheveux,
Et tout ce que j'ai cru complice de mes vœux;
Contre moi mon amour a déployé sa haine,
Mon cœur à mon visage a reproché sa peine,
Et de tous les moyens d'affliger les esprits
La douleur n'en sait point qu'elle ne m'ait appris.
Enfin sous ces habits, sans suite, abandonnée,

Je suis, triste Didon, ce vagabond Énée,
Et tends vers l'Italie, où s'adressent ses pas,
A dessein de trouver ce traître ou le trépas.
Cette ennuyeuse histoire est, du sort lamentable
Qui cause mes ennuis, le discours véritable.

(Après un moment de silence.)

Que peut délibérer, en un malheur pareil,
Un esprit dépourvu d'espoir et de conseil?
Quel sera mon recours?

(Alexandre ne répondant pas, elle continue.)

Mais sans doute il sommeille,
Et ma voix sans effet a frappé son oreille.
Je m'étonne comment un si triste propos
N'excite la douleur plutôt que le repos.

ALEXANDRE.

Non, non, je ne dors pas; il n'est âme si dure
A qui ne fût sensible une telle aventure.
Croyez que je vous plains, et que je sens les coups
Du sort qui vous poursuit à même point que vous.
Aussi je ne vous offre en ce malheur extrême,
Ni discours ni conseil, mais je m'offre moi-même,
Et vois tant d'injustice en cette trahison,
Que de ma propre main j'en veux tirer raison.
Mais je crois que dans peu le retour de l'aurore
De ses vives couleurs peindra la rive more:
Jouissons un moment des faveurs du sommeil,
Et le jour de retour nous donnera conseil.

THÉODOSE.

(A part.)

Reposez, je me tais. Eh dieux! est-il possible
Que mon malheur en lui trouve un cœur si sensible?

Quel sujet inconnu, quels sentimens secrets
Font qu'il prend telle part dedans mes intérêts?

ALEXANDRE.

Ah!

THÉODOSE.

Qu'est-ce que j'entends? Bons dieux! est-il croyable
Qu'un esprit si touché ne soit que pitoyable?
Que sa seule bonté trouble tant son repos,
Et cause ces soupirs qu'il pousse à tout propos?

ALEXANDRE.

O cruauté du sort!

THÉODOSE.

Cet accident m'étonne,
Et me rend la pitié que ma douleur me donne.

ALEXANDRE.

Pernicieux amour!

THÉODOSE.

Amour! qu'entends-je, hélas!
Puis-je ouïr ce discours et ne m'effrayer pas!
Ce mot naît du dessein de quelque violence;
Et sans aveu, sans doute, interrompt son silence,
Mais s'il se dispensoit à la témérité
D'oser rien attenter sur mon honnêteté,
Ce poignard, au besoin, par la fin de ma vie,
De ce brutal effort frustreroit son envie.
Quel destin est le mien? qui m'a conduite ici?
Mais le sommeil m'emporte et charme mon souci?

(Elle baisse le rideau.)

SCÈNE VI.

ALCIONE, *demi-nue*, *entrant doucement avec une lanterne*; THÉODOSE *et* ALEXANDRE, *endormis*.

ALCIONE.

Telle Psyché d'amour, pour l'Amour même atteinte,
A ce dieu sommeillant fait sa muette plainte;
Telle va sur Hymète, à son chasseur dormant,
L'Aurore le matin reprocher son tourment.
(Regardant Alexandre.)
Dieux! qu'est-ce que je vois? quelle est cette aventure?
Par quel secret pouvoir, merveille de nature,
Viens-tu jusqu'en mon lit, plus beau que le soleil,
Traverser mon repos et troubler mon sommeil?
Veillant je te possède, et, lorsque je repose,
Je possède un fantôme aussi beau que la chose.
Mais ô songe, ô regards, vous n'êtes qu'un faux bien,
Et, veillant, ni dormant, je ne possède rien.
(Elle va au lit de Théodose.)
Et toi, premier auteur de ma naissante flamme,
Agréable charmeur du repos de mon âme,
Qui joins tant de tristesse avec tant de beauté,
Quel est ton différent contre ma liberté?
Que ne pourrois-tu vaincre avec tant de mérite?
Mon respect est déjà bien près de ses limites,
Et certes mon amour n'est pas fort loin d'oser
Dessus ta belle bouche entreprendre un baiser.
(Au lit d'Alexandre.)
La grâce est là plus douce, elle est ici plus mâle,
Mais la perfection en tous deux est égale;

Tous deux sont accomplis, et cette égalité
Me pourroit du choix même ôter la liberté:
Ce qu'un peut espérer l'autre le peut prétendre;
Ne pouvant que laisser, je ne pourrois que prendre.
Mais de quoi s'entretient ma folle passion,
N'ayant ni l'un ni l'autre en son élection?
Cesse, importune ardeur dont mon âme est pressée;
Espérance, désir, sortez de ma pensée,
Et laissez à mes yeux tout le fruit d'une amour
Qui ne passera pas la naissance du jour.

SCÈNE VII.

DORILAS, *demi-nu;* ALCIONE; THÉODOSE
et ALEXANDRE *endormis.*

DORILAS, *à Alcione.*

Enfin à qui des deux appartiendra la pomme?
Sans mentir, pour qui d'eux plus d'ardeur te consomme?
Pour qui plus volontiers incline ton désir?
Si tu veux, à tout prendre, il ne faut point choisir:
Possède-les tous deux, tu leur peux satisfaire.

ALCIONE.

Eh bien! ne voilà pas ton humeur ordinaire,
De condamner mes pas, mes veilles et mes soins?
Qu'est-ce? qu'as-tu trouvé? tu n'espérois rien moins.

DORILAS.

Tu n'es que trop soigneuse et que trop diligente;
Deviens pour mon repos un peu plus négligente:
Que fais-tu si matin au lit de ce passant?

ALCIONE.

Sachant qu'il veut partir devant le jour naissant,
Et craignant qu'il soit vu, comme je dois le craindre,
Je venois l'éveiller : est-ce de quoi te plaindre?

DORILAS.

Tu sais tout au besoin couvrir si dextrement,
Qu'à mes yeux tu pourrois pécher innocemment.

ALCIONE.

Et ta mauvaise humeur prend tant de jalousie
Qu'on la verra bientôt passer en frénésie.
Je ferois mon devoir quand je.....

DORILAS.

Quoi? que dis-tu?

ALCIONE.

Que je fais mon devoir quand j'aime ta vertu,
Que leur beauté n'a rien d'égal à ton mérite,
Et qu'aux soins que je prends l'intérêt seul m'invite.

DORILAS.

Mais à quoi tant de soins? peu de bien nous suffit.
Épouse mon repos, autant que mon profit:
Pour des objets pourvus d'une beauté si rare,
Je te croirois d'humeur plus prodigue qu'avare.

ALCIONE.

O le jaloux esprit!

DORILAS.

Peut-être avec raison.

ALEXANDRE, *rêvant.*

Traître, enfin purge-toi de cette trahison;
Tiens ta foi parjurée, ou le sang du parjure.....

DORILAS.

Comme il rêve! Écoutons.

ALEXANDRE.

Réparera l'injure,
Si bientôt la raison ne te vient conseiller.

ALCIONE, *le poussant.*

L'autre pourroit l'entendre, il le faut éveiller.

ALEXANDRE, *éveillé.*

Çà, partons : est-il tard?

ALCIONE.

Le jour naissant est proche.

THÉODOSE, *éveillée en sursaut.*

O dieux! j'entends du bruit: mais si quelqu'un m'approche
(Prenant son épée.)
La pointe de ce fer fera ma sûreté.

ALEXANDRE.

Tirez-vous seulement de cette obscurité,
Et, loin de redouter outrage ni licence,
Voyez en quelles mains tombe votre défense.
Si votre honneur en moi trouve un mauvais appui,
Et si vous pouviez mieux partager votre ennui.

THÉODOSE, *reconnoissant son frère dans Alexandre.*

Que vois-je, malheureuse? O rencontre importune!
Que peut plus à mes maux ajouter la fortune?
Après cet accident, quels malheurs, quelle mort,
Passent en cruauté les rigueurs de mon sort.
(Se mettant à genoux.)
Mon frère (si ce nom doit sortir de ma bouche,
Complice comme elle est d'un affront qui vous touche),

Prenez, prenez ce fer, et le portez au sein
Où l'Amour en conçut le damnable dessein.
Vous savez mon malheur, moi-même je m'accuse,
Et dans mon repentir ne cherche point d'excuse.
J'attends ce fer sans peur, le coup m'en sera doux;
J'ai, mon frère, en ma peine intérêt comme vous:
Et la mort, qui fera que ma honte s'efface,
Ne me punira pas, elle me fera grâce.

ALCIONE.

Qu'entends-je?

ALEXANDRE.

Levez-vous; les crimes infinis,
Par leur infinité demeurent impunis;
Et les rigueurs des lois ont souvent été vaines
Par l'excès des forfaits et le défaut des peines.
Votre folie aussi passe tout châtiment,
Et tient la main liée à mon ressentiment.
Au lieu que j'espérois trouver notre famille
Florissante à l'envi des plus grands de Séville,
J'y vais pour toutes fleurs rencontrer des soucis,
Et voir tous les rayons de sa gloire obscurcis.
Mais partons, et forcez l'ennui qui vous possède;
Quelque espérance encor me promet du remède.
Suivons votre dessein, et marchons sur les pas
D'un traître qui volant ne m'échapperoit pas,
Que je suivrois plus haut qu'où se fait le tonnerre,
Et que je chercherois aux deux bouts de la terre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE *et* THÉODOSE, *dans un bois.*

ALEXANDRE.

Il faut tirer, ma sœur, de si justes douleurs
De plus dignes effets que des cris et des pleurs.
Les pleurs lavent le corps, mais ils n'essuient pas l'âme,
Et de nos actions n'effacent pas le blâme;
Par elles votre honneur ne se peut rétablir;
Et dans un grand dessein, pleurer c'est s'affoiblir.
Nous trouverons ce soir le cheval qui nous manque,
Sinon sur le chemin, au moins à Salamanque;
Mon homme sur le mien a devancé nos pas
Afin que cet achat ne nous retarde pas.

THÉODOSE.

Quelles que soient, mon sort, tes sensibles atteintes,
Je te dois une grâce entre beaucoup de plaintes.
Puisqu'encore en mon mal tu m'offres du support,
Et ne veux pas m'ôter l'espérance du port,
Mon frère, heureux surgeon d'une célèbre tige
Qui n'a porté que moi de monstre et de prodige,

Parmi tant de malheurs que ce m'est de bonheur
De rencontrer en vous des soins pour mon honneur!
Et si nous faisons tant que d'atteindre ce traître,
Quel espoir que j'aye eu n'a sujet de renaître?

ALEXANDRE.

A moins que de périr il ne se peut cacher,
Et jusques aux enfers mes pas l'iroient chercher.
Mais que vois-je!

SCÈNE II.

LES MÊMES; FILÉMOND, *hors d'haleine et presque nu.*

FILÉMOND.

Ah! mon maître! ô fatale aventure!

ALEXANDRE.

Eh! qui t'a, Filémond, mis en cette posture?

FILÉMOND.

Un nombre de voleurs rencontrés en ce bois;
Avec ce qu'ils m'ont pris, je perds encor la voix;
L'haleine me défaut.

THÉODOSE.

Si c'est pour mes supplices,
O sort! ne cesse point et poursuis tes malices.

ALEXANDRE.

Que résoudrai-je, hélas? quel est notre dessein?
Ils t'ont pris mon cheval?

FILÉMOND.

C'est leur premier butin.
Leur nombre auroit fait peine à la valeur d'Alcide;

J'ai vu l'heure qu'au vol ils joindroient l'homicide;
Contre eux toute défense et tous efforts sont vains,
Et mes pieds pouvoient seuls me sauver de leurs mains.
Cherchons pour retourner quelque secrète route;
Autrement je tiens fort notre salut en doute.
Fuyons; quand le danger presse jusqu'à ce point,
Le plus utile avis c'est de n'en chercher point.

ALEXANDRE.

Par ce confus sentier gagnons l'hôtellerie;
Castelblanc n'est pas loin.

FILÉMOND.

Hâtons-nous, je vous prie.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LÉOCADIE *seule, vêtue en homme et attachée à un arbre.*

Qu'un instable pouvoir gouverne nos destins!
Combien de vilains jours suivent de beaux matins!
Mon être à peine accroît l'être commun des choses,
A peine mon printemps pousse encore des roses,
Que j'éprouve déjà la rigueur des hivers;
A peine je me trouve, et déjà je me perds.
Te plais-je en cet état, déesse du désordre?
Ta rage dessus moi n'a-t-elle plus à mordre?
Suffit-il de laisser en proie à ta rigueur
Jusques à mon espoir et jusques à mon cœur?
Si de ces biens encor tu n'es pas assouvie,
Va plus outre, inhumaine, et prends jusqu'à ma vie;

C'est ce que l'on conserve avec le plus de soins,
Et c'est le bien pourtant que je plaindrai le moins.
Mais sachant que la mort, tant soit-elle inhumaine,
Plus humaine que toi termineroit ma peine;
Sachant que de tous maux elle borne le cours,
Pour prolonger mes maux tu prolonges mes jours:
Tu sais que m'épargner c'est m'être plus nuisible,
Que la perte du jour rend toute autre insensible;
Ainsi tu fais moins voir quelle est ta cruauté
En ce que tu m'as pris qu'en ce qui m'est resté,
Et ne m'outrager point m'est un outrage extrême
Que tu fais en rigueur passer l'outrage même.
Lions, que faites-vous? tigres, loups ravissans,
Corbeaux, où cherchez-vous des butins innocens,
Cependant que le sort jusqu'ici vous envoie
Une si criminelle et si facile proie?
Mais je vous parle en vain; j'ai beau vous désirer,
Autre corbeau qu'Amour ne me vient dévorer;
Autre tigre que lui, si cruel de nature,
En ce coupable sein ne cherche sa pâture;
Autre voleur que lui ne m'a mise en ce lieu:
Ce tigre, ce corbeau, ce voleur est un dieu.
Infidèle, barbare, arrête un peu ta fuite;
Viens et vois les profits que j'acquiers à ta suite.
Mais je puis au besoin réclamer ces passans
Attirés par le bruit de mes tristes accens.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, THÉODOSE, FILÉMOND, LÉOCADIE.

ALEXANDRE.

Dieux! quel est ce spectacle?

LÉOCADIE.

O troupe fortunée,
Troupe bien plus que moi chère à la destinée,
Si les maux que tu fuis te font plaindre les miens,
Assiste un malheureux et brise ses liens.
Un nombre de voleurs, ou plutôt ma fortune,
Qui n'aime qu'à me nuire et qu'à m'être importune,
Ont exercé sur moi ce rigoureux effort,
Et, m'ayant tout ravi, m'ont refusé la mort.

THÉODOSE, *déliant Léocadie.*

La faveur qu'il implore est une œuvre divine
Où le ciel nous oblige outre sa bonne mine.
Mais il nous faut hâter.

ALEXANDRE.

Où s'adressoient vos pas?
Ma curiosité ne vous déplaira pas?
Quel est votre pays?

LÉOCADIE.

Un lieu près de Séville,
Où j'ai tiré le jour d'une illustre famille.
Aussi, porter l'épée est ma profession,
Et je tirois vers Rome à cette intention,

Lorsque de ces voleurs j'ai rencontré la bande,
Et servi de butin à leur fureur brigande.

ALEXANDRE.

Vous ne pouvez rien plus, en un malheur pareil,
Qu'éviter d'avoir pis et chercher du conseil.
Ayant même dessein, pour un même voyage,
Allons en consulter au plus proche village;
Laissons à ces voleurs le temps de s'écarter,
Évitons leur rencontre.

FILÉMOND.

Il nous faut donc hâter.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

ALCIONE *seule.*

Mon mal, grâce à l'Amour, n'étoit pas sans remède;
Déjà la passion à l'impuissance cède :
Ma raison et ce dieu traitent déjà d'accord,
Et ma nef échappée est revenue au port.
Malicieux auteur des liens que je brise,
Amour, console-toi d'avoir failli ta prise :
Assez d'autres sans moi font preuve à leurs dépens
Du pouvoir que le ciel t'a donné sur les sens;
Trop de jeunes beautés en font l'apprentissage,
Et les plus fermes pas glissent en ce passage.
Si je sais deviner en matière d'amour,
Un de ces deux passans fait foi de ce discours,
Et cache avec son sexe une tache honteuse
Qui fait qu'il ne tient pas ta puissance douteuse.

Mon cœur d'un vain souci s'étoit embarrassé,
Et mon premier désir s'étoit mal adressé.
Que foible est le lien, que doux est le servage
Dont si facilement un esprit se dégage!
Mes fers ne m'ont laissé ni marque ni douleur;
Ma cendre est amortie et n'a plus de chaleur.

SCÈNE VI.

ALCIONE, DORILAS.

DORILAS.

Tu ne pleureras pas d'entendre une nouvelle
Qui ne me plaît pas fort, et me met en cervelle:
Nos gens de ce matin sont déjà de retour.

ALCIONE.

L'Amour assurément te trame un mauvais tour.
C'est un enfant rusé dont la subtile adresse
Joue aux plus avisés mille tours de souplesse.
Prends-y garde, et de près et pour ta sûreté,
Ne t'en rapporte pas à ma fidélité,
Car la plus forte branle alors qu'elle est pressée.

DORILAS.

Tel qui feint de railler exprime sa pensée;
Tes yeux, plus éveillés qu'il ne semble à propos,
Ne tâchent à rien moins qu'établir mon repos,
Et ta langue affétée et pleine d'artifice
Ne sait rien moins prêcher que la haine du vice:
Malheureux est celui de ma profession
Qui fait pour s'allier si belle élection,

Et qui défère plus aux charmes d'un visage
Qu'au dessein d'établir la paix en son ménage:
Mon repos n'est point calme auprès de tant d'appas,
Et je voudrois déjà voir le bouchon à bas.

ALCIONE.

Tant tu crains de m'y voir? Eh! pèse ton mérite,
Et ne crains point qu'à rien autre charme m'invite,
Il tiendroit la plus libre aux bornes du devoir;
Mais je suis peu courtoise, il les faut recevoir.

(Elle sort.)

DORILAS *seul.*

Tout cela m'est suspect, et cette courtoisie
Ne s'accorde point bien avec ma jalousie.
O le pesant fardeau qu'un hymen inégal!
Une petite femme est souvent un grand mal.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, *assis;* THÉODOSE, LÉOCADIE.

ALEXANDRE.

Puisque notre fortune, à couvert de l'outrage,
De la voix maintenant nous rend un libre usage,
Quel, s'il ne vous importe, est cet heureux séjour
D'où vous nous avez dit que vous teniez le jour?
Car j'en attends l'honneur de votre connoissance,
S'il est près de Séville, où j'ai pris ma naissance.

LÉOCADIE.

Un lieu simple, mais noble, et dont l'autorité
De mes prédécesseurs marque la qualité :
Don Denis de Cardène est le nom de mon père.

Donne un lustre éclatant qui tout autre détruit;
Aussi, j'ai cru dès lors que votre modestie
Vous avoit obligée à cette repartie,
Qu'ainsi que vous portez vous recevez les coups,
Et que par vos mépris vous n'offensez que vous.
Quant à l'autre raison, je trouve en vos oreilles
Les marques des joyaux que portent vos pareilles,
Qui seroient hors d'usage en celles d'un garçon :
Et ce point plus que l'autre assure mon soupçon :
Donc si la passion de vous rendre service,
Loin de tout compliment et de tout artifice,
Me peut faire chez vous trouver quelque crédit,
Puisqu'aussi bien déjà votre front m'a tout dit,
Ne désavouez point ce soupçon légitime
A qui saura garder et chérir votre estime.

LÉOCADIE, *lui baisant la main.*

Ah ! si j'avois raison de vous désavouer
Combien de mon destin je me devrois louer!
Mais le traître s'accorde avec votre pensée;
Je n'ai pu me cacher à ces yeux de Lyncée,
Et je feindrois en vain quelque nécessité
Qui me fît obstiner contre la vérité;
Il est vrai, je suis fille, et la moins fortunée
Qui jamais eût ce nom et qui jamais soit née;
Et certes, je dois trop à votre affection
Pour pouvoir soupçonner votre discrétion.
Vous voyez en effet la malheureuse fille
Dont votre frère et vous connoissez la famille.
Séville de tout temps connoît notre maison;
Mon père en est prévôt, et don Sanche est son nom.
Fort près de cette ville en un lieu de plaisance,

D'ordinaire aux beaux jours il fait sa résidence,
Et je l'ai toujours faite en ce même séjour
Depuis que je respire et que je vois le jour.
Voyez comme on fardoit cette Léocadie,
Et connoissez enfin que pour peu qu'on en die,
Elle est bien au-dessous de ces titres d'honneur,
Et que ce bruit fameux n'est dû qu'à son bonheur.

THÉODOSE.

Le renom qui publie un mérite si rare,
Loin de vous obliger, vous est encore avare.

LÉOCADIE.

Je ne me défends point de votre honnêteté,
Mais bien et justement de cette vanité.
Pour commencer enfin cette histoire importune,
Oyez par quel endroit m'attaqua la fortune;
Elle emprunta d'Amour ce trait toujours vainqueur,
Ce redoutable trait qui va si droit au cœur,
Ce trait qui, pénétrant jusques au fond de l'âme,
Porte avec soi le fer, le poison et la flamme :
Antoine, un cavalier beau de mine et de port,
Riche de tous les dons et du ciel et du sort,
Quand elle me tira cette fatale flèche,
L'assista de sa main et désigna la brèche.

THÉODOSE.

Antoine! de quel lieu, de quelle qualité,
De quel sang? Contentez ma curiosité.

LÉOCADIE.

De l'antique maison des Adornes de Gênes
La nature a tiré cet auteur de mes peines,
Et par quelques raisons d'intérêt ou d'amour
Son père a dans Séville établi son séjour.

LÉOCADIE.

Hélas!

THÉODOSE.

Nul ne vint-il divertir vos plaisirs?

LÉOCADIE.

Écoutez.

THÉODOSE.

Ce grand feu passa-t-il sans fumée?
La nuit en ces douceurs fut-elle consommée?
Rien ne traversa-t-il votre contentement?
A quoi se termina ce beau commencement?

LÉOCADIE.

A me laisser encor la qualité de fille,
Mais de fille odieuse à toute ma famille;
Car ce traître faillit au moment assigné,
Et soit que notre amour fût déjà soupçonné,
Ou que par quelque bruit j'eusse éveillé mon père,
Le prenant pour Antoine il sut tout ce mystère.
Comparez sa fureur avecque son ennui;
Je l'évite aussitôt, je me cache de lui,
Et, dans ce triste état où je me vois réduite,
Vais consulter ma peur qui résolut ma fuite.
Hélas! deux jours après, une autre affliction
M'en fit bien confirmer la résolution:
Ma servante, commise à s'enquérir du traître,
Qui néglige à ce point le feu qu'il a fait naître,
Vint dans un cabinet où je fuyois le jour,
Différant mon départ jusques à son retour,
Et m'apprit qu'un grand bruit s'épandoit dans Séville,
Qu'Antoine ce jour même enlevoit une fille
Rare, accomplie, et belle au delà du penser,
Sans me dire où leurs pas se pouvoient adresser.

THÉODOSE.

Vous dit-elle son nom?

LÉOCADIE.

Oui c'est Thé... Théodose.
Alors tous les desseins que la rage propose,
Tout ce qu'ose un grand cœur en un grand désespoir,
Je le crus, furieuse, être de mon devoir;
Mon esprit, inventif à mon propre dommage,
Se fit de ma rivale une si belle image,
Que moi-même depuis je ne me puis souffrir,
Que mes yeux à mes yeux n'oseroient plus s'offrir;
L'horreur que je me fais m'a fait casser ma glace;
Je ne crains pas un monstre à l'égal de ma face;
L'approche d'un ruisseau me donne de l'effroi,
Et je n'ai peur de voir, ni fuis rien tant que moi.

THÉODOSE.

J'ai vu cette beauté que vous avez nommée;
Mais c'est peu de matière à tant de renommée,
Et si j'avois l'honneur d'être votre Pâris,
Vos charmes sur les siens remporteroient le prix.

LÉOCADIE.

Qu'elle possède ou non la beauté dans l'extrême,
Soit-elle une merveille ou Vénus elle-même,
Que son dessein ou non ait causé mon tourment,
Qu'en effet sa beauté m'outrage innocemment,
Qu'elle ignore mes feux, n'importe : l'innocence,
Les charmes, les attraits, n'auront point de dispense;
Pour moi son ignorance est une trahison,
Et ma main à mon cœur en veut faire raison.
Le ciel même, le ciel, s'il s'ouvroit à sa fuite,
La voudroit vainement soustraire à ma poursuite;

Quelle erreur, quand tu vins au jour,
Te baptisa du nom d'Amour;
Toi dont la rigueur inhumaine
Inventa l'usage des fers,
Toi qui nous nuis, toi qui nous perds,
Toi qui n'es qu'horreur et que haine,
Et que le ciel, pour notre peine,
Quelque dieu qu'on te croie, a tiré des enfers?

Quelle et combien dure est ta loi!
Par quel Busire égal à toi
Fut jamais la terre régie?
Par toi furent dix ans entiers
Cinq rois grecs hors de leurs quartiers;
Et par toi la vieille Phrygie,
Du sang de ses soldats rougie,
Put compter tant de morts et si peu d'héritiers.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LÉOCADIE.

ALEXANDRE.

Certes, non sans raison, cet air qui toujours vole,
Cette divinité qui n'a que la parole,
Ce bruit doux et charmeur, cette immortelle voix
Qui fait les plus beaux prix des actions des rois,
Tant et si dignement a vanté ce visage,
Que les dieux avoûroient pour leur plus digne ouvrage,
Si ces rois éternels du destin des humains
Faisoient comparaison des armes de leurs mains.

LÉOCADIE.

La tristesse éloquente est bien loin d'être extrême;
Qui parle se possède, et qui se défend s'aime.
Pour moi, triste, égarée, et qui ne m'aime plus,
Je ne fais rien produire à mon esprit confus,
Et laisse indifférens, et le blâme et l'estime,
Tant me soit l'un ou l'autre injuste ou légitime.

ALEXANDRE.

Il est vain de répondre, ou si visiblement
Qui parle contre soi soi-même se dément.
D'abord que votre voix, portée à mes oreilles,
M'a procuré le bien de voir tant de merveilles,
A cet arbre importun où vos bras attachés
Laissoient sous la douleur vos plus beaux traits cachés;
Dès ce premier abord, quoique votre naissance
Et votre sexe alors passât ma connoissance,
L'état où vous étiez n'a pu tromper mes yeux,
Et je vous ai jugée un chef-d'œuvre des cieux:
Il est certain qu'alors vos soupirs et vos larmes
Aidoient pour me toucher le pouvoir de vos charmes,
Et que sur vos attraits passant légèrement,
J'en volois à mes yeux le plus doux ornement:
Mais depuis que je tiens du rapport de mon frère
L'assurance du sexe où je vous considère,
Et que je vous conçois, non comme ce matin,
Attachée à ce tronc, plaignant votre destin,
Mais comme une merveille à nulle autre seconde,
Qui se peut asservir les cœurs de tout le monde,
Ce n'est plus la pitié qui prend votre intérêt,
Mais la secrète loi d'estimer ce qui plaît.
D'une grande beauté la puissance est si grande

Cet importun ennui ne se peut-il distraire?
Avez-vous quelque obstacle à vos desseins contraire,
Qui doive de ces pleurs mouiller de si beaux yeux?
Mais que vois-je? fuyons, tirons-nous de ces lieux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ANTOINE, *poursuivi par* TROIS VOLEURS; LINDAMOR.

LÉOCADIE.

Je méconnois Antoine, ou je vois ce perfide;
C'est lui. Sauve, ma main, sauve ton homicide.
(Tirant son épée et se mettant au-devant d'Antoine.)
Courage, beau guerrier; contre ce rude assaut
Vous avez en mon corps le bouclier qu'il vous faut.
Recueillez à l'écart la force qui vous reste,
Tant que soit cette trêve à ces traîtres funeste.

ALCIONE.

Quel lion fut jamais à combat plus ardent?
Cherchons-lui du secours. Quel est cet accident?

PREMIER VOLEUR.

Fuyons: quelque renfort viendra de ce village;
Notre obstination trop avant nous engage.

LÉOCADIE.

Quoi! vous fuyez, voleurs? Par cette lâcheté
Vous faites bien juger de votre qualité.

ANTOINE, *blessé*, *tombe*.

Je meurs, et tout mon sang par ces coups se distille.
Épargne, heureux guerrier, un secours inutile,

Épargne ta valeur; tous remèdes humains,
En l'état où je suis, pour me sauver sont vains.

LINDAMOR.

Hélas! mon maître est mort!

LÉOCADIE.

O comble de mes peines!
Son âme, avec le sang qui coule de ses veines,
Trouve un passage ouvert aux éternelles nuits,
Et, chétive, je reste en proie à mes ennuis!
Tu n'es plus, cher Antoine, et je survis ta vie!
Mais l'effet que je veux suit de près mon envie:
Belle âme, attends un peu, la mienne suit tes pas;
Et, vaine ombre, descend aux rives de là-bas.

(Elle s'évanouit sur le corps d'Antoine.)

SCÈNE V.

ALCIONE, THÉODOSE, ALEXANDRE, DORILAS; ANTOINE *et* LÉOCADIE, *évanouis.*

ALEXANDRE, *l'épée à la main.*

Mes yeux font vers le bois une recherche vaine,
Et ne découvrent rien du côté de la plaine:
Ils auront pris la fuite.

THÉODOSE.

O rigueur de mon sort!

ALEXANDRE.

Qu'est-ce?

THÉODOSE.

Hélas! tout mon bien, tout mon espoir est mort;
Antoine a sous l'effort de leur funeste lame,

THÉODOSE, *à part.*

Que vois-je? malheureuse! Il l'entend, la voit, l'aime,
Et se plaît avec elle au sein de la mort même!

LÉOCADIE.

Si le coup qui détruit votre jeune vigueur,
Et qui vous atteignant me donna dans le cœur,
Peut laisser à mon nom dedans votre mémoire
Le lieu qu'il occupoit avecque tant de gloire,
Songez au triste état où vos jours sont réduits,
Quel vous me devez être et quelle je vous suis.
Faites que ce beau corps rendant cette belle âme,
Je vous ferme les yeux en qualité de femme,
Si toutefois l'arrêt de votre sort est tel
Que ce malheureux coup vous doit être mortel,
Je veux mieux espérer du soin des destinées
Qu'une si prompte fin de si belles années;
Mais les dieux nous laissant tous les succès douteux,
Mettez-vous en état d'arriver devant eux,
(Alcione entre.)
Et n'allez pas, souillé du titre de parjure,
Obliger leur justice à venger mon injure.
Je suis Léocadie, et ce déguisement
Est le fatal effet de votre changement:
C'est vous qu'en ces habits je proposois d'atteindre;
Et c'est vous, cher Antoine, à qui je me dois plaindre
Du sort qui veut ailleurs engager votre foi,
Ou qui veut partager ce qui n'est dû qu'à moi.
Où que tendent vos vœux je n'ai point de rivale
Qui brûle d'une amour à mon amour égale;
Et que jusqu'en vos bras je ne vinsse étouffer,
Si du bien que j'attends elle osoit triompher.

THÉODOSE, *à part.*

Prouve, ma passion, prouve ta violence,
Par la punition due à son insolence;
Par ce qu'elle propose apprends ce que tu dois,
Et fais de son dessein une leçon pour moi.

D. ANTOINE.

Si près de traverser le funeste passage
Où nous laissons la vie et le corps au rivage,
Et si près d'exposer aux juges éternels
Mes plus simples pensers et les plus criminels,
Il est bien temps qu'enfin je vous montre mon âme,
Non telle qu'autrefois, pleine de tant de flamme,
Et vaine de l'honneur d'être en votre prison,
Mais remise et sujette au lois de la raison:
Sachez donc en deux mots, belle Léocadie,
Si le mal que je sens permet que je le die,
Que je vous promettois des titres absolus
(Léocadie se lève.)
Sur des biens engagés et que je n'avois plus:
Théodose, une jeune, aimable et sage fille,
A qui cède en beauté le reste de Séville,
Par telles actions m'engage à la servir,
Que mon cœur est un bien qu'on ne lui peut ravir;
Et si lorsque j'ai vu vos plus chères pensées
Soutenir votre espoir, je vous ai délaissées,
Vous confuse et trompée, elle en l'étonnement
Que lui dut apporter ce prompt éloignement,
Imputez-en la faute à ma seule imprudence,
Qui de cet action n'a pas vu l'importance,
Et qui m'a fait laisser à la merci du sort
Ma crainte, mon espoir, mon orage et mon port.

Et semble conserver quelque espoir de secours,
Puisqu'encor je raisonne et qu'encor je discours.
Quoi! de ces mêmes yeux, ces yeux qui l'adorèrent,
Qui le poison des siens, si contens, dévorèrent,
Chétive, j'ai pu voir ce perfide embrasser.....
Ah! tais-toi, malheureuse, et meurs à ce penser:
Ton honneur t'abandonne, il précède l'envie,
Il s'offre, il se promet, et tu prises ta vie!
Sans peine tu conclus à te déshonorer ;
Et quand tu veux mourir il faut délibérer!
Qui peut, sinon ta mort, réparer ton estime?
La peine volontaire ôte beaucoup du crime;
Il faut, il faut mourir! Mais quoi! ce lâche amant
Verra, s'il me survit, ma mort impunément,
Et je semble souscrire à cette loi fatale
Qui promet ses baisers aux vœux de ma rivale!
Non, non, ôtons l'espoir en nous désespérant;
Ruinons qui nous perd, et tuons en mourant;
Qu'avec Léocadie il perde Théodose!
Voici qui peut m'aider à ce que je propose.

SCÈNE VIII.

ALCIONE, LÉOCADIE.

ALCIONE.

Monsieur, eh dieux! que dis-je? encor ce vêtement
Entretenoit mes yeux en leur aveuglement!
Madame, il faut enfin surmonter cet orage;
En un grand accident montrez un grand courage:
Il n'est courroux du ciel ni menace des flots

Qui ne puisse céder à l'art des matelots;
L'amour est, je l'avoue, une sensible peine:
Mais l'amour, quand on veut, est bien près de la haine.
Je vais de l'une à l'autre, et je ne fais qu'un pas
De la peine au repos, d'aimer à m'aimer pas,
Et je sais de quels maux cet avis me délivre.

LÉOCADIE.

Le temps et la raison m'aideront à le suivre:
Cependant, s'il se peut, que par votre faveur,
Pour ne paroître pas en si mauvaise humeur,
Je die à Théodose un mot en cette place;
Que de votre bonté je tienne cette grâoe.

ALCIONE.

Je m'étois proposé quelque important souci;
Mais il est bien léger.

LÉOCADIE.

Je vous attends ici.

(Alcione sort.)

Par un combat fameux, triste Léocadie,
Ferme l'acte sanglant de cette tragédie.
Ne me rapprochez point, respect, honte, raison;
Vos timides conseils ne sont plus de saison.
Transports, rage, fureur, achevons une histoire
Que qui croit à la fable ait de la peine à croire;
Rendons en périssant mon malheur signalé;
Allons jusqu'où jamais mon sexe n'est allé;
Pour un second Roger, seconde Bradamante,
Méritons en mourant le nom de son amante.
La voici qui, ravie et d'un superbe pas,
S'approche sans soupçon du lieu de son trépas.

SCÈNE IX.

LÉOCADIE, THÉODOSE.

THÉODOSE.

Le sort seroit-il bien à mes vœux si propice
Que vous m'obligeassiez à quelque bon office?
Belle rivale, hélas! de quelle passion
Vous me verriez portée à cette humble action!
J'ai raison, grâce aux dieux, de louer ma fortune.
Mais en quelque façon mon bonheur m'importune,
Parce que je connois qu'il vous est importun:
Il me seroit plus doux s'il vous étoit commun.

LÉOCADIE, *à part.*

Chétive que je suis, mon malheur est extrême,
Jusques à m'obliger à ma rivale même!
La subtile qu'elle est, en m'ôtant mon amant,
Ote encore la justice à mon ressentiment.

THÉODOSE.

Certes c'est aujourd'hui, si jamais aventure
A dû faire éprouver ce que peut la nature,
Que je dois admirer son extrême pouvoir;
Et pour le bien sentir il ne faut que vous voir:
Cette grande artisane a dans certains visages
Mis de secrets moyens de gagner les courages,
A qui par dessein même on ne peut résister,
Et c'est une faveur que vous pouvez vanter.
A peine je vous vois que cette loi secrète
A vos perfections me rend humble sujette,

Et qu'au point où je suis je doute justement
Qui j'aime plus des deux, la rivale ou l'amant.

LÉOCADIE.

Quel fondement enfin reste à notre querelle?
De quel front maintenant me puis-je plaindre d'elle?
A quelle dure loi me faut-il obéir,
Qu'il ne me soit permis d'aimer ni de haïr?

THÉODOSE.

C'est de ma destinée un bizarre caprice
Que je vous nuise ensemble et que je vous chérisse,
Que je porte le coup d'où naissent vos douleurs,
Et que de l'autre main je vous donne des fleurs.
Mais mon sort n'est pas tel, belle Léocadie,
Que je ne doive encor craindre sa perfidie.
L'amour n'est pas si près de couronner nos vœux:
Antoine peut encor manquer à toutes deux;
Mon espoir penche encore et n'a rien qui l'assure!
Ma crainte doit durer autant que sa blessure,
Et je dépends d'un astre assez malicieux
Pour me ravir un bien qui m'est si précieux.
Si le ciel toutefois, après tant de misères,
Donnant sa guérison à mes humbles prières,
Me l'accordoit enfin en qualité d'époux,
Lors vous pourriez encor suivre votre courroux:
Vos pas sont achevés si vous cherchez ma perte;
Ma vie est en vos mains, elle vous est offerte;
Si ma mort vous importe, elle dépend de vous;
Je ne l'empêche point, le coup m'en sera doux;
Si c'est pour votre bien, je mourrai sans contrainte,
Et je jure les dieux que je parle sans feinte.
Mais d'où vient qu'interdite en ce long entretien,
Vous restez sans parole et ne répondez rien?

LÉOCADIE.

Si vous savez aimer, par ce profond silence
Jugez combien mon cœur souffre de violence;
Le sujet qui m'a fait vous mander en ce lieu,
C'est... le dirai-je, hélas?

THÉODOSE.

C'est?

LÉOCADIE.

Pour vous dire adieu.
Adieu, que loin de vous le ciel porte sa haine,
Et vous oblige autant qu'il me cause de peine.

(Elle se perd dans le bois.)

THÉODOSE.

Madame, encor un mot. Mais je l'appelle en vain;
Trop légère elle suit un sentier incertain.
Sa peine m'est sensible, et toutefois m'oblige;
Son bonheur me nuiroit, et son malheur m'afflige;
Dieux! que ne se peut-il, pour notre commun bien,
Qu'elle ait ce qu'elle veut et qu'on ne m'ôte rien!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOCADIE, *seule.*

Courts chemins des enfers, abîmes, précipices,
Moyens aux malheureux si prompts et si propices
Pour soustraire leur vie aux injures du sort,
Où vous reculez-vous? me niez-vous la mort?
Plus j'en veux approcher, plus elle se retire;
Gouffre, rocher, ni mont ne s'offre à mon martyre:
La terre pour me nuire en chaque endroit s'unit;
Tout abîme se comble et tout mont s'aplanit.
Les lions de mon corps refusent la pâture,
Et dépouillent pour moi leur brutale nature;
Ce bois, qui tant de morts expose sur mes pas,
Me cache les voleurs auteurs de leurs trépas,
Tant mon cruel destin s'obstine à me poursuivre,
Tant il prend de plaisir à me forcer de vivre!
Mais à qui veux-tu, lâche, imputer ton malheur?
Il ne te faut rocher, mont, lion, ni voleur;
La mort te suit toujours, elle est proche à ton aide;
Du courage te manque, et non pas du remède:

Tu veux choisir ta mort, et d'un timide pas
Marches comme forcée au chemin du trépas.
Te peux-tu désormais exposer à ton père
Sans servir de victime à sa juste colère,
Ou servir à la cour d'un exemple d'horreur
A quiconque est poussé de semblable fureur?

SCÈNE II.

LÉOCADIE, QUATRE ARCHERS, *des* VALETS.

PREMIER ARCHER.

Ces marchands égorgés, gisans sur la poussière,
Sont à notre exercice une digne matière.
Qu'on fasse diligence et coure tout le bois.

LÉOCADIE, *voyant les Archers.*

La mort s'offre à nos vœux; mourons à cette fois;
Soyons à ces archers le butin qu'ils prétendent;
Volontaire, tombons dans les piéges qu'ils tendent:
Mais pour les obliger à ne nous manquer pas,
Feignons de nous cacher et d'éviter leur pas.

SECOND ARCHER.

Allez par cet endroit. Nous, suivons cette route.

TROISIÈME ARCHER.

Quelqu'un de ces voleurs tombe en nos mains sans doute:
Voyez que, s'écartant du lieu que nous tenons,
Il s'échappe à grands pas.

PREMIER ARCHER.

Atteignons-le; donnons.

LÉOCADIE, *feignant de se défendre.*

Quoi! quatre contre un seul? Quel bras et quelle adresse
Ne céderoient au nombre? Épargnez ma jeunesse.

PREMIER ARCHER.

Rends cette arme, voleur.

LÉOCADIE.

Moi-même je me rends
Sous l'asile assuré qu'en vos bontés je prends,
Et sous l'espoir que j'ai d'y trouver quelque grâce
Contre la cruauté dont le sort me menace.
Des crimes ont souvent dû leur rémission
A l'ingénuité de la compassion;
Elle ôte à la rigueur beaucoup de violence,
Et fait à la justice abaisser sa balance:
Que la mienne sur vous obtienne cet effet,
Prête à ne réserver crime que j'aye fait.

PREMIER ARCHER.

C'est la plus courte voie à la miséricorde:
Cherche en elle ce bien que tu veux qu'on t'accorde,
Assuré pour un point que ta jeunesse en nous
Trouve des naturels et sensibles et doux.

LÉOCADIE.

D'humeur encline au vol dès mon âge plus tendre,
Et la main toujours prompte où je trouvois à prendre,
J'ai pris telle habitude à cette lâcheté
Que j'en ai fait d'un vice une nécessité,
Jusques à l'exercer sur mes propres complices;
Et, comme un vice enfin engendre d'autres vices,
J'ai joint avec le temps l'homicide au larcin,
Et je suis devenu de voleur assassin:

Tel j'ai depuis deux ans couru toute l'Espagne,
Tantôt voleur de ville, et tantôt de campagne;
Souvent accompagné, seul assez rarement,
Traitant sexe, âge, amis, tout indifféremment.
Si je m'en ressouviens, je crois que mon épée
S'est au sang innocent quinze ou vingt fois trempée;
Tous mes coups toutefois n'ont pas porté la mort:
De cinq ou six au plus j'ai terminé le sort.
Hier le jeune Adorne, habitant de Séville.....

PREMIER ARCHER.

Chacun connoît assez son illustre famille.

LÉOCADIE.

Surpris seul dans un bois proche de Castelblanc,
Me voulut résister aux dépens de mon sang.
Deux de mes compagnons m'aidant à cette office,
Nous l'avons à la mort offert en sacrifice.
(Montrant des perles et des diamans.)
Encore deux marchands, égorgés ce matin,
A quelques pas d'ici m'ont laissé ce butin;
Et les dieux ont voulu que, surpris sur la place,
Votre miséricorde eût matière en ma grâce.
Ne la déniez pas à ma confession,
Et que mon repentir soit ma punition.

PREMIER ARCHER.

Ma prière employée auprès de la justice
Peut, sinon divertir, modérer ton supplice:
Suis-nous donc, assuré qu'ayant fait mon devoir,
Je te rendrai des soins égaux à mon pouvoir.

LÉOCADIE.

Quel que soit mon arrêt, tant soit-il charitable,
Je vois bien que la mort ne m'est pas évitable:

Mieux vaut, en ce malheur qui menace mes jours,
Me résoudre une fois que de craindre toujours.
Si ma fortune au moins ne peut être meilleure,
Que j'aye la faveur de mourir de bonne heure:
Alors que la justice est sourde à la pitié,
Le coup qui frappe tôt se sent moins de moitié.

(Les archers emmènent Léocadie.)

SCÈNE III.

ALCIONE, *seule.*

Quelle plus belle histoire et quelle autre aventure
Sera plus mémorable à la race future?
Cette belle Angélique, au sein de son Médor,
Va d'un siècle de fer se faire un siècle d'or,
Et trouver chez les siens cette fortune entière
Où cessent les désirs par faute de matière;
L'autre désespérée, errante au gré du sort,
Et qu'Alexandre suit, semble encor loin du port.
Mais l'enfant immortel qui gouverne sa flotte,
Quelque jeune qu'il soit, est un savant pilote;
Il sait en quel endroit elle viendra surgir,
Et s'acquittera bien du soin de la régir.
Enfin tous sont partis, et m'ont laissé la gloire
D'avoir sans mon dommage eu part en leur histoire.
Puissent-ils moissonner un long siècle de fleurs!
Qu'ils aillent, et qu'aux ris enfin cèdent les pleurs.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

D. LOUIS, *seul.*

Arrivé sur le lieu fatal aux téméraires
Qui font des lois d'honneur d'un faux zèle de père,
Derechef je t'atteste, auteur de l'univers,
S'il est vrai qu'à tes yeux nos secrets soient ouverts,
Toi qui des armes tiens l'équitable balance,
Que forcé je me rends à cette violence,
Que je viens innocent, où l'honneur me conduit,
De leur témérité payer le triste fruit.
Tu sais si j'ai donné, recéleur de leur race,
Une juste matière à leur sotte menace;
Tu connois si j'eus part au dessein de mon fils,
Et tu peux témoigner des plaintes que j'en fis.
A-t-on vu jusqu'ici que du nom des Adornes
D'une étroite vertu nul ait passé les bornes?
A-t-on vu rien à dire et rien à désirer
A cet antique honneur qui les fait révérer?
Non, jusques à tel point cette injure me touche,
Qu'elle étouffe ma voix et me ferme la bouche;
Et de telle fureur je me sens enflammer,
Que mon cœur par mes mains brûle de s'exprimer.
Ce bras est propre encore à servir mon courage;
Sa force passera la promesse de l'âge:
Une juste colère en un mourant Éson
Produira les effets d'une verte saison.
Ce fer a quelquefois lâché des coups funestes:
Poussé d'une vigueur qui laisse encor des restes,
L'âge affoiblit mon cœur, mais il est toujours haut;

Et si mon sang ne bout, il est encore chaud.
Mandé par ces cartels, le premier sur la place,
J'apporte un châtiment à leur aveugle audace.
Je n'ai point fait de grâce à ces membre pesans,
Et n'ai point prétendu de dispense à mes ans.
Les voici, ne montrons, de geste ou de visage,
Signe qui de ce ce fer me défende l'usage.

SCÈNE V.

D. LOUIS, D. HENRI, D. SANCHE.

D. HENRI.

Tu dois par ce papier être suffisamment
Informé du sujet de mon ressentiment:
Tant soit ta conscience ou criminelle ou pure,
Tu dois à mon honneur raison de cette injure;
Tu devois, prévoyant, étouffer au berceau
Ce monstre qui naquit pour creuser ton tombeau,
Ce subtil enchanteur des esprits de nos filles,
Ce venimeux aspic, funeste à nos familles.
Sus donc, reçois pour lui le prix que je lui dois;
Pare, et réponds plutôt à mon bras qu'à ma voix.

D. SANCHE.

Dessus même sujet même sujet m'appelle:
Donnons, et sur-le-champ vidons notre querelle.

D. HENRI.

Mon âge me préfère, et je veux que deux coups
Vous laissent un champ libre. Allez, éloignez-vous.

D. LOUIS.

Aveugles, apprenez, avant que mon courage
Me porte à réprimer cet insolent outrage,

Que, moins taché que vous des crimes imputés,
Je viens faire raison à vos témérités;
Qu'en mon fils comme ailleurs je déteste le vice,
Et que ma propre main en feroit la justice
Si je savois l'endroit qui le cache à mes yeux.
Mais ce muet discours vous le prouvera mieux:
Le succès du combat me pourra faire croire,
Si le ciel au plus juste accorde la victoire.
(Ils se battent.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ANTOINE, THÉODOSE, LINDAMOR.

ANTOINE.

Enfin nous découvrons du plus bas des remparts
La hauteur de ces murs si chers à nos regards.
Mais quel autre spectacle à mes yeux se présente?
Deux vieillards, deux troncs d'os, dont la masse pesante
Semble pour se mouvoir employer des ressorts,
Se portent furieux à ces sanglans efforts?
(Tirant son épée.)
Je cours les séparer. Mais que vois-je? O mon père!
Et vous qui, transporté d'une aveugle colère,
Voulez punir en lui l'excès de mon amour,
N'en veuillez qu'à moi seul et sauvez-lui le jour.

THÉODOSE, *à genoux.*

Mon père! ah! que sous moi la terre n'est ouverte,
Et que ne puis-je ici me sauver par ma perte!
Digne objet que je suis et de haine et d'horreur,
Pourrai-je de vos yeux supporter la fureur?

Vengez-vous sans pitié sur cette malheureuse;
Soyez aussi cruel que je suis amoureuse;
Qu'au delà de ma mort aille votre courroux:
Mais sauvez votre gendre, épargnez mon époux.

D. LOUIS.

Également touché de joie et de colère,
La première défend ce que l'autre veut faire.
Je veux, poussé d'amour, l'embrasser comme enfant,
Et comme vicieux l'honneur me le défend.

D. HENRI.

Qui doit être mon aise ou ma colère vaine?
Et qui doit l'emporter, ou l'amour ou la haine?

THÉODOSE.

Mon père!

D. HENRI, *l'embrassant.*

Ah! ce nom seul m'arrache le pardon,
Quand même je voudrois lui refuser ce don.
Qu'en vain sans la nature un parent délibère,
Et qu'il est malaisé d'être cruel et père!

D. LOUIS, *embrassant son fils.*

Ce pardon accordé si généreusement
Est une loi prescrite à mon ressentiment.

D. ANTOINE, *à tous deux.*

Par un bon naturel, qui tout autre surpasse,
Joignez à la première une seconde grâce;
Agréez le saint nœud dont nous sommes unis;
Ainsi de vos vieux ans tous malheurs soient bannis.

D. LOUIS.

Qu'elle dure à jamais cette agréable chaîne;
Dépouillons, mes amis, dépouillons toute haine:
Qu'il dure ce beau nœud, puisque le ciel l'a fait.

D. HENRI.

Par lui je vois mes vœux surpassés de l'effet.
Vivons, vivons heureux, et que cette manie
De nous entre-tuer d'entre nous soit bannie.

D. SANCHE.

Mon affront, plus sensible aujourd'hui que jamais,
Ferme pour mon regard la porte à cette paix;
Par de mêmes appas ma fille subornée,
Avoit bien mérité pareille destinée;
Hymen en quelque sorte eût couvert ce forfait:
Mais que de son amour des mépris soient l'effet,
Qu'en elle soit souffert ce qu'en l'autre on répare,
Là mon ressentiment trop juste se déclare,
Et le péril certain de cent visibles morts
Offriroit vainement la bride à mes transports.
Mais c'est à son auteur que ma fureur s'adresse,
Et mon âge penchant méprise sa jeunesse:
Il reste assez de cœur à ce débile corps
Pour vouloir mesurer ma force à ses efforts.
Que du père aille au fils le soin de la défense,
Et qu'enfin la raison vienne d'où vient l'offense.

D. ANTOINE.

Si les desseins qu'on a pour de jeunes beautés
Passent pour criminels sans être exécutés,
Je vous dois, il est vrai, raison de cette injure:
Le crime que j'ai fait est de cette nature.
Le ciel sait que jamais au delà du penser
Votre fille à mes vœux n'a permis de passer;
J'ai juré, j'ai promis; mais sermens ni promesses
Au delà de l'honneur n'ont porté ses caresses,
Ni fait à son amour produire autre action

Qu'un favorable aveu de mon affection.
Mais, si je ne m'abuse, un confus bruit d'épées
A du côté du bois mes oreilles frappées:
Quatre hommes par un seul rudement poursuivis.....

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ALEXANDRE, *poursuivant* QUATRE ARCHERS; LÉOCADIE, *tenue par des valets.*

ALEXANDRE, *se battant avec les archers.*

Traîtres!

D. HENRI.

Dieux! c'est mon fils!

ALEXANDRE.

Vous mourrez si je vis.
Pour soustraire vos jours au courroux qui me presse
Vos sacriléges mains n'ont pas assez d'adresse.

LÉOCADIE, *qu'on tient liée.*

Hé dieux!

D. HENRI.

Calmez, mon fils, ces transports violens.

ALEXANDRE.

Joignez-vous avec moi contre ces insolens.
(A D. Sanche.)
Voyez, triste vieillard, que leur aveugle audace
S'adresse imprudemment jusques à votre race.

D. SANCHE.

Dieux! qu'est-ce que je vois?

PREMIER ARCHER *à D. Sanche.*

Si j'ai fait action
Qui passe le devoir de ma commission,

J'attends votre sentence, ordonnez mon supplice.
Mais quel crime commets-je en servant la justice?
Poursuivant les voleurs errans par ces forêts,
Commis à ce devoir, et par votre ordre exprès,
Celui que voyez est tombé dans nos piéges,
Coupable de larcins, carnage, sacriléges,
Et qui de deux marchands achevoit le trépas,
Ce que sa propre voix ne démentira pas.
Nous l'amenions à vous lorsque, sans autre enquête,
Ce passant a voulu nous ravir notre quête:
Sa violence au moins se devoit expliquer,
Mais elle n'a fait qu'un de voir et d'attaquer.
Sachez de ce voleur les raisons de sa prise :
Contraint par ses remords, lui-même l'autorise;
Son silence déjà vous dit plus que ma voix,
Et l'abandonne en proie à la rigueur des lois.

LÉOCADIE.

Oui, déployez sur moi toute leur violence;
Ma voix, s'il est besoin, avoûra mon silence.
Oui, mes crimes pesés passeront leur rapport ;
L'honneur n'a point de lois qui n'ordonnent ma mort.
Ne me répondez pas en qualité de père,
Mais en celle de juge où l'on vous considère :
Otez-moi tout accès près de votre amitié;
Écoutez la raison, et non pas la pitié ;
De votre illustre sang retranchez ce prodige
Qui si honteusement déshonore sa tige;
Voyez que tant d'horreur est jointe à mon ennui
Qu'il est même insensible à l'ingrat que je sui.
De quel œil voyez-vous cette manie extrême,
Voyant que son objet la condamne lui-même?
Il me chasse, il me fuit, il évite mes pas.

Pourrois-je en cet état ne vous déplaire pas?
Donc touchant mon arrêt consultez votre haine:
J'ai voulu par ma mort vous en ôter la peine;
Exprès j'ai feint des vols et des assassinats;
Mais cette invention ne me succède pas;
Mon destin à ces gens a fait prendre une route
Qui tient encor ma vie et mon supplice en doute.
Faites vers le dernier pencher votre pouvoir,
Et pour votre intérêt, et pour votre devoir.

PREMIER ARCHER.

Qu'avons-nous entendu? quelles sont ces merveilles?

ALEXANDRE.

Ouvrez, ouvrez les bras plutôt que les oreilles;
Embrassez cet objet digne de tant de vœux,
Et l'accordez pour prix à l'ardeur de mes feux.

D. SANCHE.

Certes, à bien parler d'une telle aventure,
A peine imaginable à la race future,
A bien considérer ses étranges ressorts,
La force de sa cause excède tes efforts.
Ta fuite et ton retour d'un sort inévitable
Sont trop visiblement l'effet indubitable;
Tu ne cours pas au mal, tu t'y laisses traîner;
Et le vice contraint ne se peut condamner.
Participons, ma fille, à leur aise commune;
Ta faute n'est pas tienne, elle est de la fortune.
Tant s'en faut que ma haine accroisse tes malheurs,
Qu'au lieu de châtimens ils m'arrachent des pleurs.
(Aux Archers.)
Ah! brisez, mes amis, cette importune chaîne:
L'amour causant son crime a fait aussi sa peine.

(A Alexandre.)

Et vous, qui l'honorez de votre affection,
Tenez-lui lieu de prix et de punition.
Acquérez sur ses vœux un immortel empire;
Qu'elle vous aime seul et pour vous seul soupire.

D. HENRI.

Cet heur nous arrivant, quelle prospérité
Ne seroit au-dessous de ma félicité?

ALEXANDRE, *à Léocadie.*

Coupable vous parliez, juste êtes-vous muette,
Et refusez vous grâce après qu'on vous l'a faite?
Aurai-je en vain, porté sur les ailes d'Amour,
Couru pour vous chercher tous les lieux d'alentour?
Vous ai-je en vain trouvée au péril de ma vie,
Et par vous-même encor me serez-vous ravie?
Cet œil en ma faveur ne luira-t-il jamais?

LÉOCADIE.

On me donne la vie et je vous la soumets;
Payant à votre amour, j'obéis à mon père.

ALEXANDRE.

O ciel! que tu me ris, et que tout m'est prospère!

(Embrassant son père.)

Mon père, pardonnez si l'heur de vous revoir
A l'abord m'a trouvé si lent en ce devoir.
Que je vous dois de vœux!

D. HENRI.

Enfin en cette histoire,
Chacun après la peine a sa part de la gloire;
Mais sachons plus au long sa naissance et son cours,
Et retrouvons Séville au bout de ce discours.

D. ANTOINE, *à Léocadie.*

Que j'obtienne ma grâce avant que l'on commence.

THÉODOSE.

Et moi, puisque j'ai part en si belle alliance,
Ne me défendez pas de m'en féliciter.

LÉOCADIE, *embrassant Alexandre.*

Il faut suivre son sort, on n'y peut résister:
La main qui m'ôte Antoine et me donne Alexandre
Fait les nécessités d'être pris et de prendre.

PREMIER ARCHER.

Quel fut notre malheur et notre aveuglement
De ne juger pas mieux d'un objet si charmant?
A notre erreur, madame, accordez notre grâce.

LÉOCADIE.

C'est par vous que mon bien tout exemple surpasse;
Par vous la main du ciel a fait ces changemens,
Et par vous j'ai des prix au lieu de châtimens.

FIN DES DEUX PUCELLES.

LAURE

PERSÉCUTÉE,

TRAGI-COMÉDIE.

1637.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LAURE PERSÉCUTÉE.

Le roi de Hongrie destine à Orantée son fils la main de l'infante de Pologne; mais il apprend qu'Orantée est violemment épris de Laure, dont la naissance est inconnue. Comme l'infante doit arriver le jour même, le roi se détermine à faire arrêter son fils; et la pièce commence par l'exécution de cet ordre. Octave, confident du prince, sachant que le roi fait chercher Laure avec l'intention de la faire mourir, la soustrait à la colère du roi en la déguisant en page. Le roi parvient cependant à inspirer des soupçons jaloux à son fils sur la

fidélité de Laure. Orantée passe ainsi successivement du courroux le plus vif au retour le plus tendre, et de ce tendre mouvement aux plus grandes fureurs. Enfin Laure est reconnue pour l'héritière légitime du royaume de Pologne. Les calomnies dont elle avait été la victime se dissipent, et le roi lui-même l'accorde au prince Orantée.

L'exposition de cette tragi-comédie peut être comparée à celle de *Venceslas* pour la rapidité et l'intérêt puissant qu'elle inspire : il faut convenir cependant qu'il ne se soutient pas au même degré dans le cours de la pièce : elle renferme quelques scènes d'une grande froideur, des situations romanesques, et des expressions de mauvais goût ; ce qui nuit sans doute au succès qu'elle devait obtenir. Les éditeurs d'un recueil en douze volumes des meilleures pièces du théâtre français ne l'en jugèrent pas moins digne de faire partie de leur collection.

Le lecteur, par cette simple analyse, aura facilement reconnu le sujet d'*Inès de Castro*. Il est en effet impossible de croire que La Motte n'ait point connu la pièce de Rotrou : la nature du sujet, les caractères même des princi-

paux personnages, ont entre eux de grands traits de ressemblance dans les deux pièces ; et la supériorité de l'ouvrage de La Motte doit être principalement attribuée à l'époque pendant laquelle cet auteur écrivait.

ACTEURS.

LE ROI DE HONGRIE.
ORANTÉE, fils du roi de Hongrie.
LE COMTE.
LAURE.
LYDIE, confidente de Laure.
OCTAVE, gentilhomme d'Orantée.
CLIDAMAS, gouverneur de Laure.
ARBAN, serviteur d'Orantée.
CLÉONTE, gentilhomme du roi.
L'INFANTE.
LES VALETS.
LE CAPITAINE DES GARDES.
LES GARDES.

La scène est en Hongrie.

LAURE PERSÉCUTÉE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORANTÉE, LE COMTE; GARDES.

LE COMTE.

SEIGNEUR, au nom du roi, j'arrête votre altesse.

ORANTÉE.

Raillez-vous?

LE COMTE.

J'obéis, et j'en ai charge expresse.

ORANTÉE.

Comte!

LE COMTE.

Seigneur!

ORANTÉE.

Passez, que de semblables jeux
Ne soient à leur auteur des plaisirs hasardeux:
Songez à votre tête.

LE COMTE.

En cas de raillerie,
Je pourrois justement craindre votre furie,
Et je craindrois encor pour ma témérité
Si je vous arrêtois de mon autorité :
Mais le roi m'obligeant à cette violence,
Accusez sa rigueur, non pas mon insolence;
Son ordre est un bouclier à la main qui le sert,
Et ce même bouclier tient ma tête à couvert.

ORANTÉE.

Eh! comte, d'où lui naît cette aveugle colère
Qui lui fait dépouiller tout sentiment de père,
Et le veut obliger à punir en son fils
Ce qu'il pardonneroit même à ses ennemis?
Qu'il expose mon crime à l'exacte censure
Du plus sévère esprit qui soit en la nature;
Que mon pire ennemi rende ce jugement,
Loin de me condamner il plaindra mon tourment:
Aimer est mon forfait, et mon juge est mon père.
Quel forfait est plus doux? quel juge plus sévère?
Jamais de ce beau feu ne fut-il enflammé,
Et puis-je être son fils s'il n'a jamais aimé?

LE COMTE.

Aimer est un beau crime, et surtout excusable;
Mais l'inégalité rend le choix méprisable.
Il souhaite à vos vœux plus de proportion;
Il condamne l'objet, non pas la passion.

ORANTÉE.

L'Amour, cette puissance aux libertés fatale,
Ce doux maître des cœurs, rend toute chose égale;
Il sait bien mesurer les objets aux désirs,
Et la proportion est où sont les plaisirs.

LE COMTE.

Mais on a vu souvent du mauvais choix d'un prince
Naître le déshonneur de toute une province.
Notre intérêt est joint à la rigueur du roi :
Un prince comme vous est plus aux siens qu'à soi.

ORANTÉE.

De l'insolence encor passer jusqu'à l'injure!
Je l'entends, malheureux, et lâche je l'endure.
Déshonorer l'état! moi, traître! en quoi? comment?

LE COMTE.

Non pas encor, seigneur, mais on craint seulement.

ORANTÉE.

Et quoi?

LE COMTE.

L'événement d'une amour obstinée
Qui vous peut engager jusques à l'hyménée.
On ne vous défend pas ces mouvemens légers
Dont vous ne prétendez que des fruits passagers :
Votre père en cela s'accorde avec votre âge,
Et vous les retrancher seroit vous faire outrage.
Mais il ne peut souffrir qu'un objet inégal
Prétende avecque vous jusqu'au nœud conjugal;
Et que votre jeunesse, encor bouillante et prompte,
Vous couvre le premier d'une éternelle honte.
Car cette Laure enfin, avec tous ses appas,

N'a rien qui puisse plaire à des yeux délicats,
Et la commune voix en fait une peinture
Qui ne l'enrichit point des dons de la nature:
Elle est noble, on le croit; mais, au reste, seigneur,
Fort pauvre de fortune, et peut-être d'honneur.

ORANTÉE.

Impudent, imposteur, ton insolence extrême
Va jusqu'à cet outrage et jusqu'à ce blasphème!
Qui me tient qu'en ce lieu je n'écris de ton sang
Le mérite de Laure et quel sera son rang?
Crois, trop crédule esprit, qu'à ta seule ignorance
Tu dois l'impunité de cette irrévérence,
Que ton salut dépend de ne connoître pas
Ce chef-d'œuvre immortel de vertus et d'appas.
Si son nom sort jamais de ta profane bouche
Qu'avec tous les respects dus à ce qui me touche,
Et qu'en attribuant à ce jeune soleil
Les qualités de l'autre, à peine son pareil,
Sache que cette main soutiendra son estime,
Et que ton châtiment suivra de près ton crime.
Parle d'elle en tremblant, comme des immortels,
Et jamais qu'à genoux et au pied des autels.

LE COMTE.

J'excite avec regret votre juste colère;
Mais je suis d'autre part les mouvemens d'un père
Qui veut être obéi, qui guide ici mes pas,
Qui seul m'ouvre la bouche et me lève le bras.
J'ai failli toutefois, et mon sang sans défense
S'offre, s'il est besoin, de laver mon offense,
Et de faire rester froide et sans mouvement
La langue qui parlait contre mon sentiment.

Car cette Laure enfin que j'ai tant abaissée,
Passe tous les efforts de l'humaine pensée;
J'ai fait un monstre affreux d'une divinité :
Mais le roi nous oblige à cette lâcheté.

ORANTÉE.

Tu ne pouvois pas mieux qu'avec les mêmes armes,
Ni plus tôt réparer le tort fait à ses charmes :
Tu m'obliges autant que tu m'as offensé,
Et tu relèves mieux que tu n'as abaissé.
Allons, ta complaisance à ton dessein me range,
Et ma prison sera le fruit de ta louange.

LE COMTE.

Quel importun devoir m'est enjoint aujourd'hui!

ORANTÉE.

Va, comte, je me rends; c'est assez, je te suis.

LE COMTE.

Attendant votre paix, ces gardes que je laisse
En votre appartement suivront donc votre altesse.

ORANTÉE.

Allons.

LE COMTE.

Croyez, seigneur, que la bonté du roi
Révoquera bientôt cette sévère loi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LAURE, LYDIE.

LYDIE.

Le mérite aujourd'hui, contre l'erreur commune,
Fait voir qu'il est parfois maître de la fortune.
Vous la voyez esclave, en ce prince amoureux,
Embrasser vos genoux et vous offrir ses vœux.

LAURE.

Quand elle se présente avecque tant de pompe,
Ce n'est qu'un faux éclat qui brille, mais qui trompe.
On a moins de créance à qui promet le plus,
Et souvent tout offrir est un adroit refus.
Vois-tu pas à quel point le roi nous persécute,
Et qu'avant que je monte il médite ma chute?
Ayant à surmonter un ennemi si fort,
Quel fruit dois-je espérer des caresses du sort?

LYDIE.

Le prince forcera ce qui vous importune.
En possédant son cœur vous tenez sa fortune:
Autant qu'il est aimable, autant il est constant.
(A part.)
Octave, hélas! pourquoi n'en puis-je dire autant?

LAURE.

L'Amour engendre en nous cette délicatesse,
Que ce que nous aimons s'il ne nous rit nous blesse:
Un regard un peu froid échappé sans dessein
Nous est un trait mortel qui nous perce le sein:

Mais croyez qu'au besoin vous verriez en Octave
Les ardeurs d'un amant et les soins d'un esclave.
Dieux! de quelle vitesse il porte ici ses pas!

SCÈNE III.

Les mêmes; OCTAVE.

OCTAVE.

Ah! faites que le roi ne vous rencontre pas,
Madame; ni le ciel, ni la mort elle-même
Refusant son secours à sa fureur extrême,
Ne pourroient s'opposer à ce forcènement,
Ni prolonger vos jours d'une heure seulement.
Pour vous dire en deux mots quelle est votre misère,
Ce prince est arrêté par l'ordre de son père,
Et par cet ordre même on vous cherche partout;
On court par le palais de l'un à l'autre bout;
La porte en est fermée, et contre sa poursuite
Ce seroit perdre temps que d'opposer la fuite:
Cette recherche enfin ne tend qu'à votre mort.

LAURE.

Eh bien! il faut mourir si c'est l'arrêt du sort.
Nul n'évite la mort, plusieurs l'ont souhaitée:
Après tout, c'est un fruit de l'amour d'Orantée.

OCTAVE.

Un seul remède s'offre assez heureusement.

LAURE.

Quel?

OCTAVE.

De vous travestir.

LAURE.

Et de quel vêtement?

OCTAVE.

D'un des pages du prince, et sous cet équipage
Tenir lieu près de lui de maîtresse et de page:
Celui qui le portoit est mort depuis trois jours.
Mais il se faut hâter.

LAURE.

Dieux! soyez mon recours.

(Elle sort avec Octave.)

SCÈNE IV.

LYDIE, *seule.*

De quel soin il la sert! de quelle ardeur extrême!
Laure, je crains pour vous, mais bien plus pour moi-même;
Le traître à toutes deux vient d'annoncer la mort,
A moi par son silence, à vous par son rapport.
Mais peut-être qu'à tort, interdite et confuse,
Je me trahis moi-même, et moi-même m'abuse.
L'ordre d'assister Laure en ce besoin pressant
Rend ma plainte coupable et son soin innocent,
Et je me forge en l'air le soupçon qui m'afflige;
Car de croire qu'il aime où le prince a dessein,
C'est une folle crainte indigne de mon sein.
Mon amour toutefois, encore en défiance,
Ne peut laisser qu'au temps résoudre ma créance;
Un ver de jalousie, un importun penser
Est bien prompt à venir, mais bien lent à chasser.

SCÈNE V.

LE ROI, LE COMTE, GARDES.

LE ROI.

Eh bien, s'est-il rendu?

LE COMTE.

C'en est fait, sire : au reste,
D'un esprit si tranquille et d'un œil si modeste,
Qu'avec plus de douceur ni plus courtoisement
Il n'eût pu recevoir ni rendre un compliment.

LE ROI.

Mais cette enchanteresse et trompeuse sirène
Dessus ses volontés est toujours souveraine?

LE COMTE.

Le temps.....

LE ROI.

Comment le temps? peut-être qu'à ce jour
L'infante de sa vue honorera ma cour:
Les lettres de mes gens, l'alliance conclue,
Me font d'un jour à l'autre attendre sa venue;
Et voilà qu'il me met, par sa brutalité,
Au point d'appréhender ce que j'ai souhaité!
Une fille inconnue, un rebut de fortune,
Aux siens, à la nature, à soi-même importune,
Sans naissance, sans nom, sans pays, sans pouvoir,
Pauvre, et qui pour tout bien n'a pas même l'espoir,
Honteux spectacle au ciel, vile charge à la terre,
Traverse mes desseins, me déclare la guerre,
Et se sert du pouvoir de quelques faux appas

Pour priver de repos mon fils et mes états!
Prévoyans médecins, en ce besoin extrême
Usons contre un grand mal d'un remède de même;
Et pour ne périr pas, habiles matelots,
Jetons ce qui nous pèse à la merci des flots.
Servons contre son gré cet imprudent Ulysse,
Et faisons pour son bien, que sa Circé périsse.

LE COMTE.

La perte d'un sujet dangereux à l'état
Avant tout autre soin importe au potentat:
Tel membre retranché du corps d'une province
Est le salut du reste et le repos du prince.

LE ROI.

Comte, joignez vos pas à nos soins diligens:
J'ai su qu'elle est ici par quelqu'un de mes gens;
Et, brûlant d'étouffer ce serpent domestique,
A ce honteux devoir moi-même je m'applique.
Entrez là; moi je passe en cet appartement.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LAURE *seule, déguisée en page.*

O ciel! joins ton secours à ce déguisement
Ou j'oppose à ma mort une inutile peine;
Chaque objet me la montre, et chaque pas m'y mène.
Que vois-je, malheureux? où s'adressent mes pas?
Voici de qui dépend ma vie ou mon trépas.
Passons, et, s'il se peut, gardons qu'il ne nous voie.

SCÈNE VII.

LAURE, LE ROI, LE COMTE, OCTAVE, GARDES.

LAURE, *se cachant.*

Où fuirai-je ?

LE COMTE.

Holà, page, arrêtez, faite voie.

LE ROI.

Qu'est-ce ?

LE COMTE.

Un page du prince.

LE ROI.

Approche, page.

LAURE, *à part.*

O dieux !
Rien peut-il que la mort me tirer de ces lieux ?
Nuages, couvrez-moi.

LE ROI.

Quelle est cette contrainte ?
Parle, lève les yeux, et bannis cette crainte.
Ne sers-tu pas le prince ?

LAURE.

Oui, sire.

LE ROI.

Sous quel nom ?

LAURE.

(A part.)
De Célio. Je tremble. arme-toi, ma raison.

LE ROI.

Depuis quand?

LAURE.

Ne voici que la seconde lune
Depuis que ce bonheur honore ma fortune,
Et je vais, s'il plaît, sire, à votre majesté,
Le trouver où j'ai su qu'on le tient arrêté.

LE ROI.

Réponds auparavant à ce que je désire.

LAURE, *à part.*

Hélas! que répondrai-je, et que saurois-je dire?
O terre! ouvre ton sein; soleil, retire-toi;
Nuages, derechef, tombez et couvrez-moi.

LE ROI.

Connois-tu cette Laure en beauté sans seconde,
Ce miracle où l'on dit que tant de grâce abonde?

LAURE.

Oui je la connois, sire, et n'y remarque point
De beauté ni de grâce estimable à ce point:
J'estime sa vertu bien plus que son visage;
Et, si je l'ose dire, en effet elle est sage.

LE ROI.

L'as-tu vue aujourd'hui?

LAURE.

Non, sire; mais je crois
Qu'encore ce matin.....

LE ROI.

Allons, comte, suis-moi:
Je proteste des dieux la grandeur souveraine
Qu'avant la nuit sa mort satisfera ma haine.

(Ils sortent.)

LAURE *seule.*

Que puis-je plus, chétive, espérer de mon sort,
Après la question et l'arrêt de ma mort?
Ciel, témoin de ma peine et de mon innocence,
A l'injustice humaine oppose ta puissance :
Les rois, tout dieux qu'ils sont, relèvent d'autres dieux :
Je récuse la terre, et j'en appelle aux cieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ORANTÉE *seul.*

Lâches soumissions, devoir, obéissance,
Insupportables lois que prescrit la naissance,
Présentez autre part vos conseils superflus;
Injurieux respects, je ne vous connois plus :
Vos inutiles soins irritent sa colère;
Plus je parois son fils, moins il paroît mon père.
Captif dans la prison, on me meurtrit dehors;
Pour assassiner l'âme on enferme le corps.
Cruel, que Laure meure, et qu'avec la journée
De ce soleil d'amour la course soit bornée!
Ton pouvoir est trop foible, ou l'heure de ma mort
Devoit de ton dessein précéder le rapport.
Tu n'as si forte tour ni garde si fidèle
Que je n'eusse forcée après cette nouvelle;
Et les dieux soient bénis de n'avoir pas souffert
Qu'à ma juste furie aucun se soit offert!
J'ai, non sans grand sujet, craint en cette aventure
Un aveugle attentat d'amour sur la nature;
Et je n'ose assurer qu'en cette extrémité,

Serf de ma passion, j'eusse rien respecté.
Ote à mon désespoir ces funestes matières,
Père ingrat, et rends Laure à mes justes prières.
Retiens-toi tes honneurs, ta couronne, ton rang,
Et, si tu veux encor, reprends jusqu'à ton sang;
Mais ne m'ôte pas Laure, ou, me l'ayant ravie,
Donne ordre, et promptement, qu'on m'ôte aussi la vie;
Autrement..... Holà, page, ici. Que fait le roi?

SCÈNE IX.

ORANTÉE, LAURE.

LAURE, *à part.*

Il ne me connoît pas.

ORANTÉE.

Cherchons Laure, suis-moi:
Seul prouve-moi ta foi quand chacun m'abandonne;
Seul joins ton sang au mien si le besoin l'ordonne;
Mourons avecque Laure; allons, ne craignons rien,
Mais vendons chèrement notre sang et le sien.

LAURE.

Oui, seigneur, je suivrai votre louable envie;
Laure ne mourra point qu'on ne m'ôte la vie;
Je sais que la perdant, aussitôt je vous perds;
Pour vous aussi je l'aime, et pour vous je la sers.

ORANTÉE.

Mes yeux, m'abusez-vous? Que vois-je? Approche, page.
Qui de ma Laure, ô dieux! t'a donné le visage?
Est-ce vous, ma princesse? O sort! que tu m'es doux!

LAURE.

Quoi, seigneur, au besoin me méconnoissez-vous?

ORANTÉE.

A peine puis-je encor désabuser ma vue,
Et vous-même au miroir, par vous-même déçue,
Ne vous connoîtriez pas sous ce faux vêtement.
Qui vous a conseillé ce travestissement?

LAURE.

Votre fidèle Octave, et sans son assistance
J'opposois à ma perte une vaine défense.
Cet habit m'a soustraite à la fureur du roi:
De ce pas à moi-même il s'est enquis de moi,
Et je vois bien qu'il faut qu'une même journée
Éclaire pour ma perte et pour votre hyménée.
Vienne donc le parti qui vous est destiné,
Et que ce triste accord de mon sang soit signé.
Chaque jour de Pologne on attend sa venue.
Ne lui préférez pas une fille inconnue,
Étrangère, sans bien, et dont l'extraction
Avec votre naissance est sans proportion.
Oui, seigneur, épousez, quelque ardeur qui vous presse,
L'intérêt de l'état bien plus qu'une maîtresse.
Le peuple est en ce point plus heureux que les rois,
Qu'ils n'ont pas comme lui la liberté du choix;
Qu'attachés par leur rang au bien de leurs provinces,
Ils épousent en serfs, et leurs sujets en princes.

ORANTÉE.

Ah! madame, la peur altère votre foi:
Qui juge mal d'autrui fait mal juger de soi.
Moi! que je vous perdisse, et qu'après cette perte

On voulût qu'en mon lit une autre soit soufferte!
O l'effroyable monstre, et l'horrible serpent
Que je croirois sentir en ma couche rampant!
Du penser seulement son regard m'empoisonne;
Je tremble et je frémis de l'horreur qu'il me donne.
Non, non, le roi ne peut, avec tout son courroux,
Faire que je ne vive ou meure avecque vous.
Oui, Laure, nos destins auront même aventure;
Nous aurons même trône ou même sépulture.

LAURE.

Mais l'infante?

ORANTÉE.

Un des miens lui porte de ma part
Un assuré moyen d'empêcher son départ:
Je lui mande en deux mots que ma foi s'est donnée
Avant qu'on proposât ce second hyménée,
Et que mon père à tort m'a si tard déclaré
Ce glorieux dessein qui m'eût trop honoré.
Ces termes à peu près sont le sens du message
Qui ne sauroit faillir d'arrêter son voyage.

LAURE.

Mais que je crains, mon prince, avec juste raison,
Qu'ayant, comme je crois, forcé votre prison,
La colère du roi contre vous ne s'aigrisse!

ORANTÉE.

Que n'aurois-je franchi, quel fort, quel précipice,
Pour combattre sa rage et pour vous conserver?
J'ai hasardé ma vie afin de la sauver.
Mais voici..... qui des deux, mon tyran ou mon père?

LAURE.

De grâce, fléchissez; vous vaincrez sa colère.

SCÈNE X.

Les mêmes; LE ROI, LE COMTE, Gardes.

LE ROI.

Quoi! comte, ce rebelle a forcé sa prison?
Fureur, non plus fureur, mais justice et raison,
Pouvez-vous châtier d'un supplice assez rude
Sa désobéissance et son ingratitude?
Soldats, soyez témoins du serment que je fais,
Et me le reprochez si je le romps jamais:
Par ce front couronné, cette tête sacrée,
De mes ennemis même et crainte et révérée,
Et par cette invincible et vengeresse main
Qui tient de cet état la balance et le frein,
Je jure, et plaise aux dieux que la raison en cesse,
Que s'il aigrit d'un mot la fureur qui me presse;
Que si, mutin qu'il est, il montre seulement
La moindre répugnance à mon commandement,
La peine qu'il mérite, et que je lui prépare,
Laissera de ma haine un exemple si rare
Aux pères comme moi bons et comblés d'ennui,
Aux fils contredisans et mutins comme lui,
Que tout langage humain, tout âge et toute histoire,
En gardera l'horreur avecque la mémoire.
Sans rendre ni raison, ni compte de mes vœux,
Je veux ce que je veux, parce que je le veux.

LAURE, *à Orantée.*

Retirez-vous, je tremble, et tout mon sang se glace.

ORANTÉE, *à genoux.*

De vos bontés, monsieur, j'espère plus de grâce :
La nature et le sang vous parleront pour moi
Contre cette peu juste et trop sévère loi.

LE ROI.

Te voilà, malheureux? Avec quelle impudence
Oses-tu maintenant paroître en ma présence?

ORANTÉE, *se relevant.*

Pour me justifier, j'attends que le courroux,
Ce mauvais conseiller, s'éloigne un peu de vous;
Et j'appelle, monsieur, de vous-même en colère
A vous-même, mon prince, et mon juge et mon père,
Qui conservez la forme en rendant l'équité,
Et ne condamnez point sans avoir écouté.
L'arrêt de ma prison, rendu sans cette forme
Qu'on ne refuse pas au fait le plus énorme,
Peut être transgressé comme une injuste loi
Qui ne vient d'un parent, d'un juge, ni d'un roi.

LE ROI.

Et qu'allégueroís-tu qui purgeât ton offense?

ORANTÉE.

Encore un criminel produit-il sa défense.

LE ROI.

Avec quel argument détruis-tu mon pouvoir?
Quelle loi t'affranchit de celle du devoir,
Inviolable et sainte autant que naturelle?

ORANTÉE.

Celle de la raison, encor plus forte qu'elle.

LE ROI.

La loi de la raison ne te permet donc pas
Un hymen qui regarde et nous et nos états.

ORANTÉE.

Tant s'en faut.

LE ROI.

Toutefois à ce joug indomptable,
Quand on te le propose avec parti sortable,
Tu poursuis lâchement un hymen inégal,
Aux tiens, à ton état, à ton honneur fatal,
Honteusement épris des impudiques flammes
De la plus vicieuse et plus vile des femmes.

LAURE, *à part.*

Voilà mes qualités.

ORANTÉE.

Monsieur, s'il m'est permis,
Je ferai quelque jour mentir mes ennemis :
Si j'obtiens ce bonheur, vous verrez un visage
Qui ne ressemble point à cette fausse image :
Par lui je convaincrai votre crédulité
De trop de confiance et de facilité :
Laure est l'achèvement de toutes les merveilles ;
Sa grâce est sans défaut, ses vertus sans pareilles ;
Ce dieu qui se dévore et qui se reproduit,
Qui se cherche soi-même et soi-même se fuit,
N'a vu, voit, ni verra dans toute la nature
De merveille passée, ou présente ou future,
Riche du moindre éclat, ni des moindres trésors
Qui parent son esprit, et son âme et son corps.

LE ROI.

Dieux ! avec quelle honte et quelle patience
De ton mauvais esprit fais-je l'expérience !

Fou, stupide, insensé, si l'usage et le temps
Ne t'ont encor pourvu de raison ni de sens,
Laisse-toi gouverner par ceux dont la sagesse
Avecque tant de soin pour ton bien s'intéresse;
Ou si, dans cette jeune et bouillante saison,
Tu n'es absolument dépourvu de raison,
Soumets ton sens au mien, et défère à qui t'aime,
Avant que te sentant tu t'aimasses toi-même.
Ta passion est juste, et ta Laure, dis-tu,
Est la sagesse même, et la même vertu!
Quel aveugle respect, quelle bonté m'arrête,
Que ma main de ton corps ne sépare ta tête,
Où le raisonnement, du bon sens séparé,
Ne produit rien de mûr et rien que d'égaré?

LE COMTE.

Remettez-vous, seigneur, et qu'en vous la prudence
Bannisse la fureur d'avecque la puissance.
Régner et s'emporter font un mauvais accord;
L'un est d'un foible esprit, l'autre d'un homme fort;
L'un rend serf de soi-même, à l'autre on rend hommage;
L'un est une puissance, et l'autre est un servage.

ORANTÉE.

Ce corps qui vient de vous est vôtre absolument;
L'esprit, qui vient du ciel, est à lui seulement:
Disposez donc du corps, traitez-le comme vôtre;
Mais permettez au ciel de disposer de l'autre.

LE ROI.

O belle conséquence! ô fou raisonnement!
Le ciel est donc auteur de ton aveuglement?
Sa providence donc te destine une femme
Perdue, abandonnée, entre toutes infâme,

Qui de mille assouvit les désirs dissolus,
Et capable de tout, si ce n'est d'un refus;
Au reste, à ce qu'on dit, bien moins belle que vaine,
Et qu'un œil délicat ne souffriroit qu'à peine?
C'est là ce digne objet et ce choix précieux
Qu'à l'honneur de ta couche ont destiné les cieux?

ORANTÉE.

Quiconque vous ait fait cette fausse peinture,
Si j'en apprends le nom, il mourra, je le jure.
Pour vous laisser la vie en ce juste courroux,
Il ne me faut pas moins que la tenir de vous:
Mais qu'à jamais les dieux en prolongent la course;
Mon sang me vient du vôtre, il révère sa source.
Laure, au reste, est honnête, et j'atteste les dieux
Que ma mère elle-même, oui, ne véquit pas mieux;
Et, touchant les défauts qu'on peint en son visage,
Si quelqu'un qui l'ait vue a tenu ce langage,
Et s'il ne vous flattoit, je suis un imposteur:
Faites couper un jour la langue du menteur.
Non, seigneur, il n'est rien que Laure ne surpasse;
Auprès de ce qu'elle est toute grandeur est basse:
Pour venir jusqu'à moi croyez qu'elle descend,
Et ne peut épouser un roi qu'en s'abaissant.

LE ROI.

Lâche sang de mon sang, avec quelque justice
Que mon ressentiment penche vers ton supplice,
Je veux à ta folie, et non à ton dessein,
Rapporter ces effets d'un jugement malsain,
Et je m'offre de faire en présence du comte,
Un accord avec toi dont tu mourras de honte.
Mets cet infâme objet de ton lâche désir

En l'endroit le plus sûr que tu puisses choisir,
Et si je puis prouver à ton impertinence
Et sa méchante vie et son incontinence,
Défère à mon vouloir, qui respire ton bien,
Comme ne le pouvant je me soumets au tien.

ORANTÉE.

Une fidèle preuve, et que j'en aurois eue
Ou par ma propre oreille, ou par ma propre vue,
Me la feroit haïr à l'égal de la mort.

LAURE, *à Orantée.*

N'en crains rien.

ORANTÉE.

Oui, seigneur, j'accepte cet accord
Par les sacrés respects où le sang me convie,
Et par ce qui m'est cher, le bien de votre vie.

LE ROI.

Que cette affaire donc reste aux termes qu'elle est.

ORANTÉE.

Détrompé, je me range au parti qui vous plaît.
(Le roi, le comte et les gardes sortent.)

SCÈNE XI.

LAURE, ORANTÉE.

LAURE.

Vous plaignez bien la foi que vous avez donnée
A cette vicieuse, à cette abandonnée.

ORANTÉE.

Tant qu'au moindre soupçon qu'on t'en verroit former
Je mourrois à tes pieds pour te la confirmer.

LAURE.

Quoi! pour une effroyable et si digne de haine?

ORANTÉE.

La frayeur que tu fais est une douce peine.

LAURE.

Si laide, puis-je bien vous causer tant d'ardeur?

ORANTÉE.

Tu feras bien du mal avec cette laideur.

LAURE.

De l'horreur!

ORANTÉE.

De l'amour.

LAURE.

De la peur!

ORANTÉE.

De l'envie.

LAURE, *l'embrassant.*

Mon prince! mon espoir!

ORANTÉE.

Ma princesse! ma vie!
Enfin vous confondrez, beaux yeux, beaux enchanteurs,
Vos persécutions et vos persécuteurs,
Et bientôt vos rayons, dissipant tout nuage,
En de fâcheux esprits ne verront plus d'ombrage.
Mais, ma chère princesse, attendant ce beau jour,
Seconde un joli trait que m'inspire l'Amour.

LAURE.

Quel? dites seulement.

ORANTÉE.

D'aller au roi toi-même
Prouver en tes habits que ta grâce est extrême:
Je veux qu'il rende hommage à des charmes si doux.

LAURE.

En mes habits? Mon prince, à quoi m'obligez-vous?

ORANTÉE.

A rien : certaine fourbe, à ce sujet conçue,
Ne m'en fait espérer qu'une agréable issue.
Viens, je te la dirai.

LAURE.

Si vous le souhaitez,
J'y cherche vos plaisirs, et non mes sûretés.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, *seul.*

Je reconnois, Amour, ton pouvoir immortel;
Mon âme t'est un temple, et mon cœur un autel:
Mais n'en exige point ce honteux sacrifice;
Fais plutôt que l'autel et le temple périsse.
Moi, dieux, que j'aime Laure! Insolent Ixion,
Quel dessein et quel vol prendroit ta passion?
Que je perde sans fruit, par cette perfidie,
L'amitié de mon prince et l'amour de Lydie!
Inutile, importun et coupable penser,
De quel trouble d'esprit me viens-tu traverser?
O signe trop sensible et preuve trop certaine
Du pouvoir de l'Amour sur la foiblesse humaine!
Un homme peut commettre en la garde d'autrui
Son honneur, ses trésors, son plaisir, son ennui,
Et ne rien réserver des secrets de son âme,
Et celui seul est fou qui confie une femme:
C'est là qu'il est fatal d'éprouver ses amis,
Et qu'on a hasardé ce qu'on leur a commis;
C'est là que pour soi-même on n'est pas trop fidèle,
Et c'est de ce seul bien que l'avarice est belle.

SCÈNE II.

LE ROI, OCTAVE.

LE ROI.

Dernier et seul moyen d'où dépend mon repos,
Octave, qu'en ce lieu je te trouve à propos!

OCTAVE.

Sire, aurois-je du sort reçu ce bon office
Que je pusse espérer de vous rendre service?
De moi, sire, de moi dépend votre repos?

LE ROI.

Oui, de toi si tu veux : mais écoute en deux mots.
Quoique l'astre du jour, prêt à sortir de l'onde,
Semble plus souhaitable aux yeux de tout le monde;
Qu'alors que vers la mer, précipitant son cours,
Avecque sa carrière il achève les jours;
Du premier toutefois on n'a que l'espérance,
Et de l'autre les yeux possèdent la présence:
Le bien présent est sûr, les futurs sont trompeurs;
Un changement de temps, un amas de vapeurs,
Un vent, une tempête en un moment émue,
Aux yeux qui l'attendoient peut dérober sa vue.
T'expliquer maintenant cette comparaison,
Connoissant ton esprit, seroit hors de saison.

OCTAVE.

Le prince seroit-il ce soleil qui se lève,
Et vous, sire, celui dont la course s'achève,
Vous dont les jours à peine ont atteint leur midi,
Dont l'âge le plus beau n'est pas encore ourdi?

LE ROI.

Ayant compris mon sens, réponds à mon attente;
Préfère au bien futur la fortune présente:

L'incertaine faveur d'un fils qui doit régner
Contre un père régnant ne te doit pas gagner;
Outre qu'un jour, guéri de son jeune caprice,
Il voudra mal peut-être à qui lui rend service.

OCTAVE.

Sans égard du futur je dois tout à mon roi;
J'honore la couronne au front où je la voi.
Le sort me donne au fils, mais je me donne au père:
Chez vous je suis sujet et chez lui volontaire.
Oui, sire, assurez-vous de ma fidélité
En quoi qui soit utile à votre majesté;
Car de m'imaginer nul dessein sur sa vie....

LE ROI.

Ah! tu verrois ma mort précéder cette envie:
Oui, tout auteur qu'il est de mon cruel ennui,
J'entends encor mon sang qui me parle de lui;
Il rend et ma menace et ma colère vaines,
Et je le verserois pour en remplir ses veines.
De cette affection naît l'utile dessein
Que si confidemment je répands en ton sein.
Mais tout ce long discours dont je te sollicite,
A ton obéissance ôte de son mérite :
Tu sais, oui tu le sais, et toi seul de ma cour
As vu naître et durer cette funeste amour,
Pour quel indigne objet ce lâche cœur soupire,
Et de quelle puissance il révère l'empire :
D'une fille inconnue, et de qui les parens
N'ont possédé chez moi ni dignité, ni rangs,
Étrangère, sans biens, et sans autre avantage
Que de quelques attraits qu'il trouve en son visage.
D'ailleurs, tu sais l'accord en Pologne arrêté,
Dont mon ambassadeur par mon ordre a traité,

Que la princesse vient, et que cette alliance
De toute la Hongrie est l'heur et l'espérance;
Si bien que si dans peu leur commerce ne rompt,
J'attends en l'attendant un éternel affront.

OCTAVE.

Sire, je connois trop quel transport le domine,
Et de quelle furie il court à sa ruine :
Mais j'ai beau lui blâmer cet amour inégal,
Pour souffrir le remède il aime trop son mal.
Et, malgré les raisons que j'employe contr'elle,
Le prince n'en est pas moins soumis et fidèle.

LE ROI.

M'obstinant ce matin contre son sentiment,
Et blâmant sa folie et son aveuglement,
Autant qu'il l'estimoit je l'ai dépeinte infâme,
J'ai couvert sa vertu de reproche et de blâme,
Et j'ai promis de faire à ses yeux aveuglés
Voir ses débordemens honteux et déréglés.
Sa guérison dépend de cette connoissance,
Mais cette preuve, Octave, excède ma puissance;
Car Laure, à ce qu'on dit, a trop d'honnêteté,
Et passe tout son sexe en cette qualité;
C'est donc en ce besoin qu'il faut que l'art agisse,
Et je n'en attends rien si tu n'en es l'Ulysse.
Avecque cet accès qui t'est libre auprès d'eux,
Et ton esprit adroit, tu peux tout si tu veux.
C'est ici que l'honneur est conjoint à la ruse :
Un malade obstiné meurt si l'on ne l'abuse :
Les remèdes qu'on craint plaisent après l'effet,
Et quelquefois il faut cacher même un bienfait.
Prouve-moi donc ton zèle en ce besoin extrême;
Sers ton maître, ton roi, ton pays et toi-même;

Et, guérissant un fou à sa perte obstiné,
Rends-toi digne du rang que je t'ai destiné.

OCTAVE.

Il n'est point de secret que le zèle n'inspire
Pour l'honneur de son prince et le bien de l'empire;
Et, touchant ce dessein, j'ose engager ma foi,
Inviolable gage entre les mains d'un roi,
Si d'un peu de bonheur le sort me favorise,
De conduire à l'effet cette juste entreprise.
Espérer de lui plaire, et présumer encor
Que cette Danaé se rende à des flots d'or,
C'est vouloir au soleil ôter de la lumière,
Et chercher le matin au bout de sa carrière.
Il faut donc employer en cette occasion,
Au défaut de l'effet, l'art et l'illusion,
Et comme un enchanteur, par d'inconnus mystères,
Pour véritable corps fait passer des chimères,
Faire au prince abusé détester ses appas,
Lui faisant croire et voir ce qui ne sera pas.

LE ROI.

Mais avec quoi payer cette faveur extrême?

OCTAVE.

Vous la payerez, sire, avecque Laure même;
C'est le prix que je veux de ma fidélité
Si je rends ce service à votre majesté.

LE ROI.

Fais donc, dérobe Laure, et Laure sera tienne :
En l'ôtant à mon fils, fais qu'elle t'appartienne;
Combats pour conquérir cette riche toison.

OCTAVE.

Le zèle qui m'anime en sera le Jason.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, *seul.*

Voilà de ces flatteurs dont une cour abonde,
Que l'intérêt gouverne au gré de tout le monde;
Ennemis du repos, amis du changement,
Lâches, et résolus à tout événement:
Telles gens toutefois approchent la couronne;
On se sert de leur vice, et l'on hait leurs personnes.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE ROI.

LE COMTE.

Sire, en la basse cour une jeune beauté
Attend qu'on la présente à votre majesté.

LE ROI.

Une jeune beauté?

LE COMTE.

Plutôt la beauté même,
Que le plus continent ne peut voir qu'il ne l'aime;
Jamais rien de pareil ne parut en ces lieux
Pour la peine des cœurs et le plaisir des yeux.

LE ROI.

Qu'elle entre, voyons-la : si c'est quelque déesse,
Prions-la d'un miracle au besoin qui nous presse;
Prions-la de confondre et Laure et ses desseins,
Et de rendre à mon fils des sentimens plus sains.

SCÈNE V.

LE ROI, LE COMTE, LAURE.

LAURE, *aux pieds du roi.*

Grand roi dont la justice égale la puissance,
Extermine le vice et soutient l'innocence,
De tous les gens de bien l'espoir et le recours,
Mon honneur offensé vous demande secours.

LE ROI.

Ah! comte, de quels traits de lumière et de flamme
Je sens percer mon cœur! Achevez donc, madame.

LAURE.

Mon nom est Éliante, et mon père autrefois
Reçut en votre cour d'honorables emplois,
Son nom, malgré sa mort, vivra dans vos histoires;
Il vous a de son sang acheté des victoires:
Ce fut Théodamas.

LE ROI.

J'ai connu sa valeur;
Sa perte avecque vous m'est un commun malheur,
Et j'allois à sa gloire égaler sa fortune,
Quand il paya sa vie à cette loi commune.

LAURE.

Je vis donc avec lui mon espoir abattu;
J'héritai pour tout bien de sa seule vertu;
Mais le sort m'enviant encor cette richesse,
M'a d'un puissant Tarquin fait la foible Lucrèce:
Un jour dedans un temple où je priois les dieux,
Un jeune cavalier porta sur moi les yeux;
Ce ne fut point au bal, ni sur une fenêtre

Qu'il put m'entretenir ou qu'il me vit paroître;
Ce sont autant d'appâts qu'on tend aux libertés,
Et que j'ai toujours fuis et toujours évités.
Il me vit donc au temple, et là ces foibles charmes,
Dont les tristes effets me coûtent tant de larmes,
Sans qu'il s'en défendît par le respect des lieux,
M'acquirent les devoirs qu'il venoit rendre aux dieux :
Il s'enquiert de mon nom, me suit, me rend visite,
Brûle, promet, languit, m'écrit, me sollicite,
Et ne fait rien enfin, avec tous ces efforts,
Qu'accroître et qu'irriter d'inutiles transports.
Mais comme assez souvent nous passions sur ces rives,
Une autre fille et moi, quelques heures oisives,
A contempler des flots les divers mouvemens
Ou bien de quelques fleurs faire des ornemens,
J'avise en un moment l'appareil de ma perte,
Une superbe nef, de cent drapeaux couverte,
Où trop artistement on avoit peint pour moi
Sur des croissans d'argent la terreur et l'effroi;
Le chef de ce vaisseau, le turban sur la tête,
S'approche, fait du nôtre une prompte conquête,
Puis s'enfuit glorieux du butin qu'il a fait;
Quand moi, qui le croyois être Turc en effet,
Je hausse enfin les yeux, l'avise, le contemple,
Et vois que c'est celui qui m'avoit vue au temple,
Qui, traître, me ravit sur un traître élément,
Et que ma perte oblige à ce déguisement.
Le ravisseur enfin use de l'avantage;
Dans un calme profond mon honneur fait naufrage:
De ce mortel affront rien ne me peut sauver,
Et la mer n'a pas d'eaux assez pour m'en laver.
Vengeur de l'innocence et destructeur du vice,

Grand prince, mon honneur vous demande justice
Par les tristes ruisseaux des pleurs que j'ai versés,
Et par ces saints genoux que je tiens embrassés.

LE ROI.

Par les jours de mon fils, par cette chère vie
Pour qui je souffrirois qu'elle me fût ravie,
Par le bandeau royal qui doit couvrir son front,
Le sang du ravisseur lavera votre affront.
Ainsi puisse périr cette Laure importune,
Dont les prétentions vont jusqu'à sa fortune,
Qui nous remplit de trouble et de confusion,
Et qui sème entre nous cette division.
Nommez-le seulement.

LAURE.

Sire, il n'est nécessaire
Ni de savoir son nom, ni d'émouvoir l'affaire :
Commettez seulement quelqu'un à cet emploi,
Et je mettrai la chose aux termes que je doi.

LE ROI, *au comte.*

Oui, comte, à votre soin j'en commets la poursuite;
Suivez en tout son ordre, et partout sa conduite.

LE COMTE.

J'exécuterai, sire, avec fidélité
La charge que j'en ai de votre majesté.

LE ROI, *à l'oreille du comte.*

Approche, écoute un mot : puis-je avecque justice
Punir un criminel dont je deviens complice,
Moi qui sens que mon cœur incline à son forfait
Qui commets de désir ce qu'il commit d'effet?
Ah! comte, le beau crime! avec quel artifice

Ne voudrois-je en pouvoir mériter le supplice!
De quels puissans efforts mon cœur est combattu!
O merveilleux trésor de grâce et de vertu!
Que ta conquête est riche, et que la violence
Dont on peut t'acquérir est une belle offense!
Que te saurois-je, comte, offrir de précieux?
Partage avec moi l'empire de ces lieux,
Divisons entre nous mes biens et ma puissance,
Et de cette beauté m'acquiers la jouissance.

LE COMTE.

Dieux! quel est ce pouvoir, que votre majesté
En soit sitôt réduite à cette extrémité!

LE ROI.

Mais quel est son visage, où presque l'abondance
Des charmes qu'on y trouve en détruit la créance?
Crois-tu qu'il soit possible auprès de tant d'appas
De vivre, de les voir et ne les aimer pas?
Va, comte, parle-lui, soulage mon martyre;
M'acquérant ses faveurs, tu t'acquiers un empire;
Conduits ma passion au but que je prétends:
J'entre en mon cabinet pour t'en donner le temps.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LAURE.

LE COMTE.

Quelque difficulté qu'à l'abord elle fasse,
La brèche déjà faite assure de la place.
Madame; ces beaux yeux, ces clairs flambeaux d'amour,

Plus dignes de donner que d'emprunter le jour,
Tout baignés qu'ils étoient de cette eau qui les lave,
Se sont d'un seul regard fait un illustre esclave,
Un roi qui vous adore, et dont la passion
Payeroit de son sang votre possession.
Des faveurs qu'on lui fait son rang ôte le crime;
Jamais avec son prince on ne perd son estime;
Laissez-vous enchaîner à des liens dorés,
Et promettez le calme à ses sens égarés,
Comme lui de sa part, après cette allégeance,
Promet à votre honneur une prompte vengeance.

LAURE.

N'accusons plus le sort, il a trop fait pour moi,
Après tant de malheurs, si je plais à mon roi:
La perte de l'honneur à son sujet soufferte
Est à la plus honnête une honorable perte.
Allez, assurez-le que sur ce peu d'appas
Il est plus absolu que dessus ses états.

LE COMTE.

Voilà sans trop attendre accorder ma requête,
Et j'emporte à bon prix une riche conquête.
Madame, assurez-vous que ce consentement
Est à votre fortune un heureux fondement.
Mais où promettez-vous du secours à sa peine?

LAURE.

Chez moi, d'où j'enverrai quelqu'un qui vous y mène.

LE COMTE.

Et quand?

LAURE.

Dès ce soir même. Adieu, car il est tard;
Un des miens de ce pas vous viendra de ma part.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI.

Comte, eh bien?

LE COMTE.

C'en est fait, la place s'est rendue,
Et contre cet assaut s'est fort peu défendue.
Que votre épargne, sire, est un fort arsenal,
Et que l'or est un charme à la vertu fatal!

LE ROI.

Je me laisserois vaincre à l'ardeur d'Orantée,
Si par de si beaux yeux elle étoit excitée;
Et quiconque est esclave en si belle prison
Accorde la foiblesse avecque la raison.
Mais encor quelle est l'heure et la place assignée?

LE COMTE.

Chez elle pour ce soir la parole est donnée.

LE ROI.

Et sais-tu sa maison?

LE COMTE.

Laissez m'en le souci.
Dans un moment au moins un des siens vient ici.

LE ROI, *apercevant Orantée.*

O dieux! il me falloit pour modérer ma joie
Rencontrer ce mutin. Quel malheur me l'envoie?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ORANTÉE.

ORANTÉE.

Une dame, seigneur, au sortir du palais,
D'une extrême beauté si j'en connus jamais,
M'a chargé de vous voir touchant quelque promesse
Qu'elle dit avoir faite à l'ardeur qui vous presse;
Puis trouvant à propos son carrosse en ces lieux,
Plus vite qu'un éclair s'est ravie à mes yeux.

LE ROI.

Touchant quelle promesse, et quelle est cette femme?

LE COMTE.

Nous auroit-on joués?

ORANTÉE.

C'est, seigneur, cette infâme,
Cette fille perdue et cet objet d'horreur
Que vous persécutez avec tant de fureur;
C'est celle qui tantôt, sous un habit de page,
Vous a vu la traiter avecque tant d'outrage;
C'est celle où vos flatteurs trouvent tant de défauts,
Et ce sont ces appas qu'ils vous peignoient si faux.
Elle a cru comme moi qu'elle pouvoit sans crime
Vous voir et vous ôter cette mauvaise estime;
Et par un trait d'esprit de son invention
A mis l'affaire au but de votre intention.
Jugez par cet essai de son adresse extrême,
Et touchant sa beauté consultez-vous vous-même,
Vous dont sitôt l'Amour, ce savant artisan,

A su de son censeur faire son partisan.
Considérez, monsieur, si, depuis tant d'années
Que je vois ces beaux yeux qui font mes destinées,
J'aurois pu résister à ces jeunes vainqueurs
Si savans et si prompts à la prise des cœurs;
Et si, d'un seul regard vous ayant fait malade,
Ils m'auroient épargné. Voilà mon ambassade.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE ROI, LE COMTE.

LE COMTE.

Voilà d'un bel espoir un changement bien prompt;
Mais, le premier trompé, j'ai le premier affront.

LE ROI.

Tous mes sens interdits démentent mon oreille
Touchant cette impudence à nulle autre pareille.
Laure devant mes yeux, en ma chambre, et de jour!
L'ouïr, la voir, l'aimer, et la prier d'amour!

LE COMTE.

Que ferons-nous du Turc, suivrons-nous sa galère?

LE ROI.

Ah! comte, au nom des dieux, n'aigris point ma colère;
J'en ai trop pour les perdre et faire souvenir
De l'affront qu'ils m'ont fait les races à venir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYDIE, OCTAVE.

LYDIE.

Eh bien, avec tant d'art, avec ce soin extrême,
Ressemblerai-je à Laure?

OCTAVE.

Oui, comme Laure même;
Avec ce vêtement, cette taille, ce port,
Et ce grave maintien qui l'imite si fort,
Avec ces assassins, cette poudre, ces mouches,
Et ce souris fatal aux cœurs les plus farouches,
Si tu prends peine encore à bien feindre sa voix,
Le prince entre vous deux hésiteroit au choix;
Outre aussi que la nuit, fidèle secrétaire
Des fourbes des amans, aidera ce mystère.
L'art a mis à propos ce cabinet chez vous,
Qu'une fenêtre basse expose aux yeux de tous,
Qui de tous les passans rend et reçoit la vue :
C'est là qu'il faut, Lydie, attendre ma venue,

Et qu'il faut essayer l'artifice amoureux
Qui promet du repos et pour nous et pour eux.
Moi j'attends ici Laure, et l'ayant introduite
Et laissée en sa chambre où je l'aurai conduite,
Avec avis exprès de ne paroître pas,
De crainte que le roi n'adresse ici ses pas,
Je viens au cabinet où joûra l'artifice
Qui rend à ces amans ce favorable office.

LYDIE.

Mais quel office encor? je ne le comprends point?
Beaucoup d'art, sans mentir, à ce mystère est joint.

OCTAVE.

Eh quoi! ne sais-tu pas où Laure en est réduite?
Peut-elle d'un monarque éviter la poursuite,
Tandis qu'il la croira nourrir ses premiers feux,
Songer encor au prince et recevoir ses vœux?
Ce qu'il ne croira plus s'il apprend qu'elle m'aime.

LYDIE.

Mais pourquoi, l'abusant, abuser Laure même,
Et ne lui dire pas le plaisir qu'on lui fait?

OCTAVE.

Afin de n'ôter pas le mérite au bienfait,
Qui n'étant point promis oblige davantage;
Outre que cette fille, avec ce grand courage
Qui donne un vol si haut à ses prétentions,
Verroit qu'on feroit tort à ses affections,
Et, brûlant d'une flamme et si noble et si belle,
Ne voudroit pas souffrir qu'on la crût infidèle.

LYDIE.

Le trait est d'habile homme et d'un esprit bien sain.

OCTAVE.

La seule piété m'oblige à ce dessein,
Et ton zèle de même à ce devoir t'invite
Et de cette faveur partage le mérite.
Laure vient de ce pas, et j'arrête en ce lieu
Pour la rendre en sa chambre.

LYDIE.

Attendez donc.

OCTAVE.

Adieu.

(Lydie sort.)

SCÈNE II.

OCTAVE, *seul.*

De ces divers détours la route est malaisée;
Mais en ce labyrinthe il faut être un Thésée,
Il faut promettre à tous et faire tout pour soi;
Pour bien tromper le prince, il faut tromper le roi.
Employons Laure même en cette comédie;
Quelqu'un prendra pour Laure, et l'autre pour Lydie.
Car il est important, et j'y saurai pourvoir,
Que le roi, la voyant, ne sache pas la voir:
Faisant qu'il la connût, j'exposerois sa vie
A l'ardente fureur dont il l'a poursuivie.
Amour, subtil enfant, seconde mon dessein,
Favorise ma flamme, ou me l'ôte du sein.
Hasardons tout: n'importe, au moins j'ai l'avantage
De ne pouvoir périr par un plus beau naufrage,
De ne pouvoir briser contre un plus bel écueil,
Ni dans plus belle mer rencontrer mon cercueil.

SCÈNE III.

LE ROI, OCTAVE.

LE ROI.

Mon cher Octave, eh bien, qu'a produit ton adresse?
Devons-nous espérer l'effet de ta promesse?

OCTAVE.

Tout succédera, sire, au gré de votre espoir;
J'ai promis ce matin, et veux payer ce soir:
Laure et certaine fille ont un rapport extrême
Par qui j'ai résolu de vous tromper vous-même;
Vous verrez Laure même, au rapport de vos yeux;
Le lait, enfin, au lait ne ressemble pas mieux.
Cet extrême rapport semble un jeu de nature,
Qu'elle n'ait inventé que pour cette aventure.
Enfin espérez, sire, un bel événement
Si le succès répond à ce commencement.

LE ROI.

Le triomphe obtenu, la dépouille en est tienne,
Et dès demain je veux que Laure t'appartienne:
Mais tout dépend de toi.

OCTAVE.

Laissez-m'en le souci.
Allez quérir le prince, et vous rendez ici.

(Le roi sort.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, *seul.*

J'élève un édifice avecque ces machines
Qui, s'il doit renverser, m'entraîne en ses ruines.
Et tu prends, mon amour, un vol audacieux :
Mais si je tombe, au moins je tomberai des cieux.
Je ne saurois périr pour un objet plus rare :
Ce soleil, comme l'autre, est digne d'un Icare.
Avançons, la voilà. Quelle infidélité
N'autoriseroit-elle avec tant de beauté?

SCÈNE V.

LAURE, OCTAVE.

LAURE.

Eh bien! la fourbe, Octave, est-elle pas plaisante?

OCTAVE, *à part.*

Que dit-elle? O propos qui détruit mon attente!
Mon espoir est trahi, mes secrets découverts,
Les machines à bas, l'édifice à l'envers.

LAURE.

Est-il temps que l'effet succède à la promesse,
Et qu'on le satisfasse au désir qui le presse?

OCTAVE.

Qui, madame?

LAURE.

Le roi.

LE ROI.

Vous saurez discerner, si la bonté des dieux
Fait que la vérité vous dessille les yeux,
Les avis que m'inspire et l'âge et la sagesse,
D'avecque les conseils d'une ardente jeunesse;
Et vous verrez, mon fils, que mon intention
Part et naît purement de mon affection.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LYDIE *et* OCTAVE, *dans un cabinet.*

LYDIE, *à Octave.*

Ah! ne m'opposez point des excuses frivoles;
Répondez-moi du cœur, laissons là les paroles.
Octave, payez mieux les ardeurs que je sens,
Qu'avecque des soupirs ou feints ou languissans,
Infidèles témoins d'une fidèle flamme,
Et qui ne disent point les sentimens de l'âme.

ORANTÉE, *écoutant sous la fenêtre.*

Ardeurs, flammes, soupirs, ah! que m'apprenez-vous?
Laure priant d'amour! lui prié! moi jaloux!

OCTAVE.

Mais puisque vous savez que je dépends d'un maître,
Accordez donc les noms de valet et de traître.
Laure, eh quoi! pourrez-vous priser avec raison
La foi qui vous viendroit par une trahison?
Mon devoir, non pas moi, fait cette résistance;
Je ne vous puis, constant, promettre de constance:
Quels si sacrés sermens vous pourroient assurer

D'un qui pour s'engager se devroit parjurer?
Libre, j'aurois assez d'ardeur et de courage
Pour oser souhaiter ce glorieux servage;
Mais je dépends du prince, et cet engagement
Me défend d'attenter à son contentement.

ORANTÉE.

Ce désir te seroit une funeste envie,
Et tout autre discours t'auroit coûté la vie.

LE ROI.

Eh bien, où fondez-vous votre fidélité?
Dessus cette foiblesse et cette lâcheté?

LYDIE.

L'Amour est bien enfant quand, tremblant et timide,
Il prend ou la prudence ou la raison pour guide:
Souffrons, puisqu'il est dieu, que tout lui soit permis,
Sans respect de parens, de maîtres, ni d'amis;
Car enfin que prétend avecque sa fortune,
Ce prince dont l'amour si long-temps m'importune?
Qu'il soumette ses vœux aux volontés du roi,
Et me laisse à mon gré disposer de ma foi.

OCTAVE.

Quoi! Laure est infidèle?

LYDIE.

Octave est indomptable?

OCTAVE.

De cette trahison mon cœur n'est pas capable.

ORANTÉE.

« Et me laisse à mon gré disposer de ma foi! »
Ah! c'est trop.

LE ROI.

Arrêtez.

ORANTÉE.

Monsieur, permettez-moi.
« Car enfin que prétend avecque sa fortune,
» Ce prince dont l'amour si long-temps m'importune! »

LE ROI.

Mon fils!

ORANTÉE, *tirant son épée.*

Souffrez, monsieur, que mon juste courroux
Venge.....

OCTAVE.

J'entends quelqu'un. Laure, retirons-nous.

(Octave et Lydie se retirent.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, ORANTÉE, LE COMTE.

ORANTÉE.

Sur son perfide sang, votre haine et ma flamme.....

LE COMTE.

Seigneur, remettez-vous.

ORANTÉE.

Elle mourra, l'infâme.
« Qu'il me laisse à mon gré disposer de ma foi! »
Oui, je te la remets, perfide, elle est à toi.
Oui, je renonce, ingrate, à la fausse victoire
Sur qui j'établissois le comble de ma gloire;
Dispose de ta foi, lâche; oui, je te remets

Ce bien imaginaire et que tu n'eus jamais.
Ah! ciel! ce n'est point toi qui régis la nature;
Tes astres impuissans errent à l'aventure;
La région du feu n'a point de pureté;
La terre, quoi qu'on die, est sans stabilité;
L'ombre produit les corps, et les corps suivent l'ombre;
L'astre du jour est fixe, et sa lumière est sombre;
Le visage de Laure a de douteux appas,
Et rien n'est assuré puisqu'elle ne l'est pas.

LE ROI.

Enfin voilà, mon fils, cette chaste Lucrèce
Dont vous m'aviez si haut exalté la sagesse;
Enfin vous apprendrez de l'usage et du temps
Combien il est trompeur d'abonder en son sens,
Et que la passion est un aveugle guide
Avec qui l'on s'égare en lui lâchant la bride:
C'est le bruit de la ville et celui de ma cour
Que mille avecque vous partageoient son amour,
Si tel bien toutefois se partageant se donne;
Car ce qu'on a pour tous on ne l'a pour personne.

ORANTÉE.

Je connois ma folie, et mon aveuglement
En cette trahison paroît trop clairement:
Mais que ne peut ce sexe alors qu'il dissimule!
Est-il œil qu'il n'aveugle, est-il cœur qu'il ne brûle?
Perfide, tu devois, au moins par intérêt,
Attendre notre hymen, puisqu'il étoit si prêt;
Puisqu'aucune puissance, à nos vœux opposée,
N'eût d'avecque ta foi la mienne divisée,
Et que rien de trop fort ne s'offroit à mes yeux
De la part des mortels ni de celle des dieux.

LE ROI.

Quand le ciel pour nos fronts a marqué des couronnes,
Ses soins dès le berceau veillent sur nos personnes,
Gouvernent notre vie, et ne permettent pas
Que, destinés si haut, nous descendions si bas.
Il reste donc, mon fils, d'accomplir mon attente,
Et de tourner vos vœux du côté de l'infante :
Le bruit de ses appas est assez répandu
Pour vous promettre plus que vous n'avez perdu.

ORANTÉE.

Tous mes fers sont brisés, toute ma flamme est morte;
Choisissez les liens qu'il vous plaît que je porte;
Ordonnez-moi le feu qui brûlera mon cœur;
Le triomphe tout prêt n'attend que le vainqueur.

LE COMTE.

Sire, après ce bonheur, que le ciel nous envoie,
Joignons à mille feux autant de cris de joie.

LE ROI.

Puisqu'à mes volontés vous soumettez vos vœux,
Il reste encor, mon fils, un seul point que je veux.

ORANTÉE.

Quel? ordonnez, monsieur.

LE ROI.

De tenir cet outrage
Trop au-dessous de vous et de votre courage
Pour vous devoir aigrir contre un sexe impuissant,
Que vous honoreriez même en le punissant :
Si vous n'épargnez Laure, épargnez votre gloire;
C'est assez la punir qu'en perdre la mémoire.

ORANTÉE.

Cet arrêt est un frein à mon juste courroux.
Je ne veux voir qu'Octave.

LE ROI, *au comte.*

Allons, retirons-nous.
(Le roi et le comte sortent.)

SCÈNE IX.

ORANTÉE, *seul.*

Ne souffre pas encor qu'on blâme ta foiblesse,
Beau monstre apprivoisé dont la douceur nous blesse,
Manquement de nature agréable à nos yeux,
Mal, mais mal le plus beau des ouvrages des cieux;
Sexe, qui dompte tout, et n'as point de courage,
De nos fidélités objet lâche et volage,
Défends-toi de ma plainte et de ma passion,
Et vante ta constance après cette action.
Ah!

SCÈNE X.

OCTAVE, ORANTÉE.

OCTAVE.

Qu'avez-vous, seigneur? quel trouble vous possède?

ORANTÉE.

Une peine, une rage, un tourment sans remède.

OCTAVE.

Et quel?

ORANTÉE.

De tous les maux qu'on souffre sous les cieux
Le plus insupportable et le plus furieux.

OCTAVE.

Quelque nouvel obstacle à votre mariage?

ORANTÉE.

Non, ce seroit un mal moindre que mon courage.

OCTAVE.

Quel donc?

ORANTÉE.

La jalousie.

OCTAVE.

Et de qui?

ORANTÉE.

Tu le sais.

OCTAVE.

Ni Laure ni sa foi ne changèrent jamais:
L'inviolable ardeur qu'elle vous a jurée
Aussi loin que sa vie étendra sa durée.

ORANTÉE, *tirant un poignard.*

Infâme recéleur de sa déloyauté,
J'écrirai de ton sang son infidélité.

OCTAVE.

Quoi, seigneur, de mon sang? D'où naît votre colère?

ORANTÉE.

De l'affront que tu sais et que tu veux me taire,
Quoiqu'en cette rencontre, heureusement pour toi,
J'aye appris ton respect et reconnu ta foi.

OCTAVE.

Et de qui savez-vous que Laure est infidèle?

ORANTÉE.

Tu le cèles encor? De Laure, traître, d'elle;
Elle te vient d'offrir la foi que j'en avois,
Et j'aurois démenti tout autre que sa voix.

OCTAVE.

Quoique instruit de sa vie, il est vrai, je l'ai tue,
Comme triste nouvelle et toujours trop tôt sue:
Ce qui doit affliger surprend toujours assez.

ORANTÉE.

Quoi! mes bienfaits futurs, mes services passés,
Tant d'obstacles franchis, des transports si sensibles,
Signes de mon amour si clairs et si visibles,
Sont de trop foibles nœuds pour arrêter sa foi?
Mon amour l'importune? Ah! je meurs; soutiens-moi.

OCTAVE.

Il faut faire paroître au regret qui vous presse
Autant de fermeté comme elle a de foiblesse.

ORANTÉE.

Sexe ingrat!

OCTAVE.

Il est vrai que depuis quelque jours
Je suis persécuté de ses folles amours;
Mais tout autre s'offrant seroit prêt à lui plaire,
Elle ne fait refus ni n'en sut jamais faire;
Vous manquez une place où mille ont réussi.

ORANTÉE.

Puis-je ouïr ce discours? Effronté, sors d'ici!

OCTAVE.

Je m'en vais.

ORANTÉE.

Non, reviens, j'oublîrai cette ingrate :
Mais il ne peut encor que ma douleur n'éclate,
Cherche quelqu'un des miens.

OCTAVE.

En ce ressentiment,
Au moins n'attentez rien.

ORANTÉE.

Non, fais tôt seulement.

(Octave sort.)

SCÈNE XI.

ORANTÉE, *seul.*

Avec quelle constance, au courroux qui m'anime,
De ma divinité ferai-je ma victime?
Faut-il donc ruiner le temple ou j'ai prié,
Et démolir l'autel où j'ai sacrifié?
Puis-je, l'ayant aimée à l'égal de moi-même,
D'un extrême sitôt passer à l'autre extrême?
Non, sortez de mon sein, vains projets que je fais:
Je l'aime au plus haut point que je l'aimai jamais.
Je sais que ma constance, après un tel outrage,
Est bien moins un excès qu'un défaut de courage,
Et que le souvenir de sa déloyauté
Est un honteux reproche à mon honnêteté;
Mais le mal que je sens ressemble à ces ulcères
Qui par quelque accident deviennent nécessaires,

Dont il est dangereux de se laisser guérir,
Et qu'on ne peut fermer sans se faire mourir.
O ridicule amour! cœur lâche, cœur infâme,
Qui ne peux t'échapper des liens d'une femme!
Être si peu touché d'un si sensible affront!
Ne le ressens-tu point? est-il tout sur mon front?
Elle ne peut souffrir ni moi ni ma fortune;
Un des miens la rejette, et moi je l'importune.
Ah! cède, mon amour, à ce juste transport;
Oui, je hais cette infâme à l'égal de la mort.
Mais quoi! ne la voir plus! Mon erreur reconnue
Peut m'en ôter l'amour et m'en laisser la vue!
Haïssons seulement ce qu'elle a d'odieux,
Et l'abhorrant du cœur, admirons-la des yeux.
Hélas! que résoudrai-je en cette peine extrême?
A peine je la hais que je sens que je l'aime.

SCÈNE XII.

OCTAVE, ORANTÉE; GARDES.

OCTAVE.

Les voici.

ORANTÉE.

Suivez-moi.

OCTAVE.

Surtout gardez, seigneur,
Que vos mains de son sang ne tachent votre honneur.

ORANTÉE.

Entrons.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LAURE.

LAURE.

Eh bien, mon prince, après cet artifice
Puis-je rien entreprendre où je ne réussisse?
Avec adresse enfin ai-je trompé le roi?

ORANTÉE.

Oui, perfide, il est vrai, mais lui bien moins que moi.

LAURE.

Raillez-vous? Eh! seigneur, quelle est cette visite?
A quoi cette froideur, et pourquoi tant de suite?
Vous allez exciter un murmure apparent.

ORANTÉE.

Ce murmure aujourd'hui m'est tout indifférent,
Puisqu'il sera suivi d'une éternelle absence.

LAURE.

Qu'entends-je? O juste ciel, soutiens mon innocence!
Hélas! qu'ai-je commis?

ORANTÉE, *à Octave.*

Elle feint bien.

OCTAVE.

Fort bien.

LAURE.

Quel est donc entre vous ce secret entretien?
En quoi, mon cher Octave, ai-je pu lui déplaire?

OCTAVE.

Vos jours sont en danger: évitez sa colère.

ORANTÉE, *à Octave.*

(A Laure.)

Mon cher Octave! Infâme!

LAURE.

En cet étonnement
Je demeure interdite et perds tout sentiment.
Quoi donc! à tant d'amour succède tant de haine?
Ah! faites que je meure, ou me tirez de peine.

ORANTÉE.

Non, non, il faut encor signaler vos appas;
Il importe beaucoup que vous ne mouriez pas.
Il reste à ces beaux yeux des libertés à prendre,
Et leur empire encor a bien loin à s'étendre:
Ne leur ôtez donc pas la lumière du jour,
Vivez pour notre gloire et pour celle d'Amour.
Cependant ne craignez ni moi ni ma fortune,
Et n'appréhendez plus que je vous importune;
Je voudrois seulement, vous rendant votre foi,
Certains gages d'amour que vous avez de moi;
Ces gens les recevront, ordonnez qu'on les rende:
Ce n'est pas que la perte en effet en fût grande;
Mais ces tristes objets pourroient à l'avenir
Vous affliger l'esprit de quelque souvenir;
Et je veux que le temps efface notre histoire,
Et vous ôte de moi jusques à la mémoire.

LAURE.

Seigneur, ne tirez pas des pleurs que je répands
La preuve de ma vie, attendez-la du temps:
C'est à son seul pouvoir qu'appartient la défense
Et de ma passion et de mon innocence.
Je suivrai cependant l'ordre que je reçoi,

Et vous renverrai tout sans reprendre ma foi;
L'effort que j'en ferois seroit bien inutile;
La résolution n'en est pas si facile.
Heureux qui comme vous en peut user ainsi,
Qui se peut engager et dégager aussi!
Pour moi je n'obtins pas ce bien de la nature;
Je ne vous oublîrai que dans la sépulture;
Et si l'on aime encor séparé de son corps
Vous aurez une amante en l'empire des morts.

(Elle sort.)

ORANTÉE.

Hélas! à mes regards l'ingrate s'est ravie.
Allons, sortons d'ici, j'y laisserois la vie.
Je sens bien que mon mal sera sans reconfort,
Et que ma guérison n'appartient qu'à la mort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORANTÉE, *seul, l'épée à la main à la porte de Laure.*

Beau ciel de mon soleil, maison si désirée,
Rue où ma liberté s'est si bien égarée,
Belle porte de Laure, où cet astre d'amour,
T'ouvrant ou te fermant, ôte ou donne le jour;
Fenêtre désormais à mes yeux défendue,
Pourquoi, chétif, pourquoi vous ai-je jamais vue?
Et vous, jeunes tyrans des libertés des cœurs,
Beaux yeux, de ma franchise agréables vainqueurs,
Beaux meurtriers, qui muets avez tant d'éloquence,
Hélas! combien déjà me dure votre absence!
Pourquoi par vos regards m'avez-vous tant de fois
Confirmé faussement le rapport de sa voix?
J'ai bien, en vous croyant, joint la honte à l'injure;
J'ai reçu deux meurtriers pour témoins d'un parjure;
Aux soins de deux voleurs mon esprit s'est remis,
J'ai pris pour conseillers mes mortels ennemis.
(Il s'assied sur le seuil de la porte.)

SCÈNE II.

OCTAVE, ORANTÉE.

OCTAVE.

Le prince, en cette triste et soudaine retraite,
Ne m'a pas sans dessein sa présence soustraite :
Il proposoit en vain de ne la revoir plus ;
Ses fers sont allongés, mais ne sont pas rompus ;
Des rivières plutôt, pour monter vers leur source,
Contre leur naturel, rebrousseroient leur course,
Que, pour quelque dépit qui rebute un amant,
Il cesse d'incliner et tendre à son aimant.

ORANTÉE.

Qu'entends-je ?

OCTAVE.

Quoi! seigneur, et si tard et sans suite!

ORANTÉE.

Que veux-tu? sans dessein, sans conseil, sans conduite,
Mon cœur, sollicité d'un invincible effort,
Se laisse aveuglément attirer à son tort.
Pour n'être pas témoin de ma folie extrême,
Moi-même je voudrois être ici sans moi-même.
Qu'un favorable soin t'amène sur mes pas!
Saisi, troublé, confus, je ne me connois pas ;
Et ta seule présence, en ce besoin offerte,
Arrête mon esprit sur le point de sa perte.

OCTAVE.

Maudite trahison, source de ses douleurs,
Que ta triste semence est féconde en malheurs!

Quoi! seigneur, voulez-vous qu'une fille ait la gloire
D'avoir d'autorité conservé sa victoire,
D'oser impunément vous traiter de mépris,
Et, vicieuse ou non, régner sur vos esprits?
Domptez, par une utile et belle violence,
Cet amour qui vous brave avec tant d'insolence;
Il faut payer de force en semblable combat:
Qui combat mollement veut bien ne vaincre pas.

ORANTÉE.

Je l'avoue à toi seul, oui, je l'avoue, Octave,
En cessant d'être amant, je deviens moins qu'esclave;
Et si je la voyois, je crois qu'à son aspect
Tu me verrois mourir de crainte et de respect:
Je ne sais par quel sort ou quelle frénésie
Mon amour peut durer avec ma jalousie;
Mais je sens en effet que malgré cet affront,
Dont la marque si fraîche est encor sur mon front,
Le dépit ne sauroit l'emporter sur la flamme;
Et toute mon amour est encore en mon âme.

OCTAVE.

Tout son espoir peut donc être encore en son sein,
Si l'ingrate a pour vous encor quelque dessein.
Quand après le combat l'ennemi se rapproche,
Notre paix est aisée et notre grâce est proche.
C'est un fatal dessein pour notre liberté
Que de revoir le joug que nous avons porté.
Rien n'est plus éloquent que les pleurs d'une femme;
C'est une eau merveilleuse et qui nourrit la flamme;
Avec sa foiblesse elle peut tout forcer:
Qui consent de l'entendre est près de l'exaucer.
Comme sa voix est douce elle est persuasive,

Nous n'avons point de fiel dont elle ne nous prive;
Cette douceur nous plaît, et ce qui plaît surprend;
Si l'esprit n'est gagné la volonté se rend;
Si la voix ne peut rien la personne nous touche;
Tout en est éloquent, ses yeux aident sa bouche;
Toutes ses actions servent à son secours,
Et pour nous racquérir fait de muets discours:
La voyant sans science on la croit sans malice,
Et toutefois sa vie est un pur artifice:
Laure, en un mot, seigneur, n'est pas loin de sa paix.

ORANTÉE.

Moi! que je souffre Laure et lui parle jamais!
Que jamais je m'arrête et jamais je me montre,
Où Laure doive aller, où Laure se rencontre!
Que je visite Laure et la caresse un jour!
Que Laure puisse encor me donner de l'amour!
Qu'ayant reçu de Laure un traitement si rude,
Laure me puisse plus causer d'inquiétude!
Les étoiles plutôt descendront en ces lieux,
Les arbres arrachés s'iront planter aux cieux,
Les poissons dedans l'air prendront leur nourriture,
Les bêtes dans la mer chercheront leur pâture,
On verra de son lieu sortir chaque élément,
Et tout sera compris en ce déréglement.

OCTAVE.

Mais si pour vous toucher elle n'a plus de charmes,
Pourquoi donc baignez-vous sa porte de vos larmes?
Quand l'esclave échappé rapproche la maison,
Il ne hait pas son maître et craint peu sa prison.

ORANTÉE.

A qui goûte un repos si calme et si tranquille,
Octave, aucun effort ne semble difficile:

Vivant comme tu fais, exempt de tout souci,
Tu crois qu'il m'est aisé d'en être exempt aussi;
Mais las! si de nos cœurs nous pouvions faire échange,
Combien tu trouverois ce changement étrange!
Que tu croirois ton mal loin de sa guérison,
Et que tu serois sourd aux lois de la raison!
Ce lieu te plairoit tant, que peut-être l'aurore
En ramenant le jour t'y trouveroit encore.

OCTAVE.

On souffre volontiers pour un bien qu'on poursuit :
Mais quand de sa poursuite on n'attend point de fruit....

ORANTÉE.

Que veux-tu? mon attente étoit une chimère
Qui porta des enfans semblables à leur mère;
Comme je bâtissois sur un sable mouvant,
J'ai produit des soupirs qui ne sont que du vent.

OCTAVE.

Mais si vous confériez avec votre courage
D'un si peu supportable et si sensible outrage,
Et défendiez l'entrée à tout autre penser,
N'espéreriez-vous point que ce mal pût cesser?

ORANTÉE.

N'étant pas immortel mon mal ne le peut être;
J'en trouverai la fin à force de l'accroître;
J'obtiendrai mon repos de mes propres douleurs,
Et par mes pleurs enfin je tarirai mes pleurs.

OCTAVE.

Lorsque le désespoir à ce point nous possède,
C'est un surcroît de mal, et non pas un remède.

ORANTÉE.

Qu'on m'a fait un plaisir et triste et déplaisant,
Et qu'on m'a mis en peine en me désabusant!
Qu'on a blessé mon cœur en guérissant ma vue!
Car enfin mon erreur me plaisoit inconnue;
D'aucun trouble d'esprit je n'étois agité,
Et l'abus me servoit plus que la vérité.
Moi, que du choix de Laure enfin je me repente!
Que jamais à mes yeux Laure ne se présente!
Que de Laure mon cœur ne m'ose entretenir!
Que Laure ne soit plus dedans mon souvenir!
Que pour Laure mon sein n'enferme qu'une roche!
Que je ne touche à Laure, et jamais ne l'approche!
Que pour Laure mes vœux aient été superflus!
Que je n'entende Laure et ne lui parle plus!
Frappe; je la veux voir.

OCTAVE.

Seigneur!

ORANTÉE.

Frappe, te dis-je.

OCTAVE.

Mais songez-vous à quoi votre transport m'oblige?

ORANTÉE.

Ne me conteste point.

OCTAVE.

Quel est votre dessein?

ORANTÉE, *tirant son poignard.*

Fais tôt, ou je te mets ce poignard dans le sein.

OCTAVE.

Eh bien, je vais heurter.

ORANTÉE.

Non, n'en fais rien, arrête;
Mon honneur me retient quand mon amour est prête,
Et l'une m'aveuglant, l'autre m'ouvre les yeux.

OCTAVE.

L'honneur assurément vous conseille le mieux.
Retirons-nous.

ORANTÉE.

Attends que ce transport se passe.
Approche cependant; sieds-toi, prend cette place,
Et, pour me divertir, cherche en ton souvenir
Quelque histoire d'amour de quoi m'entretenir.

OCTAVE, *assis*.

Écoutez donc. Un jour.....

ORANTÉE.

Un jour cette infidèle
M'a vu l'aimer au point d'oublier tout pour elle;
Un jour j'ai cru son cœur répondre à mon amour;
J'ai cru qu'un chaste hymen nous uniroit un jour;
Un jour je me suis vu comblé d'aise et de gloire,
Mais ce jour-là n'est plus. Achève ton histoire.

OCTAVE.

Un jour donc, en un bal, un seigneur.....

ORANTÉE.

Fut-ce moi?
Car ce fut en un bal qu'elle reçut ma foi;
Que mes yeux, éblouis de sa première vue,
Adorèrent d'abord cette belle inconnue,
Qu'ils livrèrent mon cœur à l'empire des siens,
Et que j'offris mes bras à mes premiers liens.

Mais quelle tyrannie ai-je enfin éprouvée !
Octave, c'est assez, l'histoire est achevée.

OCTAVE.

Je la commence à peine.

ORANTÉE.

Il suffit, je ne puis
Avoir plus longue trêve avecque mes ennuis.
Quelque lumière encore éclaire à sa fenêtre;
Crois-tu qu'un peu de bruit l'obligeât d'y paroître?

OCTAVE.

Sans doute, et c'est, seigneur, l'histoire qu'il vous faut.

ORANTÉE.

Fais donc.

OCTAVE.

L'appellerai-je?

ORANTÉE.

Oui.

OCTAVE.

Laure!

ORANTÉE.

Un peu plus haut.

OCTAVE.

Laure, un mot.

ORANTÉE, *se cachant.*

Tout mon sang en mes veines se trouble;
Je veux sortir de peine, et ma peine redouble.

SCÈNE III.

OCTAVE, LAURE, ORANTÉE.

LAURE.

Qui me demande? qu'est-ce?

ORANTÉE, *à Octave.*

Hélas! tu m'as perdu.

Viens, ne l'appelle plus.

OCTAVE.

Elle m'a répondu.

ORANTÉE.

Trouve quelque prétexte.

OCTAVE.

Attendez. C'est, madame,

Le prince.....

ORANTÉE.

Que dit-il? ce traître me diffame.

OCTAVE.

Qui vous mande par moi qu'il renverra demain....

ORANTÉE.

Quoi, menteur?

OCTAVE.

Les écrits qu'il a de votre main.

LAURE.

Dis-lui que, sans me faire un ambassade vaine,
Il peut avec du feu s'épargner cette peine.

(Elle se retire et ferme la fenêtre.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, ORANTÉE.

ORANTÉE.

L'ingrate à mes regrets joint encor ses mépris.
Hélas! quel trouble, Octave, agite mes esprits!
L'amour qui me transporte, et l'affront qui me touche,
Tous deux également vouloient m'ouvrir la bouche;
Tous deux vouloient paroître et sortir à la fois,
Et tous deux se pressant m'ont étouffé la voix.

OCTAVE.

J'ai déguisé la mienne avec tout l'artifice
Que pouvoit de mon soin requérir ce service;
Et Laure assurément n'a pas cru me parler.
Mais, seigneur, il est tard et temps de s'en aller.

ORANTÉE.

Va, laisse, je te prie, à mon inquiétude,
Avant que je te suive, un peu de solitude.

OCTAVE.

Seigneur!

ORANTÉE.

Ah! que je hais ces soins désobligeans!
Va, te dis-je, et tantôt amène ici mes gens.

OCTAVE, *à part.*

Soyons tôt de retour : la fourbe découverte
Et de Laure et du jour me coûteroit la perte.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ORANTÉE *seul.*

Enfin me voici seul, et je puis librement
Écouter mon amour et mon ressentiment.
Mon cœur entre les deux également balance;
Honneur, pour m'arrêter use de violence;
Car, si j'ose la voir, quel que soit mon courroux,
Tu me verras muet tomber à ses genoux;
Un seul de ses regards m'arracheroit les armes;
Et si je me plaignois, ce seroit par des larmes.
Si j'ose l'aborder son pardon est certain;
L'ennemi qui visite a la grâce à la main.
Que résoudrai-je donc au mal qui me transporte?
Attends-je que le jour me trouve à cette porte?
C'est trop délibérer; levons-nous, parlons-lui,
Mais d'une fausse voix et sous le nom d'autrui.

(Il frappe à la porte.)

SCÈNE VI.

LAURE, ORANTÉE.

LAURE.

Qui frappe?

ORANTÉE.

C'est Octave. Un mot, et je vous laisse.

LAURE.

Venez-vous croître encor la douleur qui me presse,
Et me rapportez-vous ces écrits malheureux,
Légitimes enfans d'un esprit amoureux,
Et si chers autrefois aux yeux de ce barbare

Qui reconnoît si mal une amitié si rare?
La passion m'emporte : excusez ce transport.

ORANTÉE.

Le prince reconnoît qu'en effet il eut tort,
Et qu'en cette action il crut trop son courage.

LAURE.

Ma mort suivra de près un si sensible outrage,
Et j'aurai trop long-temps survécu son amour
Si j'attends pour mourir la naissance du jour.
J'aurois tort il est vrai, si je trouvois étrange
Qu'au parti qui lui vient sa volonté se range,
Puisqu'enfin c'est l'arrêt et d'un père et d'un roi,
Et qu'un prince doit plus à ses états qu'à soi :
Mais d'amant me traiter en mortel adversaire,
Et m'imputer du mal à dessein de m'en faire!
Vouloir m'attribuer son infidélité,
Et ne pardonner pas à mon honnêteté!
C'est mal faire paroître une illustre naissance
Qui joint la courtoisie avecque la puissance;
Et c'est bien démentir cette discrétion
Qui présida toujours à son affection!

ORANTÉE.

J'ignore par quel art il a pu reconnoître
L'amour qu'encor ce soir vous m'avez fait paroître;
Mais cette connoissance a fait ce changement,
Et de sa jalousie est le seul fondement.

LAURE.

Octave, rêvez-vous? Quoi! votre humeur est vaine
Jusqu'au point d'avoir cru me causer de la peine!
L'esprit récuse ici l'autorité des sens;
Quelqu'un le contrefait. Attendez, je descends.

(Elle se retire.)

SCÈNE VII.

ORANTÉE, *seul.*

O dieux! s'il se pouvoit qu'en faveur de mon père
Octave eût employé la fourbe en ce mystère,
Et qu'on m'eût fait à tort soupçonner son honneur,
Seroit-il quelque joie égale à mon bonheur?
Mon oreille a bientôt établi ma créance,
L'affaire méritoit assez de défiance:
Le sage doit long-temps et bien voir ce qu'il croit,
Et même quelquefois douter de ce qu'il voit.
Mais, dieux! que cet abord trouve en moi de foiblesse!
Je doute si je meurs de joie ou de tristesse.

SCÈNE VIII.

LAURE, LYDIE, *un flambeau à la main;* ORANTÉE.

LAURE.

Lydie, est-il bien vrai que nous ne dormions pas?
Que vois-je? Eh! quoi! seigneur, où s'adressent vos pas?
Votre pouvoir, d'accord avec votre courage,
De votre aversion vient-il finir l'ouvrage?
Votre main en mon sang se vient-elle tremper?
Tenez, voilà l'endroit où vous devez frapper.
Ne lui retardez point ce sanglant exercice;
L'attente me punit autant que le supplice :
Qui déplaît à son prince est digne du trépas.
J'ai déjà trop vécu si je ne vous plais pas.

LYDIE, *à part.*

Quand ma compassion me coûteroit ta haine,
Octave, il faut qu'enfin je les tire de peine.

ORANTÉE.

C'est bien porter le coup le plus dissimulé
Qui des flammes d'amour ait encore brûlé,
Et bien savoir user d'une fausse apparence
Que de se contrefaire avec tant d'assurance.
Qui croiroit que jamais, d'effet ou de penser,
Qui me tient ce discours eût voulu m'offenser?
Et toutefois, mes yeux, lâche cœur, âme ingrate,
(Il faut à cette fois que ma douleur éclate)
Mes propres yeux ont vu l'affront que tu m'as fait;
Et l'apparence encor veut démentir l'effet!
Certes, Octave est lâche au péril de sa vie;
Il devoit seconder une si belle envie;
Il se devoit résoudre à cette affection:
La fortune vaut bien la résolution.

LAURE.

Puisque vous le voulez, il faut bien que j'endure
Une si rigoureuse et lâche procédure.
Ma complaisance même ira jusqu'à ce point,
Si cette erreur vous plaît, de ne vous l'ôter point:
Mais si votre rigueur ne hait mon innocence
Jusques à lui vouloir défendre sa défense,
J'espère assez du temps et de la vérité
Pour convaincre d'erreur votre crédulité.
Il ne faut pas, seigneur, croire trop son courage;
Votre condition répugne à cet outrage:
Tel nous voit aujourd'hui les armes à la main,
Qui les larmes aux yeux nous reverra demain.

Faites paroître Octave, et si son imposture
Vous laisse quelque doute ou quelque conjecture,
Ne vous contentez pas du fer ni du poison,
Vengez-vous par le feu de cette trahison :
Considérez, seigneur, qu'il n'est adresse humaine
Que, pour m'ôter à vous et pour vous mettre en peine,
Après la paction qu'il vous fit arrêter,
Subtil au point qu'il est, le roi n'ait dû tenter ;
Et que s'il a d'Octave exigé cet office,
C'est sans doute un esprit assez plein d'artifice
Pour avoir su tirer de quelque illusion
Votre ressentiment et ma confusion.
Sainte fille du temps, sors du sein de ton père,
Et viens-t'en toute nue éclaircir ce mystère.

LYDIE, *à genoux.*

En dussé-je encourir votre juste fureur,
Grand prince, il faut que j'aide à vous tirer d'erreur :
Octave est en effet auteur de l'artifice ;
Mais il a prétendu vous rendre un bon office,
Et vous mettre à couvert des menaces du roi,
Lui faisant voir qu'ailleurs Laure engageoit sa foi :
Ses habits imités, et ma voix déguisée,
M'ont fait passer pour Laure en votre âme abusée :
Octave, l'ayant mise en son appartement,
Et s'étant où j'étois coulé secrètement,
Me fit contribuer en son adresse extrême,
Et, pour tromper le roi, vous abusa vous-même.

LAURE.

Soyez bénis, ô dieux! de qui le juste soin
Déjà pour mon honneur a produit un témoin.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; OCTAVE, GARDES.

OCTAVE.

O malheureuse nuit! la fourbe est découverte,
Je n'aperçois que trop l'appareil de ma perte.

ORANTÉE, *l'épée à la main.*

Viens, approche, imposteur; viens recevoir le fruit
D'une méchanceté plus noire que la nuit.

OCTAVE.

Ah! seigneur, mon trépas souillera votre épée.

ORANTÉE.

Dans ton perfide sang elle sera trempée.

OCTAVE.

Je ne suis qu'instrument des volontés du roi;
Ma foi même, seigneur, a corrompu ma foi;
Trop fidèle sujet et valet infidèle,
C'est pour avoir trop eu que j'eus trop peu de zèle.

LYDIE, *à Laure.*

Hélas! reconnoissez ce que j'ai fait pour vous;
Madame, en ma faveur apaisez son courroux.

LAURE, *à Orantée.*

Si chez vous mon respect tient encor quelque place,
Je me jette à vos pieds; accordez-moi sa grâce.

ORANTÉE.

Traître, baise les pas et révère le nom
De la divinité d'où te vient ton pardon.
Mais serai-je compris en cette même grâce

Par qui vous désirez que son crime s'efface ?
Puis-je d'un naturel si sensible et si doux
Espérer le pardon que j'implore à genoux ?
Interdit, et pareil à ces esclaves traîtres
Qui pensant échapper ont rencontré leurs maîtres,
Madame, je ne puis que rentrer sous vos lois,
Et prier vos beautés de rétablir vos droits ;
Car enfin vous venger seroit votre dommage;
Ce seroit ruiner votre propre héritage;
Vous vous appauvririez en me pensant punir;
Et c'est la seule mort qui nous doit désunir.

LAURE.

Faites-vous la faveur qu'il faut que je vous fasse;
Vous possédez mon cœur, prenez-y votre grâce,
Et reconnoissez-y si votre aversion
Auroit rien altéré de son affection.

OCTAVE.

Seigneur, votre alliance est déjà trop tardive;
Vous la devriez presser : demain l'infante arrive;
La nouvelle ce soir en est venue au roi.

ORANTÉE.

O dieux! Cléandre aussi m'a-t-il manqué de foi ?
Ou mon père auroit-il diverti son message,
Qui devoit de l'infante empêcher le voyage ?
Résolvez-vous, madame, au joug que je prétends ;
Soyons bons ménagers de ce reste de temps;
Faisons que le soleil, commençant la journée,
Demain nous trouve unis du saint nœud d'hyménée;
Et laissant faire au roi des desseins superflus,
Nous ne pourrons donner ce que nous n'aurons plus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORANTÉE, LAURE, CLIDAMAS, LYDIE, OCTAVE.

ORANTÉE.

Enfin notre courage a vaincu toutes choses,
Et parmi les soucis nous a trouvé des roses.
La joie après l'ennui suit enfin notre espoir :
Un beau matin nous luit après un triste soir;
Et parmi les effets de ces vicissitudes,
Le sort a mis la fin à nos inquiétudes.

CLIDAMAS.

J'ose espérer qu'un jour les dieux seront bénis
Par les fruits du beau nœud dont vous êtes unis;
Que les persécuteurs du repos de vos âmes
Deviendront partisans de vos fidèles flammes;
Et qu'avant que la nuit nous ait caché le jour,
Votre père lui-même avoûra votre amour.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ARBAN.

Hélas! seigneur, Cléandre, à la fin de son âge.....

ORANTÉE.

Hélas!

ARBAN.

A devancé celle de son message:
D'un mal inopiné surpris sur le chemin,
Et sentant que sa vie étoit près de sa fin,
Il me mit en la main les papiers que j'apporte,
Et d'une foible voix me parla de la sorte:
« Cher Arban, me dit-il, j'ignore comme toi
Où tend mon ambassade et quel est mon emploi,
Car il m'est défendu, par ordre exprès du prince,
D'en voir l'instruction que hors de la province;
Sa défense et mon mal ne me permettent pas
Ni de l'ouvrir ici, ni d'avancer mes pas:
Retourne donc à Bude, et, secret et fidèle,
Du trépas que j'attends porte-lui la nouvelle. »
La mort trancha sa vie avecque ce discours,
Et ne fut à son mal que l'œuvre de six jours.

ORANTÉE, *à Laure.*

Tu vois comme un malheur a trahi mon attente;
Ce message empêchoit le départ de l'infante:
Mais l'hymen, dont le nœud nous a joints cette nuit,
Aura la force au moins d'en empêcher le fruit.
Adieu: n'oublions rien en l'importante adresse
Où nous avons recours au besoin qui nous presse.

. . . .
. . . .

OCTAVE.

Belles prétentions, espérances passées,
Hélas! que mon malheur vous a tôt effacées,
Et que les fruits semés sur une trahison
Atteignent rarement leur dernière saison!
(Arban, Octave et Orantée sortent.)

SCÈNE III.

CLIDAMAS, LAURE, LYDIE.

CLIDAMAS.

Ma fille, bénissez cette heureuse journée;
Elle vous apprendra de qui vous êtes née.
La princesse arrivant, le moment est venu
Que votre illustre sort vous doit être connu,
Qu'il vous faut secouer le joug de ma misère,
Et que vous allez perdre et recouvrer un père.

LAURE.

Que ce discours, mon père, est plein d'obscurité!
Ne tiens-je pas de vous le bien de la clarté?

LYDIE.

Madame, que j'attends avec impatience
Le fruit que produira cette heureuse espérance!

CLIDAMAS.

Non, ce n'est point, ma fille, en ce débile corps
Que nature a puisé ces visibles trésors:
Vous seriez un surgeon plus parfait que sa tige;
Et pour faire un miracle elle eût fait un prodige.

L'hymen qui vous allie à cet illustre sang
Entretient simplement sans hausser votre rang :
Il suffit ; vous saurez cette heureuse nouvelle
Quand l'heure permettra que je vous la révèle;
Et si dès aujourd'hui l'infante est à la cour,
Vous en oirez la fin avant la fin du jour.
Entrons.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LAURE, LYDIE.

LAURE.

Lydie, ô dieux! quelle est cette merveille?

LYDIE.

Divine comme vous, comme vous sans pareille;
Qui telle toutefois à peine me surprend,
Car mon cœur me disoit quelque chose de grand;
Et le ciel, ce me semble, a sur votre visage
Mis je ne sais quels traits, marque d'un grand courage;
Un regard, un souris, un geste, une action,
Disent muettement votre condition :
Tout en vous rend pour vous ce secret témoignage,
Et j'ai cent fois du cœur entendu ce langage.

LAURE.

Tu viens, ayant d'Octave aidé la trahison,
De cette flatterie acheter ton pardon.

LYDIE.

Vous me connoissez trop pour punir une offense,
Qui naît de ma sottise et de mon innocence:

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LAURE.

LAURE, *à Orantée.*

Prince, sur qui le ciel répand en ce beau jour
Les plus riches trésors et d'hymen et d'amour,
En faveur des beaux yeux dont vous sentez les flammes,
Et du sacré lien qui va joindre vos âmes,
Écoutez-moi, seigneur, et que votre équité
Juge d'un différent de même qualité.

ORANTÉE.

Au nom d'une si belle et si chère alliance,
Je ne vous puis qu'ingrat nier cette audience;
Mais l'empire absolu que madame a sur moi
Lui fera prononcer l'arrêt que je vous doi;
La qualité du jour, celle de l'occurrence,
Et le sexe, m'oblige à cette déférence.

L'INFANTE.

Monsieur, dispensez-moi.....

ORANTÉE.

Ne vous défendez pas
D'un droit si légitime à vos charmans appas,
Et ne lui niez pas cet acte de justice.

L'INFANTE.

Puisque vous l'ordonnez, il faut que j'obéisse.
Parlez donc, et, forçant votre mal apparent,
M'exposez en deux mots quel est ce différent.

LAURE, *à genoux.*

Le ciel à mes malheurs destine du refuge,
Puisque dedans mon sexe il a choisi mon juge,

Et que, pour obtenir l'arrêt qu'on me rendra,
Avecque mon bon droit nature parlera.
Cet enfant redoutable à tout ce qui respire,
Qui jusque sur vous-même établit son empire,
Ce puissant roi des cœurs est auteur du souci
Qui consume ma vie et qui m'amène ici.
Madame, ce discours me sied mal à la bouche;
Mais qui peut fuir l'amour? est-il rien qu'il ne touche?
En un si beau combat la force du vainqueur
N'excuse-t-elle pas la foiblesse du cœur?
Je n'en rougis donc point : j'aime, et l'objet que j'aime
Répond de même ardeur à mon amour extrême;
Ou, puisque le premier il engagea sa foi,
Je paye, à dire mieux, l'amour qu'il a pour moi.
Ce jour, qui vous est doux autant qu'il m'est contraire,
Où d'un si bel hymen le flambeau vous éclaire;
Ce jour si désiré, si cher aux yeux de tous,
Avec la même torche éclaireroit pour nous,
Si ma condition, à la sienne inégale,
N'armoit une puissance à nos désirs fatale,
Qui destine plus haut la foi que j'ai de lui,
Et nous comble tous deux de misère et d'ennui:
D'un père ambitieux la rigueur importune
A son contentement préfère sa fortune,
D'un obstacle honteux traverse un beau dessein,
Et veut que l'intérêt chasse un dieu de son sein:
Mais ce fidèle amant soutiendra, je l'espère,
L'autorité d'un dieu contre celle d'un père:
Toujours de cet amour il révère la loi;
Ses sermens chaque jour me confirment sa foi:
Procurez-m'en l'effet, ôtez-nous cet obstacle;
Prononcez un arrêt, ou plutôt un oracle

Par qui nous revivions après un long trépas,
Et qui fasse pour nous ce qu'un dieu ne peut pas.

L'INFANTE.

Cette affaire, monsieur, est assez d'importance
Pour faire à votre avis précéder ma sentence.

ORANTÉE.

Où vous devez parler je tais mon sentiment,
Pour n'ôter point de gloire à votre jugement.

L'INFANTE.

Et moi, pour vos respects j'ai de la révérence,
Et me fais une loi de cette déférence.
Voici donc mon avis touchant ce différent:
L'Amour n'est point sujet au respect d'un parent;
Il dépend de soi seul; cet enfant volontaire,
Pour n'en point respecter, voulut naître sans père;
Immortel, il possède un absolu pouvoir,
Et ne relève point de la loi du devoir.
Donc deux partis s'aimant, et concourant ensemble
Au dessein que l'hymen sous ses lois les assemble,
Quelque inégalité qui divise leur sort,
L'amour étant égal doit être le plus fort,
Et, tout-puissant qu'il est, à son pouvoir suprême
Soumettre la fortune et la nature même.
Qu'ainsi donc votre amant, suivant sa passion,
D'un parent importun force l'ambition,
Et, sans considérer l'autre qu'on lui propose,
Au gré de son amour de ses désirs dispose;
La même autorité qui vous rend cet arrêt
Saura ranger le père au dessein qui nous plaît.

LAURE.

Madame, je ne puis après cette sentence
Qu'embrasser vos genoux; c'est ma seule éloquence:
Mais, en cet heur commun, souffrez que mon amant
A cet humble devoir joigne un remercîment,
Me confirme à vos pieds la foi qu'il m'a donnée,
Et dans vos belles mains jure notre hyménée.

L'INFANTE.

Est-il ici?

LAURE.

Fort proche.

L'INFANTE.

Oui? faites-le-moi voir.

ORANTÉE, *à genoux.*

Le voici qui vous rend un étrange devoir,
Qui vous est obligé de l'arrêt qui vous l'ôte,
Et qui, vous offensant, vous vient jurer sa faute,
Tout près de vous complaire et de vous obéir
Jusques à vous déplaire et jusqu'à vous trahir.

LYDIE.

Certes, non sans raison, elle reste confuse.

L'INFANTE.

Vois-je des vérités, ou si mon œil m'abuse?

ORANTÉE.

Madame, mon malheur va jusques à ce point;
Le rapport de vos yeux ne vous abuse point:
Cet objet me possède, et notre amour extrême
Ne trouve aucun recours contre vous que vous-même.
Ce sont de mon destin de bizarres effets,
Que vous m'assistiez même au tort que je vous fais,

Que j'aie en ma partie un favorable juge,
Et que, vous offensant, vous soyez mon refuge.
Mais, quel que soit, hélas! votre ressentiment,
Vous me plaindriez encor connoissant mon tourment,
Et sachant comme moi quelle force infinie
Au sort de cette fille attache mon génie :
Je vous l'exprimerois, si d'extrêmes amours
Se pouvoient figurer avecque le discours;
Mais qu'il est difficile aux maux insupportables
De trouver au besoin des paroles sortables!
Toute l'intelligence en est au sentiment;
Autant on les dit bien, autant on les dément.
Pour vous en dire assez, il suffit donc de dire
Qu'un invincible effort m'attache à son empire,
Et qu'un commun dessein engageoit notre foi
Avant qu'on m'eût parlé d'entrer sous votre loi.
L'ambassadeur parti, j'appris cette nouvelle
Qui me fut, je l'avoue, une atteinte mortelle;
Et, quelque extrême honneur qui me fût recherché,
Ce cuisant déplaisir ne put être caché.
On combattit long-temps le feu qui me dévore;
Mais, tâchant de l'éteindre, on l'accroissoit encore,
Et le soin que mon père a pris de me guérir
M'a mis cent et cent fois aux termes de mourir.
Enfin j'eus quelque espoir au secours d'une lettre
Qu'en vos mains un des miens eut charge de remettre,
Qui vous eût fait sans doute à l'attente du roi
Refuser par pitié l'honneur que je reçoi;
Mais par un mauvais sort, ennemi de ma flamme,
Le porteur en chemin laissa la lettre et l'âme;
Et c'est par ce malheur qu'en cette occasion,
Mourant presque de honte et de confusion,

Et n'osant de vos yeux soutenir la lumière,
Je vous fais à regret cette digne prière,
D'avouer votre arrêt en faveur d'un amour
Qu'on ne nous peut ôter sans nous ôter le jour;
De servir qui vous nuit, et d'être favorable
Aux sensibles transports d'un amant misérable,
Qui, même en vous fuyant, n'a que vous de recours,
Et qui, vous offensant, vous demande secours.
Ainsi jamais souci ne trouble votre vie.

(Il se met à genoux.)

LAURE.

Ainsi votre fortune égale votre envie.

ORANTÉE.

Ainsi rencontriez-vous au sein de mille rois
Mille esclaves soumis au pouvoir de vos lois.

LAURE.

Ainsi jamais la faux, qui détruit toutes choses,
N'attaque de ce teint les œillets ni les roses.

ORANTÉE.

Ainsi ces yeux, vainqueurs de la force du temps,
Brûlent encor les cœurs en l'hiver de vos ans.

LAURE.

Ainsi sur vos sujets, sur vous et votre race,
Le ciel à pleines mains verse à jamais sa grâce.

ORANTÉE.

Ainsi, si jamais reine eut des jours comblés d'heur,
De plaisir, de repos, d'estime, de grandeur,
Soit aux siècles passés, soit au courant du nôtre,
Son bonheur n'ait été que l'image du vôtre;
Et le cours de vos ans soit aussi glorieux
Que d'un zèle sans fard j'en conjure les dieux.

L'INFANTE.

Dans la nécessité, quand elle est absolue,
Toute âme qui consulte est trop tard résolue.
L'amour qui vous assemble a signé mon arrêt:
Pour le faire accomplir mon secours est tout prêt;
Et pour autoriser la foi qui vous engage,
Je n'ai ni trop d'amour ni trop peu de courage.
Mais que veut ce vieillard?

SCÈNE IX.

LES MÊMES; CLIDAMAS, UN PAGE.

CLIDAMAS, *à l'infante, en lui donnant une lettre.*

Jour, le plus heureux jour
Qu'aient jamais signalé la Fortune et l'Amour,
Pour mourir d'une mort belle et digne d'envie,
Plût au ciel fusses-tu le dernier de ma vie!
Madame, ce dépôt qu'allant rendre l'esprit
La reine votre mère entre mes mains remit,
Et que sa majesté m'ordonna de vous rendre,
Quand au roi son époux vous donneriez un gendre,
Dessous ce sceau royal cache une instruction
Qui vous informera de son intention.

L'INFANTE.

Hélas! il me souvient qu'à cette heure dernière
Qui ravit à ses yeux le bien de la lumière,
Elle me tint ces mots d'une mourante voix
Que je m'imprimai bien, tout enfant que j'étois:
« Ma fille, si le temps laisse avancer votre âge

Jusqu'au jour destiné pour votre mariage,
Et que, par le pouvoir et d'Hymen et d'Amour,
Vous soyez obligée à quitter cette cour;
Si le jour qu'à ce joug on vous verra soumise,
En vos mains de ma part une lettre est remise,
Ne manquez d'accomplir ce qu'elle contiendra,
Ni d'ajouter créance à qui vous la rendra. »

CLIDAMAS.

Je m'en suis acquitté.

L'INFANTE.

Faisons-en l'ouverture.

ORANTÉE.

Ma chère Laure, ô dieux! quelle est cette aventure?

LAURE.

Sans doute elle me touche.

OCTAVE, *à Lydie.*

Approchons, qu'est ceci?

L'INFANTE.

Je reconnois sa main en l'écrit que voici,
Et sens certain instinct dont la force secrète
Fais que j'entends ma mère à cette voix muette.

(Elle lit.)

A l'infante Porcie.

« De votre sœur naissante on eût borné le sort,
» Si l'on eût de son père exécuté l'envie:
» Mais sa mère empêcha sa mort,
» Et lui donna deux fois la vie:
» Qu'elle tienne auprès de vous
» Rang de sœur et de princesse;
» Ainsi le ciel vous soit doux:
» Voilà le testament qu'en mourant je vous laisse. »

Dieux! que le ciel sur moi calme tôt son courroux,
De me rendre une sœur quand je perds un époux!
Qu'une sensible joie à mon affront succède,
Et que près de mon mal il a mis son remède!
Achevez, bon vieillard, votre commission;
Montrez-moi cet objet de mon affection.

CLIDAMAS, *montrant Laure.*

Vous le voyez, madame.

L'INFANTE, *l'embrassant.*

Ah! le sang me la montre.

LAURE.

Dieux! qu'entends-je?

L'INFANTE.

O ma sœur! quelle est cette rencontre?
Que les décrets des dieux passent de loin nos sens,
Et qu'à les pénétrer nos yeux sont impuissans!

LAURE.

Quoi! je trouve par eux ma sœur en ma rivale?

ORANTÉE.

Quelle heureuse fortune à la nôtre est égale?

CLIDAMAS.

Apprenez en deux mots quel caprice du sort
Destinoit son enfance au pouvoir de la mort:
Elle fut condamnée, et par arrêt d'un père,
A la perte du jour dès les flancs de sa mère,
Et tout par la frayeur d'un songe, qui souvent,
Comme il n'est que vapeur, ne produit que du vent.
Chacun sait à quel point l'illusion des songes
En un facile esprit imprime ses mensonges,
Et que quelquefois même en leurs obscurités

Sa superstition trouve des vérités.
Or presque chaque nuit, du temps de la grossesse
Qui promettoit au jour cette belle princesse,
Mêmes objets d'horreur toujours lui paroissans,
Jusqu'à le rendre au lit, altérèrent ses sens :
Ces frayeurs menaçoient sa maison d'une fille
Qui de l'un de ses chefs priveroit sa famille,
Et, faisant d'une cour deux contraires partis,
Contre un père régnant révolteroit son fils,
Effrayé de ce songe et de cette menace :
« Qu'on retranche, dit-il, ce monstre de ma race ;
Qu'il meure de la main qui naissant le prendra,
Et qu'il perde le jour le jour qu'il y viendra. »
La reine avoit promis d'accomplir sa colère ;
Mais son cœur fut touché d'un sentiment de mère,
Qui lui fit redouter la justice des cieux
Et mettre entre mes mains ce dépôt précieux.
Elle fit croire au roi que la fille étoit morte,
Et m'ayant fait venir me parla de la sorte :
« Va, sauve, Clidamas, et par un prompt départ,
Ce gage que le ciel te commet de ma part.
Je sais combien ton soin me fut toujours fidèle ;
Garde encor que jamais ce secret se révèle,
Si ce n'est quand les loix d'hyménée et d'amour
Obligeront sa sœur à quitter cette cour. »
Hélas ! après ces mots, suivis de quelques autres,
M'ayant mis dans les mains ce que je mets aux vôtres,
Et m'ayant obligé d'un solennel serment
A garder ce secret inviolablement,
Soit d'effort de sa couche, ou d'excès de tristesse,
La douleur de la mort saisit cette princesse ;
Et moi, fuyant le roi, me rendis en ces lieux,

Où j'eus soin d'élever ce chef-d'œuvre des cieux.
Quand j'y pense depuis, la mort de votre mère,
Et le long différent du prince et de son père,
Ont été les effets du songe malheureux
Qui menaçoit ses jours d'un sort si rigoureux;
Le respect du serment que je fis à la reine
M'a toujours empêché de les tirer de peine;
Et voici l'heureux jour, le jour si désiré
Par qui de ce secret le temps est expiré.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE ROI, LE COMTE.

ORANTÉE.

Voici le roi, madame; achevez un ouvrage
Qui m'oblige envers vous d'un éternel hommage.
Vous, Laure, cachez-vous.

LE ROI, *au comte.*

De cette Laure enfin
Nous avons su dompter l'ambitieux destin.
Et par une alliance un peu mieux assortie....
Ma fille, eh bien, de quoi vous a-t-on divertie?

L'INFANTE.

D'un différent d'amour : vous saurez quel il est;
Mais le prince a déjà souscrit à mon arrêt,
Sa voix de votre aveu sera-t-elle suivie?

LE ROI.

Oui, je vous le promets, s'agît-il de ma vie:
Vous ne sauriez faillir avec le jugement

Qu'on remarque en ce front peint si visiblement.
Quel est donc cet arrêt?

L'INFANTE.

Sachez-le par la bouche
Du beau couple amoureux à qui l'affaire touche;
Et qu'il baise les mains à votre majesté
D'un hymen confirmé par son autorité.

(Orantée et Laure se jettent aux pieds du roi.)

ORANTÉE.

A notre amour enfin serez-vous exorable,
Ou contredirez-vous cet arrêt favorable?
S'il vous souvient du pacte entre nous arrêté,
Son succès sollicite encor votre équité;
Car Laure est innocente, et j'ai su l'artifice
Par qui l'on me rendit un si mauvais office.

LE ROI.

Lâche persécuteur du repos de mes jours,
Traître! que je souscrive à tes folles amours?
Non, non, tu t'es flatté d'une attente frivole,
Et la surprise ici dispense ma parole :
Une fille inconnue asservir sous ses lois.....
Ah! le courroux m'emporte et m'empêche la voix.

L'INFANTE.

Eh bien, Laure, monsieur, n'étant point son épouse,
Obtiendra-t-il ma sœur?

LAURE.

Je n'en suis point jalouse.

LE ROI.

Par la proportion des maisons et du rang,
Ou vous ou votre sœur honoreriez mon sang.

L'INFANTE.

Que Laure obtienne donc l'heur de votre alliance;
Dedans un même flanc nous avons pris naissance.
Mais ne vous obligez qu'avec condition
D'être au long informé de son extraction.
Le sort dès sa naissance eut dessein sur sa vie:
Mais ma mère empêcha qu'elle lui fût ravie,
Et la commit au soin de ce sage vieillard
Qui me rend cet écrit qu'il gardoit de sa part.
(Le roi lit la lettre.)
Daignez donc à ma sœur accorder cette gloire,
Et tantôt plus au long vous saurez cette histoire.

LE ROI.

Par quel autre sujet d'un juste étonnement
Puis-je être plus surpris et plus heureusement?
Oui, vous me forcerez par cette connoissance,
Et certes sa vertu témoigne sa naissance.
Mais quel événement suivra votre dessein?
Puis-je voir sans regret votre voyage vain?

ORANTÉE.

Le succès peut passer le dessein qui l'amène;
Faites un double hymen, donnez-nous une reine.
Votre lumière ici jette encore un beau jour,
Et ne vous exclut pas des mystères d'amour.

LE ROI.

Beau charme des esprits, puis-je sans vous déplaire
Offrir à votre empire une âme tributaire;
Et le blanc qui commence à teindre mes cheveux,
Ne joint-il point la honte à l'offre de mes vœux?

L'INFANTE.

A qui ne seroit chère une faveur si rare?

LE ROI.

Sus, que toute ma cour pour ce soir se prépare,
Et que le double nœud dont nous serons unis
Mêle les cris de joie à des feux infinis.

LAURE, *à Octave.*

Et vous, répondrez-vous à l'amour de Lydie?

OCTAVE.

Je ne lui puis manquer sans trop de perfidie.

LYDIE.

Oh! qu'un heureux effet succède à mon espoir!

ORANTÉE, *à Clidamas.*

Mon père, par quel soin, par quel humble devoir,
Et par quelle faveur pourrois-je reconnoître
Le bien inespéré que vous avez fait naître?
Mon cœur ne m'est point traître, et, promettant sa foi,
Sentit bien qu'il aimoit en lieu digne d'un roi.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.





